o

MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JACOBINISME,

PAR M. L'ABBÉ BARRUEL.

TOME PREMIER.



A HAMBOURG,

CHEZ P. FAUCHE, LIBRAIRE.

1803.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

En donnant au Public cette nouvelle édition des *Mémoires sur le Jacobinisme*, nous croyons devoir prévenir les Lecteurs qu'ils se trompent étrangement, s'ils craignent d'y trouver des principes opposés au Gouvernement actuel de la France. Dans le temps où l'Auteur composoit et imprimoit à Londres cet ouvrage, il s'y faisoit aussi connoître par son zèle pour l'opinion de ceux qui, sacrifiant leurs propres intérêts à ceux de leur Patrie, n'attendoient que l'instant de pouvoir y rentrer licitement, pour y prêcher le rétablissement de l'ordre, de la religion, et de la tranquillité publique, sous quelque forme de gouvernement qu'ils pussent désormais y exercer leurs fonctions. Tout son objet ici est de faire connoître les trames de ces hommes qui faisant des mots d'*Égalité*, de *Liberté*, l'abus le plus affreux, avoient plongé la France dans la plus cruelle anarchie. Aujourd'hui que nous avons vu luire sur nous de nouveaux

jours, il n'en sera pas moins intéressant de connoître les grandes causes des désastres passés, de peur qu'ils ne renaissent. Sous ce point de vue, il n'est pas douteux que les *Mémoires sur le Jacobinisme* ne méritent d'être connus en France autant qu'ils le sont dans le reste de l'Europe : c'est là uniquement ce qui nous a déterminé à cette nouvelle édition.

Nous savons bien qu'il peut, dans cet Ouvrage, se trouver des détails que l'Auteur auroit mieux connus ; qu'il peut même y avoir sur certaines personnes des jugemens qu'il eût réformés s'il avoit pu être plus exactement instruit dans son émigration. Le Lecteur averti distinguera facilement ces détails, ou bien ces jugemens que nous n'adoptons pas, mais que nous n'étions pas autorisé à supprimer. L'Auteur, par exemple, ne connoissoit pas, ne pouvoit pas encore connoître le vainqueur de Marengo, le pacificateur de l'Europe, le destructeur de l'anarchie en France, lorsqu'il a parlé de sa première

entrée en Italie. Il eût, sans doute, reconnu dans ce génie d'autres ressources que celles d'une secte qui lui ouvroit les portes, et qui aujourd'hui frémit peut-être de l'usage qu'il fait de ses talens pour le rétablissement de la religion et de la tranquillité publique.

Quoi qu'il en soit, un Ouvrage dicté par le vœu de dévoiler des sectes ennemies de toute loi, de tout christianisme et même de toute propriété, ne peut-être qu'infiniment utile à tout gouvernement ; il ne peut qu'assurer l'obéissance aux lois, aux magistrats, et inspirer une nouvelle horreur pour l'anarchie. Si la Patrie a encore besoin de voir ces sentimens se fortifier dans le cœur des citoyens, elle ne peut que nous savoir gré d'avoir contribué à les répandre par la nouvelle édition de ces Mémoires.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

SOUS le nom désastreux de *Jacobins*, une secte a paru dans les premiers jours de la Révolution Françoise, enseignant que *les hommes sont tous égaux et libres*; au nom de cette égalité, de cette liberté désorganisatrices, foulant aux pieds les autels et les trônes; au nom de cette même égalité, de cette même liberté, appelant tous les peuples aux désastres de la rebellion et aux horreurs de l'anarchie.

Apparition des Jacobins.

Dès les premiers instans de son apparition, cette secte s'est trouvée forte de trois cent mille adeptes, soutenues de deux millions de bras qu'elle faisoit mouvoir dans toute l'étendue de la France, armés de torches, de piques, de haches et de toutes les foudres de la Révolution.

C'est sous les auspices, c'est par les mouvemens, l'impulsion, l'influence et l'action de cette secte, que se sont commises toutes ces grandes atrocités qui ont inondé un vaste Empire du sang de ses Pontifes, de ses Prêtres, de ses Nobles, de ses Riches, de ses Citoyens de tout rang, de tout âge, de tout sexe. C'est par ses mêmes hommes que le Roi LOUIS XVI, la Reine son épouse, la princesse Elisabeth sa sœur, abreuvés d'outrages et d'ignominie dans une longue captivité, ont été solennellement assassinés sur l'échafaud, et tous les Souverains

du monde fièrement menacés du même sort. C'est par eux que la Révolution Françoise est devenue le fléau de l'Europe, la terreur des Puissances vainement combinées pour mettre un terme aux progrès de ces armées révolutionnaires, plus nombreuses et plus dévastatrices que l'inondation des Vandales.

Qu'est-ce donc que ces hommes sortis, pour ainsi dire, tout-à-coup des entrailles de la terre, avec leurs dogmes et leurs foudres, avec tous leurs projets, tous leurs moyens et toute la résolution de leur férocité? Qu'est-ce que cette secte dévorante ? D'où lui viennent tout à la fois et cet essaim d'adeptes, et ces systêmes et ce délire de la rage contre tous les autels et tous les trônes, contre toutes les institutions religieuses et civiles de nos ancêtres? Aussi nouveaux que leur nom même, les Jacobins ne sont-ils devenus les plus terribles instrumens de la Révolution, que parce qu'ils en sont les prémiers nés et les enfans chéris ; ou bien, antérieurs à la Révolution, si elle est leur ouvrage, que furent-ils eux-mêmes avant de se montrer ? Quelle fut leur école et quels furent leurs maîtres ? Quels sont leurs projets ultérieurs ? Cette Révolution Françoise terminée, cesseront-ils enfin de tourmenter la terre, d'assassiner les Rois et de fanatiser les Peuples?

Importance de leur histoire.

Ces questions ne sont rien moins qu'indifférentes pour les Nations, et pour les hommes chargés de leur bonheur, ou du maintien de la

société. J'ai cru qu'il n'étoit pas impossible de les résoudre ; mais c'est dans ses annales mêmes que j'ai cru devoir étudier la secte, ses projets, ses systêmes, ses complots et ses moyens. C'est à les dévoiler que je consacre ces Mémoires.

J'aurois vu les sermens et les conspirations des Jacobins se borner aux désastres qu'ils ont déjà produits ; j'aurois vu des jours plus sereins se lever et annoncer le terme de nos maux avec celui de la Révolution Françoise, je n'en croirois pas moins à l'importance, à la nécessité de dévoiler les ténébreux complots auxquels nous la devons.

Pour la postérité.

Les fastes affligeans de la peste et de ces grands fléaux qui, à certaines époques, ont désolé la terre, alors même que les peuples croyoient enfin respirer tranquillement, ne sont pas le simple objet d'une curiosité inutile. L'histoire des poisons révèle ordinairement les remèdes qu'il faut leur opposer ; celle des monstres nous dit par quelles armes ils ont été domptés. Quand les fléaux antiques reparoissent, et tant qu'il est à craindre de les voir reparoître, il est toujours utile de savoir quelles causes ont hâté leur ravages, quels moyens auroient pu en arrêter le cours, et quelles fautes peuvent encore les rappeler. Les générations présentes s'instruisent par les malheurs passés ; dans l'histoire des nôtres, il faut que nos neveux trouvent les leçons nécessaires pour être plus heureux.

Pour la génération présente.

Mais il est pour nous-mêmes des malheurs plus pressans à prévenir ; il est pour la génération

présente des illusions à dissiper, qui peuvent redoubler le fléau à l'instant même où elle s'en croira délivrée. Nous avons vu des hommes s'aveugler sur les causes de la Révolution Françoise. Nous en avons connu cherchant à persuader que toute secte révolutionnaire et conspirante, avant cette Révolution même, n'étoit qu'une secte chimérique. Pour ceux-là, tous les maux de la France et toutes les terreurs de l'Europe se succèdent, s'enchaînent par le simple concours de circonstances imprévues, impossibles à prévoir. Il leur semble inutile de chercher des complots et des agens qui aient ourdi la trame et dirigé la chaîne des événemens. Les acteurs qui dominent aujourd'hui ignorent les projets de ceux qui les ont devancés; et ceux qui les suivront ignoreront de même les projets de leurs prédécesseurs.

Premiere erreur à dissiper sur la cause de leur révolution.

Préoccupés d'une opinion si fausse, remplis d'un préjugé si dangereux, ces prétendus observateurs diroient volontiers aux Nations diverses: Que la Révolution Françoise ne vous alarme plus. C'est un volcan qui s'est ouvert, sans qu'on puisse connoître le foyer où il s'est préparé; mais il s'épuisera de lui-même, avec son aliment, sur les contrées qui l'ont vu naître. Des causes inconnues dans vos climats, des élémens moins propres à fermenter, des lois plus analogues à votre caractère, la fortune publique mieux assurée, vous annonçent que le sort de la France ne peut pas devenir le vôtre; et si vous deviez un jour le partager, en vain chercheriez-vous à l'éviter. Le

concours et la fatalité des circonstances vous entraîneroient malgré vous ; ce que vous auriez fait pour vous y soustraire appelleroit peut-être le fléau, et ne feroit que hâter vos malheurs.

Croiroit-on que j'ai vu dans une erreur si propre à rendre les Nations victimes d'une fatale sécurité, jusqu'à ces hommes mêmes que Louis XVI avoit placés auprès de sa personne, pour l'aider à détourner les coups que la Révolution ne cessoit de lui porter ? J'ai entre les mains le mémoire d'un Ex-ministre consulté sur les causes de cette Révolution, et en particulier sur les principaux conspirateurs qu'il devoit mieux connoître, et sur le plan de la conspiration. Je l'ai vu prononcer qu'il seroit inutile de chercher, soit des hommes, soit une association d'hommes qui eussent médité la ruine de l'Autel et du Trône, ou formé aucun plan que l'on puisse appeler conjuration. Infortuné Monarque ! quand ceux-mêmes qui doivent veiller pour vous ignorent jusqu'au nom et jusqu'à l'existence de vos ennemis, de ceux de votre peuple, est-il bien étonnant que vous et votre peuple en soyez les victimes !

Vérités à opposer à cette première erreur.

Appuyés sur les faits, et munis des preuves qu'on trouvera développées dans ces Mémoires, nous tiendrons un langage bien différent. Nous dirons et nous démontrerons ce qu'il importe aux peuples et aux chefs des peuples de ne pas ignorer ; nous leurs dirons : Dans cette Révolution Françoise, tout jusqu'à ses forfaits

les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, résolu, statué : tout a été l'effet de la plus profonde scélératesse, puisque tout a été préparé, amené par des hommes qui avoient seuls le fil des conspirations long-temps ourdies dans des sociétés secrètes, et qui ont su choisir et hâter les momens propices aux complots. Dans ces événemens du jour, s'il existe quelques circonstances qui semblent moins l'effet des conspirations, il n'en étoit pas moins une cause et des agens secrets qui appeloient ces événemens, qui savoient profiter de ces circonstances ou bien les faire naître, et qui les dirigeoient toutes vers l'objet principal. Toutes ces circonstances ont bien pu servir de prétexte et d'occasion; mais la grande cause de la Révolution, de ses grands forfaits, de ses grandes atrocités, en fut toujours indépendante; cette grande cause est toute dans des complots ourdis de longue main.

En dévoilant l'objet et l'étendue de ces complots, j'aurai à dissiper une erreur plus dangereuse encore. Dans une illusion funeste il est des hommes qui ne font pas difficulté de convenir que cette Révolution Françoise a été méditée; mais il ne craignent pas d'ajouter que dans l'intention de ses premiers auteurs elle ne devoit tendre qu'au bonheur et à la régénération des Empires; que si de grands malheurs sont venus se mêler à leurs projets, c'est qu'ils ont trouvé de grands obstacles; c'est qu'on ne régé-

nère pas un grand peuple sans de grandes secousses ; mais qu'enfin les tempêtes ne sont pas éternelles : que les flots s'appaiseront et que le calme renaîtra ; qu'alors les Nations étonnées d'avoir pu redouter la Révolution Françoise, n'auront qu'à l'imiter, en s'en tenant à ses principes.

Seconde erreur sur la nature de leur révolution.

Cette erreur est sur-tout celle que les coryphées des Jacobins s'efforcent le plus d'accréditer. Elle leur a donné pour premiers instrumens de la rebellion toute cette cohorte de Constitutionnels, qui regardent encore leurs décrets sur les droits de l'homme comme un chef-d'œuvre de droit public, et qui ne perdent pas encore l'espoir de voir un jour tout l'univers régénéré par cette rapsodie politique. Elle leur a donné un nombre prodigieux de sectateurs, dans cette espèce d'hommes plus aveugles encore que furieux, que l'on auroit pu prendre pour honnêtes gens, si la vertu pouvoit se combiner avec tous les moyens de la férocité, dans l'intention seule d'un avenir meilleur. Elle leur a donné tous ces hommes dont la stupide crédulité, avec toutes ses bonnes intentions, ne voit qu'un malheur nécessaire dans les horreurs du dix Août, et dans la boucherie du deux Septembre. Elle leur donne enfin tous ces hommes qui encore aujourd'hui se consolent de trois ou quatre cent mille assassinats, de ces millions de victimes que la guerre, la famine, la guillotine, les angoisses révolutionnaires ont coûtées à la France ; tous ces hommes qui en-

core aujourd'hui se consolent de cette immense dépopulation, sous prétexte que toutes ces horreurs amèneront enfin un meilleur ordre de choses.

Vérités opposées à la seconde erreur.

A cet espoir fallacieux, à toutes ces prétendues intentions de la secte révolutionnaire, ses vrais projets et ses conspirations pour les réaliser. Je dirai, parce qu'il faut bien enfin le dire, parce que toutes les preuves en sont acquises : la Révolution Françoise a été ce qu'elle devoit être dans l'esprit de la secte. Tout le mal qu'elle a fait, elle devoit le faire ; tous ses forfaits et toutes ses atrocités ne sont qu'une suite nécessaire de ses principes et de ses systêmes. Je dirai plus encore : bien loin de préparer dans le lointain un avenir heureux, la Révolution Françoise n'est encore qu'un essai des forces de la secte ; ses conspirations s'étendent sur l'univers entier. Dût-il lui en coûter par-tout les mêmes crimes, elle les commettra ; elle sera également féroce : il est dans ses projets de l'être par-tout où le progrès de ses erreurs lui promettra les mêmes succès.

Vraie conséquence de ces vérités.

Si parmi nos Lecteurs il en est qui concluent : Il faut donc que la secte des Jacobins soit écrasée, ou bien que la société toute entière périsse, et que par-tout sans exception à nos Gouvernemens actuels succèdent les convulsions, les bouleversemens, les massacres et l'infernale anarchie de la France ; je répondrai : Oui, il faut s'attendre à ce désastre universel ou écraser la secte ; mais je me hâterai d'ajouter : écraser une secte n'est pas imiter ses fureurs, sa

rage sanguinaire et l'homicide enthousiasme dont elle enivre ses apôtres; ce n'est pas égorger, immoler ses adeptes, et diriger contre eux toutes les foudres dont elle les armoit. Ecraser une secte c'est l'attaquer dans ses écoles mêmes, dissiper ses prestiges, mettre au jour l'absurdité de ses principes, l'atrocité de ses moyens, et sur-tout la scélératesse de ses maîtres. Oui, anéantissez le Jacobin, mais laissez vivre l'homme. La secte est toute entière dans ses opinions; elle n'existe plus, elle est doublement écrasée, quand ses disciples l'abandonnent pour se rendre aux principes de la raison et de la société.

La secte est monstrueuse, mais ses disciples ne sont pas tous des monstres. Les soins mêmes qu'elle prenoit pour cacher au grand nombre ses derniers projets, les précautions extrêmes dont elle usoit pour ne les révéler qu'aux élus de ses élus, nous démontrent assez combien elle craignoit de se voir sans moyens et sans force, et d'être abandonnée par la multitude de ses disciples, s'ils venoient à pénétrer dans toute l'horreur de ses mystères. Je n'en ai pas douté un seul instant: quelque dépravation qui régnât parmi les Jacobins, la plus grande partie auroit abandonné la secte, s'ils avoient su prévoir à quel terme et par quels moyens on vouloit les conduire. Et ce peuple François sur-tout, comment eût-il suivi de pareils chefs, s'il eût été possible alors de lui dire et de lui faire entendre: Voilà les projets de vos chefs; jusqu'où

s'étendent leurs complots et leurs conspirations!

Intérêt des peuples à connoître les projets des Jacobins.

Si la France, aujourd'hui fermée comme l'enfer, ne peut plus entendre d'autre voix que celle des démons de la Révolution, au moins est-il encore temps de prévenir une partie des autres Nations. Elles ont entendu parler des forfaits et des malheurs de cette Révolution; il faut bien qu'elles sachent le sort qui les attend elles-mêmes, si la secte des Jacobins prévaut; il faut bien qu'elles sachent aussi que leurs propres Révolutions ne font pas moins partie du grand complot que celle de la France; et que tous ces forfaits, toute cette anarchie; toutes ces atrocités qui ont suivi la dissolution de l'Empire François, ne sont qu'une partie de la dissolution qu'on leur prépare à toutes; il faut bien qu'elles sachent que leur Religion, ainsi que leurs ministres, leurs temples, leurs autels et leurs trônes ne sont pas moins l'objet de cette même conspiration des Jacobins, que la Religion, les prêtres, les autels et le trône des François.

Intérêt des Puissances.

Lorsque des simulacres de paix sembleront mettre fin à la guerre entre les Jacobins et les Puissances combinées, il faudra bien aussi que ces Puissances connoissent à quel point elles peuvent compter sur leurs traités. Alors plus que jamais il sera important de revenir sur l'objet de ces guerres faites par une secte, qui envoyoit ses légions bien moins pour s'emparer des sceptres que pour les briser tous; qui ne promettoit pas à ses adeptes la couronne des Princes, des

Rois, des Empereurs, mais qui exigeoit d'eux le serment de broyer les couronnes, les Princes, les Rois, les Empereurs. Alors plus que jamais, il faudra réfléchir qu'avec les sectes la plus dangereuse des guerres n'est pas celle qui se poursuit au champ de Mars. Quand la rebellion et l'anarchie sont dans les élémens des sectaires, les bras peuvent bien être désarmés, mais l'opinion reste, la guerre est dans les cœurs. Une secte réduite à se cacher ou à se reposer, n'en reste pás moins secte. Elle pourra dormir, mais son sommeil sera le calme des volcans. Ils ne vomissent plus au dehors leurs torrens et leurs flammes, mais les feux souterrains serpentent, travaillent de nouvelles issues et préparent de nouvelles secousses.

L'objet de ces Mémoires n'est donc précisément ni cette paix, ni cette guerre qui se font de Puissance à Puissance. Alors même que le danger subsiste tout entier, je sais qu'il est des temps où il faut que le glaive de la mort se repose, je sais qu'il est des ressources qui s'épuisent. Je laisse aux chefs des peuples les moyens de la force à discuter. Mais je sais, quels que soient les traités, qu'il est une espèce de guerre que la sécurité de ces traités peut rendre plus funeste; et cette guerre est celle des complots, des conspirations secrètes, dont les traités publics n'effacent pas les vœux et les sermens. Malheur à la Puissance qui aura fait la paix, sans avoir même su pourquoi son ennemi lui avoit

déclaré la guerre ! Ce que les Jacobins ont fait avant d'éclater une premiere fois, ils le feront encore avant d'éclater de nouveau ; ils poursuivront dans les ténèbres le grand objet de leurs conspirations ; et de nouveaux désastres apprendront aux peuples que toute la Révolution Françoise n'étoit que le commencement de la dissolution universelle que la secte médite.

Objet de ces Mémoires.

Voilà ce qui a fait des vœux secrets des Jacobins, de la nature même de leur secte, de leurs systêmes, de leurs voies sourdes et ténébreuses, enfin de leurs conspirations souterraines l'objet plus spécial de mes recherches. On a vu le délire, la rage et la férocité des légions de la secte ; on les connoît assez comme instrumens de tous les crimes, de toutes les dévastations, de toutes les atrocités de la Révolution Françoise ; on ne sait pas assez quels maîtres, quelle école, quels vœux et quels complots les ont successivement férocisés. Il ne sera que trop long-temps facile à nos neveux de juger du fléau par ses effets. Le François qui voudra retracer le tableau des ravages, n'aura long-temps encore qu'à regarder autour de lui. Assez long-temps encore les débris des palais et des temples, les décombres des villes, les ruines d'un vaste empire éparses dans les provinces, attesteront la barbarie des modernes Vandales. L'épouvantable liste du Prince et des sujets tombés sous les décrets de la proscription, la solitude des cités et des campagnes, assez long-temps encore

rappelleront le règne des fatales lanternes, de la vorace guillotine, des bandits assassins et des législateurs bourreaux.

Ces détails humilians pour la nature et flétrissans pour l'ame, n'entrent point dans l'objet de ces Mémoires. Ce que j'aurai à dire plus spécialement, ce n'est point ce qu'ont fait les légions infernales des Marat, des Robespierre, des Sieyes, des Philippe d'Orléans, ce sont les conspirations et les systêmes, les écoles, les maîtres; c'est tout ce qui a fait les Sieyes, les Philippe, les Condorcet, les Péthion, et qui prépare encore à chaque peuple de nouveaux Marats, de nouveaux Robespierres. Ce que je me propose, c'est que la secte des Jacobins et ses conspirations connues, ses forfaits n'aient plus rien d'étonnant; que la facilité à répandre le sang, que ses impiétés contre l'autel, et ses frénétiques fureurs contre le trône, et ses atrocités contre les citoyens, soient aussi naturelles que les ravages de la peste, afin que désormais les peuples n'aient pas moins d'attention à se préserver de l'une que de l'autre.

C'est pour atteindre cet objet important que j'ai dirigé mes recherches sur la secte et ses chefs, son origine, ses projets, ses complots, ses moyens, ses progrès, sur tout ce qu'elle a fait pour arriver à la Révolution, bien plus que sur les détails mêmes de la Révolution.

Le résultat de ces recherches et de toutes les preuves que j'ai puisées, sur-tout dans les archives des Jacobins et de leurs premiers maî-

Triple conspiration à dévoiler, et plan de ces Mémoires.

tres, a été que leur secte et leurs conspirations ne sont en elles-mêmes que l'ensemble, la coalition d'une triple secte, d'une triple conspiration dans lesquelles, long-temps avant la Révolution, se tramèrent et se trament encore la ruine de l'autel, celle du trône, et enfin celle de toute la société civile.

1.° Bien des années avant cette Révolution Françoise, des hommes qui se firent appeler philosophes conspirèrent contre le Dieu de l'Evangile, contre tout Christianisme, sans exception, sans distinction du Protestant ou du Catholique, de l'Anglican ou du Presbytérien. Cette conspiration avoit pour objet essentiel de détruire tous les autels de Jesus-Christ. Elle fut celle des Sophistes de l'incrédulité et de l'impiété.

2.° A cette école des Sophistes impies se formèrent bientôt les Sophistes de la rebellion; et ceux-ci à la conspiration de l'impiété contre les autels du Christ, ajoutant la conspiration contre tous les trônes des Rois, se réunirent à l'antique secte dont les complots faisoient tout le secret des arrière-loges de la Franc-Maçonnerie, mais qui depuis long-temps se jouoit de l'honnêteté même de ses premiers adeptes, en réservant aux élus des élus le secret de sa profonde haine contre la religion du Christ et contre les Monarques.

3.° Des Sophistes de l'impiété et de la rebellion naquirent les Sophistes de l'impiété et de l'anarchie; et ceux-ci conspirèrent, non plus seulement contre le Christianisme, mais contre toute religion quelconque, même contre la reli-

gion naturelle ; non plus simplement contre les Rois, mais contre tout gouvernement, contre toute société civile, et même contre toute espèce de propriété.

Cette troisième secte, sous le nom d'Illuminés, s'unit aux Sophistes conjurés contre le Christ; aux Sophistes et aux Maçons conjurés contre le Christ et contre les Rois. Cette coalition des adeptes de l'*impiété*, des adeptes de la *rebellion*, des adeptes de l'*anarchie*, forma les clubs des Jacobins ; sous ce nom commun désormais à la triple secte, les adeptes réunis continuent à tramer leur triple conspiration contre l'autel, le trône et la société.

Telle fut l'origine, et tels sont les progrès, les complots de cette secte devenue si désastreusement fameuse sous le nom de Jacobins.

L'objet de ces Mémoires sera de dévoiler séparément chacune de ces conspirations, leurs auteurs, leurs moyens, leurs progrès, leurs adeptes et leurs coalitions.

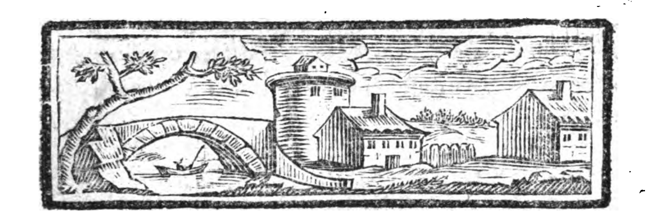
Je sais qu'il faut des preuves, quand on dénonce aux Nations des complots de cette nature et de cette importance ; c'est parce que je veux insister sur ces preuves et les porter à l'évidence, que je donne à cet ouvrage le titre de Mémoires. Je pouvois me contenter d'écrire l'histoire des Jacobins ; je veux que l'histoire elle-même puisse trouver dans ces Mémoires le recueil des preuves dont elle aura besoin ; et des preuves sur-tout démonstratives, des preuves multipliées, extraites plus spécialement des

confidences et des archives mêmes des Conjurés. Assuré de ces preuves, je ne crains pas de dire aux Peuples : « A quelque religion, » à quelque gouvernement, à quelque rang de » la société civile que vous apparteniez, si le » Jacobinisme l'emporte, si les projets, les ser» mens de la secte s'accomplissent, c'en est » fait de votre religion et de votre sacerdoce, » de votre gouvernement et de vos lois ; de » vos propriétés et de vos magistrats. Vos ri» chesses, vos champs, vos maisons, jusqu'à » vos chaumières, jusqu'à vos enfans, tout » cesse d'être à vous. Vous avez cru la Révo» lution terminée en France ; et la Révo» lution en France même n'est qu'un premier » essai des Jacobins ; et les vœux, les ser» mens, les conspirations du Jacobinisme s'éten» dent sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, » sur toutes les Nations, comme sur la Nation » Françoise. »

Conséquence de ces conspirations.

Qu'on ne se hâte pas de crier au fanatisme, à l'enthousiasme ; je n'en veux ni dans moi, ni dans mes lecteurs. Je demande qu'on juge de mes preuves avec tout le sang froid qu'il m'a fallu pour les recueillir et pour les rédiger. Pour dévoiler les conspirations que je dénonce, je suivrai le même ordre que la secte a suivi pour les tramer. Je commence par celle qu'elle a formée d'abord, qu'elle poursuit encore contre toute la religion de l'Evangile, et que j'appelle Conspiration antichrétienne.

CONSPIRATION



CONSPIRATION ANTICHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRINCIPAUX AUTEURS DE LA CONSPIRATION.

VERS le milieu du siècle où nous vivons, trois hommes se rencontrèrent, tous trois pénétrés d'une profonde haine contre le Christianisme. Ces trois hommes étoient Voltaire, d'Alembert et Frédéric second, roi de Prusse. Voltaire haïssoit la religion, parce qu'il jalousoit son auteur et tous ceux dont elle a fait la gloire; d'Alembert, parce que son cœur froid ne pouvoit rien aimer; Frédéric, parce qu'il ne l'avoit jamais connue que par ses ennemis. Chefs des Conjurés.

Il faut à ces trois hommes en ajouter un quatrième. Celui-ci, appelé Diderot, haïssoit la religion, parce qu'il étoit fou de la nature;

parce que, dans son enthousiasme pour le chaos de ses idées, il aimoit mieux se bâtir des chimères et se forger lui-même ses mystères, que soumettre sa foi au Dieu de l'Évangile.

Un grand nombre d'adeptes furent dans la suite entraînés dans cette conspiration. La plupart n'y entrèrent qu'en qualité d'admirateurs stupides ou d'agens secondaires. Voltaire en fut le chef; d'Alembert, l'agent le plus rusé; Frédéric, le protecteur et souvent le conseil; Diderot, l'enfant perdu.

Voltaire. Le premier de ces conspirateurs, Marie-François Arouet, étoit né à Paris le 20 Février 1694; fils d'un ancien Notaire au Châtelet, la vanité changea son nom en celui de Voltaire, qu'il trouva plus noble, plus sonore, mieux fait pour soutenir la réputation à laquelle il visoit. Nul homme en effet n'avoit encore paru avec tant de talens et avec tant d'ardeur pour dominer dans l'empire des Lettres. La gravité des mœurs, l'esprit de méditation, le génie des discussions et des profondes recherches, malheureusement ne furent pas au nombre de ces dons que la nature lui avoit départis. Plus malheureusement encore il trouva dans son cœur toutes les passions qui rendent les talens nuisibles. Dès sa tendre jeunesse l'usage qu'il en fit, annonça qu'il les tourneroit tous contre la religion.

Voltaire étoit encore simple étudiant de Rhétorique au collége de Louis-le-Grand, et déjà il avoit mérité de s'entendre dire par le Jésuite Le Jay, son professeur : *Malheureux! tu seras le Porte-étendard de l'impiété.* (Vie de Volt. édit. de Kell, et Dict. hist. de Feller.) Jamais oracle ne fut accompli plus littéralement.

A peine sorti du collége, Voltaire ne vit plus, n'aima plus que la société des hommes qui pouvoient fortifier ses penchans à l'incrédulité, par la corruption des mœurs. Il vécut sur-tout dans celle de Chaulieu, l'Anacréon du jour, le Poëte

des voluptés, et dans celle de quelques Épicuriens qui tenoient leurs séances à l'hôtel de Vendôme. Il débuta par des satires qui déplurent au gouvernement ; par des tragédies qui n'auroient annoncé que l'émule de Corneille, de Racine et de Crébillon, si dès-lors il ne se fût montré aussi celui de Celse, de Porphyre, et de tous les ennemis de la Religion. Dans un temps où la licence des opinions trouvoit encore des obstacles en France, il crut devoir chercher un asile en Angleterre. Il y trouva des hommes que les productions de Shaftsbury, commentées par Bolingbrocke, avoient formés au Déisme. Il les crut philosophes ; il se persuada que les Anglois ne connoissoient et n'estimoient que ces sortes de philosophes. S'il ne se trompa pas alors, les temps ont changé en Angleterre. Tous ces sophistes qu'il célèbre comme faisant la gloire de la grande Bretagne, y sont plus oubliés et méprisés que lus. Les Collins et les Hobbes sont mis à Londres à côté de Thom. Payne, par ceux qui en connoissent encore le nom ; le bon sens de l'Anglois ne lui permet guères de haïr la religion et de faire parade d'impiété. Avec sa tolérance et l'étonnante variété de ses symboles, rien ne lui paroît moins digne du philosophe que l'affectation de nos Sophistes ou la haine du Christianisme, et surtout que des conjurations pour le détruire.

On dit que le philosophisme étoit né en Angleterre ; je ne saurois souscrire à cette proposition. Le philosophisme en général est l'erreur de tout homme qui, réduisant tout à sa propre raison, rejette, en fait de religion, toute autre autorité que celle des lumières naturelles ; c'est l'erreur de tout homme qui dès-lors se refuse à tout mystère inconcevable à sa raison ; de tout homme qui, rejetant la révélation, renverse de fond en comble la religion chrétienne, sous prétexte de maintenir la liberté, les droits de la

raison et l'égalité de ces droits dans chaque homme?

Cette erreur peut faire secte ; l'histoire des Jacobins anciens démontre que la secte existoit depuis long-temps ; mais elle étoit rentrée dans les clubs souterrains à l'époque où Voltaire parut.

Cette erreur peut être celle de quelques individus. Il en avoit paru plusieurs de cette espèce dans les deux derniers siècles. De Luther et de Calvin il s'étoit formé un nombre prodigieux de sectes, qui attaquoient chacune quelque partie des anciens dogmes du Christianisme. Il s'éleva enfin des hommes qui, les attaquant toutes, ne voulurent rien croire. On les appela d'abord libertins ; c'étoit le seul nom qu'ils méritassent.

Voltaire auroit trouvé par-tout quelques-uns de ces hommes ; il en avoit trouvé sur-tout à Paris, sous la régence du Duc d'Orléans, qui fut lui-même un monstrueux libertin, mais qui, sentant au moins le besoin que l'état avoit de la religion, ne permettoit pas que le christianisme fût impunément attaqué dans les écrits publics.

Ce fut en Angleterre, il est vrai, que par leur Collins et leur Hobbes les libertins commencèrent à se donner un air de philosophes et à prendre le ton d'être penseurs ; ils le prirent dans quelques productions impies, qui dans le reste de la chrétienté n'auroient joui ni de la même publicité ni de la même impunité. Mais il est aussi vrai de dire que Voltaire auroit été par-tout ce qu'il devint en Angleterre ; il l'auroit été au moins par-tout où des lois peu répressives lui auroient permis de suivre le penchant qu'il avoit à tenir tous les sceptres de l'opinion et de la gloire dans l'empire des sciences et des lettres.

Il ne lui étoit pas donné d'atteindre à la réputation des Bossuet, des Pascal, et de tous les génies qui s'étoient distingués dans la défense de la religion ; il n'aimoit pas leur cause ; il jalousa leur gloire ; il jalousa celle de leur Dieu même. Résolu de combattre son empire, il voulut

être au moins le premier dans celui des philosophes, et il y réussit. Mais il fallut, pour lui donner ce rang, dénaturer l'idée même de la philosophie et la confondre avec l'impiété. Voilà ce qui dicta à Voltaire le projet de renverser la religion. Cependant l'Angleterre fut le lieu où il crut reconnoître la possibilité du succès. Condorcet devenu son adepte, son confident, son historien et son panégyriste, nous l'assure du moins en ces termes positifs : *Ce fut là*, ce fut en Angleterre, *que Voltaire jura de consacrer sa vie à ce projet, et il a tenu parole.* (Vie de Volt. édit. de Kell.)

De retour à Paris, vers l'an 1730, il s'en cachoit si peu, il avoit déjà publié tant d'écrits contre le Christianisme, il se flattoit si bien de pouvoir l'anéantir, que M. Hérault, lieutenant de Police, lui reprochant un jour son impiété, et ajoutant : *Vous avez beau faire, quoi que vous écriviez, vous ne viendrez pas à bout de détruire la religion chrétienne.* Voltaire n'hésita pas à répondre : *C'est ce que nous verrons.* (*Ibid.*)

Ce vœu se fortifiant par les obstacles, Voltaire ne fit que se roidir ; il crut voir tant de gloire au succès, qu'il eût voulu ne la partager avec personne. « Je suis las, disoit-il, de leur entendre » répéter que douze hommes ont suffi pour établir » le christianisme, et j'ai envie de leur prouver » qu'il n'en faut qu'un pour le détruire. » (*Ibid.*) En disant ces paroles, que Condorcet répète avec complaisance, la haine l'aveugloit au point de ne pas réfléchir que le génie du singe destructeur ou du méchant jaloux, brisant les chefs-d'œuvre, les monumens de l'art, n'égale pas la gloire de les avoir produits ; que le Sophiste élevant la poussière, assemblant les nuages, rappelant les ténèbres, n'arrive pas au Dieu de lumière ; qu'il ne faut, pour séduire les hommes, rien moins que la sagesse, les merveilles et les vertus des Apôtres qui les sanctifièrent.

Quoique le grand objet de Voltaire se bornât à

détruire, et quelque prix qu'il mît à la gloire de détruire à lui seul la religion chrétienne, il n'en crut pas moins dans la suite devoir se donner des coopérateurs. Il craignit même que l'éclat de son projet ne nuisît à l'exécution, et résolut d'agir en conjuré. Déjà ses productions nombreuses, impies ou obscènes lui avoient formé des admirateurs. Ses disciples déjà, sous le nom de philosophes, aimoient à faire sentir leur mépris et leur haine pour celui de chrétien. Il regarda autour de son école, distingua d'Alembert et en fit le premier confident de la nouvelle marche qu'il croyoit devoir suivre dans sa guerre contre le Christ. D'Alembert méritoit cette distinction.

D'Alembert.

Si Voltaire étoit fait pour jouer le rôle d'Agamemnon dans une armée de Sophistes conjurés, d'Alembert pouvoit en quelque sorte leur fournir un Ulysse. Si la comparaison est trop noble, on peut y suppléer par celle du renard. D'Alembert en eut toute la ruse, toutes les allures, jusqu'au clapissement. Bâtard de Fontenelle, d'autres disent du médecin Astruc, il ne sut jamais lui même quel étoit son père. La chronique du jour pouvoit lui en donner autant que les scandales de sa mère en supposoient. Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin, religieuse au monastère de Montfleury en Dauphiné, ensuite dégoûtée des vertus de son état, et enfin apostate, s'étoit fait à Paris une société de certains gens de lettres qu'elle appeloit *ses bêtes*. (Dict. hist.) Ce fut de ses incestes avec quelqu'une de ces bêtes qne naquit d'Alembert. Pour cacher et la honte et le double crime de sa naissance, sa mère le relégua parmi les enfans trouvés. Il fut d'abord appelé *Jean le Rond*, du nom de l'oratoire où on l'avoit trouvé, sur le seuil de la porte, enveloppé de langes, dans la nuit du 16 au 17 Novembre 1717.

Elevé d'abord par les charités de l'Eglise, d'Alembert ne tarda pas à la punir des soins qu'elle

avoit pris de son enfance. Sa jeunesse fut celle d'un temps où Voltaire commençoit à faire des partisans à l'incrédulité. Avec quelques secours pour son éducation, il fit tout ce que font tant de jeunes gens, qui trouvent des délices à se nourrir furtivement des ouvrages écrits contre une religion dont ils aiment peu à connoître les preuves. Il fit sur-tout ce que font les enfans méchans, qui se plaisent à déchirer un maître qui les gêne.

Avec ces dispositions du cœur et de l'esprit, d'Alembert fut bientôt disciple de Voltaire. La conformité de leur penchant pour l'incrédulité, et leur haine commune pour le Christ, compensèrent la différence des caractères et l'immense intervalle des talens.

Voltaire étoit bouillant, colère et impétueux; d'Alembert réservé, froid, prudent et astucieux. Voltaire aimoit l'éclat; d'Alembert se cachoit pour n'être qu'apperçu. L'un ne dissimuloit que malgré lui, en chef qui doit masquer ses batteries; il auroit mieux aimé, comme il s'en explique lui-même, faire à la religion une guerre ouverte, *et mourir sur un tas de* chrétiens, qu'il appelle *bigots immolés à ses pieds.* (Lettre de Voltaire à d'Alembert, du 20 Avril 1761.) L'autre dissimuloit par instinct. La guerre qu'il faisoit étoit celle d'un demi-chef, qui rit derrière ses buissons, de voir ses ennemis tomber les uns après les autres dans les piéges qu'il a tendus. (*Voyez sur-tout la lettre* 100 *de d'Alembert*, 4 *Mai* 1762.) Avec tous les talens et tout le goût de la belle littérature, Voltaire est presque nul pour les mathématiques. Celles-ci furent pour d'Alembert le seul titre à sa réputation : sur tout autre sujet il est maigre, précieux, entortillé; il est par fois bas et ignoble, autant que Voltaire est coulant, noble, facile, riche et élégant, quand il veut l'être. D'Alembert méditant un sarcasme ou une épigramme, ne l'a pas encore affilée, que

la plume courante de Voltaire en a parsemé des volumes.

Hardi jusqu'à l'impudence, Voltaire brave; nie, affirme, invente, contrefait l'écriture, les Pères, l'histoire; appelle également le *oui*, le *non;* frappe par-tout également, peu lui importe pourvu qu'il ait blessé. D'Alembert, sur ses gardes, prévoit une réplique qui pourroit le compromettre; il marche enveloppé de nuages, et toujours de côté, de peur qu'on ne sache où il tend. Qu'on l'attaque, il s'enfuit, il dissimule toute réfutation; il aime mieux paroître n'avoir pas combattu qu'ajouter au bruit de sa défaite. Voltaire ne demande qu'à connoître ses ennemis; il les appelle tous. Cent fois défait, cent fois il revient à la charge. C'est en vain qu'on réfute l'erreur; il la redit, la répète sans cesse; il voit toute la honte dans la fuite, jamais dans la défaite. Après une guerre de soixante ans il est encore sur le champ de bataille.

Il faut à d'Alembert l'hommage des cotteries; quarante mains qui applaudissent dans une enceinte académique font son jour de triomphe. Il faut à Voltaire toutes les trompettes de la renommée; de Londres à Pétersbourg, de Boston à Stockolm, ce n'est pas assez pour sa gloire.

D'Alembert enrôle autour de lui, il forme, il initie les adeptes secondaires, dirige leurs missions, et entretient les petites correspondances. Voltaire appellera contre le Christ les Rois, les Empereurs, les Ministres, les Princes; son palais est la cour du Sultan de l'incrédulité. Parmi ceux qui lui rendent hommage et qui entrent le plus avant dans ses complots, l'histoire doit enfin distinguer ce Frédéric, qu'elle n'a fait encore connoître que par des titres à la gloire des Rois, ou Conquérans ou Administrateurs.

Frédéric II.

Dans ce Frédéric II, dont les Sophistes ont fait le Salomon du Nord, il y avoit deux hommes. L'un est ce Roi de Prusse, ce héros moins digne

de nos hommages par ses victoires et sa tactique au champ de Mars, que par des soins consacrés à donner à ses peuples, à l'agriculture, au commerce, aux arts une nouvelle vie, à expier en quelque sorte, par la sagesse et la bienfaisance de son administration intérieure, des triomphes peut-être plus éclatans que justes. L'autre est le personnage qui pouvoit le moins s'allier à la sagesse et à la dignité d'un Monarque, le pédant philosophe, l'allié des Sophistes, l'écrivailleur impie, l'incrédule conspirateur, le vrai Julien du dix-huitième siècle; moins cruel, mais plus adroit et tout aussi haineux; moins enthousiaste et plus perfide que le Julien si fameux sous le nom d'Apostat.

Il en coûte à l'Histoire de révéler ces ténébreux mystères de l'impie couronné; mais il faut bien qu'elle soit vraie et qu'elle dise spécialement ici toute la vérité. Il faut bien que les Rois de la terre sachent la part qu'ont eue leurs collègues à la conjuration contre l'Autel, pour qu'ils sachent d'où vient la conspiration contre leur trône.

Frédéric eut le malheur de naître avec l'esprit dont il pouvoit le plus aisément se passer, avec celui de Celse, et de toute l'école des Sophistes. Il n'eut auprès de lui ni des Tertulien ni des Justin capables d'éclairer ses recherches sur la religion, et il s'entoura d'hommes qui ne savoient que la calomnier. Encore Prince Royal, il étoit déjà en commerce de lettres avec Voltaire; il disputoit déjà avec lui sur la métaphisique et la religion. Il se croyoit déjà grand philosophe, en mandant à Voltaire: « Pour vous parler avec » ma franchise ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde *l'homme Dieu* » ne me plaît point dans la bouche d'un philosophe, qui doit être au-dessus des erreurs populaires. Laissez au *grand Corneille*, *vieux radoteur et tombé dans l'enfance*, le travail insipide

» de rimer l'imitation de J. C., et ne tirez que de
» votre propre fonds ce que vous avez à nous
» dire. On peut parler de fables, mais seulement
» comme fables; et je crois qu'il vaut mieux
» garder un silence profond sur les fables chré-
» tiennes, canonisées par leur ancienneté et par
» la crédulité des gens absurdes et stupides. »
(*Lettre* 53, *an* 1738.)

Déjà on voit par ses premières lettres, qu'avec le ridicule orgueil d'un roi pédant, il aura toute la mobilité et même toute l'hypocrisie des Sophistes. Frédéric donne des leçons à Voltaire contre la liberté, quand Voltaire la défend; (*Voyez leurs lettres en* 1737) et quand Voltaire ne voit plus que l'homme machine, Frédéric ne voit plus que l'homme libre. (*Voyez sa lettre du* 16 *Septembre.* 1771.) Ici il soutiendra qu'il y a nécessairement une liberté, précisément parce que nous en avons une idée nette; (*ibid.*) et ailleurs il voudra l'homme toute matière, quoiqu'il n'y ait pas d'idée plus ténébreuse que celle de la matière libre et pensante, ergotisante, même à la façon de Frédéric. (*Voyez sa lettre du* 4 *Décembre* 1775.) Il a repris Voltaire de sa dissimulation dans des louanges données à J. C. et il ne rougit pas d'écrire trois ans plus tard: « Pour moi, je vous avoue (s'il faut s'enrôler
» sous la bannière du fanatisme) que je n'en
» ferai rien, et que je me contenterai de com-
» poser quelques Pseaumes pour donner bonne
» opinion de mon orthodoxie.... Socrate en-
» censoit les Pénates; Cicéron, qui n'étoit pas
» crédule, en faisoit autant; il faut se prêter
» aux fantaisies d'un peuple futile, pour éviter
» la persécution et le blâme. Car, après tout,
» ce qu'il y a de plus désirable en ce monde,
» c'est de vivre en paix. Faisons quelques sottises
» avec les sots, pour arriver à cette situation
» tranquille. » (*Lettre du* 6 *Janvier* 1740.)

Ce même Frédéric, partageant la haine de son

maître, avoit aussi écrit que la religion chrétienne *ne portoit que des herbes venimeuses*; (143 Lett. à Volt. an 1766) et Voltaire l'avoit félicité d'avoir, par dessus tous les Princes, *l'ame assez forte, le coup d'œil assez juste, et d'être assez instruit pour savoir que depuis dix-sept cents ans la secte chrétienne n'avoit jamais fait que du mal.* (Lettre du 5 Avril 1767.) On ne s'attendoit pas qu'avec le coup d'œil si juste, un Roi si philosophe se trouvât obligé de combattre dans les autres ce qu'il croyoit avoir si bien vu lui-même. Qu'on lise cependant ce qu'il oppose aux mêmes assertions, quand il réfute le *système de la nature.* « On pourroit, nous dit-il, » accuser l'auteur de sécheresse d'esprit et sur» tout de maladresse, parce qu'*il calomnie la » religion chrétienne, en lui imputant des défauts » qu'elle n'a pas.* Comment peut-il dire avec » vérité, continue Frédéric, que cette religion » est cause de tous les malheurs du genre humain? » Pour s'exprimer avec justesse, il auroit fallu » dire simplement, que l'ambition et l'intérêt » des hommes se servoient de cette religion pour » troubler le monde et contenter les passions. » Que peut-on reprendre de bonne foi dans la » morale contenue dans le Décalogue? N'y eût-il » dans l'Evangile que ce seul précepte : Ne » faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas » qu'on vous fasse, on seroit obligé de convenir » que ce peu de mots renferme toute la quin» tessence de la morale. Et le pardon des offenses, » et la charité, et l'humanité ne furent-elles » pas prêchées par JÉSUS, dans son excellent » sermon de la montagne? etc. » (Voy. *Examen du système de la nature, par Frédéric, Roi de Prusse, Janvier* 1770.

Quand Frédéric écrivoit ces paroles, il n'avoit donc plus le coup d'œil assez juste pour voir que cette religion ne peut produire que de l'ivroie, et n'a fait que du mal. Mais par une

contradiction plus étrange encore, après avoir si bien vu que cette religion chrétienne est loin d'être la cause de nos maux, il n'en continue pas moins à féliciter Voltaire d'en être *le fléau*; (12 Aout 1773.) il n'en donne pas moins lui-même ses projets pour la détruire; (29 *Juillet* 1775.) il n'en prétend pas moins que si elle est conservée et protégée en France, c'en est fait *des beaux arts et des hautes sciences*, et que *la rouille de la superstition achèvera de détruire un peuple d'ailleurs aimable et né pour la société*. (Lettre à Voltaire, 30 Juillet 1774.)

Si le Roi sophiste avoit été prophète, on voit par les événemens qu'il eût précisément annoncé le contraire. Il eût dit que ce peuple, *d'ailleurs aimable et fait pour la société*, épouvanteroit l'univers par ses atrocités à l'instant même où il auroit perdu sa religion; mais Frédéric devoit, comme Voltaire, être aussi le jouet de toute sa prétendue sagesse et de ses opinions. Il l'étoit même de toute son affection pour la philosophie; il eut bien des caprices et pour elle et contre elle. Nous le verrons un jour apprécier assez justement ses adeptes; mais, au milieu de ses mépris pour eux, nous ne le verrons pas cesser de conspirer pour détruire, comme eux, la religion de JESUS-CHRIST.

La correspondance qui nous apprend si bien à connoître et ce Roi adepte et Voltaire son idole, commence en 1736. Elle fut assidue le reste de leur vie, si on en excepte quelques années de disgraces pour l'idole. C'est là qu'il faut étudier l'incrédule et l'impie. Pour en jouer le rôle, Frédéric y dépose presque toujours celui de Roi. Passionné pour la gloire des prétendus philosophes, plus encore qu'il ne fut jaloux de celle des Césars, pour égaler Voltaire, il ne dédaigne pas de s'en faire le singe. Poëte sous-médiocre, métaphysicien subalterne, il n'excelle que dans deux choses, dans son admiration

pour Voltaire, et dans son impiété quelquefois pire encore que celle de son maître.

En faveur des hommages et du zèle de Frédéric, Voltaire crut devoir oublier tous ses caprices, tous les désagrémens qu'il en avoit reçus à Berlin, et jusqu'à ces coups de bâton que le sophiste despote lui avoit envoyés à Francfort, par un de ses majors. Il étoit trop intéressant pour la secte d'avoir dans ses complots tout l'appui d'un adepte souverain. Nous verrons à quel point Frédéric les seconda ; mais pour sentir combien la haine qui dicta ses complots, étoit commune à Frédéric et à Voltaire, il faut savoir de quels obstacles elle sut triompher dans l'un et dans l'autre ; il faut entendre Voltaire lui-même sur ce qu'il avoit eu à souffrir à Berlin. A peine y avoit-il passé quelques années, qu'il écrivit à Mad. Denis, sa nièce et la confidente de ses secrets : « La Métrie dans ses préfaces vante son extrême » félicité d'être auprès d'un grand Roi, qui lui » lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure » avec moi ? il voudroit s'en retourner à pied : » mais moi, pourquoi suis-je ici ? Je vais bien » vous étonner : Ce La Métrie est un homme » sans conséquence, qui cause familièrement » avec le Roi après la lecture. Il me parle avec » confiance. Il m'a juré qu'en parlant au Roi ces » jours passés de ma prétendue faveur et de » la jalousie qu'elle excite, le Roi lui avoit ré- » pondu : j'aurai besoin de lui encore un an » tout au plus. On presse l'orange et on jette » l'écorce. Je me suis fait répéter ces douces » paroles ; j'ai redoublé mes interrogations, et » il a redoublé ses sermens.... J'ai fait ce que » j'ai cru pour ne pas croire La Métrie. Je ne » sais pourtant. En relisant ses vers, (du Roi) » je suis tombé sur une épître à un peintre » nommé *Père*, qui est à lui ; en voici les pre- » miers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Père, ton pinceau t'égale au rang des Dieux.

» Ce Père est un homme qu'il ne regarde pas ; » cependant *c'est le cher Père ; c'est un Dieu* : » il pourrait bien en être autant de moi ; » c'est-à-dire pas grand'chose.... Vous imaginez » bien quelles réflexions, quel retour, quel em- » barras, et pour tout dire, quel chagrin l'aveu » de La Métrie fait naître. » (*Let. à Mad. Denis, Berlin*, 2 *Sept.* 1751.)

Cette lettre fut suivie d'une seconde, conçue en ces termes. « Je ne songe qu'à déserter hon- » nêtement, à prendre soin de ma santé, à vous » revoir, à oublier le rêve de trois années. Je » vois bien qu'on a pressé l'orange, il faut penser » à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon » instruction, un dictionnaire à l'usage des Rois : » *Mon ami* signifie *mon esclave ; mon cher ami* » veut dire, *vous m'êtes plus qu'indifférent*. En- » tendez par *je vous rendrai heureux, je vous* » *souffrirai tant que j'aurai besoin de vous. Soupez* » *avec moi ce soir*, signifie *je me moquerai de vous* » *ce soir*. Le dictionnaire peut être long ; c'est » un article à mettre dans l'encyclopédie.

» Sérieusement cela serre le cœur. Tout ce » que j'ai vu est-il possible ? Se plaire à mettre » mal ensemble ceux qui vivent avec lui ! Dire » à un homme les choses les plus tendres, et » écrire contre lui des brochures ! Arracher un » homme à sa patrie par les promesses les plus » sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus » noire ! Que de contrastes ! Et c'est là l'homme » qui m'écrivoit tant de choses philosophiques, » et que j'ai pu croire philosophe ! Et je l'ai » appelé le *Salomon du Nord* ! Vous souvenez- » vous de cette belle lettre, qui ne vous a jamais » rassurée ? Vous êtes philosophe, disoit-il, je » le suis aussi. Ma foi, Sire, nous ne le sommes » ni l'un ni l'autre. » (*Lettre à la même*, 18 *Dé- cembre* 1752.)

Voltaire n'avoit jamais rien dit de plus vrai. Ni lui, ni Frédéric ne furent philosophes dans le sens qui devoit rester attaché à ce mot; mais l'un et l'autre le furent au suprême degré, dans le sens que les conjurés y attachoient; dans celui d'une raison impie, dont la haine du christianisme est toute la vertu.

Ce fut à la suite de cette dernière lettre que Voltaire quitta furtivement la cour de son disciple, et reçut à Francfort ce traitement despotique, qui fit alors de lui la risée de l'Europe. Pour oublier l'outrage, il n'eut besoin que du temps qu'il lui falloit pour s'établir à Ferney. Frédéric et Voltaire ne se revirent plus; mais le premier n'en redevint pas moins *le Salomon du Nord*, et Voltaire en revanche n'en fut pas moins pour lui le premier philosophe de l'univers. Sans s'aimer davantage, ils furent de nouveau unis pour toujours par la haine du Christ, qui n'avoit pas cessé de leur être commune. La trame du complot n'en fut ourdie qu'avec moins d'obstacles, et conduite avec plus d'intelligence, par le moyen de leur correspondance.

Diderot.

Quant à Diderot, il vola de lui-même au-devant des conjurés. Une tête emphatique, un enthousiasme de pythonisse pour ce philosophisme dont Voltaire avoit donné le ton, un désordre dans ses idées pareil à celui du chaos, et d'autant plus sensible, que sa langue et sa plume suivoient tous les élans et toutes les secousses de son cerveau, le montrèrent à d'Alembert comme un homme essentiel à l'objet de la conspiration. Il se l'associa pour lui faire ou laisser dire tout ce qu'il n'osoit pas dire lui-même. L'un et l'autre furent jusqu'à la mort toujours intimément unis à Voltaire, comme Voltaire le fut à Frédéric.

Incertitude et diversité des

Si leur serment de détruire la religion chrétienne avoit renfermé celui d'y substituer une religion, une école quelconque, il étoit difficile

Chefs dans leurs opinions philosophiques.

de réunir quatre hommes moins propres à s'accorder sur une pareille entreprise.

Voltaire eût bien voulu être Déiste ; il le parut long-temps : ses erreurs l'entraînèrent vers le Spinosisme ; il finit par ne savoir quel parti prendre. Ses remords, si on peut appeler ainsi des doutes et des inquiétudes sans repentir, le tourmentèrent jusque dans ses dernières années. Il se tourna tantôt vers d'Alembert, tantôt vers Frédéric, ni l'un ni l'autre ne purent le fixer. Il étoit presque octogénaire, et se trouvoit encore réduit à exprimer ainsi ses incertitudes : « Tout » ce qui nous environne est l'empire du doute, » et *le doute est un état désagréable*. Y a-t-il un » Dieu tel qu'on le dit, une ame telle qu'on » l'imagine, des relations telles qu'on les établit ? » Y a-t-il quelque chose à espérer après le moment de la vie ? Gilimer dépouillé de ses états, » avoit-il raison de se mettre à rire quand on » le présenta devant Justinien ? Et Caton avoit-il raison de se tuer de peur de voir César ? » La gloire n'est-elle qu'une illusion ? Faut-il que » Mustapha dans la mollesse de son Harem, faisant » toutes les sottises possibles, ignorant, orgueilleux et battu, soit plus heureux s'il digère, » qu'un philosophe qui ne digère pas ? Tous les » êtres sont-ils égaux devant le grand Etre qui » anime la Nature ? En ce cas l'ame de Ravaillac » seroit-elle égale à celle d'Henri IV ? ou ni l'un » ni l'autre n'auroit-il d'ame ? Que le héros » philosophe débrouille tout cela ; pour moi, je » n'y entends rien. » (*Lettre* 179, 12 *Octobre* 1770.)

D'Alembert et Frédéric pressés alternativement par ces questions, y répondoient, chacun à leur manière. Le premier ne pouvant se fixer lui-même, confesse franchement qu'il ne lui a pas été donné de savoir y répondre. « Je vous avoue, » dit-il, que sur l'existence de Dieu, l'auteur » du *système de la nature* me paroît trop ferme et trop

» trop dogmatique, et je ne vois en cette matière
» que le Scepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-*
» *nous*, est pour moi la réponse à presque toutes
» les questions métaphysiques ; et la réflexion
» qu'il faut y joindre, c'est, puisque nous n'en
» savons rien, qu'il ne nous importe pas sans
» doute d'en savoir davantage. » (*Lettre* 36,
an. 1770.)

Cette réflexion sur le peu d'importance de toutes ces questions, étoit ajoutée de peur que, tourmenté par ses inquiétudes, Voltaire ne s'arrachât à un philosophisme incapable de résoudre ses doutes sur des objets qu'il ne s'accoutumoit pas à regarder comme indifférens pour le bonheur de l'homme. Il insista, et d'Alembert aussi ; mais ce fut pour lui dire encore que « *non* en méta-
» physique ne lui paroissoit guères plus sage que
» *oui*, et que le *non liquet* (ou cela n'est pas
» clair) est la seule réponse raisonnable presqu'à
» tout. » (*Lettre* 38, *ibid.*)

Frédéric n'aimoit pas les doutes plus que Voltaire ; mais à force de vouloir s'en délivrer, il crut y avoir réussi. « Un philosophe de ma con-
» noissance, répondit-il, homme assez déterminé
» dans ses sentimens, croit que nous avons assez
» de degrés de probabilité pour arriver à la
» certitude que *post mortem nihil est* (ou bien
» que la mort n'est qu'un sommeil éternel) ;
» il prétend que l'homme n'est pas double, que
» nous ne sommes que la matière animée par
» le mouvement : cet étrange homme dit qu'il
» n'y a aucune relation entre les animaux et
» l'intelligence suprême. » (*Lettre du* 30 *octobre*
1770.)

Ce philosophe si déterminé, cet homme si étrange, c'étoit Frédéric même. Il ne s'en cacha plus, et il écrivit d'un ton plus déterminé encore quelques années après : « Je suis très-certain
» que je ne suis pas double, de là je ne me
» considère que comme un être unique (pour

» parler françois, dites simple); je sais que je » suis un animal organisé et qui pense; d'où je » conclus que la matière peut penser, ainsi qu'elle » a la propriété d'être électrique. » (*Lettre du 4 Décembre* 1775.)

Plus près de sa tombe encore, et toujours pour inspirer sa confiance à Voltaire, il lui écrivoit de nouveau : « La goutte s'est promenée » successivement dans tout mon corps. Il faut » bien que notre frêle machine soit détruite » par le temps qui absorbe tout. Mes fonde» mens sont déjà sapés ; mais tout cela ne » m'embarrasse guères. » (*Lettre du 8 Avril* 1776.)

Le quatrième héros de la conspiration, le fameux Diderot, étoit précisément celui dont les décisions contre Dieu paroissoient à d'Alembert trop fermes et drop dogmatiques. Diderot en revanche avoit bien des momens où, dans le même ouvrage, après avoir tranché contre les Déistes, il n'en tranchoit pas moins, tantôt en faveur des Sceptiques ou de l'Athée, tantôt contre l'Athée et contre le Sceptique. Mais, soit qu'il écrivît pour Dieu ou contre Dieu, Diderot paroissoit ignorer ces troubles et ces inquiétudes. Il écrivoit franchement ce qu'il pensoit, au jour et au moment où il tenoit la plume, soit lorsqu'il *écrasoit les Athées du poids de l'univers*, et que *l'œil d'un ciron*, *l'aile d'un papillon* suffisoient pour les battre (*Voy. ses pensées philosophiques*, N.° 20); soit quand tout ce *spectacle ne le menoit pas même à l'idée de quelque chose de divin* (Code de la nature), et que cet univers n'étoit qu'un *résultat fortuit du mouvement et de la matière* (Pensées philos. N.° 21); soit lorsqu'il ne falloit rien assurer sur Dieu, et que *le Scepticisme en tout temps, en tout lieu, pouvoit seul se garantir des deux excès opposés* (idem, N.° 33); soit lorsqu'il *prioit Dieu pour les Sceptiques*, parce qu'il les voyoit tous *manquer de lumières* (idem,

N.° 22) ; soit enfin , lorsque pour faire un Sceptique, *il falloit avoir la tête aussi bien faite que le philosophe Montagne.* (idem , N.° 28.)

On ne vit jamais d'homme prononçant et le pour et le contre d'un ton plus affirmatif, qui sente moins la gêne, la contrainte, le trouble, le remords, l'inquiétude. Diderot ne les connoissoit pas même lorsqu'il prononçoit hardiment qu'entre *lui et son chien il n'y avoit de différence que l'habit.* (Vie de Sénèque, pag. 377.)

Avec ces disparates dans leurs opinions religieuses, Voltaire se trouvoit un impie tourmenté par ses doutes et son ignorance; d'Alembert un impie tranquille dans ses doutes et son ignorance; Frédéric un impie triomphant ou croyant avoir triomphé de son ignorance, laissant Dieu dans le ciel, pourvu qu'il n'y eût point d'ames sur la terre; Diderot alternativement Athée, Matérialiste, Déiste et Sceptique, mais toujours impie et toujours fou, n'en étoit que plus propre à jouer tous les rôles qu'on lui destinoit.

Tels sont les hommes dont il importoit spécialement de connoître les caractères et les erreurs religieuses, pour dévoiler la trame de la conspiration dont ils furent les chefs, et dont nous allons constater l'existence, indiquer l'objet précis, développer les moyens et les progrès.

CHAPITRE II.

Objet, étendue, époque, existence de la Conjuration antichrétienne.

Vrais caractères d'une conspiration.

DIRE qu'il exista une conjuration antichrétienne, dont Voltaire, d'Alembert, Frédéric II, Roi de Prusse, et Diderot furent les chefs, les grands mobiles, les principaux auteurs, ce n'est pas se borner à dire simplement que chacun de ces hommes fut ennemi de la religion de Jesus-Christ, et que leurs ouvrages tendent à la détruire. Avant eux et après eux, cette même religion a eu bien d'autres ennemis qui cherchèrent aussi à répandre dans leurs écrits tout le venin de l'incrédulité. La France a eu ses Bayle, ses Montesquieu. Le premier écrivit en Sophiste qui ne savoit à quoi s'en tenir; il débita toute sa vie le pour et le contre avec une égale facilité; il n'eut point cette haine qui fait les conjurés et cherche des complices. Montesquieu, dans ses *Lettres Persannes*, n'est encore qu'un jeune homme qui n'a rien d'arrêté ou de fixe contre les objets de sa foi, et qui un jour réparera ses torts, en déclarant *avoir toujours respecté la religion*; qui verra même bientôt dans l'Evangile, *le plus beau présent que Dieu ait fait aux hommes*. (Dictionnaire des hommes illustres par Feller, art. Montesquieu.)

L'Angleterre a ses Hobbes, ses Collins, ses Woolstons et bien d'autres incrédules de cette espèce; mais chacun de ces Sophistes suit sa propre impulsion. Quoi qu'en disent plus d'une fois Voltaire et Condorcet, rien n'a manifesté le concert de ces écrivains; ils sont impies chacun à leur manière et sans accord entre eux; ils combattent chacun le Christianisme sans autres

conseils et sans autres complices qu'eux-mêmes. Cela ne suffit pas pour en faire autant de conjurés antichrétiens.

Une véritable conspiration contre le Christianisme suppose non-seulement le vœu de le détruire, mais un concert et des intelligences secrètes dans les moyens de l'attaquer, de le combattre et de l'anéantir. Aussi, lorsque je nomme Voltaire et Frédéric, Diderot et d'Alembert, comme les chefs d'une conspiration antichrétienne, je ne prétends pas me réduire à prouver que leurs écrits sont ceux d'autant d'impies ennemis du Christianisme ; je dis que chacun d'eux avoit formé le vœu d'anéantir la religion de Jesus-Christ ; qu'ils se communiquèrent secrètement ce vœu ; qu'ils combinèrent de concert les moyens de le réaliser ; qu'ils n'épargnèrent rien de ce que toute la politique de leur impiété pouvoit mettre en usage pour le remplir ; qu'ils furent les appuis, les principaux mobiles des agens secondaires entrés dans leur complot ; et qu'ils mirent enfin à le poursuivre toute l'intelligence, toute l'ardeur et toute la constance de véritables conjurés. Je prétends même tirer les grandes preuves de cette conjuration antichrétienne, de ce que nous pouvons justement appeler les archives des conjurés, c'est-à-dire de leur correspondance intime et long-temps secrète, ou bien de leurs aveux, et de diverses productions des principaux adeptes de la conjuration.

Vraies archives des conjurés Sophistes.

Au moment où Beaumarchais donna l'édition générale de Voltaire, avec toute la pompe des caractères de Baskerville, déjà les succès des adeptes leur persuadoient peut-être que la gloire de leur chef, loin d'être compromise par l'idée d'un complot monstrueusement impie, recevroit un nouvel éclat de la publicité de leurs projets. Peut-être aussi les éditeurs de ces archives n'avoient-ils pas saisi eux-mêmes, ou bien n'ima-

ginoient-ils pas que dans quarante volumes de lettres à toutes sortes de personnes et sur mille sujets divers qui s'entrecoupent, s'entrelacent, il fût facile de saisir, de raprocher les fils d'une trame ourdie pendant bien des années. Quelque intention qu'ils aient eue, quelque art même qu'ils aient pu mettre à supprimer une partie de cette correspondance, ils n'ont pas réussi à rendre impossibles tous les rapprochemens que cet objet exige. Un travail de cette espèce n'eût été que fastidieux, pénible et révoltant, si je n'avois senti combien il pouvoit être utile, combien il étoit intéressant de constater sur les archives mêmes des conjurés l'existence de leurs complots, de se présenter, preuves en main, pour dire aux nations par quel art, par quels hommes on cherche à les séduire, à renverser tous leurs autels sans exception, ceux de Luther, ceux de Calvin, de Zuingle et de toute secte chrétienne, comme tous ceux des Catholiques ; ceux de Londres, de Genève, de Stokholm, de Pétersbourg, tout comme ceux de Paris, de Vienne, de Madrid et de Rome ; pour ajouter un jour avec toutes les preuves de l'évidence : Voilà quels crimes souterrains appeloient, par la conspiration contre votre Dieu, les conspirations contre vos Princes, contre vos Magistrats, contre toute société civile, et tendoient à rendre universel le fléau de la révolution Françoise.

Je sens toute la force et toute l'évidence des démonstrations qui peuvent seules justifier un pareil langage ; qu'on me pardonne de multiplier ici les preuves jusqu'à satiété.

Mot du guet des conjurés.

Tous les conspirateurs ont ordinairement leur langage secret ; tous ont un mot du guet, une espèce de formule inintelligible au vulgaire, mais dont l'explication secrète dévoile et rappelle sans cesse aux adeptes le grand objet de leur conspiration. La formule choisie par Voltaire pour exprimer la sienne, fut dictée par le démon de

la haine, de la rage et de la frénésie; elle consistoit dans ces deux mots, *écrasez l'infame*, et ces mots dans sa bouche, dans celle de d'Alembert, de Frédéric et de tous les adeptes, signifièrent constamment, *écrasez Jesus-Christ*, *la religion de Jesus-Christ*, écrasez toute religion qui adore Jesus-Christ.

Preuves du vrai sens de ce mot du guet chez Voltaire.

Que le lecteur retienne son indignation, toute juste qu'elle est, pour écouter nos preuves.

Quand Voltaire se plaint que les adeptes ne sont pas assez unis dans la guerre qu'ils font à *l'infame*; quand il veut ranimer leur zèle par l'espoir du succès dans cette guerre, il rappelle distinctement le projet et l'espoir qu'il avoit déjà conçu lui-même, lorsque vers l'an 1730, le Lieutenant de Police de Paris lui dit qu'il ne réussiroit pas à détruire la religion de Jesus-Christ, et qu'il eut la hardiesse de répondre: *C'est ce que nous verrons*. (Lett. 66 à d'Alemb. 20 Juin, 1760.)

Quand il se félicite de ses propres succès dans la guerre contre *l'infame*, et des progrès que la conjuration fait autour de lui, il s'applaudit spécialement qu'à Genève, dans la ville de *Calvin*, il n'y a plus que quelques gredins qui croient au Consubstantiel. (119 *Lettre*, 28 *Septembre* 1763.)

Quand il veut exprimer ce qui dans sa guerre contre *l'infame* le rend plus tolérant pour les Sociniens, c'est, dit-il lui-même, parce que *Julien les auroit favorisés, parce qu'ils haïssent ce qu'il haïssoit, et méprisent ce qu'il méprisoit*. (Lett. à Frédéric, 8 Novem. 1773.)

Quelle est donc cette haine commune aux Sociniens et à Julien l'Apostat, si ce n'est leur haine et leur mépris pour la Divinité de Jesus-Christ? Quel est encore ce *Consubstantiel* dont Voltaire se réjouit de voir l'empire détruit autour de lui, si ce n'est Jesus-Christ? Quel pouvoit être enfin cet infame à écraser, pour un

homme qui avoit dit : « Je m'ennuie de leur » entendre répéter que douze hommes ont suffi » pour établir le christianisme ; et j'ai envie de » leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le » détruire » (*Vie de Volt. par Condorcet*) ; pour un homme qui, dans ses combinaisons contre *l'infame*, ne craignoit pas de s'écrier : « Seroit- » il possible que cinq ou six hommes de mérite, » qui s'entendroient, ne réussissent pas, après » l'exemple de douze faquins qui ont réussi ? » (*Lett. à d'Alemb.* 24 *Juillet* 1760.)

Peut-on bien se cacher que dans la bouche de ce frénétique, ces *douze faquins* sont les Apôtres, et *l'infame* leur maître ?

J'insiste peut-être trop, je prouve ce qui n'a plus besoin d'être prouvé ; mais l'évidence ne peut être superflue dans une pareille accusation.

Tous les hommes que Voltaire exalte, comme se distinguant par leur ardeur à écraser l'*infame*, sont précisément ceux qui ont observé le moins de décence et de ménagement dans leur guerre contre le christianisme. Ce sont les Diderot, les Condorcet, Helvétius, Fréret, Boulanger, Dumarsais et autres impies de ce rang. Ceux qu'il charge d'Alembert de réunir pour écraser plus efficacement *l'infame*, ce sont précisément et nommément les Athées, les Déistes et les Spinosistes. (*Lett.* 37 *à d'Alemb.* 1770.)

Quelle coalition que celle-là ? et contre qui encore peuvent se réunir les Athées, les Déistes et les Spinosistes, si ce n'est contre le Dieu de l'Evangile ?

Ceux au contraire contre lesquels Voltaire presse, anime le zèle des conjurés, ceux qu'il veut voir traités avec le plus profond mépris, sont les saints Pères, et les auteurs modernes qui ont écrit pour démontrer la vérité du christianisme et la divinité de J. C. « La victoire se » déclare pour nous de tous côtés, écrit-il aux » adeptes, je vous assure que dans peu il n'y

» aura plus que la canaille sous les étendards de » nos ennemis, et nous ne voulons pas de » cette canaille, ni pour partisans, ni pour » adversaires. Nous sommes un corps de braves » chevaliers, défenseurs de la vérité, qui n'ad- » mettons parmi nous que des gens bien élevés. » Allons, brave Diderot, intrépide d'Alembert, » joignez-vous à mon cher Damilaville; courez » sus aux fanatiques et aux fripons; plaignez » Blaise Pascal, méprisez Houteville et Abadie, » autant que s'ils étoient Pères de l'Eglise. » (*Lett. à Damilaville*, 1765.)

Voilà donc ce que c'est pour Voltaire qu'*écraser l'infame*; c'est défaire ce qu'ont fait les Apôtres; c'est haïr ce que haïssoit Julien l'apostat; c'est combattre celui qu'ont toujours combattu les Athées, les Déistes et les Spinosistes; c'est courir sus à tout St. Père, et à tout homme qui se déclare pour la religion de J. C.

Le sens de cet atroce mot du guet n'est pas moins évident sous la plume de Frédéric. Pour le Sophiste couronné, tout comme pour Voltaire, *le Christianisme*, *la secte chrétienne*, *la superstitionchristicole* et *l'infame*, sont toujours synonymes. Pour lui, tout comme pour Voltaire, ce prétendu *infame ne porte que des herbes venimeuses;* les meilleures pièces contre *l'infame* sont encore précisément les productions les plus impies; et si elles méritent plus spécialement son estime, c'est que, *depuis Celse*, *on n'a rien publié de plus frappant* contre le christianisme; c'est que Boulanger, cet auteur malheureusement plus connu par son impiété que par ses rétractations, *est encore supérieur à Celse.* (Voy. lett. du R. de Prusse, 143, 145, 153, an. 1767, etc. etc.) Chez Frédéric.

Quant à d'Alembert, quoique plus réservé dans l'usage de l'affreux mot du guet, la preuve qu'il l'entend, c'est qu'il répond toujours dans le sens de Voltaire; c'est que tous les moyens que nous le verrons suggérer, les ouvrages que Chez d'Alembert.

nous le verrons approuver et chercher à répandre comme les plus propres à écraser *l'infame*, sont encore précisément tous ceux qui tendent le plus directement à effacer dans l'esprit du peuple tout respect pour la religion ; c'est que toutes les preuves qu'il allégue de son zèle contre *l'infame*, et des progrès que font les conjurés, n'annoncent jamais que son ardeur à seconder les efforts de Voltaire, ou ses regrets de ne pouvoir parler aussi librement que Voltaire contre le christianisme. Ses expressions et le nombre de ses lettres que nous aurons à citer, ne laisseront pas plus de doute sur cet objet, que celles de Voltaire et de Frédéric. (*Voy. lettres de d'Alemb.* 100, 102, 151.)

Etendue de la conjuration.

Les autres adeptes n'entendirent pas autrement eux-mêmes ce mot du guet. Au lieu du serment d'écraser *l'infame*, Condorcet met nettement dans la bouche de Voltaire le serment d'écraser *le Christianisme* (vie de Voltaire), et Mercier celui d'écraser *Jesus-Christ*. (Lett. de Mercier, N.° 60, de M. Pelletier.)

Dans l'intention des conjurés, il n'étoit pas trop fort, ce mot *d'écraser* le Christ et sa religion. L'étendue qu'ils donnoient à leurs complots ne devoit pas laisser sur la terre les moindres vestiges de son culte. Ils faisoient aux catholiques l'honneur de les haïr plus que tout le reste des chrétiens ; mais toutes les églises de Luther, de Calvin, celles du Genevois, celles de l'Anglican ; toutes celles enfin qui, dans leur séparation de Rome, ont conservé au moins l'article de sa foi au Dieu du Christianisme, toutes étoient comprises dans la conspiration, comme Rome elle-même.

Tout l'Evangile de Calvin n'étoit pour Voltaire que *les sottises de Jean Chauvin*. (Lett. à Damila. 18 août 1766.) C'étoit de ces sottises qu'il se félicitoit d'avoir spécialement délivré Genève, quand il mandoit à d'Alembert, *que*

dans la ville de Calvin il n'y avoit plus que quelques gredins qui crussent au consubstantiel, c'est-à-dire qui crussent à Jesus-Christ. C'étoit sur-tout la chute de l'église Anglicane qu'il se réjouissoit de pouvoir annoncer, quand il applaudissoit aux *vérités angloises*, c'est-à-dire à toutes les impiétés de Hume (*Lett. au Marq. d'Argens*, 28 *avril* 1760); ou quand il croyoit avoir le droit d'écrire que dans Londres le Christ étoit bafoué. (*Lett. à d'Alemb.* 28 *sept.* 1763.)

Les disciples qui lui faisoient hommage de leur science philosophique, écrivoient comme lui: « Je n'aime point Calvin; il étoit intolé-» rant, et le pauvre Servet en a été la victime; » aussi n'en parle-t-on plus à Genève, comme » s'il n'avoit jamais existé. Pour Luther, quoi-» qu'il ne fût pas doué de beaucoup d'esprit, » comme on le voit dans ses écrits, il n'étoit » pas persécuteur, et il n'aimoit que le vin et » les femmes. » (*Voy. Lett. du Landgrave à Voltaire*, 9 *Sept.* 1766.)

Il est même à observer que les succès des Sophistes conjurés, dans toutes ces églises protestantes, furent long-temps le spécial objet de leur satisfaction. Voltaire ne se contenoit plus de joie, quand il croyoit pouvoir écrire que l'Angleterre et la Suisse regorgeoient de ces hommes *qui haïssent et méprisent* le christianisme comme *Julien* l'apostat le *haïssoit*, *le méprisoit* (Voy. Lett. au R. de P. 15 Nov. 1773), et *qu'il n'y avoit pas actuellement un chrétien de Genève à Berne.* (Lett. à d'Alemb. 8 Fev. 1776.) Ce qui plaisoit enfin spécialement à Frédéric dans le succès de la conjuration, c'est ce qu'il annonçoit en disant à Voltaire, *dans nos pays protestans on va plus vîte.* (Lett. 143.)

Telle étoit donc l'étendue de la conspiration, qu'elle ne devoit laisser subsister aucune des églises, aucune des sectes reconnoissant le Dieu du christianisme. L'historien auroit pu s'y mé-

prendre, en voyant les adeptes solliciter plus d'une fois le retour des protestans en France: mais alors même que Voltaire écrivoit aux adeptes combien il regrettoit que la demande de ce retour des Calvinistes, faite par le ministre Choiseul, eût été rejetée; alors même, crainte que les adeptes n'imaginassent qu'il épargnoit les Huguenots plus que les Catholiques, il se hâtoit d'ajouter que les Huguenots ou les Calvinistes *n'étoient pas moins fous que les Sorboniqueurs* ou les Catholiques; qu'ils étoient même des *fous à lier*. (Lett. à Marmont. 2 Décembre 1767.) Quelquefois même il ne voyoit *rien de plus atrabilaire et de plus féroce que les Huguenots*. (Lett. au Marquis d'Argens de Dirac, 2 Mars 1763.)

Tout ce prétendu zèle des conjurés pour calviniser la France, n'étoit même dès-lors inspiré que par l'espoir d'aller un jour plus vîte; c'étoit un premier pas à faire pour la déchristianiser. La gradation de leur marche est sensible dans ces mots de d'Alembert à Voltaire; « pour moi » qui vois tout en ce moment couleur de rose, » je vois d'ici la tolérance s'établir, *les Protes-» tans rappelés*, les prêtres mariés, la confession » abolie, et le fanatisme écrasé, *sans qu'on s'en » apperçoive.* » (4 Mai 1762.) Ce mot de *fanatisme* s'entend dans la bouche de d'Alembert; il dit la même chose que celui d'*infame* dans la même lettre; il dit le Christ et toute sa religion écrasée.

Une exception que Voltaire faisoit quelquefois auroit laissé au Christ quelques adorateurs dans la plus vile populace. On croiroit qu'il étoit peu jaloux de cette conquête, lorsqu'il mandoit à d'Alembert: « Damilaville doit être » bien content, et vous aussi, du mépris où » l'*infame* (la religion du Christ) est tombé » chez tous les honnêtes gens de l'Europe. » *C'étoit tout ce qu'on vouloit*, et tout ce qui

» étoit nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer » les *cordonniers et les servantes ;* c'est le partage » des Apôtres (2 *Sept.* 1768); ou bien encore » lorsqu'il écrivoit à Diderot, « quelque parti que » vous preniez, je vous recommande *l'infame*, » (la religion du Christ), il faut la détruire » chez les honnêtes gens, *et la laisser à la ca-* » *naille* pour qui elle est faite » (25 *Sept.* 1762); ou bien enfin quand il écrivoit à Damilaville, « je vous assure que dans peu il n'y aura que » la canaille sous les étendards de nos ennemis, » et nous ne voulons de cette canaille ni pour » partisans, ni pour adversaires. » (*An* 1765.)

Mais Voltaire, dans le désespoir d'un plus ample succès, exceptoit aussi quelquefois le *Clergé et la grand'chambre du Parlement.* Nous verrons dans la suite de ces mémoires, le zèle des conjurés s'étendre sur cette canaille même, le serment d'écraser Jesus-Christ, propager leurs complots et leur activité, du palais des Rois jusqu'aux chaumières.

CHAPITRE III.

Secret et union des Conjurés.

Nom de guerre des Conjurés.

IL suffit rarement à des conjurés de cacher l'objet général de leur conspiration sous des formules dont ils ont seuls le sens, ou sous un mot du guet convenu parmi eux. Ils ont aussi leur manière spéciale de se désigner les uns aux autres, sous des noms différens de ceux auxquels le public pourroit les reconnoître. Ils ont soin de tenir secrète leur correspondance; et s'ils craignent de la voir interceptée, c'est alors sur-tout qu'ils usent de ces précautions pour ne compromettre ni leur nom ni l'objet de leur complot.

Voltaire et d'Alembert ne négligèrent aucun de ces moyens. Dans leur correspondance, *Duluc*

est assez souvent le nom de guerre de Frédéric. (*V. Lett.* 77 *de d'Alemb.*) D'Alembert est désigné sous le nom de Protagoras (*Lett. de Volt. à Thiriot*, 26 *Janv.* 1762), mais souvent il change lui-même ce nom en celui de *Bertrand.* (Let. 90.) L'un et l'autre lui convenoient à merveille; celui-là pour désigner l'impie, celui-ci pour marquer les moyens de son impiété, les ruses de Bertrand dans la fable du singe et du chat. Quand d'Alembert est Bertrand, c'est Voltaire qui est Raton. (*Lett.* 22 *Mars* 1774.) Diderot est quelquefois *Platon* et d'autres fois *Tomplat.* (Lett. de Volt. à Damilaville, 11 Août 1766.) Le nom général des conjurés est *Cacouac*; c'est un bon *Cacouac*, signifie entre eux c'est un de nos fidelles. (*Lett.* 76 *de d'Alemb.*) Plus souvent Voltaire sur-tout les appelle *frères*, comme font entre eux les Maçons. Dans leur langage énigmatique il est aussi des phrases entières qui ont pour eux un sens spécial; par exemple, *la vigne de la vérité est bien cultivée*, signifie : Nous faisons de grands progrès contre la religion. (*Lett.* 35 *à d'Alembert.*)

Leur langage énigmatique.

Ce langage secret est sur-tout employé quand les conjurés doutent si leurs lettres arriveront. D'Alembert et Voltaire eurent quelquefois des inquiétudes sur cet article. Aussi s'écrivoient-ils sous les adresses fictives, tantôt d'un négociant, tantôt de quelque commis ou secrétaire de bureau qui avoit le secret. On ne voit pas qu'ils aient employé des chiffres pour les caractères ordinaires. Cette méthode eût été trop longue pour Voltaire, pour la multitude de lettres qu'il écrivoit ou recevoit. Elle étoit réservée à des conspirateurs non moins ardens, mais plus profonds. En général même, Voltaire et d'Alembert, rassurés par la précaution des adresses fictives et par celle de ne pas signer leur nom, se parlaient dans leurs lettres assez ouvertement. S'il en est quelqu'une plus énigmatique, il est aisé de l'expliquer par celles qui précèdent ou qui

suivent. L'usage qu'ils font de ces diverses ruses est assez fréquent pour qu'on voie le soin de se ménager des explications, des excuses; et s'ils sont surpris, il est rarement assez énigmatique pour avoir besoin d'étude.

Il y a cependant quelques-unes de leurs lettres plus difficiles à déchiffrer, telle que celle-ci, écrite par Voltaire à d'Alembert le 30 Janvier 1764 : « Mon illustre philosophe m'a envoyé la lettre » d'*Hippias B.* Cette lettre de B. prouve qu'il y » a des T. et que la pauvre littérature retombe » dans les fers dont *Malesherbes* l'avait tirée. Ce » demi-savant et demi-citoyen, d'Aguesseau, » étoit un *T.* Il vouloit empêcher la nation de » penser. Je voudrois que vous eussiez vu un » animal nommé *Maboul.* C'étoit un bien sot *T.* » chargé de la douane des pensées sous le *T.* » d'Aguesseau. Ensuite viennent les sous *T.* qui » sont une demi-douzaine de gredins, dont l'em- » ploi est d'ôter, pour quatre cents francs par an, » tout ce qu'il y a de bon dans les livres. »

On voit bien ici que ces *T.* tiennent la place du mot *Tyran*, et que de ces prétendus tyrans, l'un est le Chancelier d'Aguesseau, et le second, Maboul, l'intendant de la librairie. On voit que les sous *T.* ou sous-tyrans ne sont que les censeurs publics, dont la pension étoit en effet de quatre cents livres. Mais il est difficile de deviner quel étoit cet *Hippias B.*, apparemment aussi quelque autre tyran qui ne vouloit pas laisser imprimer et vendre librement tous ces livres, dont le poison préparoit les peuples à renverser l'autel et le trône. Mais peut-on ne pas s'indigner quand on voit un homme tel que le chancelier d'Aguesseau, l'honneur de la Magistrature, traité de tyran, de demi-citoyen, de demi-savant! Au reste, c'est encore beaucoup que Voltaire ne l'outrage pas davantage; car dans toute cette correspondance, il faut s'attendre à le voir lui et d'Alembert n'épargner ni les titres

de cuistre, ni ceux de canaille, de polissons et autres injures de cette espèce, à tout homme qui ne pense pas comme eux, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, et sur-tout à tout homme qui écrit ou travaille en faveur de la religion.

Leur secret. Quoique ces conjurés se parlassent ordinairement avec assez de clarté sur l'objet de leurs complots, le secret n'en étoit que plus recommandé à l'égard du public. Voltaire sur-tout le recommandoit aux adeptes, comme un objet de la plus grande importance. « Les mystères de » Mitra, leur faisoit-il dire par d'Alembert, ne » doivent point être divulgués.... Il faut qu'il » y ait cent mains invisibles qui percent le » monstre (la religion), et qu'il tombe sous » mille coups redoublés. » (*Lett. à d'Alembert*, 1 *Mai* 1768.)

Ce secret cependant devoit moins tomber sur l'objet de la conspiration que sur le nom même des agens, et sur la manière dont ils s'y prenoient pour renverser l'autel. Car pour son vœu général d'anéantir le christianisme, la haine de Voltaire ne lui avoit pas permis de le cacher; mais il avoit à craindre, d'une part, l'opposition des lois, et de l'autre, il vouloit éviter le mépris et la honte qui pouvoit rejaillir sur lui, sur les adeptes, de l'impudence de leurs mensonges, de l'effronterie de leurs calomnies, si l'on avoit pu en nommer les auteurs et les prendre personnellement à partie.

Ce n'est pas la faute de l'histoire si elle est obligée de montrer dans le chef des conjurés, l'homme tout à la fois le plus hardi, le plus constant dans sa haine du Christ, et en même temps le plus jaloux de cacher ses attaques.

Voltaire conjurant en secret et cachant ses moyens, n'est pas un autre homme que Voltaire hardi profanateur. C'est le même sophiste attaquant les autels du Christ en face de l'univers, mais espérant bien plus encore des coups qu'il lui

lui porte en secret, et des mines qu'il creuse sous le temple. C'est une même haine qui laisse publiquement échapper ses transports, et qui le fait agir en conjuré plus encore qu'en ennemi public, et c'est ce conjuré sur-tout que j'ai à dévoiler dans ces mémoires.

En cette qualité, les mystères de Mytra et toutes les ruses des conspirateurs lui tiennent infiniment à cœur. En cette qualité, voici ses instructions secrètes : « Confondez l'infame le » plus que vous pourrez ; dites hardiment tout » ce que vous avez sur le cœur ; frappez et » *cachez votre main*. On vous reconnoîtra ; je » veux bien croire qu'on en ait l'esprit, qu'on » ait le nez assez bon, mais on ne pourra pas » vous convaincre. » (*Lett. à d'Al.*, *Mai* 1761). Leurs leçons sur l'art de se cacher.

« Le Nil, disoit-on, cachoit sa tête et répandoit ses eaux bienfaisantes, *faites-en autant*, » vous jouirez en secret de votre triomphe. Je » vous recommande l'infame (*Lett. à Helvétius*, » 11 *Mai* 1761). On embrasse notre digne Chevalier, et on l'exhorte à *cacher sa main aux* » *ennemis*. » (Lettre à M. de Villevielle, 26 Avril 1767.)

Il n'est point de précepte que Voltaire inculquât plus souvent que celui de frapper et de cacher sa main. Si par fois des adeptes indiscrets le faisoient reconnoître, il se plaignoit amèrement de voir ses manœuvres découvertes ; alors il démentoit jusqu'aux ouvrages les plus incontestablement sortis de sa plume ; alors il écrivoit : « Je ne sais par quelle fureur on s'obstine à me » croire l'auteur du *dictionnaire philosophique* ; le » plus grand service que vous puissiez me rendre » est de bien assurer, sur votre part du paradis, » que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer. » Il y a trois ou quatre personnes qui crient que » j'ai soutenu la bonne cause, que je combats » jusqu'à la mort contre les bêtes féroces ; *c'est* » *trahir ses frères que de les louer en pareille occa-*

» *sion ; ces bonnes ames me bénissent et me perdent.*
» C'est lui, dit-on, c'est son style, c'est sa
» manière. Ah, mes frères! quels discours fu-
» nestes! Vous devriez au contraire crier dans
» les carrefours, ce n'est pas lui; *il faut qu'il*
» *y ait cent mains invisibles qui percent le monstre,*
» *et qu'il tombe sous mille coups redoublés.* »
(Lett. à d'Alemb., 1 Mai 1768.)

D'Alembert excelloit dans cet art du secret et de cacher sa marche, aussi Voltaire le recommandoit-il aux frères comme le vrai modèle à suivre et comme *l'espoir du troupeau.* « Il est
» hardi, leur disoit-il, mais il n'est point témé-
» raire; il est pour faire trembler les hypocrites
» (entendez les hommes religieux) sans donner
» prise sur lui. » (*Lett. de Volt. à Thiriot*, 19 *Nov.* 1760.)

Non-seulement Frédéric approuvoit ce secret et ces ruses (*Lett. à Volt. du* 29 *Juin* 1771), mais nous le verrons appliquer lui-même tous les artifices de sa ténébreuse politique aux moyens de faire réussir la conjuration.

Union des conjurés.

Dans tout complot encore, l'union à conserver parmi les conjurés n'est pas moins essentielle que le secret; aussi leur étoit-elle bien spécialement et bien souvent recommandée. Leurs instructions sur cet objet portent entre autres : « O mes
» philosophes! il faudroit marcher serrés comme
» la phalange Macédonienne, elle ne fut vaincue
» que pour avoir été dispersée. Que les philo-
» sophes véritables fassent une confrérie comme
» les Francs-Maçons; qu'ils s'assemblent, qu'ils
» se soutiennent, qu'ils soient fidelles à la confré-
» rie. Cette Académie vaudra bien mieux que
» l'Académie d'Athènes et que toutes celles de
» Paris. » (85 *Lett. de Volt. à d'Alemb., an* 1761, *et* 2 *Lett., an* 1769.)

S'il arrivoit quelque division entre les conjurés, le chef ne manquoit pas de leur écrire pour les appaiser; alors il leur disoit : « Ah! pauvres

» frères ! les premiers fidelles se conduisoient » mieux que nous. Patience, ne nous découra- » geons point ; Dieu nous aidera si nous restons » unis. » Pour marquer plus spécialement l'objet de cette union, c'est alors qu'il rappeloit sa réponse à Hérault : *Nous verrons s'il est vrai qu'on ne puisse pas détruire la religion chrétienne.* (66 Lett. au même.)

La plupart de ces divisions provenoient surtout de ce que les conjurés variant dans leurs opinions, et s'accordant fort peu dans leurs sophismes contre le christianisme, se blessoient, se heurtoient par fois les uns les autres. Voltaire s'apperçut de tout l'avantage qu'en tiroient les écrivains religieux, et ce fut alors qu'il donna à d'Alembert le soin de rapprocher le parti des Athées, des Spinosistes, de celui des Déistes. « Il faut, lui disoit-il, que les deux partis s'unis- » sent ; je voudrois que vous vous chargeassiez » de cette réconciliation, et que vous leur dissiez : » Passez-moi l'émétique, et je vous passerai la » saignée. » (*Au même*, 37, *lett. an* 1770.)

Ardeur et constance dans le complot.

Ce chef des conjurés ne souffroit pas que leur ardeur se refroidît. Pour la renouveler, et pour animer leur zèle et leur constance, tantôt il écrivoit aux principaux : « J'ai peur que vous » ne soyez pas assez zélés ; vous enfouissez vos » talens ; vous vous contentez de mépriser un » monstre qu'il faut abhorrer et détruire. Que » vous en coûteroit-il de l'écraser en quatre » pages, en ayant la modestie de lui laisser ignorer » qu'il meurt de votre main. C'est à Méléagre à » tuer le sanglier ; *lancez la flèche sans montrer » votre main.* Consolez-moi dans ma vieillesse. » (*Lett. à d'Alemb.*, 28 *Sept.* 1763). Tantôt il faisoit dire à quelque jeune adepte qu'un défaut de succès pouvoit abattre : *Courage, qu'il ne se rebute pas.* (Lett. à Damil.) Tantôt enfin, pour les engager tous par le plus vif des intérêts, il leur disoit à tous, par d'Alembert : « Telle est notre

» situation, que nous sommes l'exécration du
» genre humain si nous n'avons pas pour nous
» les honnêtes gens. Il faut donc les avoir à
» quelque prix que ce soit. Travaillez donc à
» la vigne. *Ecrasez l'infame, écrasez l'infame.* »
(Lett. du 13 Fév. 1664.)

Aveu formel de Voltaire.

C'est ainsi que tout ce qui distingue des conjurés, langage énigmatique, vœu commun et secret, union, ardeur, constance, tout devoit se trouver chez les auteurs de cette guerre faite au Christianisme. C'est ainsi que tout montre à l'historien le droit et le devoir de présenter cette coalition de Sophistes, comme une vraie conspiration contre l'Autel. Enfin, Voltaire même ne se le cachoit pas, et ne vouloit pas qu'on le cachât à ses adeptes, que la guerre dont il étoit le chef, étoit un vrai complot dans lequel chacun d'eux avoit à jouer son rôle en conjuré. Quand un excès d'ardeur exposoit le secret, il avoit soin de leur dire, ou de leur faire dire par d'Alembert : Que dans la guerre qu'ils avoient entreprise, *il falloit agir en conjurés et non pas en zélés.* (142 Lett. de Volt. à d'Alemb.)

Quand le chef des impies fait lui-même un aveu si formel, quand il donne des ordres si précis et si clairs d'*agir en conjurés*, il seroit absurde de vouloir encore de nouvelles preuves pour croire à la conjuration. A force de les multiplier, j'ai peut-être fatigué le lecteur ; mais sur un objet de cette importance, j'ai dû le supposer aussi sévère qu'il me convenoit à moi-même de l'être pour la démonstration.

Maintenant qu'on ne peut, sans résister à l'évidence, contester ni l'existence de cette coalition des Sophistes de l'impiété, ni rien de tout ce qui fait de leur coalition une vraie conjuration contre le Christ et sa religion, je ne finirai pas ce chapitre, sans avoir dit un mot pour fixer l'origine, la véritable époque de leurs complots.

Si le moment où Voltaire jura de consacrer sa vie à l'anéantissement du christianisme, peut être regardé comme la première époque de la conjuration, c'est au moins à l'année 1728 qu'il faut remonter pour en découvrir l'origine. Car c'est de cette année que date son retour de Londres en France; et ses plus fidelles disciples nous apprennent qu'il étoit encore en Angleterre lorsqu'il fit ce serment. (*Vie de Voltaire, édition de Kell.*) Mais Voltaire vécut bien des années, seul ou presque seul, enivré de sa haine contre le Christ. Il est vrai que dès-lors il se fit le champion, le protecteur de tous les écrits impies tendant au même but; mais ces productions étoient encore l'ouvrage de quelques Sophistes isolés, écrivant sans concert et sans toutes ces intelligences, sans ce concours et cet accord secret que suppose une véritable conjuration. Il lui fallut du temps pour former des adeptes et leur souffler la même haine. Ses malheureux succès les avoient déjà multipliés, quand en 1750 il se rendit aux vœux de Frédéric et partit pour Berlin. De tous les disciples qu'il laissoit à Paris, les plus zélés se trouvèrent d'Alembert et Diderot. C'est même à ces deux hommes que le philosophisme doit plus spécialement la première coalition contre le Christ. Sans être encore dans toute sa force, elle date au moins comme complot, comme véritable conjuration, du jour où ils formèrent le projet de l'Encyclopédie, c'est-à-dire de la même année où Voltaire avoit quitté Paris pour se rendre à Berlin. Voltaire avoit formé tous les disciples, mais ce fut d'Alembert et Diderot qui les réunirent pour faire de l'énorme compilation annoncée sous le titre d'Encyclopédie, le réceptacle universel et en quelque sorte l'arsenal de tous les sophismes et de toutes les armes de l'impiété contre la religion du Christ.

Epoque de la conjuration.

Voltaire qui valoit à lui seul une armée d'im-

pies, travaillant seul de son côté à la guerre contre le Christ, laissa encore quelque temps les Encyclopédistes livrés à leurs propres moyens; mais si les disciples avoient pu commencer la coalition, il ne leur étoit pas donné de la soutenir seuls. Les obstacles se multiplièrent, les Encyclopédistes sentirent qu'il leur falloit un homme capable de les vraincre. Ils n'hésitèrent pas sur le choix, ou plutôt *Voltaire*, nous dit son historien, *se trouva naturellement leur chef, par son âge, sa célébrité et son génie.*

A son retour de Prusse, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1752, la conjuration se trouva complète. Son objet précis fut d'écraser le Christ et sa religion; son chef primordial fut celui qui le premier avoit fait le serment de renverser les Autels du Christ; ses chefs secondaires furent d'Alembert, Diderot et ce Frédéric qui, malgré ses brouilleries avec Voltaire, ne cessa jamais de lui rester uni, quant à l'objet de ce serment. Les adeptes furent tous ceux que Voltaire comptoit déjà parmi ses disciples. Depuis le jour où la partie se trouva complètement liée entre le chef primordial, et les chefs secondaires, et les adeptes acteurs ou protecteurs; depuis le jour où il fut décidé que le grand objet de leur coalition seroit d'anéantir le christianisme, et sous le nom d'*infame*, d'écraser J. C., toute sa religion, tous ses autels, jusqu'au moment où les décrets, les proscriptions et les massacres des Jacobins devoient remplir et consommer en France le grand objet de la coalition, il devoit s'écouler encore près d'un demi-siècle. Il ne fallut rien moins que cet intervalle aux philosophes corrupteurs pour préparer les voies aux philosophes massacreurs.

Rapports des conjurés Sophistes et des conjurés Jacobins.

Nous n'arriverons pas à la fin de cette longue période, sans avoir vu la secte qui se dit philosophe et jure d'écraser, se réunir à celle qui écrase et massacre sous le nom de *Jacobins*.

Dans cette conjuration de la prétendue philosophie de Voltaire et de d'Alembert, tout nous montre d'avance les vœux, les sermens et le système d'impiété que la révolution Françoise doit un jour consommer. Ce Dieu du christianisme, et cette religion que Voltaire, d'Alembert, Frédéric et tous leurs adeptes, sous le nom de philosophes, ont juré d'écraser, ne sont pas en effet un autre Dieu, une autre religion que le Dieu et la religion dont les Sophistes, sous le nom de Jacobins, viendront un jour proscrire le culte, renverser les autels, égorger ou chasser les Prêtres et les Pontifes.

Avec la même haine contre le Christ, et avec le même serment de l'écraser, ce sont encore les mêmes sophismes, ce sont jusqu'aux mêmes prétextes, que nous retrouverons à l'école des Jacobins, et que nous entendons à celle de Voltaire.

Les Jacobins diront un jour : tous les hommes sont libres, tous les hommes sont égaux. De cette liberté, de cette égalité, ils concluront que l'homme ne doit être livré qu'aux lumières de sa raison; que toute religion soumettant la raison à des mystères ou à l'autorité d'une révélation qui parle au nom de Dieu, n'est qu'une religion d'esclaves ; qu'il faut l'anéantir pour rétablir la liberté, l'égalité des droits à croire ou ne pas croire tout ce que la raison de chaque homme approuve ou désapprouve; et ils appelleront le règne de cette liberté, de cette égalité, l'empire de la raison, de la philosophie. Ce seroit une grande erreur de fait, que de croire cette même liberté et cette même égalité étrangères à la guerre de Voltaire contre le Christ. Dans toute cette guerre, ni les chefs, ni les adeptes n'eurent point d'autre objet que celui d'établir l'empire de leur prétendue philosophie, de leur prétendue raison, sur cette même liberté, sur cette égalité appliquées à la révélation, à ses mystères, et sans cesse mises en opposi-

tion avec les droits du Christ et de son église?

Si Voltaire déteste et l'Eglise et les Prêtres, c'est parce qu'il ne trouve rien de si contraire au droit égal de croire tout ce que bon nous semble ; c'est parce qu'il ne voit rien de *si pauvre et de si misérable* qu'un homme recourant à un autre homme pour diriger sa foi, pour savoir *ce qu'on doit croire.* (Lettre au duc d'Usez, du 19 Nov. 1760.) *Raison*, *Liberté* et *Philosophie*, ces mots-là sont sans cesse dans la bouche de d'Alembert et de Voltaire, comme ils sont sans cesse dans celle des Jacobins du jour, pour les tourner contre la religion de l'évangile et la révélation. (*Voyez toute leur correspondance.*) Quand les adeptes viennent et veulent exalter la gloire des maîtres, ils nous les représentent *ne se lassant jamais de réclamer l'indépendance de la raison*, et sans cesse rappelant ces jours *où le soleil n'éclairera plus que des hommes libres et ne reconnoissant d'autres maîtres que leur raison.* (Condorcet, esquisse d'un tableau des prog. Epoq. 9.)

Lors donc que sur les débris des temples et des autels du Christ, les Jacobins érigeront l'idole de leur raison, de leur liberté, de leur philosophie, le voeu qu'ils rempliront ne sera pas un autre voeu que celui de Voltaire et de ses adeptes, de sa conjuration contre le Christ.

Alors même que la hache des Jacobins fera tomber également les temples du protestant et ceux du catholique, et ceux de toute secte reconnoissant encore pour Dieu le Dieu du christianisme, ils ne donneront pas à leur système destructeur plus d'étendue que ne lui en donnoit Voltaire, maudissant également les autels de Genève, de Londres et ceux de Rome.

Quand le grand club se remplira également de tout ce que la révolution Françoise doit nous montrer d'Athées, de Déistes, de Sceptiques et d'impies de toutes les dénominations, leurs légions coalisées et réunies contre le Christ ne

de Chrétiens. La dompter par la force ne pouvoit pas entrer dans les moyens des conjurés, au moment où se forma leur coalition. Il falloit pour cela que la révolution des idées religieuses eût été ménagée et successivement conduite au point où l'ont trouvée nos Législateurs Jacobins. Il falloit que l'incrédulité eût acquis un assez grand nombre d'adeptes pour les voir dominer dans les Cours, les Sénats, les Armées et dans les diverses classes des peuples. Ces progrès de la corruption et de l'impiété supposoient un assez grand nombre d'années, pour que Voltaire et Frédéric ne se flattassent pas d'y arriver. (*Let. de Fréd. à Volt. du* 5 *Mai* 1767.) Les conseils des conjurés ne pouvoient donc pas ressembler encore à ceux de nos conquérans carmagnoles. Aussi n'avons-nous pas à parler ici de guillotines, de réquisitions à force armée, et de combats livrés pour abattre tous les autels du christianisme.

Les premiers moyens des Sophistes devoient être moins tumultueux, plus sourds, plus souterrains, plus lents; mais dans leur lenteur même ils n'en devoient être que plus insidieux et plus efficaces. Il falloit que l'opinion publique pérît en quelque sorte par la gangrène, avant que les autels tombassent sous la hache. C'est ce que Frédéric avoit très-bien senti, lorsqu'il écrivoit à Voltaire, que *miner sourdement et sans bruit l'édifice, c'étoit l'obliger à tomber de lui-même* (13 Août 1775.) C'est ce que d'Alembert avoit encore mieux senti, lorsqu'il reprochoit à Voltaire d'aller trop vîte, lorsqu'il lui écrivoit que si *le genre humain s'éclairoit*, c'est parce qu'on *avoit la précaution de ne l'éclairer que peu à peu* (31 Juil. 1762.) Ce fut enfin la nécessité de cette précaution, qui inspira à d'Alembert le projet de l'Encyclopédie, comme le grand moyen d'éclairer peu à peu le genre humain, et d'écraser l'infame. Il conçut ce projet,

Projet de l'Encyclopédie.

seront pas d'autres légions que celles dont Voltaire exhortoit d'Alembert à composer ses armées dans la guerre contre le même Dieu.

Et enfin, lorsque les légions du grand club ou de toutes les sectes de l'impiété, réunies sous le nom de Jacobins, porteront en triomphe au Panthéon les cendres de Voltaire, dans les rues de Paris, la révolution antichrétienne consommée par ce triomphe, ne sera pas autre chose elle-même que la révolution méditée par Voltaire. Les moyens auront pu varier; la conspiration dans son objet, dans ses prétextes et dans son étendue aura été la même. Encore verrons-nous que, dans ses moyens même, cette révolution qui brise les autels, qui dépouille et massacre les ministres par la hache des Jacobins, ne fut étrangère ni aux vœux des philosophes conjurés, ni à ceux de leurs premiers adeptes. Pour la partie même la plus révoltante de cette révolution antireligieuse, toute la différence pourroit bien se réduire à ces mots : les uns auroient voulu écraser, et les autres écrasent. Les moyens, pour les uns et pour les autres, ont été tout ce qu'ils pouvoient être à chaque époque de la conjuration. Cherchons à dévoiler ce qu'ils furent successivement pour les Sophistes qui avoient encore un demi-siècle à préparer les voies.

CHAPITRE IV.

Premier moyen des Conjurés.

POUR *écraser l'infame* dans le sens de Voltaire, pour arriver au point d'anéantir les autels et le culte du Dieu prêché par les Apôtres, il ne falloit rien moins que changer ou dompter l'opinion publique, la foi de tous les peuples répandus sur la surface de la terre, sous le nom

Diderot le saisit avec enthousiasme, Voltaire le soutint avec une constance qui ranima souvent celle de d'Alembert et de Diderot, prêts à succomber l'un et l'autre plus d'une fois sous leur entreprise.

Pour sentir à quel point le succès de ce fameux dictionnaire devoit intéresser le chef et les complices, il faut absolument savoir sur quel plan il avoit été conçu, et comment son exécution étoit devenue dans leur conseil, le premier et le plus infaillible des moyens destinés à changer peu à peu l'opinion publique, à insinuer tous les principes de l'incrédulité, à renverser enfin successivement tous ceux du christianisme. Objet supposé de l'Encyclopédie.

L'Encyclopédie fut d'abord annoncée comme devant former l'ensemble, le trésor le plus complet de toutes les connoissances humaines. Religion, Théologie, Physique, Histoire, Géographie, Astronomie, Commerce, tout ce qui peut être l'objet d'une science; Poésie, Eloquence, Grammaire, Peinture, Architecture, Manufactures, tout ce qui est l'objet des arts utiles ou agréables; tout en un mot, jusques aux préceptes et aux procédés des métiers, des plus simples manœuvres: tout devoit se trouver réuni dans cet ouvrage. Il devoit valoir seul les plus immenses bibliothèques, et suppléer à toutes. Il devoit être le résultat des travaux d'une société d'hommes choisis parmi ceux que la France contenoit de plus célèbres dans chaque genre de sciences. Le discours par lequel d'Alembert l'annonçoit à tout l'univers, étoit écrit avec tant d'art; il avoit été si bien pesé et si bien médité; l'enchaînement des sciences, les progrès de l'esprit humain y paroissoient si bien tracés; tout ce qu'il avoit pris dans les œuvres de Chambers et du Chancelier Bacon, sur la filiation des idées, étoit si bien déguisé; le sophiste plagiaire avoit si bien su se parer des richesses d'autrui, que le prospectus de l'Encyclopédie fut regardé comme un chef-d'œuvre, et son auteur

comme l'homme du monde le plus digne de se voir à la tête d'un ouvrage si étonnant.

Objet secret de l'Encyclopédie.

C'étoient là de superbes promesses hautement annoncées, et que l'on avoit fort peu envie de tenir. Il étoit en revanche un objet sur lequel on gardoit un profond silence, et qu'on se tenoit à peu près assuré de remplir. Cet objet si secret étoit de faire de l'Encyclopédie un immense dépôt de toutes les erreurs, de tous les sophismes, de toutes les calomnies qui, depuis les premières écoles de l'impiété jusques à cette énorme compilation, pouvoient avoir été inventés contre la religion; mais de cacher si bien le poison, qu'il se versât très-insensiblement dans l'ame des lecteurs, sans qu'ils pussent s'en appercevoir. Pour abuser de leur crédulité, l'erreur ne devoit jamais se trouver, elle devoit au moins se cacher avec un soin particulier dans les articles où l'on auroit pu la prévoir, la soupçonner. La religion devoit paroître respectée, et même défendue dans les discussions qui la regardoient plus directement. Quelquefois l'objection devoit être réfutée de manière à persuader qu'on vouloit la faire disparoître, tandis qu'on ne pensoit qu'à la rendre plus dangereuse, en faisant semblant de la combattre. Il y a même plus; les auteurs qui devoient seconder d'Alembert et Diderot dans ce travail immense, n'étoient pas tous des hommes dont la religion dût être suspecte. La probité de quelques-uns, de M. de Jaucourt, par exemple, de ce savant qui seul a rempli un nombre prodigieux des articles de l'Encyclopédie, étoit si bien connue, qu'elle sembloit devoir servir de garant contre les embûches de la ruse et de la perfidie. Enfin on annonçoit que les objets religieux seroient discutés par des Théologiens connus par leur savoir et leur orthodoxie.

Tout cela pouvoit être très-vrai, et l'ouvrage n'en être que plus perfide. Il restoit à d'Alembert et à Diderot une triple ressource pour remplir

tout l'objet de la conspiration antichrétienne.

La première étoit l'art d'insinuer l'erreur, l'impiété, dans les articles où naturellement elle devoit le moins être attendue, dans les parties de l'Histoire, de la Physique, même de la Chimie, de la Géographie, que l'on auroit cru pouvoir parcourir avec le moins de danger. La seconde étoit l'art des renvois, cet art si précieux, qui consistoit, après avoir mis sous les yeux du lecteur quelques vérités religieuses, à lui faire sentir qu'il devoit chercher d'autres leçons dans des articles d'une toute autre espèce. Quelquefois même le mot seul du renvoi pouvoit faire épigramme et sarcasme. Pour cela il suffisoit de mettre au-dessous de l'article traité religieusement, l'un de ces mots : *Voyez l'article Préjugé*, ou bien *voyez Superstition*, *voyez Fanatisme*. Enfin si le sophiste renvoyeur craignoit que cette ruse ne suffît pas encore, il pouvoit altérer les discussions d'un collaborateur honnête; il pouvoit sur le même objet ajouter son propre article et faire semblant d'appuyer en réfutant. En un mot, le voile de l'impiété devoit être assez transparent pour la rendre piquante, assez obscur pour ménager une excuse et des défaites. Cet art étoit sur-tout celui du sophiste renard, de d'Alembert. Diderot, plus hardi, devoit quelquefois être livré à toute la folie de son impiété; mais quand le sang froid de la réflexion venoit, ses articles devoient être retouchés, et il devoit alors ajouter de lui-même quelque restriction apparente en faveur de la religion, quelques-uns de ces mots révérentiels qui ne laissoient pas moins subsister toute l'impiété. S'il dédaignoit ce soin, d'Alembert, reviseur général, s'en chargeoit.

Moyens et ruses de l'Encyclopédie.

Les premiers volumes de l'immense collection devoient être sur-tout digérés avec prudence pour ne pas révolter le clergé, et tout ce que les conjurés appeloient hommes à préjugés. A mesure que l'on avanceroit, on devoit devenir plus

hardi ; et si les circonstances ne permettoient pas encore de dire assez ouvertement tout ce que l'on avait envie de dire, on avait la ressource des supplémens, on avait celle des nouvelles éditions à faire dans les pays étrangers, à les rendre moins coûteuses pour les rendre plus communes, et mettre le poison à la portée des lecteurs les moins riches.

L'Encyclopédie, à force d'être recommandée, exaltée par les adeptes, devoit devenir le livre de toutes les bibliothèques, et peu à peu tout le monde savant devoit se trouver le monde anti-chrétien.

Le projet ne pouvoit être mieux conçu pour arriver au but des conjurés : il étoit difficile de l'exécuter plus fidellement.

Preuves du fait.

Nous devons à l'historien les preuves du fait et les preuves de l'intention. Pour saisir les premières, il suffit de jeter un coup d'œil sur divers articles de cette immense collection, de rapprocher tout ce que l'on y trouve d'assez exact sur les principaux dogmes du Christianisme ou même de la religion naturelle ; de rapprocher, dis-je, ces divers articles de ceux auxquels nos conjurés ont soin de renvoyer le lecteur. On verra l'existence de Dieu, la liberté, la spiritualité de l'ame traitées à peu près comme elles doivent l'être par tout philosophe religieux ; mais le lecteur, que d'Alembert et Diderot ont soin de renvoyer successivement aux articles *Démonstration*, *Corruption*, verra successivement aussi disparoître toute cette doctrine. Celle qui domine dans les endroits que d'Alembert et Diderot prennent soin de lui recommander, est précisément celle du Sceptique ou bien du Spinosiste, du Fataliste et du Matérialiste. (*Voyez la note.*)

Ruses de l'Encyclopédie sur l'art. Dieu.

Qu'on voie l'article *Dieu* dans l'Encyclopédie, édition de Genève, on y trouvera des idées très-saines, et la démonstration directe, physique et métaphysique de son

Cette ruse n'échappa point aux observations des auteurs religieux. (*Voyez la religion vengée*, *Gauchat*, *Bergier*, *Lettres Helviennes.*) De son côté Voltaire prit sur lui de venger l'Encyclopédie

---

existence. Il eût été trop mal-adroit de manifester sous un pareil article les moindres doutes et le moindre penchant pour l'Athéisme, le Spinosisme ou l'Epicuréisme; mais à la fin de cet article le lecteur se trouve renvoyé à celui de *Démonstration*, et là disparoît tout ce que l'on avoit trouvé de force dans les preuves physiques et métaphysiques de cette existence d'un Dieu. Là, on vous apprend que toutes les démonstrations directes *supposent l'idée de l'infini*, *et que cette idée n'est pas fort claire*, soit pour les physiciens, soit pour les métaphysiciens (*art. Démonstration*); ce qui d'un seul mot détruit toute la confiance que le lecteur pouvoit avoir aux preuves qu'on lui avoit données de l'existence de Dieu. Là encore, on veut bien vous dire qu'un insecte seul, aux yeux du philosophe, prouve mieux *un Dieu que tous les raisonnemens métaphysiques* (ibidem); mais il est aussi un autre article auquel on a encore soin de vous renvoyer, celui de *Corruption*, et là vous apprenez qu'*il faut bien se garder d'assurer d'une manière positive*, *que la corruption ne puisse jamais engendrer des corps animés*; que *cette production de corps animés par la corruption paroît appuyée par des expériences journalières* (art. Corruption); et ces prétendues expériences sont précisément celles dont les Athées concluent qu'ils peuvent très-bien se passer de Dieu pour créer l'homme et les animaux. Prévenu par le jeu de ces renvois contre les preuves de la Divinité, que le lecteur en vienne aux articles *Encyclopédie*, *Epicuréisme*; dans l'un on lui dira qu'*il n'y a aucun être dans la nature qu'on puisse appeler premier ou dernier*; et *une machine infinie en tout* sens, prendra la place de la Divinité (*Dictionn. et art. Encyclopédie*); dans l'autre, ce sera l'*atome* qui se trouvera Dieu. Il sera *la première cause de tout*, *par qui tout est et dont tout est actif*; *essentiellement par lui-même*, *seul inaltérable*, *seul éternel*, *seul immuable* (art. Epicuréisme); et le lecteur, au lieu du Dieu de l'Evangile, n'aura plus à choisir qu'entre le Dieu de Spinosa et celui d'Epicure.

Ruses sur l'art. Ame.

Mêmes ruses, lorsqu'il s'agit de l'*ame*. Lorsque les Sophistes conjurés traitent directement de son essence, ils ne refusent pas de mettre sous nos yeux ces preuves

des réclamations, en représentant ces auteurs religieux comme les ennemis de l'état, comme autant de mauvais citoyens. (*Voy. Lettre* 18 *à d'Alemb.*) C'étoient assez là ses armes ordinaires;

---

ordinaires de sa spiritualité, de son *immortalité*; ils ont même soin de vous dire encore ailleurs qu'on ne peut supposer l'ame matérielle, ou réduire la bête *à la qualité de machine*, sans s'exposer à faire de l'homme un *automate* (art. Bête). Ils ajoutent que si les déterminations de l'homme ou même ses oscillations naissent de quelque chose de matériel qui soit extérieur à son ame, il n'y aura ni bien ni mal, ni juste ni injuste, ni obligation ni droit (*art. Droit naturel*); mais aussi pour faire disparoître toute cette importance, ils vous diront ailleurs: Qu'importe que la matière pense ou non? qu'est-ce que cela fait à la justice ou à l'injustice, à l'immortalité et à toutes les vérités du système, soit politique, soit religieux? (*art. Locke*) Et le lecteur, dans sa qualité d'être pensant, ne trouvant plus les preuves d'un être spirituel, ne sait plus s'il doit se croire tout matière. Pour le tirer encore de cette incertitude, ils lui diront ailleurs que *le vivant et l'animé n'est qu'une propriété physique de la matière* (art. Animal); et de crainte qu'il ne se croie humilié de ressembler à la plante, à l'animal, ils lui apprendront à ne pas rougir même de ressembler à la plante; ils lui diront que la *seule différence qu'il y auroit entre certains végétaux et des animaux tels que nous, c'est qu'ils dorment et que nous veillons, que nous sommes des animaux qui sentent, et qu'ils sont des animaux qui ne sentent pas* (voyez art. Encyclop. et Animal); ou bien même que la différence entre la tuile et l'homme, c'est que l'une tombe toujours, et que l'autre ne tombe jamais de la même manière (*Voy. art. Animal*); et le lecteur parcourant de bonne foi ces divers articles, se trouvera conduit insensiblement au plus parfait Matérialisme.

Sur l'article liberté.

Mêmes ruses encore et même artifice sur la *liberté*. Quand il faut en traiter directement, ils laissent leurs faiseurs vous dire clairement: « Otez la liberté, toute la » nature humaine est renversée, et il n'y a plus aucune » trace d'ordre dans la société.... Les récompenses sont » ridicules, les châtimens injustes..... La ruine de la » liberté renverse avec elle tout ordre, toute police; » autorise toute infamie monstrueuse.... Une doctrine si

s'il

s'il avoit réussi à donner le change, il eût suffi d'entrer dans ses confidences, avec les auteurs mêmes de l'Encyclopédie, pour voir si les inten-

---

» monstrueuse ne doit point être examinée dans l'école, » mais punie par les Magistrats, etc. » O liberté, s'écrient-ils eux-mêmes, *ô liberté, présent des cieux! Liberté d'agir et de penser!* seule tu es capable de produire de grandes choses. (*V. art. Autorité et Discours prélimin.*) Mais ailleurs toute cette liberté d'actions et de pensées n'est plus qu'*un pouvoir qui ne s'exerce pas, qui ne peut être connu par l'exercice actuel.* (art. Fortuit.) Ailleurs encore, faisant semblant de maintenir la liberté, Diderot dira bien « que tout cet enchaînement des causes et des » effets, imaginé par les philosophes pour se former » des idées représentatives du mécanisme de l'univers, » n'a pas plus de réalité que les Tritons et les Naïades. » (*art. Évidence.*) Mais d'Alembert et Diderot reviendront sur cette grande chaîne, et d'Alembert alors vous dira que si elle est souvent imperceptible, elle n'en est pas moins *réelle;* qu'elle lie tout dans la nature; *que tous les événemens en dépendent*, comme toutes *les roues d'une montre*, dans leur mouvement, *dépendent les unes des autres;* que depuis *le premier instant de notre existence nous ne sommes nullement les maîtres de nos mouvemens;* que *s'il y avoit mille mondes existans à la fois, tous semblables à celui-ci, et gouvernés par les mêmes lois, tout s'y passeroit absolument de même; que les hommes, en vertu de ces mêmes lois, feroient aux mêmes instans les mêmes actions, dans chacun de ces mondes.* (art. Fortuit.) Et vous saurez alors combien est chimérique toute la liberté dont l'homme peut jouir dans ce monde, et qu'il ne peut exercer actuellement. Diderot aussi reviendra sur cette chaîne, qui, article *Évidence*, n'étoit pas plus réelle que les Tritons et les Naïades, pour vous prouver fort longuement que son existence ne sauroit être contestée ni *dans le monde physique, ni dans le monde moral et intelligible* (art. Fatalité); et vous saurez encore à quel point il faut croire à cette liberté sans laquelle *il n'y a plus ni juste ni injuste*, ni obligation ni droit.

Ces exemples, auxquels il seroit facile d'ajouter, suffiront à l'historien pour voir combien le plan sur lequel cette Encyclopédie fut rédigée, répond à l'idée que j'ai donnée de cet ouvrage; combien ses grands auteurs se

tions qu'on leur prêtoit se trouvoient dénuées de fondement.

Preuves de l'intention.

A cent lieues de Paris, et loin des obstacles qu'éprouvoit d'Alembert, Voltaire n'eût pas été fâché que ces intentions se manifestassent par des attaques plus directes : il n'aimoit pas certaines restrictions familières à d'Alembert : il lui reprocha spécialement celle qu'il avoit mise à l'article de Bayle ; d'Alembert répondit : « Vous me » faites une querelle de Suisse, au sujet du dic- » tionnaire de Bayle. Premièrement, je n'ai point » dit, heureux s'il eût plus respecté la religion » et les mœurs ; ma phrase est beaucoup plus » modeste. *Mais d'ailleurs qui ne sait pas que,* » *dans le maudit pays où nous écrivons, ces sortes* » *de phrases sont de style de notaires, et ne servent* » *que de passe-ports aux vérités qu'on veut établir* » *d'ailleurs. Personne au monde n'y est trompé.* » (Lett. de d'Alembert, 10 Octob. 1764.)

Dans ce temps où Voltaire étoit tant occupé des articles qu'il envoyoit à d'Alembert pour l'Encyclopédie, ne pouvant se cacher combien il auroit mieux aimé que l'on allât directement au fait, qu'on laissât de côté tous ces ménagemens que l'on avoit encore pour la religion, il écrivoit : « Ce qu'on me dit des articles de la » théologie et de la métaphysique me serre le » cœur : *Il est bien cruel d'imprimer le contraire* » *de ce que l'on pense.* » (Lett. du 9 Oct. 1755.) D'Alembert, plus adroit, sentoit combien tous ces ménagemens étoient nécessaires pour n'être pas *traité de fou par ceux même qu'il vouloit convertir*, c'est-à-dire par ceux dont il vouloit faire autant d'apostats ; il prévoyoit le temps où il pourroit répondre : « Le genre humain n'est » aujourd'hui si éclairé que parce qu'on a eu la

---

sont étudiés à répandre les principes de l'Athéisme même, du Matérialisme, du Fatalisme et de toutes les erreurs les plus incompatibles avec cette religion, pour laquelle ils avoient eu soin d'annoncer un si grand respect.

» précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que » peu à peu. » (*Lettre du 16 Juillet 1762.*)

Quand, sous le nom d'un Prêtre de Lausanne, Voltaire envoyoit des articles trop hardis, d'Alembert encore avoit soin de lui dire : « Nous » recevrons avec reconnoissance tout ce qui nous » viendra de la même main. Nous demandons » seulement permission à votre hérétique de faire » patte de velours dans les endroits où il aura » un peu trop montré la griffe : *c'est le cas de* » *reculer pour mieux sauter.* » (Lettre du 21 Juillet 1757.) Pour démontrer en même temps qu'il n'oublioit jamais cet art de reculer pour mieux sauter, d'Alembert répondoit aux reproches que Voltaire faisoit sur l'article *enfer :* « Sans doute » nous avons de mauvais articles de théologie » et de métaphysique ; mais avec des censeurs » théologiens et un privilége, je vous défie de » les faire meilleurs. *Il y a d'autres articles moins* » *au jour où tout est réparé.* » (Ibid.)

Comment douter enfin de l'intention précise et décidée des Encyclopédistes, quand on voit Voltaire exhorter d'Alembert à profiter du temps où l'autorité plus occupée d'autres objets, se montrait moins attentive aux progrès des impies, et lui écrire formellement : « *Pendant la guerre* » *des Parlemens et des Evêques, les Philosophes* » *auront beau jeu. Vous aurez le loisir de farcir* » *l'Encyclopédie de vérités qu'on n'auroit pas osé* » *dire il y a vingt ans.* » (Lettre à d'Alemb. du 13 Nov. 1756.)

Toutes ces intrigues, toutes ces sollicitudes de Voltaire se conçoivent aisément, quand on sait à quel point il faisoit dépendre de l'Encyclopédie le succès de sa conspiration. Je m'intéresse bien à une bonne pièce de théâtre, écrivoit-il à Damilaville, « mais j'aimerois encore » mieux un bon livre de philosophie qui écrasât pour jamais l'infame. *Je mets toutes mes* » *espérances dans l'Encyclopédie.* » (Let. à Damil.

du 23 Mai 1764.) Quel historien, après un aveu si formel, pourroit se refuser à regarder cette massive compilation, comme spécialement destinée à devenir l'arsenal de toutes les armes des Sophistes contre la religion ?

Diderot, dont la marche était toujours plus franche jusques dans ses embûches, ne cachoit pas ce qu'il lui en coûtoit de se voir si souvent réduit à employer la ruse. Il ne dissimuloit pas combien il eût voulu pouvoir insérer ses principes avec moins de réserve ; et il était aisé de voir ce qu'il entendoit par ses principes, quand il disait que « tout le siècle de Louis XIV n'avoit » produit que deux hommes dignes de travailler » à l'Encyclopédie. » De ces deux hommes, l'un étoit Perrault, l'autre Boindin ; le premier, on ne sait trop pourquoi ; la raison du second étoit plus claire. Boindin qui étoit né en 1676, venoit de mourir avec une réputation si publique d'athéisme, qu'on avoit refusé de l'enterrer avec les cérémonies chrétiennes ; cette même réputation d'athée lui avoit fait refuser les portes de l'Académie Françoise, et c'étaient là ses titres à l'Encyclopédie, s'il eût vécu.

Tel étoit donc l'objet de cet ouvrage ; telle étoit l'intention de ses auteurs coalisés. D'après leur aveu même, l'essentiel n'étoit pas d'y réunir tout ce qui auroit pu en faire le trésor des sciences, mais bien d'en faire le dépôt de ces prétendues vérités, c'est-à-dire de toutes ces impiétés, qu'on n'eût pas osé dire lorsque l'autorité veilloit sur ses propres intérêts et sur ceux de la religion ; de faire passer toutes ces impiétés sous le masque et le *passe-port* de l'hypocrisie ; de dire à contre cœur quelques vérités religieuses ; *d'imprimer le contraire de ce que l'on pensoit* sur le Christianisme, pour se ménager l'occasion d'imprimer tout ce qu'on pensoit contre.

Obstacles et succès de

Malgré toutes ces ruses, les personnes zélées

pour la religion s'élevèrent avec force contre l'Encyclopédie ; le Dauphin se récria sur-tout, et obtint pour un temps la suspension de cet ouvrage. Les auteurs essuyèrent des dégoûts à diverses reprises ; d'Alembert fatigué sembloit y renoncer. Voltaire, qui sentoit mieux que personne l'importance de ce premier moyen des conjurés, releva leur courage. Loin de se relâcher lui-même, il travailloit, il demandoit, il envoyoit sans cesse de nouveaux articles. Il exaltoit sur-tout l'honneur de la persévérance dans une si belle entreprise : il montroit à d'Alembert, à Diderot l'opprobre des obstacles retombant sur leurs persécuteurs (*voyez ses lett. années* 1755 *et* 1756) ; il les presssoit, les conjuroit au nom de l'amitié, au nom de la philosophie, de vaincre les dégoûts, de ne pas se laisser décourager dans une si belle carrière. (*Voyez ses lettres du* 5 *Sept.* 1752, *et du* 13 *Novembre* 1756, *sur-tout du* 8 *Janvier* 1757.)

l'Encyclopédie.

L'Encyclopédie fut enfin terminée : elle parut sous le sceau d'un privilége public ; et ce premier triomphe annonça aux conjurés tous les autres succès qu'ils pouvoient se promettre contre la Religion.

Coopérateurs de l'Encyclopédie.

Pour juger encore mieux de l'intention qui avoit présidé à cette énorme compilation, l'historien doit être instruit du choix que d'Alembert et Diderot avoient eu soin de faire en se donnant des coopérateurs, sur-tout pour la partie religieuse. Le premier de leurs théologiens fut Raynal. Les Jésuites qui avoient découvert son penchant pour l'impiété, venoient de le chasser de leur société. Ce fut là le meilleur de ses titres auprès de d'Alembert. On sait à quel point ce frénétique a justifié la sentence de ses anciens confrères, et le choix des encyclopédistes, par ses déclamations atroces contre la religion ; mais ce qu'on ne sait pas et ce qu'il est bon de savoir, c'est l'anecdote qui fit rayer Raynal du

nombre même des coopérateurs de l'Encyclopédie, et lie son histoire avec celle d'un second théologien qui, sans avoir été impie, s'étoit d'abord laissé entraîner dans les sociétés philosophiques.

Celui-ci étoit l'abbé Yvon, métaphysicien singulier, mais bon homme et plein de candeur, manquant souvent de tout, et, autant qu'il croyoit pouvoir le faire honnêtement, faisant servir sa plume à le sustenter dans son indigence. Il avoit fait de la meilleure foi du monde *la défense de l'abbé de Prades*. Je le sais de lui-même : je l'avois entendu défier un théologien de trouver la moindre erreur dans cet ouvrage, et je le vis se rendre au premier mot. Je l'ai entendu raconter avec la même simplicité, comment il s'étoit laissé engager à travailler pour l'Encyclopédie : « J'avois besoin d'argent, me » dit-il ; Raynal me rencontra, et m'exhorta à » faire quelques articles, ajoutant qu'on me » payeroit bien. J'acceptai l'offre ; mon travail » fut remis au bureau par Raynal, et je reçus » de lui vingt-cinq louis. Je me croyois très- » bien payé, lorsqu'un des libraires de l'Ency- » clopédie, à qui je faisois part de ma bonne » fortune, me parut fort surpris d'apprendre » que les articles remis au bureau par Raynal » n'étaient pas de lui. Il s'indigna du tour qu'il » soupçonnait. Peu de jours après je fus mandé » au bureau, et Raynal qui avoit reçu mille » écus en donnant mon travail pour le sien, » fut condamné à me restituer les cent louis » qu'il avoit gardés pour lui. »

Cette anecdote n'étonnera pas ceux qui sont un peu instruits des autres plagiats de Raynal très-connu en ce genre. Le Bureau ne voulut plus de lui. Sa constance dans son impiété le réconcilia pourtant avec d'Alembert et Diderot.

Pour l'honneur de l'abbé Yvon, je dois ajouter que ses articles sur Dieu et sur l'ame

dans l'Encyclopédie, sont précisément ceux qui serroient le cœur à Voltaire, mais auxquels d'Alembert et Diderot suppléèrent si bien par leurs renvois.

Le troisième théologien de l'Encyclopédie, ou bien, en comptant comme d'Alembert, qui, pour la gloire du bon abbé Yvon, n'ose pas même parler de lui à Voltaire ; le second de ces théologiens fut ce fameux abbé de Prades, obligé de s'enfuir en Prusse pour avoir voulu tromper la Sorbonne même, en affichant les Thèses de son impiété pour celles de la religion. C'étoit la ruse de ses Thèses qui avoit trompé l'abbé Yvon ; elle fut découverte ; le Parlement sévit contre l'auteur : mais Voltaire et d'Alembert le mirent sous la protection du Roi de Prusse. (*Correspondance de Vol. et d'Alemb. lettres* 2 *et* 3.)

L'honneur de ce de Prades exige encore que je révèle ici ce que l'on ne trouve pas dans la correspondance de ses protecteurs. Trois ans après son espèce d'apostasie publique, il rétracta publiquement ses erreurs, par une déclaration signée du 6 Avril 1754, détestant ses liaisons avec les Sophistes, et ajoutant qu'il *n'avoit pas assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée.* Il mourut en 1782. (*Dictionnaire historique de Feller.*)

Un nouveau *théologien ou théologal* de l'Encyclopédie fut l'abbé Morellet, homme infiniment cher à d'Alembert et sur-tout à Voltaire, qui l'appeloit, *Mords les*, parce que, sous prétexte de s'élever contre l'inquisition, il avoit mordu l'Eglise de toutes ses forces. (*Voy. corresp. de d'Alemb. lett.* 16 *juin* 1760 *; et lett. à Thiriot*, 26 *Janvier* 1762.)

La plupart des écrivains laïques, coadjuteurs de l'Encyclopédie, étoient encore bien pires. Je ne distinguerai que Dumarsais, cet impie si fameux et si diffamé, que l'autorité publique s'étoit vue obligée de détruire l'école qu'il avoit

érigée pour y faire sucer à ses élèves tout le venin de son impiété. Ce malheureux aussi rétracta ses erreurs, mais au lit de la mort seulement. Le choix que d'Alembert avoit fait de sa plume n'en démontre pas moins quels hommes et quelle intention devoient seconder ses projets Encyclopédiques.

Il ne faut pourtant pas confondre avec ces hommes tous ceux qui ont eu part à cet ouvrage, tels que MM. Formey et de Jaucourt. Ce dernier sur-tout, comme je l'ai déjà dit, a fourni grand nombre d'articles : tout le reproche que l'histoire doit lui faire, est d'avoir continué à en fournir quand il s'apperçut, ou dut s'appercevoir de l'abus qu'on faisoit de son zèle, pour mêler au dépôt de ses vastes compilations tous les sophismes, et tout l'artifice de l'impiété.

Jugement de l'Encyck. par Diderot

Après les deux hommes que je viens de nommer, l'histoire peut, à un fort petit nombre près, comprendre tous les autres auteurs Encyclopédiques dans le tableau qu'en fait Diderot lui-même, lorsqu'il peint « toute cette race » détestable de travailleurs, qui ne sachant rien, » mais se piquant de tout savoir, cherchèrent » à se distinguer par une universalité désespé» rante, se jetèrent sur tout, brouillèrent tout, » gâtèrent tout, et firent de ce prétendu dépôt » des sciences *un gouffre, où des espèces de chif*» *fonniers jetèrent pêle-mêle une infinité de choses* » *mal-vues, mal-digérées, bonnes, mauvaises,* » *incertaines, et toujours incohérentes.* » Cet aveu est précieux quant au mérite intrinsèque de l'Encyclopédie ; mais quant à l'intention des auteurs principaux, il en est un plus précieux encore de Diderot, dans le même endroit de ses ouvrages, lorsqu'il parle de l'art qu'il a fallu, des peines, des tourmens qu'il leur en a coûté, pour insinuer tout ce qu'on ne pouvoit dire ouvertement sans révolter les préjugés, c'est-à-

dire, dans son style les idées religieuses, et pour les renverser sans qu'on s'en apperçût (1).

D'ailleurs, toute l'ineptie des chiffonniers n'empêcha pas qu'ils ne fussent très-utiles aux conjurés. Leurs compilations faisaient masse et hâtoient l'apparition des volumes. Voltaire, d'Alembert et Diderot, de leur côté, se hâtoient d'insérer à droite et à gauche, dans chaque volume ce qui tendoit au grand objet. Enfin l'ouvrage fut terminé; les trompettes et tous les journaux du parti remplirent le monde de sa renommée. L'univers littéraire y fut trompé, chacun voulut avoir une Encyclopédie. Il s'en fit des éditions de toutes les formes et de tous les prix. Sous prétexte de corriger on devint plus hardi. Au moment où la révolution de l'impiété se trouvoit à peu près complète, parut *l'Encyclopédie par ordre de matières.* Lorsqu'on la commença, il falloit encore quelque ménagement pour la partie de la religion. Un homme de très-grand mérite, M. Bergier, chanoine de Paris, crut devoir s'en charger, et se rendre aux sollicitations pressantes qu'on lui en faisoit, de peur que la science même de la religion ne fût traitée dans cet ouvrage par ses plus grands ennemis. Il arriva ce qu'il étoit facile de prévoir. Le travail de ce savant, connu par d'excellens ouvrages contre Rousseau, Voltaire, et les autres impies du jour, ne fit que servir de passe-port à cette nouvelle collection appelée l'Encyclopédie méthodique. Lorsque celle-ci fut commencée, la révolution Françoise étoit sur le point d'éclater. Bientôt les petits impies du jour qui s'étoient chargés de ce travail, sentirent qu'ils pouvoient se passer des ménagemens, des égards

Nouvelle Encyclopédie.

---

(1) Le texte de Diderot sur les vices de l'Encyclopédie est bien plus long; ne l'ayant pas en main, j'ai pris ce que j'en cite ici, de son article Dictionn. des hommes illustres par Feller, nouvelle édition.

que leurs prédécesseurs avoient eus pour la religion. Quelque éloge que l'on doive au travail de M. Bergier, et à quelques autres parties de cet ouvrage, la nouvelle Encyclopédie n'en devint pas moins, à plus juste titre encore que la première, le dépôt des sophismes et des principes antireligieux. Les Sophistes du moment y consommèrent les intentions et les projets de d'Alembert et de Diderot, relativement à ce premier moyen des conjurés antichrétiens.

CHAPITRE V.

Second moyen des Conjurés. Extinction des Jésuites.

L'HYPOCRISIE de d'Alembert et de Voltaire avoit triomphé de tous les obstacles. Ils avoient si bien su présenter les ennemis de l'Encyclopédie comme autant de barbares et de fanatiques ennemis de toutes les sciences ; ils avoient trouvé successivement dans les ministres d'Argenson, Choiseul et Malesherbes, des protecteurs si puissans, que toute l'opposition du Grand-Dauphin, du Clergé et des écrivains religieux, n'empêchèrent pas que ce dépôt de toute impiété ne fût regardé comme un ouvrage désormais nécessaire. Il étoit devenu en quelque sorte le fondement de toutes les bibliothèques publiques et particulières, soit en France, soit même dans tous les pays étrangers. C'étoit partout le livre à consulter sur toute sorte d'objets. C'était bien plus spécialement encore le livre où toute ame simple, sous prétexte de s'instruire, pouvoit sans s'en appercevoir avaler le poison de l'incrédulité ; celui où tout Sophiste et tout impie devoient trouver des armes contre la religion. Les conjurés s'applaudissoient de ce

premier moyen. Ils ne se dissimulèrent pas qu'il existoit des hommes dont le zèle, la science, la considération et l'autorité pouvoient encore faire avorter la conjuration. L'Eglise avoit ses défenseurs dans le corps des évêques et dans tout le clergé du second ordre. Elle avoit de plus un grand nombre de corps religieux, que le clergé séculier pouvoit regarder comme des troupes auxiliaires, et toujours prêtes à s'unir à lui pour la cause du christianisme. Avant de dire comment les conjurés s'y prirent pour ôter à l'Eglise tous ses défenseurs, je dois d'abord parler d'un projet que Frédéric forma pour la ruiner, et dont nous verrons naître la résolution de commencer par la destruction des Jésuites, pour arriver à celle de tous les autres ordres religieux, à celle des évêques et de tout le Sacerdoce.

Vœu général des Conjurés sur les corps religieux.

En l'année 1743, Voltaire avoit été chargé d'une négociation secrète auprès du roi de Prusse. Parmi les lettres qu'il écrivoit alors de Berlin, il en existe une, adressée au ministre Amelot, et conçue en ces termes: « Dans le dernier entre- » tien que j'eus avec sa Majesté Prussienne, je » lui parlai d'un imprimé qui courut il y a six » semaines en Hollande, dans lequel on pro- » pose des moyens de pacifier l'Empire, en sécu- » larisant des principautés ecclésiastiques en » faveur de l'Empereur et de la reine d'Hongrie. » Je lui dis que je voudrois de tout mon cœur » le succès d'un pareil projet; que c'étoit ren- » dre à César ce qui appartient à César; que » l'Eglise ne devoit que prier Dieu et les Prin- » ces; que les Bénédictins n'avoient pas été » institués pour être souverains, et que cette » opinion, dans laquelle j'avois toujours été, » m'avoit fait beaucoup d'ennemis dans le clergé. » Il m'avoua que c'étoit lui qui avoit fait im- » primer le projet. Il me fit entendre qu'il ne

Premier plan de Frédéric pour ruiner l'église.

» seroit pas fâché d'être compris dans ces resti-
» tutions que les prêtres doivent, dit-il, en cons-
» cience aux Rois, et qu'il embelliroit volontiers
» Berlin du bien de l'Eglise. Il est certain qu'il
» veut parvenir à ce but, et ne procurer la
» paix que quand il verra de tels avantages.
» C'est à votre prudence à profiter de ce dessein
» secret, qu'il n'a confié qu'à moi. » (*Corresp. génér. lett. du* 8 *Oct.* 1743.)

Effets de ce plan à la Cour de Versailles.

Au moment où cette lettre fut écrite, la Cour de Louis XV se remplissoit de ministres pensant comme Voltaire et Frédéric sur la Religion. Ils ne trouvèrent pas autour d'eux des Electeurs ecclésiastiques à dépouiller ; mais ils virent un grand nombre de religieux, dont les possessions réunies pouvoient fournir de grandes sommes. Ces ministres conçurent que si le plan de Frédéric ne pouvoit pas encore être suivi, il n'étoit pas du moins impossible d'en tirer avec le temps un certain parti pour la France. Le marquis d'Argenson, conseiller d'état et ministre des affaires étrangères, étoit un des plus grands protecteurs de Voltaire : ce fut lui qui entra le premier dans ses vues pour dépouiller l'Eglise, et qui traça le plan à suivre pour la destruction des Religieux.

Projet du Ministre d'Argenson contre les religieux.

La marche de ce plan devoit être lente et successive, crainte d'effaroucher les esprits : d'abord on ne devoit détruire et séculariser que les ordres les moins nombreux. Peu à peu on devoit rendre l'entrée en religion plus difficile, en ne permettant la profession qu'à un âge où l'on s'est ordinairement décidé pour un autre genre de vie. Les biens des couvens supprimés devoient être d'abord employés à des œuvres pies ou même réunis aux évêchés ; mais le temps devoit aussi arriver où, tous les ordres religieux supprimés, on devoit faire valoir les droits du Roi comme grand Suzerain, et appliquer à son domaine tout ce qui leur avoit ap-

partenu, et même tout ce qu'en attendant on avoit réuni aux évêchés.

Les ministres en France changent bien souvent, disoit un Légat observateur ; mais les projets une fois admis par la cour de France, restent, se perpétuent jusqu'au moment propice pour l'exécution. Celui qu'avoit formé M. d'Argenson, pour la destruction des corps religieux, avoit été rédigé avant 1745. Il étoit encore sur la cheminée du premier ministre Maurepas, quarante ans après. Je le sais d'un religieux bénédictin, nommé de Bevis, savant distingué, que M. de Maurepas estimoit, chérissoit au point de vouloir l'engager à quitter son ordre, afin de lui procurer quelque bénéfice séculier. Le bénédictin repoussoit toutes ces offres. Pour le déterminer à les accepter, le ministre lui dit qu'également il faudroit tôt ou tard s'y résoudre ; et pour l'en convaincre, il lui donna à lire le plan de M. d'Argenson, que l'on suivoit depuis long-temps et qui devoit bientôt se consommer.

La preuve que l'avarice seule n'avait pas dicté ce projet, c'est qu'il détruisoit non-seulement les ordres rentés, mais aussi tous ceux qui ne possédant rien, ne pouvoient rien offrir à voler par leur destruction.

Presser l'exécution de ce projet, ou le dévoiler avant que les sophistes de l'Encyclopédie n'eussent disposé les esprits à s'y prêter, c'étoit l'exposer à de trop grands obstacles. Il fut donc enseveli dans les bureaux de Versailles pendant quelques années. En attendant, les ministres voltairien favorisoient sous main tous les progrès de l'incrédulité : d'un côté ils sembloient poursuivre les philosophes, et de l'autre ils les enhardissoient. Ils ne permettoient pas à Voltaire de rentrer dans Paris, et il se trouvoit *tout ébahi de recevoir une pancarte du Roi* qui rétablissoit sa pension *supprimée depuis douze ans.*

(Lett. à Dam. du 9 Janv. 1762.) Des premiers commis et des ministres lui prêtoient leur nom et leur cachet, pour sa correspondance avec tous les impies de Paris, et pour les complots antireligieux dont ils connoissoient tous les secrets. (*Lett. à Marmontel*, 13 *Août* 1760.) C'est là cette partie de la conspiration antichrétienne, dont Condorcet décrit lui-même les manœuvres, quand il nous dit : « Souvent un Gou- » vernement récompensoit d'une main les philo- » sophes, en payant de l'autre leurs calomnia- » teurs ; les proscrivoit, et s'honoroit que le sort » eût placé leur naissance sur son territoire ; » les punissoit de leurs opinions, et aurait été » humilié d'être soupçonné de ne pas les parta- » ger. » (*Esquisse d'un tableau hist. par Condorcet*, 9 *époque*.)

Choiseul d'intelligence avec les Philosophes.

Cette perfide intelligence des ministres du Roi très-Chrétien avec les conjurés antichrétiens, hâtoit les progrès de la secte. Enfin le plus impie et le plus despote de ces ministres crut le temps arrivé où il pouvoit frapper le coup le plus décisif pour la destruction des corps religieux. Ce ministre est le duc de Choiseul. De tous les protecteurs de l'impiété, il fut dans tout le temps de sa puissance celui sur lequel Voltaire comptoit le plus. Aussi Voltaire écrivoit-il à d'Alembert : « Ne craignez pas du tout que le duc de Choiseul » vous barre ; je vous le répète, je ne vous » trompe pas, il se fera un mérite de vous » servir. (*Let.* 68, *an* 1760.) Nous avions été » un peu alarmés de certaines terreurs paniques, » disoit-il encore à Marmontel, jamais crainte » ne fut plus mal-fondée ; Mr. le duc de Choi- » seul et Mad.^e de Pompadour connoissent la » façon de penser de l'oncle et de la nièce : on » peut nous tout envoyer sans risque. » Telle étoit enfin sa confiance à la protection que ce même duc accordoit aux sophistes contre la Sorbonne et l'Eglise, qu'il s'écrioit dans ses

transports : *Vive le ministère de France ; vive sur-tout M. le duc de Choiseul.* (Let. à Marmontel, du 13 août 1760, 2 décembre 1767.)

Comment il fait résoudre la destruction des Jésuites; et pourquoi il commence par eux.

Cette confiance du chef des conjurés ne pouvoit pas être mieux méritée ; Choiseul avoit repris le projet du comte d'Argenson ; les ministres crurent y voir une source de richesses pour l'Etat ; plusieurs cependant se trouvoient encore loin de chercher par la destruction des moines celle de la religion ; ils ne crurent pas même qu'on pût se passer de tous. Ils firent d'abord excepter les Jésuites de la proscription. C'étoit précisément par ceux-ci que Choiseul vouloit commencer. Son intention étoit même connue par une anecdote qui déjà se répétoit chez les Jésuites. Je les ai entendus raconter entr'eux, qu'un jour Choiseul conversant avec trois Ambassadeurs, l'un de ceux-ci lui dit que s'il avoit jamais quelque pouvoir, il détruiroit tous les corps religieux, excepté les Jésuites, parce qu'au moins ceux-ci étoient utiles pour l'éducation. « Et moi, reprit Choiseul, si jamais je le puis, » je ne détruirai que les Jésuites, parce que » leur éducation détruite, tous les autres corps » religieux tomberont d'eux-mêmes. » Cette politique était profonde. Il est constant que détruire en France un corps qui à lui seul étoit chargé de la plus grande partie des colléges, c'étoit dans un instant tarir la source de cette éducation chrétienne, qui fournissoit aux divers ordres religieux le plus grand nombre de leurs sujets. Malgré l'exception du conseil, Choiseul ne désespéra pas de l'amener à son opinion.

Les Jésuites furent sondés ; on ne les trouva nullement disposés à seconder la destruction des autres corps religieux, mais à représenter au contraire tous les droits de l'Eglise, et à les maintenir de toute l'influence qu'ils pouvoient avoir sur l'opinion publique, soit par leurs discours, soit par leurs écrits. Il fut alors facile

à Choiseul de faire entendre au conseil que si l'on vouloit jamais procurer à l'état les ressources qui devoient lui venir des possessions religieuses, il falloit commencer par les Jésuites.

Je ne donne encore cette anecdote que comme la tenant des Jésuites, et comme devenue, par les faits, au moins assez vraisemblable pour n'être pas absolument négligée par l'histoire. Mon objet au reste n'est point ici d'examiner si ces religieux méritèrent ou non le sort qu'ils essuyèrent, mais uniquement de montrer la main qui se cachoit, et les hommes qui, suivant l'expression de d'Alembert, *avoient donné les ordres* pour la destruction de cette société. Est-il vrai que cette destruction des Jésuites a été conçue, pressée, méditée par les conjurés, et regardée par eux comme un des grands moyens pour arriver à l'anéantissement du christianisme? Voilà uniquement ce que l'historien doit chercher à constater relativement à cette conspiration antichrétienne. Pour cela il faut voir quelle étoit la destination des Jésuites; combien l'idée qu'on avoit alors d'eux tendoit en général à les rendre odieux aux conjurés. Il faut sur-tout entendre les conjurés eux-mêmes sur la part qu'ils eurent et l'intérêt qu'ils prirent à la destruction de cette société.

Ce que c'étoit que le corps des Jésuites.

Les Jesuites étoient un corps de vingt mille religieux répandus dans tous les pays catholiques; ils étoient spécialement dévoués à l'éducation de la jeunesse. Ils se livroient aussi à la direction des consciences, à la prédication; par un vœu spécial ils s'engageoient à faire les fonctions de missionnaires par-tout où les Papes les enverroient prêcher l'Evangile. Formés avec soin à l'étude des lettres, ils avoient produit un grand nombre d'auteurs, et sur-tout de théologiens appliqués à combattre les diverses erreurs qui s'élevoient contre l'Eglise. Dans ces derniers temps, en France surtout, ils avoient pour ennemis les Jansénistes et les soi-disant philosophes. Leur zèle pour l'église catholique

catholique étoit si connu et si actif, que le roi de Prusse les appeloit *les gardes du corps du Pape.* (154.e Lettre du roi de Prusse à Volt. 1767.)

Opinion des Evêques sur les Jésuites.

L'assemblée du clergé composée de cinquante prélats, cardinaux, archevêques ou évêques François, consultée par Louis XV, lorsqu'il fut question de détruire cette société, répondit expressément: « Les Jésuites sont très-utiles à nos » diocèses, pour la prédication, pour la conduite » des ames, pour établir, conserver et renou- » veler la foi et la piété par les missions, les » congrégations, les retraites qu'ils font, avec » notre approbation et sous notre autorité. » Par ces raisons, nous pensons, Sire, que leur » interdire l'instruction ce seroit porter un no- » table préjudice à nos diocèses, et que pour » l'instruction de la jeunesse il seroit très-dif- » ficile de les remplacer avec la même utilité, » sur-tout dans les villes de provinces où il n'y » a point d'universités. » (*Avis des évêques, an* 1761.)

Voilà l'idée que l'on avoit en général, parmi les catholiques, de ces religieux. Voilà aussi ce que l'histoire ne doit pas dissimuler pour faire concevoir combien leur destruction devoit naturellement entrer dans le plan des conjurés antichrétiens. Elle fut dans le temps attribuée au Jansénisme; et il est certain que les Jansénistes se montrèrent très-ardens pour en venir à bout. Mais le duc de Choiseul, et cette fameuse courtisane, la marquise de Pompadour, qui régnoient alors en France, sous le nom et à l'ombre de Louis XV, n'aimoient pas plus les Jansénistes que les Jésuites. Le duc et la marquise avoient tous les secrets des conjurés Sophistes, par cela seul qu'ils avoient celui de Voltaire. (*Lett. de Volt. à Marmontel, du* 13 *Août* 1760.) Et Voltaire, ainsi qu'il s'en explique lui-même, auroit voulu *qu'on envoyât chaque Jésuite dans le fond de la mer avec un Janséniste au cou.* (Lettre à Chabanon.)

Les Jansénistes ne furent donc que les dogues, ou la meute lancée par Choiseul, la Pompadour et les philosophes, contre les Jésuites. Mais Choiseul lui-même et la Pompadour, quel intérêt les pressoit si fort, et quelle main les dirigeoit? Le ministre d'abord étoit un de ces hommes dont toute la conduite décèle hautement l'impiété. La courtisane avoit à se venger du jésuite de Sacy, qui refusoit de lui administrer les Sacremens à moins qu'elle ne réparât, en quittant la Cour, le scandale de sa vie publique avec Louis XV. L'un et l'autre, d'après les lettres de Voltaire, avoient toujours été les grands protecteurs des nouveaux Sophistes, le ministre sur-tout favorisoit sous main tous leurs secrets, autant que les circonstances le permettoient à sa politique. (*Voy. Lett. de Volt. à Marmontel, du* 13 *Août* 1760.) Or voici quel étoit, relativement aux Jésuites, le secret des conjurés. Il ne faut encore que les entendre les uns après les autres pour en dévoiler la profondeur. Ecoutons d'abord ce que d'Alembert écrivoit à Voltaire, dans le pressentiment de sa victoire sur les Jésuites, et des grands avantages que la conjuration devoit retirer de leur chute.

Aveux de d'Alembert sur la destruction des Jésuites.

« Ecrasez l'infame, me répétez-vous sans » cesse, (*c'est-à-dire écrasez la religion Chré-* » *tienne.*) Eh mon Dieu, laissez-la se précipiter » elle-même! Elle y court plus vîte que vous » ne pensez. Savez-vous ce que dit Astruc? Ce » ce ne sont point les Jansénistes qui tuent les Jé- » suites; c'est l'Encyclopédie, mordieu, c'est » l'Encyclopédie. Il pourroit bien en être quel- » que chose, et le marouflé d'Astruc est comme » Pasquin; il parle quelquefois d'assez bon sens. » Pour moi, qui vois tout, en ce moment, cou- » leur de rose, je vois d'ici les Jansénistes mou- » rant de leur belle mort l'année prochaine, » après avoir fait périr cette année les Jésuites » de mort violente; la tolérance s'établit, les

» Protestans rappelés, les prêtres mariés, la
» confession abolie, et le fanatisme (ou l'in-
» fame) écrasé sans qu'on s'en apperçoive. »
(*Lettre* 100.)

Dans le langage des conjurés eux-mêmes, telle est donc la véritable part qu'ils ont à la mort des Jésuites : telle en est la vraie cause, tel est l'espoir qu'ils en conçoivent ; ils ont soufflé la haine et prononcé l'arrêt de mort ; les Jansénistes, après avoir si bien servi les conjurés, doivent périr eux-mêmes ; les calvinistes reviendront, périront à leur tour : tout ce que les Sophistes appellent fanatisme, toute religion chrétienne sera écrasée, il ne restera plus que les conjurés et leurs adeptes.

D'Alembert ne voit dans les Parlemens même que des magistrats aveuglés qui, par la destruction des Jésuites, secondent sans le savoir les intentions des philosophes. C'est dans ce sens qu'il écrivoit à Voltaire encore : « Les Jésuites
» n'ont plus les rieurs pour eux depuis qu'ils se
» sont brouillés avec la philosophie ; ils sont à
» présent aux prises avec les gens du Parlement,
» qui trouvent que la société de Jésus est con-
» traire à la société humaine, comme la société
» de Jésus trouve de son côté que l'ordre du
» Parlement n'est pas l'ordre de ceux qui ont
» le sens droit ; et *la philosophie jugeroit que la*
» *société de Jésus et le Parlement ont tous deux*
» *raison.* » (88 Lett. an. 1761.) C'est dans ce sens encore qu'il mandoit, toujours à Voltaire :
« L'évacuation du collége de Louis le Grand,
» (*collége des Jésuites à Paris*) nous occupe
» beaucup plus que celle de la Martinique. Par
» ma foi, ceci est très-sérieux, et les classes du
» Parlement n'y vont pas de main morte. Ils
» croient servir la religion, mais ils servent la
» *raison sans s'en douter.* Ce sont des exécu-
» teurs de la haute justice pour la *philosophie,*
» *dont ils prennent les ordres sans le savoir.* »

(100 Lett.) Toujours plein de son idée, au moment où il voit les ordres de l'Encyclopédie près de s'exécuter, il s'ouvre franchement sur la cause de ses vengeances ; il va jusqu'à s'adresser au Dieu qu'il ne croit pas, de peur que sa proie ne lui échappe. Il écrit encore : « La phi-
» losophie touche peut-être au moment où elle
» va être vengée des Jésuites. Mais qui la ven-
» gera des autres fanatiques ? Prions Dieu, mon
» cher confrère, que la raison obtienne de nos
» jours ce triomphe. » (90 *Lett.* 1761.)

Le jour de ce triomphe arrive, d'Alembert l'annonce encore comme l'objet tant désiré :
« Enfin, s'écrie-t-il, le six du mois prochain,
» nous serons délivrés de la canaille Jésuitique.
» Mais la raison en sera-t-elle mieux, et l'infame
» plus mal ? » (102 *Lett.*)

Ainsi l'abolition de cette Religion Chrétienne toujours désignée sous l'affreuse formule, sous le nom d'*infame*, dans le langage des conjurés, se trouve toujours unie à leurs vœux et à leur joie sur la destruction des Jésuites. D'Alembert étoit si persuadé de l'importance de son triomphe sur cette société, que, redoutant un jour ce qu'on lui avoit dit de la prétendue reconnoissance de Voltaire pour ses anciens maîtres, il se hâta de lui écrire : « Savez-vous ce qu'on me dit hier ?
» Que les Jésuites commençoient à vous faire
» pitié, et que vous seriez presque tenté d'é-
» crire en leur faveur, s'il étoit possible de
» rendre intéressans des gens que vous avez
» rendus si ridicules. *Croyez-moi, point de foi-*
» *blesse humaine;* laissez la canaille Janséniste nous
» défaire de la canaille Jésuitique ; et n'empêchez
» pas ces araignées de se dévorer les unes les
autres. » (*Lett. du* 25 *Sept.* 1762.)

Aveux de Voltaire.

Rien n'étoit moins fondé que cette alarme sur la foiblesse de Voltaire. Il ne faisoit pas secrètement les réquisitoires des Avocats Généraux du Parlement, comme d'Alembert étoit accusé

d'avoir fait celui de M. de la Chalotais, le plus rusé et le plus virulent de tous ceux qui parurent contre les Jésuites; mais il n'en travailloit pas moins efficacement à leur perte. Il composoit et faisoit circuler des mémoires contre eux. (*Lett. au Marq. d'Argens de Dirac*, 26 *Fév.* 1762.)

S'il leur connoissoit quelque protecteur parmi les grands, il mettoit tout son zèle à les tourner contre eux. C'est ainsi qu'il écrivoit, par exemple, au duc de Richelieu : « On m'a dit, Monseigneur, que vous aviez favorisé les Jésuites à Bordeaux. Tâchez d'ôter tout crédit aux Jésuites. » (*Lett. du* 27 *Novemb.* 1761.) C'est ainsi encore qu'il ne rougissoit pas de reprocher au roi de Prusse d'avoir offert un asile à ces malheureuse victimes du complot. (*Lett. du* 8 *Nov.* 1773.) Tout aussi haineux que d'Alembert, il marquoit de même, sur le ton des injures les plus grossières, toute sa joie, lorsqu'il étoit instruit de leurs désastres; et l'on voit par ses lettres, avec quels adeptes il la partageoit, quand il écrit au marquis de Villevielle : « Je me réjouis » avec mon brave chevalier de l'expulsion des » Jésuites. Le Japon commença par chasser ces » fripons de Loyola; les Chinois ont imité le » Japon, la France et l'Espagne imitent les Chinois. » Puisse-t-on exterminer tous les moines qui ne » valent pas mieux que ces fripons de Loyola. » Si on laissoit faire la Sorbonne, elle seroit » pire que les Jésuites. On est environné de » monstres. On embrasse notre digne Chevalier; » *on l'exhorte à cacher sa marche aux ennemis.* » (Lett. du 27 Avril 1767.)

Quels exemples que ceux qu'allègue ici le philosophe de Ferney! Celui du Japon, c'est-à-dire, de son féroce Taïkosama, qui ne chasse, ou ne crucifie les missionnaires Jésuites qu'en versant dans son empire le sang de mille et mille martyrs, pour y éteindre le Christianisme! (*Voyez l'hist. du Japon, par Charlevoix.*) celui de la Chine,

infiniment plus modéré sans doute, mais où chaque persécution contre les mêmes missionnaires a toujours été suivie ou précédée de la défense de prêcher l'Evangile ! L'homme qui s'appuie sur de semblables autorités n'a-t-il pas évidemment formé le même vœu ?

Il est à remarquer que Voltaire n'ose pas rapporter ici l'exemple du Portugal ou du tyran Carvalho (1), La vraie raison de ce silence, c'est que Voltaire, avec tout le reste de l'Europe, se voyoit forcé de convenir que la conduite de ce ministre à l'égard de Malagrida et de la prétendue conspiration des Jésuites en Portugal, étoit l'*excès du ridicule joint à l'excès d'horreur*. (Siècle de Louis XV, chap. 33.)

Il est à remarquer aussi que les Sophistes conjurés, sur-tout Damilaville, ayant fait leur possible pour mettre sur le compte des Jésuites l'assassinat de Louis XV, Voltaire répondit : « Mes » frères, vous devez vous appercevoir que je » n'ai pas ménagé les Jésuites ; mais je soulève» rois la postérité en leur faveur, si je les ac» cusois d'un crime dont l'Europe et Damien les

---

(1) J'ai vu des personnes instruites, pensant que la persécution excitée contre les Jésuites en Portugal n'étoit pas sans liaison avec la conspiration philosophique, qu'elle n'étoit qu'un premier essai de ce que l'on pourroit tenter contre eux partout ailleurs. Cela pourroit être ; la politique et l'influence de Choiseul, le caractère de Carvalho sont assez connus pour ne pas contrarier cette opinion ; mais je n'ai point de preuves sur l'intelligence secrète de ces deux ministres ; et d'un autre côté, la férocité et la scélératesse de Carvalho ont été mises dans un si grand jour ; il a fait mourir, il a tenu dans une longue et cruelle captivité tant de victimes démontrées innocentes par le décret rendu le 8 Avril 1771, qu'il n'avoit besoin que de lui-même pour tous les forfaits et toute la tyrannie dont son ministère est un affreux tissu. (*Voyez les mémoires et les anecdotes de M. de Pombal ; les discours sur l'histoire par le Comte d'Albon, etc.*

» ont justifiés. --- Je ne serois qu'un vil écho des » Jansénistes si je parlois autrement. » (*Lett. à Damilav. du 2 Mars* 1763.)

Malgré ce peu d'accord dans les accusations intentées aux Jésuites, assuré que Voltaire n'en est pas moins constant que lui dans toute cette guerre, d'Alembert lui envoie sa prétendue histoire de ces religieux, ouvrage sur lequel il faut encore l'entendre s'exprimer lui-même, pour voir avec quel art l'atroce hypocrisie s'étoit appliquée à la tourner vers le grand objet de la conspiration. « Je recommande ce livre à votre » protection, écrit-il à Voltaire, et je crois » qu'en effet il pourra être utile à la cause commune, et que la superstition avec toutes les » révérences que je fais semblant de lui faire, » ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étois, comme » vous, assez loin de Paris, *pour lui donner de* » *bons coups de bâtons*, assurément ce seroit de » tout mon cœur, de toute mon ame, de toutes » mes forces, comme on prétend qu'il faut aimer » Dieu. Mais *je ne suis posté que pour lui donner* » *des croquignoles*, en lui demandant pardon de la » liberté grande, et il me semble que je ne m'en » suis pas mal acquitté. » (*Lett. du* 3 *Janv.* 1765.)

Ce n'est plus simplement la bassessse des expressions qui révolte dans cette confidence, c'est encore la profondeur de cette hypocrisie, de cette dissimulation dont nos soi-disant philosophes se font l'aveu entr'eux. Certes, si l'artifice, les ruses les plus noires et les plus lâches sont le grand appanage des conjurés, l'histoire en trouvera difficilement des exemples plus odieux, des aveux plus frappans.

Etrange conduite et aveux de Frédéric

Quant à Frédéric, dans toute cette guerre antijésuitique, il se conduisit d'une manière qui ne peut être rendue que par lui-même. Il voyoit dans les Jésuites *les Gardes du Corps de la Cour de Rome*, les Grenadiers de la Religion; comme tels, il les détestoit, et il applaudissoit à leur

destruction : il se joignoit contre eux au triomphe des conjurés ; mais il voyoit aussi dans cette société un corps extrêmement utile et même nécessaire à ses états : comme tels, il les conserva encore quelques années, il résista aux sollicitations de Voltaire et de tout le philosophisme. On diroit même qu'il les aimoit, les estimoit franchement, quand on l'entend répondre en ces termes à Voltaire : « Pour moi, j'aurois tort de » me plaindre de Ganganelli, il me laisse mes » chers Jésuites que l'on persécute par-tout. J'en » conserverai la précieuse graine pour en fournir » à ceux qui voudroient cultiver chez eux cette » plante si rare. » (*Lett. du 7 Juillet 1770.*)

Frédéric daigna même entrer avec Voltaire dans de plus grands détails, comme pour se justifier de la résistance qu'il opposoit aux vues, aux sollicitations des conjurés. « J'ai conservé cet Ordre » tant bien que mal, répondoit-il, tout hérétique » que je suis, et puis encore incrédule. » En voici les raisons :

« On ne trouve dans nos contrées aucun Ca» tholique lettré, si ce n'est parmi les Jésuites. » Nous n'avions personne capable de tenir les » classes. Nous n'avions ni Pères de l'Oratoire, » ni Puristes (Piaristes ou Pères des écoles Pies), » il falloit donc conserver les Jésuites ou laisser » périr toutes les Ecoles. Il falloit donc que » l'Ordre subsistât, pour fournir des professeurs » à mesure qu'il venoit à en manquer, et la » fondation pouvoit fournir la dépense à ces » frais ; elle n'auroit pas été suffisante pour payer » des professeurs laïques. De plus, c'étoit à » l'université des Jésuites que se formoient les » Théologiens destinés à remplir les Cures. Si » l'Ordre avoit été supprimé, l'université ne » subsisteroit plus, et l'on auroit été obligé d'en» voyer les Silésiens étudier leur Théologie en » Bohême, ce qui auroit été contraire aux prin» cipes fondamentaux du gouvernement. » (*Lett. du 18 Novembre 1777.*)

Ainsi s'exprimoit Frédéric, quand il parloit en Roi, quand il croyoit pouvoir exposer les raisons politiques de sa conduite; et on voit qu'il avoit bien saisi celles qui pouvoient l'engager à se désister en ce point de l'objet des conjurés. Mais je l'ai dit: il y avoit deux hommes dans Frédéric. Il y avoit dans lui, le Roi qui se croyoit obligé de conserver les Jésuites, et le Sophiste qui conspiroit avec Voltaire; l'impie qui applaudissoit aux pertes que faisoit la religion en perdant les Jésuites. En cette qualité d'impie, Frédéric s'expliquoit plus librement avec les conjurés. Il se félicitoit, aussi bien que d'Alembert, de voir dans l'abolition des Jésuites un présage assuré pour lui de l'abolition de tout Christianisme. Sur le ton du sarcasme, alors il écrivoit: " Quel malheureux siècle pour la cour „ de Rome! On l'attaque ouvertement en Po- „ logne; on chasse *ses Gardes du Corps* de France „ et de Portugal, et il paroît qu'on en fera au- „ tant en Espagne. Les philosophes sappent ou- „ vertement les fondemens du Trône Apostoli- „ que; on persifle le grimoire du Magicien; on „ éclabousse l'auteur de la secte; on prêche la „ tolérance, tout est perdu; il faut un miracle „ pour sauver l'Eglise. C'est elle qui est frappée „ d'un coup d'apoplexie terrible; et vous, „ (*Voltaire*) vous aurez la consolation de l'en- „ terrer, et de faire son épitaphe, comme vous „ fîtes autrefois pour la Sorbonne. „ (154 *Lett. an* 1767.)

Quand ce que Frédéric prévoyoit des Espagnols fut enfin arrivé, il ne put contenir sa joie. Il écrivit encore à Voltaire: " Voilà pourtant un „ nouvel avantage que nous venons d'emporter en „ Espagne; les Jésuites *sont chassés du royaume*. „ De plus, les Cours de Versailles, de Vienne, „ de Madrid ont demandé au Pape la suppression „ d'un grand nombre de couvens. On dit que le „ St. Père sera obligé d'y consentir, quoiqu'en

„ enrageant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit „ pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre ! La „ coignée est mise à la racine de l'arbre ; d'une „ part les Philosophes s'élèvent contre les abus „ d'une superstition révérée ; d'une autre les abus „ de la dissipation forcent les Princes à s'emparer „ des biens de ces reclus, les suppôts et les „ trompettes du fanatisme. Cet édifice sappé par „ ses fondemens va s'écrouler, et les Nations „ transcriront dans leurs annales que Voltaire fut „ le promoteur de cette révolution, qui se fit „ au dix-neuvième siècle dans l'esprit humain. „ (*Lett. du 5 Mai 1767.*)

Nouveaux aveux de d'Alemb. et de Volt.

Long-temps combattu par la diversité de ces opinions, comme sophiste et comme Roi, Fréderic ne cédoit pas encore aux sollicitations des conjurés. Celles de d'Alembert sur-tout étoient vives et fréquentes. On ne peut mieux juger de l'importance qu'il mettoit au succès que par ce qu'il en dit lui-même. " Mon respectable Patriarche, écrit-il à Voltaire, ne m'accusez pas de „ ne pas servir la bonne cause ; *personne peut-être* „ *ne lui rend plus de service que moi :* savez-vous „ à quoi je travaille actuellement ? A faire chasser „ de Silésie *la canaille Jésuitique*, dont votre an„ cien disciple n'a que trop envie de se débar„ rasser, attendu les trahisons et les perfidies „ qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées du„ rant la dernière guerre. Je n'écris point de „ lettres à Berlin, où je ne dise *que les philoso*„ *phes de France sont étonnés que le roi des phi*„ *losophes, le protecteur déclaré de la philosophie*, „ tarde si long-temps à imiter les rois de France „ et de Portugal. Ces lettres sont lues au Roi, „ qui est très-sensible, comme vous le savez, à „ ce que les vrais croyans pensent de lui ; et „ cette semence produira sans doute un bon effet, „ moyenant la grace de Dieu, qui, comme le „ dit très-bien l'Ecriture, tourne le cœur des rois „ comme un robinet. „ (*Lett. de d'Alemb. à Volt. du 29 Décemb.* 1763.)

Il m'en coûte de transcrire ces plates boufonneries dont d'Alembert accompagne la noirceur de ses complots et le sang-froid de ses persécutions souterraines contre une société, dont pour lui tout le crime étoit de ne pas penser comme lui sur la religion. J'épargne à mes Lecteurs bien d'autres expressions de cette espèce ou même plus indécentes ; mais au moins faut-il que l'on voie quelquefois ces prétendus grands hommes dans leur déshabillé, et comme ils sont petits, vils et méprisables avec tout leur orgueil, quand ils se montrent tels qu'ils sont.

Au reste, toutes ces sollicitations auprès de Frédéric produisirent leur effet bien plus tard que d'Alembert ne l'eût voulu, puisque 15 ans plus tard Frédéric conservoit encore *ses chers Jésuites*. Cette expression de sa part, et lorsqu'enfin il se laissa vaincre par ces intrigues, son silence absolu sur les trahisons de ces religieux, prouveroient assez qu'il n'en coûtoit pas plus à d'Alembert d'appuyer sur des calomnies, sur les prétendus témoignages des autres, que de les calomnier lui-même. Car, ainsi qu'il le dit ailleurs, Frédéric n'étoit pas homme à *renfermer dans son cœur royal* les sujets de plaintes qu'il auroit eus contre eux (*Lett. du* 24 *Juillet* 1767), comme l'avoit fait le roi d'Espagne, dont la conduite paroissoit en cela si blâmable aux conjurés eux-mêmes. (*Lett. de d'Alemb. à Volt. du* 4 *Mai* 1767.)

Leur inquiétude sur le retour des Jésuites.

Quoi qu'il en soit, ce n'étoit pas assez pour ces conjurés d'avoir obtenu de tant de Rois l'abolition des Jésuites, ce fut encore de leurs clubs que sortirent les cris pour obtenir de Rome l'*extinction totale de cette société*. On le voit par l'intérêt que Voltaire mettoit à un ouvrage dont cette extinction étoit le seul objet. Elle fut obtenue. La France enfin s'apperçut de la plaie qu'elle avoit faite à l'éducation publique. Sans paroître vouloir reculer, quelques personnes puissantes s'occupèrent du soin d'y remédier par une nouvelle

société, dont tout l'objet seroit l'éducation de la jeunesse, et dans laquelle on admettroit sur-tout les anciens Jésuites, comme plus exercés dans cette partie du service public. Sur les premières nouvelles de ce projet d'Alembert s'alarme de nouveau, il croit voir les Jésuites ressuscités. Il écrit, il récrit à Voltaire; il lui donne encore son thême à diriger contre ce plan. Il veut sur-tout que l'on insiste *sur le danger qui en résulteroit pour l'Etat, pour le Roi, pour le duc d'Aiguillon*, sous le ministère duquel la destruction de cette société s'étoit consommée. Ce n'est pas tout, il faut que l'on insiste sur l'*inconvénient de mettre la jeunesse entre les mains d'une communauté de prêtres quelconque*, et qu'on les représente tous comme *ultramontains par principes, et anticitoyens. Bertrand d'*Alembert finit par dire en son langage, à Voltaire *Raton*, *que ce marron demande un feu couvert, et une patte aussi adroite que celle de Raton; et sur ce, il baise bien tendrement ses chères pattes.* Tout aussi alarmé que d'Alembert, Voltaire se met à l'ouvrage et demande de nouvelles instructions. Il médite quel tour on peut donner à cette affaire; il la trouve trop sérieuse pour rester dans le domaine du ridicule. D'Alembert revient à la charge. *(Voyez sur-tout leurs lett. des 26 Fév., 5 Mars, 22 Mars 1774.)* Tandis que Voltaire écrit à Ferney contre le projet, les conjurés agissent dans Paris et à la Cour. Les Ministres sont gagnés de nouveau, et le plan est rejeté; la jeunesse reste encore sans maîtres, et Voltaire peut encore de nouveau, écrire à d'Alembert: " Mon cher ami, „ je ne sais pas ce qui m'arrivera, mais goûtons „ toujours le plaisir d'avoir vu chasser les Jé- „ suites. „ *(Lett. du 27 Avril 1771.)*

Ce plaisir est encore troublé par de fausses nouvelles; et d'Alembert s'effraye de nouveau. „ On assure, écrit-il à Voltaire, que la canaille „ Jésuitique va être rétablie en Portugal, à l'ex- „ ception de l'habit. Cette nouvelle Reine me

„ paroît une superstitieuse majesté. Si le roi d'Espagne vient à mourir, je ne réponds pas que „ ce royaume imite le Portugal. *C'en est fait de „ la raison si l'armée ennemie gagne cette bataille.* „ (Lett. du 23 Juin 1777.)

Pour démontrer combien les conjurés avoient à cœur la destruction des Jésuites, combien ils regardoient la ruine de leur société comme essentiellement liée au projet de détruire la Religion Chrétienne, et combien elle faisoit partie de leurs complots, j'avois promis de m'en tenir aux aveux, aux archives des conjurés eux-mêmes. Je laisse bien des lettres qui auroient ajouté à la démonstration; je laisse même celle où, 15 ans après l'extinction des Jésuites en France, on voit encore Voltaire se flatter de les faire chasser de la Chine, *par le moyen de la Cour de Pétersbourg*, et cela, uniquement parce que ces *Jésuites que l'Empereur de la Chine a eu la bonté de conserver à Pékin, sont plus convertisseurs que mathématiciens.* (Lett. du 8 Décembre 1776.) Si les Sophistes avoient mis moins d'intérêt et moins d'activité dans l'extinction de cette société, j'aurois moins insisté moi-même sur cet objet. Je crois à présent devoir observer que toute cette guerre d'extinction déclarée aux Jésuites par le philosophisme, venoit elle-même d'une idée fausse et outrageante pour la Religion. Les conjurés sophistes étoient persuadés que l'Eglise Chrétienne est l'ouvrage des hommes, et la plupart croyoient que lui ôter la ressource des Jésuites, c'étoit hâter sa ruine, sapper ses fondemens et la réduire à ne pouvoir plus exister. Elle avoit cependant existé, cette même église, plus de quatorze siècles avant les Jésuites. L'enfer pouvoit dilater ses portes après leur mort: il n'en étoit pas moins écrit qu'il ne prévaudroit pas. La puissance et les intrigues des ministres en France, celles d'un Choiseul et d'une Pompadour ligués avec Voltaire; en Espagne, celles d'un Daranda, l'ami public de

Erreur des conjurés sur cette destruction.

d'Alembert et de tous nos impies ; en Portugal, celles d'un Carvalho, le féroce persécuteur des gens de bien, et ailleurs celles de tant d'autres ministres subjugués par les relations de l'impiété, plus encore que par celles de la politique, ont bien pu menacer le Pape du schisme des empires ; ces menaces ont pu arracher à Ganganelli le décret qui éteint une société chère à tant d'autres Papes ; mais ce Pontife savoit et tous les Chrétiens savent que l'Evangile ne porte pas sur les Jésuites ; qu'il porte sur le Dieu qui juge et les Jésuites, et les sophistes, et les ministres, et les Pontifes mêmes. Cette société de vingt mille religieux répandus sur la surface de la Chrétienté, formant une succession d'hommes appliqués à l'éducation de la jeunesse, à l'étude des humanités et des sciences religieuses, pouvoit être sans doute d'une grande utilité à l'Eglise et à l'Etat ; mais les conjurés eux-mêmes ne furent pas long-temps à s'appercevoir qu'il restoit à la religion d'autres secours ; qu'ils faisoient trop d'honneur aux Jésuites, en faisant reposer l'Eglise sur eux, comme sur la pierre fondamentale. Il fallut encore s'occuper d'autres moyens pour la détruire. Celui que les conjurés suivirent avec une nouvelle ardeur, fut la destruction absolue de tous les autres corps religieux.

CHAPITRE VI.

Troisième moyen des Conjurés. Extinction de tous les Corps religieux.

Reproches faits aux Religieux.

LES ennemis des moines ont pris à tâche de les faire regarder comme des corps parfaitement inutiles à la Religion et sur-tout à l'Etat. Je ne sais de quel droit l'Europe peut se plaindre d'une association, à laquelle elle doit n'être plus ce qu'elle fut sous nos anciens Gaulois, Tudesques et Bretons, c'est-à-dire une région qui n'avoit pas les deux tiers des terres cultivées qu'elle a aujourd'hui ; qui n'avoit que des villes très-médiocres et beaucoup moins de villages, parce qu'elle fournissoit beaucoup moins à leur subsistance, parce qu'elle étoit en très-grande partie couverte de forêts, de marais et de landes stériles. Je ne sais comment l'Etat pouvoit regarder comme inutiles des hommes sans contredit encore les meilleurs cultivateurs des terres défrichées par leurs fondateurs, et par-là même fournissant aux citoyens une grande partie de leur subsistance ; des hommes que devoient apprendre à nommer avec reconnoissance, au moins ceux qui, jusques dans le nom de leur patrie, de leur ville, ou de leur village, devroient apprendre que sans les moines ils n'existeroient pas ; des hommes enfin sans lesquels toute l'histoire dit que nous en serions encore où en étoient nos pères dans les siècles barbares, à ne savoir pas lire. Et de ce côté-là, peut-être, hélas ! n'ont-ils rendu que trop de services. Ils ont appris à nos pères à lire, et nous avons appris à mal lire. Ils ont ouvert le temple des sciences, et nous n'y sommes entrés qu'à demi ; et dans toutes les sciences, l'homme le plus dangereux n'est pas celui qui ne sait rien,

c'est celui qui sait mal, c'est celui-là sur-tout qui sait très-peu et qui croit tout savoir.

Que l'on prenne d'ailleurs ceux que l'on se plaisoit à appeler des moines ignorans, je mets en fait qu'on les trouvera tous au moins aussi instruits que l'est le commun des laïques, de ceux même qui ont eu une éducation soignée. Mon témoignage doit être peu suspect, je n'ai jamais appartenu à aucun des corps compris dans ce reproche. Je le crois pour tous les religieux en général, aussi injuste qu'il eût été honteux de le mériter. J'ai vu beaucoup de ces hommes qu'on traitoit d'ignorans; j'ai vu qu'ils savoient ce qu'ils devoient savoir, et que s'ils n'avoient point la science du siècle et celle de notre philosophisme, ils n'en étoient que plus heureux, en se contentant de la science de leur état. J'ai vu sur-tout qu'il y avoit non seulement chez les Bénédictins, les seuls auxquels on rende une espèce de justice, mais encore dans presque tous les autres corps religieux, des hommes qui méritoient d'être distingués par leurs connoissances comme par leur piété, et cela en beaucoup plus grande proportion que dans le siècle. L'historien qui voudra être juste ne doit pas s'en tenir, sur cet objet-là, aux déclamations qu'il trouvera chez les Sophistes de nos jours; mais il en est un autre sur lequel tous les corps religieux doivent se glorifier de trouver l'histoire et la preuve de leurs services, dans les annales mêmes des impies conjurés contre eux et la religion.

Projets de Frédéric contre les Religieux.

Les Jésuites étoient détruits, les conjurés sophistes virent que le Christianisme subsistoit encore, et alors ils se dirent: il nous reste à détruire les moines; tant qu'ils existeront nous nous flattons en vain de triompher. Ce projet fut de nouveau fortement senti par Frédéric. Une lettre de Voltaire, datée du 3 Mars 1767, lui fournit l'occasion de le développer: " Hercule alloit

„ combattre

» combattre les brigands et Bellérophon les » chimères, écrivoit le sophiste de Ferney; je » ne serois pas fâché de voir des Hercules et des » Bellérophons délivrer la terre des brigands et » des chimères catholiques. » La réponse de Frédéric, datée du 24 même mois, même année, est conçue en ces termes: « Il n'est point réservé » aux armes de *détruire l'infame*; elle périra par » les bras de la vérité et par la séduction de » l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette » idée, voici ce que j'entends. J'ai remarqué, » et d'autres comme moi, que les endroits où » il y a plus de couvens de moines, sont ceux où » le peuple est le plus aveuglément attaché à » la superstition. Il n'est pas douteux que si » l'on parvient à détruire ces asiles du fana- » tisme, le peuple ne devienne un peu indiffé- » rent et tiède sur ces objets qui sont actuel- » lement ceux de sa vénération. Il s'agiroit » *de détruire les Cloîtres*, au moins de commencer » à diminuer leur nombre. Ce moment est venu, » parce que le gouvernement François et celui » de l'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé » les ressources de l'industrie pour acquitter les » dettes, sans y parvenir. L'appas des riches » abbayes et des couvens bien rentés est tentant. » En leur représentant le mal que les Cénobites » font à la population de leurs états, ainsi que » l'abus du grand nombre des *Cucullati* qui » remplissent les provinces, en même temps » la facilité de payer une partie de leurs dettes, » en y appliquant les trésors de ces communautés » qui n'ont point de successeurs, je crois qu'on » les détermineroit à commencer cette reforme; » et il est à présumer qu'après avoir joui de » la sécularisation de quelques bénéfices, leur » avidité engloutira le reste.

» Tout gouvernement qui se déterminera à » cette opération, *sera ami des philosophes* et » partisan de tous les livres qui attaqueront

» les superstitions populaires et le faux zèle qui
» voudra s'y opposer.

» Voilà un petit projet que je soumets à
» l'examen du patriarche de Ferney ; c'est à
» lui, comme père des fidelles, de le rectifier
» et de l'exécuter.

» Le patriarche m'objectera peut-être ce *qu'on*
» *fera des evêques* ; je lui réponds qu'il n'est pas
» temps d'y toucher, qu'il faut commencer par
» détruire ceux qui soufflent l'embrasement du
» fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple
» sera refroidi, *les évêques deviendront de petits*
» *garçons dont les souverains disposeront par la*
» *suite des temps comme ils voudront.* »

De pareils conseils étoient trop du goût de Voltaire, pour qu'il ne sût pas les apprécier. Aussi répondit-il au roi de Prusse : « Votre idée
» d'attaquer par les moines *la superstition chris-*
» *ticole*, et d'un grand capitaine. Les moines une
» fois abolis, l'erreur est exposée au mépris uni-
» versel. On écrit beaucoup en France sur cette
» matière, tout le monde en parle ; mais on n'a
» pas cru cette affaire assez mûre. On n'est pas
» assez hardi en France ; les dévots ont encore
» du crédit. » (*Lettre du* 5 *Avril* 1767.)

Quand on a lu ces lettres, il n'est plus temps de demander à quoi servoient dans l'Eglise catholique tous ces corps religieux. Il n'est que trop vrai que plusieurs avec le temps étoient déchus de leur première ferveur ; mais dans leur état même de décadence, Frédéric appliquant toute sa politique à rechercher les causes qui retardent encore les progrès de ses complots contre le Christianisme, voit les plus grands obstacles dans le zèle, l'exemple, les leçons de ces corps ; il ne croit pas qu'on puisse abattre l'édifice de l'Eglise jusqu'à ce que ce rempart ait été renversé. Voltaire à cette idée reconnoît un grand capitaine qui signale tout l'art des guerriers contre la *superstition christicole*, comme il l'a signalé dans

ses longues guerres contre l'Autriche et la France. Ils étoient donc encore utiles à quelque chose, ces corps tant accusés d'ignorance et d'oisiveté; ils étoient une véritable barrière contre l'impiété. Frédéric en est si persuadé, que cinq mois après il revient et insiste pour qu'on renverse cette barrière avant que d'attaquer directement les Evêques et le corps de la place, alors même que l'incrédulité et le philosophisme ont occupé les avenues du trône.

Le 29 Juillet 1775, Voltaire lui écrit : « Nous » espérons en France, que la philosophie qui » est *auprès du trône* sera *bientôt dedans*. Mais » ce n'est qu'une espérance. Elle est souvent » trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à » soutenir l'erreur et la sottise ; il y a tant de » dignités et de richesses attachées à ce métier, » qu'il est à craindre que les hypocrites ne l'em- » portent sur les sages. Votre Allemagne elle- » même n'a-t-elle pas fait des Souverains de » vos principaux Ecclésiastiques? quel est l'Elec- » teur et l'Evêque parmi vous qui prendra le » parti de la raison contre une secte qui lui donne » quatre à cinq millions de rente? »

Frédéric ne vouloit pas encore de cette attaque directe contre les Evêques; mais toujours opinant pour la guerre aux corps religieux, il répondit à Voltaire :

« Tout ce que vous me dites de nos Evêques » Teutons n'est que trop vrai. Ce sont des » porcs engraissés des dixmes de Sion (telle » est constamment l'honnêteté ou la grossièreté » des conjurés sophistes, dans les secrets qu'ils » se communiquent) ; mais vous savez aussi » que dans le Saint Empire Romain, l'ancien » usage, la bulle d'or, et *telles autres antiques* » *sottises*, font respecter les abus établis. On les » voit, on lève les épaules, et les choses con- » tinuent leur train.

» Si l'on veut diminuer le fanatisme, *il ne*

» *faut pas d'abord toucher aux évêques ;* mais si
» l'on parvient à diminuer les moines, sur-
» tout les ordres mendians, le peuple se refroi-
» dira. Celui-là moins superstitieux, permettra
» aux puissances de *ranger les évêques* selon qu'il
» conviendra au bien de leur état. *C'est la seule*
» *marche à suivre. Miner sourdement* et sans bruit
» l'édifice de la déraison, c'est l'obliger à s'écrou-
» ler de lui-même. » (*Lettre du* 13 *Août* 1775.)

J'ai annoncé que les moyens des conjurés ajouteroient aux preuves que j'ai données de l'existence de la conjuration et de son objet, je ne sais plus ce qu'il faudroit entendre par ces mots de *conspiration antichrétienne*, si l'historien ne la voit pas dans toutes les confidences mutuelles dont je recueille avec attention les expressions mêmes. Qu'est-ce qu'une conspiration, si on ne la voit pas dans cette *marche à suivre pour miner sourdement l'édifice* de cette religion qu'on se plaît à désigner sans cesse sous les noms de *superstition christicole*, de fanatisme, de déraison, pour arriver par-là successivement à la perte des premiers pontifes, pour détacher insensiblement les peuples de tout attachement à l'Evangile ? Qu'est-ce-donc qu'une conspiration, si on n'en veut point voir dans tous ces conseils secrets, que la distance des lieux n'empêche pas d'arriver perpétuellement de Ferney à Berlin, de Berlin à Paris en passant par Ferney ? Eh ! quel lecteur assez peu clairvoyant pour ne pas entendre le langage et concevoir l'objet de tous ces conseils ; pour supposer encore que par l'établissement de la raison les conjurés n'entendent pas l'abolition de tout christianisme ? N'est-il pas même bien étonnant que déjà les conjurés s'expliquassent si clairement sur cet objet de leur complot et sur les moyens qu'ils combinoient entre eux pour le remplir ?

Projet Au reste, Voltaire avoit raison de répondre

à Frédéric qu'on s'occupoit beaucoup en France de la destruction des corps religieux. Depuis l'expulsion des Jésuites, ce projet se poursuivoit efficacement par des hommes chers aux conjurés dans le ministère. On commença d'abord par reculer le terme de la profession religieuse jusqu'à l'âge de vingt-un ans; les ministres avoient même voulu en exiger vingt-cinq. C'étoit dire à-peu-près, que sur cent jeunes gens appelés à cet état, à peine un ou deux pourroient-ils suivre leur vocation, puisque peu de parens auroient consenti à voir leurs enfans arrivés à cet âge sans se décider et se former pour un autre état. Les réclamations des ames pieuses obtinrent que l'âge fixé pour l'émission solennelle des vœux fût celui de dix-huit ans pour les religieuses, et de vingt-un pour les religieux. L'édit n'en fut pas moins regardé par bien des personnes comme une atteinte au droit des citoyens, qui certainement doivent avoir celui de se consacrer à Dieu dans l'état où leur conscience les appelle, et de se dérober aux dangers des passions dans l'âge où elles se développent avec plus d'activité. On y vit sur-tout une atteinte à l'idée d'un Dieu qui a droit au sacrifice de ceux qu'il veut former de bonne heure aux vertus religieuses; aux droits de l'Eglise, à qui seule il semble appartenir de fixer ce qui regarde les engagemens religieux, et qui dans le dernier Concile écuménique avoit elle-même marqué l'âge de 16 ans et au-dessus, comme un terme auquel les jeunes gens avoient toute la connoissance et la liberté requises pour contracter cet engagement, et qui d'ailleurs accordoit toujours cinq ans pour ceux et celles qui voudroient réclamer contre leur engagement, comme n'ayant pas eu toute la liberté qu'elle exige elle-même pour accepter les vœux de la religion. (*voyez là-dessus le discours de Chapelain.*) Il eût été ridicule en France d'objecter que cette profession privoit l'état de

qu'on suit en France sur les Religieux.

ses sujets. Dans les idées de la religion, des hommes consacrés plus spécialement aux œuvres de piété, à l'édification et à l'instruction des peuples, ne sont point inutiles aux Nations. Il étoit d'ailleurs visible que la France, malgré le nombre de ses couvens, avoit constamment une population plus considérable que la plupart des autres états. Elle comprenoit sur-tout un grand nombre de célibataires mondains sur lesquels les lois auroient dû fixer leur attention, avant que de parler des pertes qu'elle pouvoit faire par le célibat religieux. Ces réclamations furent inutiles; le temps de la profession religieuse fut reculé à 21 ans pour les hommes. Ce qu'on avoit prévu, et ce que désiroient les ministres conduits par les sophistes, arriva. Dans un très-grand nombre de colléges où les Jésuites furent mal remplacés, les jeunes gens privés d'une éducation plus soignée, livrés ensuite à leurs passions, ou bien croyant perdre les années qu'il auroit fallu attendre pour entrer en religion, ne pensèrent presque plus à cet état. Ceux que l'on recevoit encore, y entroient, les uns uniquement pressés par la misère pour y trouver du pain plutôt que pour y servir Dieu; les autres, avec des penchans et des vices, avec des habitudes trop formées pour se plier aisément à la règle. Il y avoit déjà bien des abus dans les cloîtres. Ils allèrent croissant. A mesure que d'un côté le nombre des religieux diminuoit, la ferveur de l'autre se perdoit, les scandales augmentoient. C'étoit là précisément ce que vouloient les ministres pour avoir des prétextes de suppression, ce que vouloient bien plus encore les sophistes leurs maîtres, qui d'ailleurs ne cessoient de répandre une foule de livres dont tout l'objet étoit de verser à pleins torrens le ridicule, le sarcasme et le mépris sur les cénobites.

Brienne. Celui qui seconda le mieux ici l'intention des

conjurés, fut un homme qui étoit venu à bout de faire croire à ses confrères mêmes qu'il avoit quelque aptitude pour le gouvernement, et qui a fini par se faire placer au nombre des ministres que l'ambition a rendus imbécilles. Cet homme étoit Brienne, archevêque de Toulouse, puis archevêque de Sens, puis ministre principal, puis apostat public, et mort dans un mépris, dans une exécration qui égale au moins celle que l'univers a aujourd'hui pour Necker. Brienne tout honni, tout abhorré qu'il est, n'est pas encore au point de l'infamie qu'il mérite. On ne sait pas qu'il fut l'ami, le confident de d'Alembert, et qu'il fut dans l'Eglise tout ce qu'auroit pu être d'Alembert archevêque dans une assemblée de commissaires chargés de réformer les corps religieux.

poursuivant le projet contre les Religieux.

Le clergé avoit cru devoir s'occuper de cette réforme à faire dans les maisons religieuses, pour y rétablir leur première ferveur. La Cour fit semblant de se prêter à cette intention; elle nomma des conseillers d'état pour délibérer sur cet objet avec les évêques de la commission appelée des réguliers. Il arriva ce qu'on pouvoit attendre d'un mélange bizarre d'hommes qui apportoient dans un pareil conseil les vues du siècle, et de prélats qui ne devoient y apporter que les vues de l'église. Les intentions se croisèrent souvent; on convint cependant ou l'on crut convenir de divers articles. Plusieurs évêques se dégoutèrent et abandonnèrent la commission; il s'en forma une nouvelle (*), composée de M. de Dillon, archevêque de Narbonne; de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix; de M. de Cicé, archevêque de Bordeaux, et enfin du fameux Brienne, archevêque de Toulouse.

(*) On a été surpris de me voir parler d'une *Nouvelle* Commission sur les Réguliers; on observe qu'il n'y en avoit eu qu'une. Je n'avois pas cru qu'il fallût un arrêt

Le premier de ces commissaires, avec de la noblesse dans son maintien et de la majesté dans son éloquence, étoit mieux fait pour représenter dignement le Roi aux états de Languedoc, que St. François ou St. Benoit, dans une commission de religieux. Aussi ne voit-on pas qu'il se soit beaucoup occupé de cet objet.

M. de Boisgelin, avec tous les talens qu'il a développé à l'Assemblée appelée nationale, avec le zèle qu'il a manifesté pour les droits de l'Eglise dans l'établissement et le maintien d'un état consacré à la perfection évangélique, pouvoit apporter à cette commission les intentions de l'ordre, et donner des conseils que la Cour n'avoit pas l'intention de suivre.

Quant à M. de Cicé, depuis garde des sceaux de la Révolution, si la sanction donnée, si les sceaux apposés par sa main aux décrets constitutionnels, démontrent qu'il pouvoit être trompé, son repentir et ses rétractations sont une preuve que son cœur auroit moins secondé des projets destructeurs, s'il les eût mieux connus.

Intelligence de Brienne et d'Alemb.

Dans cette commission des réguliers, Brienne avoit seul l'oreille des ministres, leur secret et celui de d'Alembert. Celui-ci, en revanche, savoit si bien tout ce que les conjurés pouvoient attendre de services du prélat philosophe, qu'au moment où Brienne fut agrégé à l'Académie Françoise, d'Alembert se hâta de l'annoncer en ces termes au chef des conjurés : « Nous avons » en lui un très-bon confrère qui sera certaine-

---

du Conseil ou un décret de l'Académie pour appeler *Nouvelle* une Commission qui se compose de nouveaux Membres. Quoi qu'on en ait dit encore, je n'ai pas nommé, parmi ces Membres, un seul Prélat qui n'en ait été. Quelques-uns, il est vrai, n'en furent que bien peu de temps ; mais c'est ce qui prouve tout ce que j'ai voulu dire dans cet article, qu'ils n'étaient pas hommes à seconder l'impiété de Brienne.

» ment utile aux lettres et *à la philosophie*, » pourvu que la philosophie ne lui lie pas les » mains par un excès de licence, ou que le » cri général ne l'oblige pas d'agir contre son » gré. » (*Lett. du* 30 *Juin et* 21 *Déc.* 1770.) Autant eût valu dire : nous avons dans Brienne un homme qui pense comme nous et qui sera pour nous, pour nos complots, tout ce que je serois moi-même, en cachant mon jeu, si j'étois à sa place.

D'Alembert se connoissoit en confrères ; il se tenoit si sûr de celui-ci, que Voltaire ayant cru pouvoir se plaindre du monstrueux prélat, d'Alembert n'hésita pas à répondre : « Je vous demande » en grace de ne point précipiter votre juge- » ment. —— Je gagerois *cent contre un* qu'on vous » en a imposé ou qu'on vous a du moins fort » exagéré ses torts. Je connois trop sa façon de » penser pour n'être pas sûr qu'il n'a fait en » cette occasion que ce qu'il n'a pas pu abso- » lument se dispenser de faire. » (*Lett. du* 4 *Déc.* 1770.)

Les plaintes de Voltaire venoient d'un mandement publié par Brienne contre l'adepte Audra, qui, professeur public, donnoit à Toulouse les leçons de l'impiété même pour celle de l'histoire. D'après les recherches faites par d'Alembert, il se trouva que Brienne, en faveur de cet adepte, avoit « résisté pendant un an entier aux clameurs » du Parlement, des Evêques, de l'assemblée » du Clergé, » et qu'il avoit absolument fallu lui *forcer la main* pour empêcher la jeunesse de son diocèse de recevoir de pareilles leçons ; aussi l'apologiste ajoutoit-il : « Ne vous laissez » donc pas prévenir contre Brienne, et soyez » sûr encore une fois que jamais la raison » (notre raison à nous) n'aura à s'en plaindre. » (21 *Déc.* 1770.)

Tel étoit l'hypocrite scélérat ou l'adepte mitré que l'intrigue étoit venue à bout de faire entrer

dans une commission établie pour la réforme des ordres religieux. Il sut en faire une commission de désordre et de destruction. Appuyé du ministère, et se jouant des autres Evêques de la commission appelée des réguliers, il attira tout à lui, il domina seul dans cette prétendue réforme.

Moyens et succès de Brienne contre les religieux.

A l'édit qui reculoit la profession religieuse, il en fit ajouter un nouveau pour supprimer tous les couvens des villes qui n'auroient pas au moins vingt religieux, et ailleurs tous ceux où il s'en trouveroit moins de dix, sous le prétexte spécieux que la règle s'observoit mieux avec un plus grand nombre. Les Evêques, le Cardinal de Luynes sur-tout, furent obligés de représenter les services que nombre de petits couvens rendoient dans les campagnes, soit pour aider les curés, soit pour les suppléer. Malgré ces réclamations, les prétextes ne manquèrent pas; Brienne se prêta si bien aux vues des sophistes conjurés, qu'avant la révolution il y avoit déjà en France quinze cents couvens de supprimés. Il s'y prenoit de manière à n'avoir bientôt plus besoin de suppression. A force d'accueillir et de solliciter lui-même les plaintes des jeunes contre les anciens, des inférieurs contre les supérieurs; à force de gêner, de contrarier les élections des supérieurs, il semoit et nourrissoit la division, le désordre et l'anarchie dans les cloîtres. D'un autre côté, ses confrères les sophistes inondoient le public de tant de libelles contre les moines, ils étoient venus à bout de les rendre si ridicules, qu'à peine se présentoit-il quelques nouveaux sujets pour remplacer les morts. De ceux qui restoient, les uns étoient honteux *de porter une robe couverte d'opprobre* (Voltaire, 159 lett. au R. de P.); et d'autres, excédés par les tracasseries de Brienne, demandoient eux-mêmes leur suppression.

Le philosophisme et les principes de liberté, d'égalité s'introduisoient même dans plusieurs de

ces maisons, avec tous les désordres qu'ils entraînent naturellement. Les bons religieux, les anciens sur-tout, versoient des larmes de sang sur ces persécutions de Brienne. Encore quelques années, et il auroit fait à lui seul en France tout ce que Frédéric et Voltaire avoient projeté contre l'existence des corps religieux. Leur décadence étoit on ne peut pas plus sensible dans une foule de maisons : c'étoit un prodige qu'il en restât encore de ferventes. Ç'a été un bien plus grand prodige encore, que la foi du plus grand nombre de ces moines se soit ranimée précisément aux jours de la révolution, parmi ceux mêmes qui avoient demandé auparavant leur suppression. Je sais, à ne pouvoir pas en douter, que le nombre de ceux-ci étoit au moins le triple de ceux qui ont fait le serment constitutionnel. Le moment de l'apostasie les a effrayés : la persécution souterraine de Brienne les avoit ébranlés ; la persécution ouverte de l'assemblée nationale les ranima, en leur montrant à quoi tendoit une suppression méditée depuis long-temps, comme un des grands moyens philosophiques pour arriver à la perte absolue du christianisme.

Ses moyens inutiles auprès des religieuses.

Voltaire et Frédéric ne vécurent pas assez long-temps pour voir leur projet consommé en France ; mais Brienne le vit, et quand il voulut s'en faire honneur il n'en receuillit que l'opprobre : le remords et la honte l'emportèrent où l'attendoient ceux qui l'avoient conçu. Son impiété et ses complots s'étoient aussi étendus contre les vierges consacrées à la vie religieuse ; mais il échoua complètement contre cette précieuse portion de l'église. Celles-ci étoient pour la plupart sous l'inspection immédiate des Evêques, qui ne lui auroient pas permis d'aller aussi semer les divisions et l'anarchie parmi ces saintes filles, et qui apportoient le plus grand soin dans le choix des hommes auxquels leur direction étoit confiée. L'âge de leur profession n'avoit pas d'ailleurs été

assez reculé pour donner aux passions le temps de se fortifier. Leur éducation se faisoit dans l'intérieur même des couvens, à l'exception de celles qui se dévouoient au service des pauvres, des malades, et dont la charité, la modestie étoient, au milieu du monde, un spectacle digne des anges. Les autres, retirées dans leurs saintes maisons y trouvoient un asile inaccessible à la corruption des mœurs et de l'impiété. Brienne eut beau chercher comment il ôteroit encore à l'église cette ressource, les prétextes même lui manquoient.

Pour diminuer le nombre des vraies religieuses, il imagina qu'elles auroient moins de novices quand il auroit établi et multiplié une autre espèce d'asile, que son intention étoit de rendre moitié mondain, moitié religieux. Il multiplia ces chanoinesses dont la règle semble moins exiger de ferveur, parce qu'elle laisse plus de liberté pour communiquer avec le monde.

Par une sottise inexprimable, si elle n'avoit pas eu son objet secret, il exigea des quartiers de noblesse pour entrer dans ces asiles auxquels il appliquoit ces fondations qui appartenoient auparavant à tous les ordres de citoyens. On eût dit qu'il vouloit à la fois rendre les vraies religieuses méprisables à la noblesse, et la noblesse elle-même odieuse aux autres citoyens, en lui appliquant exclusivement des fondations auxquelles tous avoient le même droit, faute que l'on faisoit aussi en destinant les mêmes fonds à des chanoines nobles.

Ces sortes de réflexions n'entroient pas dans la tête de Brienne. Il tendoit ses embûches et d'Alembert sourioit, se flattant que bientôt on n'auroit plus ni chanoinesses ni religieuses. Ici toutes les ruses de l'un et de l'autre furent insuffisantes. Les unes et les autres ont déjoué le projet de l'impie. Il fallut tout le despotisme des constituans pour tirer de leurs maisons et de leurs

cellules ces saintes filles, dont la piété et la constance font l'honneur de leur sexe, et avec les martyrs de Septembre, la partie la plus belle de la révolution. Jusqu'à ces décrets dignes de Néron, ni le nombre des religieuses, ni leur ferveur n'étoient diminuées. Mais enfin l'assemblée dite nationale et constituante envoya ses décrets, ses satellites et même ses canons; trente mille religieuses furent chassées de leurs couvens, malgré un autre décret de la même assemblée qui promettoit de les y laisser mourir en paix. Il n'y eut plus alors en France ni maisons de religieux ni maisons de religieuses. Depuis plus de quarante ans le projet de leur destruction avoit été dicté par le philosophisme aux ministres même d'un Roi très-chrétien. Au moment de la consommation il n'existoit plus de ministres du Roi très-chrétien. Le Roi étoit lui-même aux tours du Temple. L'objet tant recherché par l'abolition des ordres religieux étoit déjà rempli. La religion souffroit dans ses ministres la plus atroce des persécutions; mais pour arriver à ce triomphe, les conjurés, dans ce long intervalle d'années, avoient employé d'autres moyens que j'ai à faire connoître.

Projets contre les religieux terminés par l'Assemblée Nationale.

CHAPITRE VII.

Quatrième moyen des Conjurés. Colonie de Voltaire.

Objet de cette colonie.

DANS le temps même où les conjurés étoient si occupés de l'abolition des Jésuites et de tous les corps religieux, Voltaire méditoit un projet qui devoit donner à l'impiété même ses apôtres et ses propagandistes. C'est aux années 1760 et 1761, qu'il semble avoir eu les premières idées de ce nouveau moyen d'arriver enfin à l'extirpation du christianisme. « Seroit-il possible, » écrivit-il alors à d'Alembert, que cinq ou six » hommes de mérite qui s'entendroient ne » réussissent pas, après les exemples que nous » avons de douze faquins qui ont réussi. » (70 *Lett. an* 1760.) L'objet de cette réunion s'explique et se développe dans une autre lettre que j'ai déjà citée, et dans laquelle il dit : « Que » les philosophes véritables fassent une confré- » rie comme les Franc-maçons, qu'ils s'assem- » blent, qu'ils se soutiennent, et qu'ils soient » fidelles à la confrérie, et alors je me fais brûler » pour eux. Cette académie secrète vaudra mieux » que celle d'Athènes et toutes celles de Paris. » Mais chacun ne songe qu'à soi, et on oublie » que le premier des devoirs est *d'écraser l'in-* » *fame.* » (85 Lett. à d'Alemb., an 1761.)

Frédéric seconde le projet.

Les conjurés n'avoient pas oublié ce premier des devoirs, mais ils éprouvoient des obstacles. La religion trouvoit encore en France des défenseurs zélés; Paris ne sembloit pas encore un asile assuré pour une pareille association. Il paroît que Voltaire fut pour quelque temps obligé d'y renoncer. Il reprit cependant son projet quelques années après; il se tourna vers Frédéric pour l'exécution, et lui proposa, dit l'éditeur

même de leur correspondance, « d'établir à » Clèves une petite colonie de philosophes François, qui pourroient y dire librement la vérité, *sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlemens.* » Frédéric répondit à cette proposition avec tout le zèle que le nouveau fondateur pouvoit espérer de la part du sophiste couronné. « Je vois, lui dit-il, que vous avez à » cœur l'établissement de la petite colonie dont » vous m'avez parlé. . . . Je crois que le moyen » le plus simple seroit que ces gens (ou bien » vos associés) envoyassent à Clèves, pour voir » ce qui seroit à leur convenance, et de quoi » je puis disposer en leur faveur. » (*Lett. du 24 Octob.* 1765.)

Il est fâcheux que plusieurs des lettres de Voltaire sur cet objet, se trouvent supprimées dans sa correspondance. Mais celles de Frédéric suffisent pour nous montrer Voltaire constant dans son projet, revenant à la charge et insistant avec une ardeur dont on ne peut douter, quand on voit le premier répondre de nouveau : « vous » me parlez d'une colonie de philosophes qui » se proposent de s'établir à Clèves. Je ne m'y » oppose point, je puis leur accorder tout ce » qu'ils demandent, au bois près, que le séjour » de leurs compatriotes a presque entièrement » détruit dans ces forêts. Toutefois à condition » qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant, ils observent la » décence dans leurs écrits. » (146 *Lett. an* 1766.)

Lorsque nous en serons à la conspiration antimonarchique, nous verrons ce que Frédéric entend ici par ceux qui doivent être ménagés. Quant à cette décence à observer, elle devoit être un moyen de plus pour arriver au grand objet de la nouvelle colonie, sans révolter les esprits, par des éclats qui pouvoient nuire aux conjurés eux-mêmes, et qui auroient néces-

sité la politique à réprimer leur hardiesse ou leur impudence.

En sollicitant auprès du roi de Prusse les secours et la protection dont les nouveaux apôtres de l'impiété auroient besoin, pour faire en toute sureté la guerre à la religion, Voltaire s'occupoit ailleurs à recruter des hommes dignes d'un tel apostolat. Il étoit prêt à se sacrifier lui-même, pour se mettre à leur tête, tous les délices de Ferney. « Votre ami persiste toujours dans son » idée, écrivoit-il à Damilaville; il est vrai, » comme vous l'avez dit, qu'il faudra l'arracher » à bien des choses qui font sa consolation et » qui sont l'objet de ses regrets; mais il vaut » mieux les quitter par philosophie que par la » mort. Tout ce qui l'étonne, c'est que plu- » sieurs personnes n'aient pas formé de con- » cert cette résolution. Pourquoi un certain » baron philosophe ne viendroit-il pas travailler » à l'établissement de cette colonie? Pourquoi » tant d'autres ne saisiroient-ils pas une si belle » occasion? »

Par cette même lettre, on voit que Frédéric n'étoit pas le seul prince que Voltaire eût déjà fait entrer dans ce projet; car il ajoute: « Votre » ami a reçu depuis peu, chez lui, deux prin- » ces souverains, qui pensent entièrement comme » vous. L'un d'eux offriroit une ville, si celle » concernant le grand ouvrage n'étoit pas conve- » nable. » (*Lett. du* 6 *Août* 1766.)

Le temps où Voltaire écrivoit cette lettre, étoit précisément celui où le Landgrave de Hesse-Cassel venoit de payer son hommage à l'idole de Ferney. La date du voyage et la conformité de sentimens, nous laissent peu de doute que ce ne fût ce même prince qui se chargeoit de fournir une ville à la colonie antichrétienne, supposé que Clèves ne fût pas convenable. (*Voy. la lett. du Landgrave*, 9 *Sept.* 1766.)

Cependant

Cependant les apôtres du nouveau messie, quelque fût leur zèle pour le grand ouvrage, ne se montroient pas également prêts aux mêmes sacrifices. D'Alembert qui jouoit dans Paris le premier rôle auprès des philosophes, sentoit qu'il ne seroit auprès de Voltaire qu'une divinité subalterne. Ce Damilaville, leur ami commun, et que Voltaire peint lui-même comme haïssant Dieu; ce Damilaville étoit un personnage nécessaire à Paris pour le secret de la correspondance. Diderot et ce certain baron philosophe, et les autres adeptes trouvoient en France des jouissances que ne leur offroient pas les villes Allemandes. Tant de lenteurs déconcertoient Voltaire; il essaya de réchauffer l'ardeur des conjurés. Pour les piquer d'honneur, il écrivit: « Six ou sept cent mille huguenots ont abandonné » leur patrie *pour les sottises de Jean Chauvin*, » et il ne se trouvera pas douze sages qui fas» sent le moindre sacrifice à la raison universelle » qu'on outrage. » (*Lett. à Damilaville*, 18 *Août même année.*)

Froideur des Conjurés pour cette Colonie.

Pour leur représenter qu'il ne manquoit plus de leur part que de consentir au grand œuvre, il écrivit encore: « Tout ce que je puis vous » dire aujourd'hui par une voie sûre, c'est que » tout est prêt pour l'établissement de la manu» facture. Plus d'un prince en disputeroit l'hon» neur; et des bords du Rhin jusques à l'Oby, » Tomplat, (c'est-à-dire le Platon Diderot) » trouveroit sureté, encouragement et hon» neur. »

Crainte que cet espoir ne suffît pas pour décider les conjurés, c'est alors que Voltaire rappeloit le grand objet de la conjuration. C'est alors que, pour faire passer dans leurs cœurs toute la haine qui enflammoit le sien contre le Christ, il ajoutoit, il leur crioit, il leur répétoit; *écrasez donc l'infame, écrasez l'infame, écrasez l'infame.* (Lett. au même, 25 Août, même année).

Regrets de Voltaire sur sa Colonie.

Des sollicitations, des instances si vives, si pressantes ne l'emportèrent pas sur les attraits de Paris. Cette même raison, qui disoit à Voltaire de sacrifier jusques aux délices de Ferney pour aller aux fonds de l'Allemagne, consacrer ses écrits et ses jours à l'extinction du christianisme, disoit aux adeptes qu'il falloit savoir unir le zèle à tout ce que le monde, et à ce que Paris sur-tout leur offroit de plaisirs. Il fallut donc enfin renoncer à l'espoir d'expatrier ces apôtres. Pour concevoir combien Voltaire y fut sensible, il faut l'entendre s'en exprimer lui-même, trois ou quatre ans encore après ce défaut de succès : « J'avouerai, écrivit-il alors à » Frédéric, que j'ai été si fâché et si honteux du » peu de succès de la transmigration de Clèves, » que je n'ai osé, depuis ce temps-là, présenter » aucune de mes idées à votre Majesté. Quand » je songe qu'un fou et qu'un imbécille, comme » St. Ignace, a trouvé une douzaine de prosé- » lites qui l'ont suivi, et que je n'ai pu trouver » trois philosophes, j'ai été tenté de croire que » la raison n'étoit bonne à rien. (*Novembre* 1769.) » Je ne me consolerai jamais de n'avoir pu » exécuter ce dessein. C'étoit-là où je devois » achever ma vieillesse. » (12 *Octobre* 1770.)

Nous verrons dans ces mémoires qu'au moment où Voltaire se plaignoit si amèrement de la froideur des conjurés, ils ne méritoient rien moins que ces reproches.

D'Alembert sur-tout avoit bien d'autres projets à suivre. Au lieu d'expatrier ses adeptes, au lieu de s'exposer à perdre sa dictature, il se plaisoit sur-tout à leur ménager dans Paris les honneurs du Palladium, dont il avoit su accaparer l'empire. Nous le verrons même en son temps, avec les élus des adeptes, suppléer abondamment à ce projet. La manière seule dont il s'y prit pour ériger le Lycée François en une vraie colonie de conjurés, devoit suffire pour consoler Voltaire.

CHAPITRE VIII.

Cinquième moyen des Conjurés. Honneurs Académiques.

LA protection que les Rois accordoient aux sciences et aux arts, valoit aux gens de lettres une estime qu'ils surent mériter, tant qu'on les vit se tenir dans leur sphère, et que l'abus des talens ne les tourna ni contre la réligion ni contre la politique. L'Académie Françoise étoit sur-tout devenue en ce genre, le siége de l'honneur, le grand objet de l'émulation des orateurs, des poëtes, de tous les écrivains distingués dans la carrière de l'histoire ou dans tout autre genre de littérature Françoise. Corneille, Bossuet, Racine, Massillon, la Bruyère, La Fontaine, tous les auteurs enfin qui avoient illustré le règne de Louis XIV, s'étoient fait une gloire d'être admis à siéger dans ce sanctuaire des lettres. Les mœurs et les lois sembloient avoir pourvu à ce que les impies ne vinssent jamais le profaner. Toute marque publique d'incrédulité devoit être un titre d'exclusion, et le fut encore long-temps sous le règne de Louis XV. Le fameux Montesquieu s'étoit vu lui-même repoussé, à cause des soupçons que certains articles de ses lettres Persanes autorisoient sur son orthodoxie. Il fallut, pour être admis, désavouer l'impiété et témoigner des sentimens plus religieux. Voltaire a prétendu que Montesquieu avoit trompé le cardinal de Fleury pour le faire consentir à son admission; qu'il lui avoit présenté une nouvelle édition des lettres Persanes, dont on avoit eu soin de supprimer tout ce qui pouvoit autoriser l'opposition de ce premier ministre. Cette supercherie étoit indigne de Montesquieu; il paroît qu'on n'exigea

Premier objet des Académies.

de lui qu'un repentir, dont il donna, au moins dans la suite, des marques sincères.

Boindin, dont l'incrédulité ne laissoit pas lieu à l'examen, avoit été absolument rejeté par cette Académie, quoiqu'il eût été admis dans plusieurs autres. Voltaire avait aussi long-temps été repoussé; il n'avait triomphé des obstacles que par de grandes protections, et par ces moyens d'hypocrisie que nous le verrons conseiller aux autres. D'Alembert qui savoit tout prévoir, avoit eu soin de ne pas s'afficher avant que d'être admis: mais déjà les adeptes que l'incrédulité avoit à la Cour et parmi les ministres, commençoient à élargir les voies. D'Alembert s'apperçut qu'il ne seroit pas impossible de changer, avec le temps, les titres d'exclusion; et qu'à force d'intrigues, cette même Académie, qui d'abord rejetoit les impies, pourroit bien un jour ne s'ouvrir que pour eux, ou n'offrir ses fauteuils, ses honneurs qu'à ceux des adeptes que leurs productions auroient rendus dignes de s'asseoir près de lui, de partager les secrets du complot. Les petites intrigues, son vrai champ de bataille, le rendoient tout-à-fait propre à diriger l'admission des nouveaux membres. Il réussit si bien, qu'à la fin de sa vie le titre d'académicien se confondoit, à peu de choses près, avec celui d'incrédule. D'Alembert ne fut pas toujours aussi heureux qu'il l'eût voulu sur cet objet; mais la trame ourdie entre Voltaire et lui pour l'admission de Diderot, suffira pour prouver l'avantage que les conjurés se flattoient de trouver dans ce nouveau moyen d'accréditer l'impiété.

Projet de d'Alembert sur les Académies.

Intrigues pour Diderot.

D'Alembert avoit fait les premières propositions; Voltaire les reçut comme un homme qui en concevoit toute l'importance. Il répondit: « Vous voulez que Diderot entre à l'Académie, » et il faut en venir à bout. » L'approbation du choix appartenoit au Roi, et d'Alembert craignoit l'opposition du ministère. Ce fut alors que

Voltaire lui dit tout ce que le philosophisme pouvoit attendre de Choiseul ; qu'il assura, qu'il répéta que ce ministre, loin de barrer de semblables complots, se feroit un mérite de les servir. « En un mot, ajoutoit-il, il faut mettre » Diderot à l'Académie ; c'est la plus belle ven» geance qu'on puisse tirer de la pièce contre les » philosophes. L'Académie est indignée contre le » Franc de Pompignan. Elle lui donnera avec » plaisir ce soufflet à tour de bras. — Je ferai » un feu de joie lorsque Diderot sera nommé. » Ah ! qu'il seroit doux de recevoir à la fois » Diderot et Helvétius ! » (*Lett. du* 9 *Juillet* 1760.)

Ce triomphe eût été aussi doux pour d'Alembert qu'il pouvoit l'être pour Voltaire, mais d'Alembert étoit sur les lieux ; il voyoit plus d'obstacles à la Cour, sur-tout de la part du Dauphin, de la Reine et du Clergé. Aussi répliqua-t-il : « J'aurois plus d'envie que vous de voir Diderot » à l'Académie. *Je sens tout le bien qui en résul» teroit pour la cause commune* ; mais cela est » plus impossible que vous ne pouvez l'ima» giner. » (*Lett. du* 18 *Juillet* 1760.)

Voltaire bien instruit que Choiseul et la marquise de Pompadour avoient déjà remporté sur le Dauphin bien d'autres victoires, ordonna à d'Alembert de ne pas désespérer. Il se met lui-même à la tête de l'intrigue ; il espère sur-tout beaucoup de la courtisane en faveur. « Il y a plus, » dit-il, il se peut qu'elle se fasse un mérite et » un honneur de soutenir Diderot : qu'elle désa» buse le Roi sur son compte, et qu'elle se plaise » à confondre une cabale qu'elle méprise. » (*Lett. du* 14 *Juillet, même année.*) Ce que d'Alembert ne peut essayer par lui-même auprès du ministre, Voltaire le recommande aux courtisans, et sur-tout au comte d'Argental. « Mon divin ange, » dit-il à celui-ci, mettez Diderot de l'Académie ; » c'est le plus beau coup qu'on puisse faire dans » la partie que la raison joue contre le fanatisme

» et la sottise (traduisez : dans la guerre que le » philosophisme fait à la religion et à la piété) ; » imposez pour pénitence au duc de Choiseul » de faire entrer Diderot à l'Académie. » (15 *Juin* 1761.)

Voltaire appelle encore à son secours le secrétaire de l'Académie ; il prescrit à Duclos comment il faut s'y prendre pour faire réussir le mémoire en faveur de l'adepte à recevoir. « Ne pourriez-vous pas représenter ou faire représenter » combien un tel homme vous devient nécessaire » pour la perfection d'un ouvrage nécessaire ? » Ne pourriez-vous pas, *après avoir sourdement* » *établi cette batterie*, vous assembler *sept à huit* » *élus*, et faire une députation au Roi pour lui » demander M. Diderot comme le plus capable » de concourir à votre entreprise ? M. le duc de » Nivernois ne vous seconderoit-il pas dans ce » projet ? Ne pourroit-il pas même se charger » de porter avec vous la parole ? Les dévots » diront que Diderot a fait un ouvrage de mé» taphysique qu'ils n'entendent pas ; il n'a *qu'à* » *répondre qu'il ne l'a point fait, et qu'il est bon* » *catholique : il est si aisé d'être catholique !* » (Lett. du 11 Août, même année.)

Le lecteur et l'historien même pourroient s'étonner de voir ici Voltaire mettre tant d'importance, employer tant d'intrigues, appeler à la fois les ducs, les courtisans et ses confrères, et ne pas rougir même de conseiller la lâche hypocrisie, la vile dissimulation, pour la simple admission d'un de ses conjurés à l'Académie Françoise ; mais que le lecteur et l'historien pèsent ces paroles de d'Alembert : *Je sens tout ce qu'il en résulteroit pour la cause commune*, ou bien pour la guerre que nous et nos adeptes avons vouée au christianisme, et toutes ces machinations pour un semblable objet seront aisées à expliquer. Admettre en effet à cette Académie l'homme publiquement reconnu pour le plus hardi des

incrédules, n'étoit-ce pas mettre le sceau à la faute que le gouvernement avoit déjà faite, en se laissant tromper par les hypocrites démonstrations de d'Alembert et de Voltaire? N'étoit-ce pas ouvrir la porte des triomphes littéraires à l'impiété la plus scandaleuse? N'étoit-ce pas déclarer hautement que désormais la profession la plus ouverte d'athéisme, loin d'être regardée comme une tache dans la société, jouiroit paisiblement des honneurs accordés aux sciences et aux lettres? N'étoit-ce pas au moins afficher la plus parfaite indifférence pour la religion? Choiseul et la Pompadour sentirent qu'il n'étoit pas encore temps d'accorder ce triomphe aux conjurés. D'Alembert lui-même redouta les clameurs qu'il n'auroit pas manqué d'exciter, et il fallut s'en désister; mais on en étoit à ce moment où les ministres protégeoient d'une main ce qu'ils sembloient rejeter ou repousser de l'autre. D'Alembert espéra qu'avec quelques ménagemens il ne seroit pas impossible d'arriver au même but, d'exclure des honneurs académiques tout écrivain qui n'auroit pas au moins fait quelque sacrifice à la philosophie antichrétienne, et il y réussit.

Succès des Conjurés dans les Académies.

A dater de l'époque où d'Alembert conçut combien pouvoit être utile aux conjurés cette Académie Françoise métamorphosée en vrai club de sophistes irréligieux, que l'on prenne les titres de ceux qui furent admis parmi ses membres, on verra à leur tête *Marmontel*, l'homme le plus uni d'opinions, de sentiment, à Voltaire, à d'Alembert et à Diderot; on verra arriver successivement au fauteuil académique un la Harpe, adepte favori de Voltaire; un Champfort, l'adepte coadjuteur hebdomadaire de Marmontel et de la Harpe; un Lemierre signalé à Voltaire comme *un bon ennemi de l'infame* ou du Christ. (*Lett. de Volt. à Damilaville*, 1767.) Un abbé Millot, dont tout le titre étoit auprès de d'Alembert

Liste des principaux Académiciens.

d'avoir parfaitement oublié qu'il étoit prêtre, et auprès du public, d'avoir su métamorphoser l'histoire de France en histoire d'antipape. (*Voy. lett. d'Alemb.* 27 *Déc.* 1777.) Un Brienne, depuis long-temps connu par d'Alembert comme un ennemi de l'église, dans le sein même de l'Eglise; un Suard, un Gaillard, enfin un Condorcet, dont l'admission à l'Académie Françoise diroit seule à quel point le démon de l'athéisme devoit y dominer.

Je ne sais trop pourquoi Turgot n'y parvint pas, malgré toutes les intrigues de Voltaire et de d'Alembert qui l'y poussoient également. (*Voy. lett. de Volt.* 8 *Fév.* 1776.) Pour se faire une idée de l'intérêt qu'ils mettoient à remplir ce sanhédrin philosophique de leurs adeptes favoris, que l'on jette un coup d'œil sur leurs lettres. Il en est plus de trente où on les voit se consulter, tantôt sur celui des adeptes dont il faut presser l'admission à cette académie, tantôt sur les protections qu'il faut mettre en mouvement pour écarter l'homme religieux. Leurs intrigues en ce genre furent si bien suivies et leur succès fut si complet, qu'en peu d'années le titre d'académicien se confondoit presque avec celui de déiste ou d'athée. Si l'on trouvoit encore parmi eux quelques hommes, sur-tout quelques Evêques d'une autre trempe que Brienne, c'étoit un reste de déférence que quelques-uns d'entre eux prenoient pour un honneur, et qu'ils auroient mieux fait, à côté de d'Alembert, de Marmontel et de Condorcet, de regarder comme un outrage.

Dans cette Académie des quarante, il étoit cependant un laïque infiniment respectable par sa piété, c'était M. Beauzée. Je lui demandois un jour comment il avoit pu se faire que le nom d'un homme comme lui se trouvât sur la liste de tant d'hommes connus pour vrais impies. « La » question que vous me faites, me répondit-il, » je l'ai moi-même faite à d'Alembert. Me voyant

» presque seul à croire en Dieu dans nos séances, » je lui disois un jour : comment avez-vous pu » penser à moi, que vous saviez si éloigné de » vos opinions et de celles de MM. vos confrè- » res ? » D'Alembert, ajoutoit M. Beauzée, n'hésita pas à me répondre ; je sens bien que cela doit vous étonner, mais nous avions besoin d'un Grammairien ; parmi tous nos adeptes il n'en étoit pas un qui se fût fait une réputation en ce genre. Nous savions que vous croyiez en Dieu, mais vous sachant aussi fort bon homme, nous pensâmes à vous faute d'un philosophe qui pût vous suppléer.

C'est ainsi que le sceptre des talens et des sciences devint en peu de temps celui de l'impiété même. Voltaire avait voulu transplanter les conjurés sous la protection du sophiste couronné, d'Alembert les retint et les fit triompher sous la protection des Monarques mêmes, dont le premier et le plus honorable des titres étoit celui de Princes très-chrétiens. Sa trame mieux ourdie mettoit d'un côté toutes les couronnes littéraires sur la tête des impies du jour ; de l'autre, elle vouoit au mépris, au sarcasme tout écrivain religieux. L'Académie Françoise seule, métamorphosée en club d'impiété, servit mieux la conjuration des sophistes contre le christianisme, que n'auroit pu le faire toute la colonie de Voltaire. Elle infecta les gens de lettres, et les gens de lettres infectèrent l'opinion publique, en inondant l'Europe de ces productions que nous allons voir devenir, pour les chefs, un des grands moyens de préparer les peuples à une apostasie générale.

CHAPITRE IX.

Sixième moyen des Conjurés. Inondation de livres antichrétiens.

Concert des chefs pour leurs productions antichrétiennes.

QUE depuis quarante ans, et sur-tout pendant les vingt dernières années de Voltaire, l'Europe se soit vue inondée d'une foule de productions antichrétiennes, en pamphlets, en systêmes, en romans, en prétendues histoires, et sous toutes les formes, c'est là un de ces faits trop clairs, trop évidens pour que je doive chercher à en fournir les preuves. Sans dire encore ici tout ce que j'ai à révéler sur cet objet, je veux montrer au moins le concert des chefs de la conjuration, quant à la marche à suivre dans ces productions antichrétiennes, et leur intelligence dans l'art de les multiplier et d'en aider la circulation, pour infecter l'Europe de leur impiété.

Cette marche à suivre dans leurs propres ouvrages se concertoit spécialement entre Voltaire, d'Alembert et Frédéric. Leur correspondance nous les montre attentifs à se rendre compte des ouvrages qu'ils préparent les uns ou les autres contre le christianisme, et du fruit qu'ils en attendent, de l'art qu'il faut y mettre pour en assurer le succès. Tel étoit ce concert, que dans leur intime correspondance on les voit rire entre eux des embûches qu'ils tendent à la religion, précisément dans ces ouvrages et ces systêmes qu'ils affectent le plus de faire regarder comme indifférens pour la religion, ou même comme tendant plutôt à la servir qu'à la détruire. D'Alembert est sur-tout admirable en ce genre. Que l'historien et le lecteur, par l'exemple suivant, apprennent à juger de l'art que ce rusé sophiste mit à tendre ses piéges.

On sait assez combien nos philosophes se sont occupés dans ce siècle de leurs prétendus systêmes physiques sur la formation de l'univers ; on sait quelle peine ils ont prise pour nous donner des théories et des généalogies du globe terrestre. On les a vus occupés à fouiller dans les mines, disséquer les montagnes ou creuser la surface, pour trouver des coquilles, pour tracer les voyages de l'Océan et bâtir des époques. L'objet de ces recherches et de tant de travaux n'étoit, à les entendre, que de faire des découvertes intéressantes pour l'histoire naturelle et pour les sciences purement profanes. La religion sur-tout n'en devoit pas être moins respectée par ces faiseurs d'époques. On doit même croire que de nos physiciens naturalistes, quelques-uns en effet n'avoient point d'autre objet. Mais lorsque ceux-ci se sont trouvés de vrais savans, des hommes francs dans leurs recherches, et capables d'observer, de comparer sans préjugé les observations, leurs courses, leurs études, leurs travaux, leurs découvertes n'ont fait précisément que nous fournir des armes contre ces vains systêmes. Il n'en est pas ainsi de d'Alembert et de ses adeptes. Il vit que ses systêmes et toutes ces époques excitoient l'attention des théologiens, qui avoient à maintenir la vérité des faits et l'authenticité des livres de Moyse, comme le fondement et les premières pages de la révélation. Pour donner le change à la Sorbonne et à tous les défenseurs des livres saints, il se mit à écrire, sous le titre captieux d'*Abus de la critique*, une véritable apologie de tous ces systêmes. Le grand objet de cet écrit étoit, en affichant un profond respect pour la religion, de prouver que la révélation et l'honneur de Moyse n'étoient pas le moins du monde intéressés dans toutes ces théories et ces époques ; que les craintes de la théologie n'étoient que de fausses alarmes. Il fit plus, il employa bien des pages et bien des argumens pour démon-

Ruse spéciale de d'Alembert sur les systêmes.

trer que ces systêmes sont faits pour donner une idée grande et sublime ; que loin d'avoir rien de *contraire à la puissance de Dieu ni à sa sagesse divine*, ils servent à la *développer davantage*. Il prétendit sur-tout que, vu l'objet de ces systêmes, ce n'étoit nullement *aux théologiens*, *mais aux physiciens à les juger*. Il traita les premiers *d'esprits étroits*, *pusillanimes*, *ennemis de la raison*, s'effrayant d'un objet qui ne les regardoit seulement pas. Il écrivit très-positivement contre ces terreurs prétendues paniques, et il disoit, entre autres choses : « On a voulu lier au christianisme » les systêmes de la philosophie les plus arbi- » traires. En vain la religion si simple et si pré- » cise dans ses dogmes a rejeté constamment un » alliage qui la défiguroit : c'est d'après cet alliage » qu'on a cru la voir attaquée dans les ouvrages » où elle l'étoit le moins. » Ces ouvrages étoient précisément ceux dont les auteurs exigent, pour la formation de l'univers, un temps *plus long* que l'histoire de la création tracée par Moyse ne permet de le supposer. (*Voyez Abus de la crit.* N.° 4, 15, 16, 17.)

Qui n'eût cru d'Alembert persuadé que tous ces systêmes prétendus physiques, ces théories, et ce temps *plus long*, au lieu de renverser le christianisme, ne servoient qu'à donner une idée plus grande, plus sublime du Dieu des chrétiens et de Moyse ? C'étoit cependant ce même d'Alembert qui, dans l'espoir de découvrir les preuves *d'un temps plus long*, applaudissoit d'avance au démenti que ses adeptes voyageurs étoient chargés de donner à Moyse, à la révélation. C'étoit d'Alembert qui recommandoit à Voltaire, comme des hommes *précieux à la philosophie*, ces adeptes qui alloient parcourir les Alpes et l'Apennin, dans cette intention. C'étoit lui qui, tenant au public ce langage si rassurant pour l'honneur de Moyse et de la révélation, écrivoit en secret à Voltaire. « Cette

» lettre, mon cher confrère, vous sera remise » par Desmarets, homme de mérite et bon phi- » losophe, qui désire vous rendre ses hommages » en allant en Italie, où il se propose de faire » *des observations d'histoire naturelle qui pourroient* » *bien donner le démenti à Moyse.* Il n'en dira » rien au maître du sacré palais; mais si par » hasard *il s'apperçoit que le monde est plus ancien* » *que ne le prétendent même les Septante, il ne vous* » *en fera pas un secret.* » (137 Lett. ann. 1764.)

Ouvrages de Voltaire dirigés par d'Alembert.

Il seroit difficile de mieux cacher sa main dans le moment même où l'on dirige celle de l'assassin. D'Alembert dirigeoit aussi par fois la plume de Voltaire, quand il falloit faire partir de Ferney des traits qu'il n'étoit pas encore temps de lancer de Paris. Dans ces occasions il envoyoit le thème à peu près fait, et il ne restoit plus à Voltaire qu'à y mettre son coloris.

Lorsqu'en soixante et treize la Sorbonne afficha cette fameuse thèse qui prédisoit aux Rois tout ce que la révolution Française vient de leur apprendre, sur les dangers de la philosophie moderne, quant à leur trône même, d'Alembert se hâta d'annoncer à Voltaire combien il importoit d'effacer l'impression qu'alloit faire une pareille insurrection contre les conjurés. Il apprit à Voltaire comment il falloit s'y prendre pour donner le change aux Rois eux-mêmes, et pour faire retomber toutes leurs craintes, tous leurs soupçons sur l'église. En lui donnant pour thème un chef-d'œuvre de ruse, il l'invitoit sur-tout à rappeler ces contestations depuis long-temps éteintes entre le sacerdoce et l'Empire; il lui montroit tout l'art de rendre le clergé suspect et odieux. (*Voy. lett. de d'Alembert*, 18 *Janv. et* 9 *Fév.* 1773.) On trouve dans ses lettres bien d'autres plans semblables qu'il traçoit au philosophe de Ferney, suivant les circonstances. (*Voy. sur-tout les lettres* 26 *Fév.* 22 *Mars* 1774.) C'étoit là, dans leur style, les *marrons* que *Bertrand*

d'Alembert *montroit sous la cendre*, et que *Raton* Voltaire devoit l'aider à tirer du feu avec ses *pattes délicates*.

Conseils et concert de Voltaire dans ces productions.

De son côté, Voltaire ne manquoit pas d'instruire d'Alembert ou les autres adeptes qui pouvoient l'appuyer, des ouvrages qu'il composoit dans le même genre, ou même des démarches qu'il faisoit auprès du ministère. C'est ainsi que préludant d'avance aux décrets spoliateurs de la révolution, il eut soin d'avertir le comte d'Argental du mémoire qu'il envoyoit au duc de Praslin, pour engager le ministère à priver le clergé de sa subsistance en lui ôtant les dixmes. (*Lett. au C. d'Arg.* 1764.)

Jusques à ces mémoires secrets, tout ainsi se faisoit de concert parmi les conjurés. Il n'y avoit pas jusqu'aux anecdotes vraies ou calomnieuses contre les écrivains religieux, qui ne fussent concertées entre Voltaire et d'Alembert. (*Lett.* 18 *et* 20.) Il n'y avoit pas jusqu'au sourire, aux bons mots, aux plates épigrammes des adeptes, que Voltaire ne dirigeât, ne fît entrer dans les moyens de la conjuration. Sachant mieux que personne toute la puissance du ridicule, c'est sur-tout de cette arme qu'il leur recommandoit le fréquent usage, soit dans les conversations, soit dans leurs livres. « Tâchez toujours de conserver votre gaieté, » écrivoit-il à d'Alembert, tâchez toujours d'écra- » ser l'infame. Je ne vous demande que cinq à » six bons mots par jour; cela suffit. Il ne s'en » relevera pas. Riez, Démocrite, et faites-moi » rire, et les sages triompheront. » (*Lettre* 128.)

Voltaire cependant ne crut pas toujours que cette manière d'attaquer la religion suffît à la gloire des philosophes et pour écraser le Christianisme. Continuant à diriger l'attaque, il manifesta le désir qu'il avoit de voir paroître *après ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux qui pourtant se fît lire*, où les philosophes fussent justifiés et l'infame confondu.

(67 *Lett. à d'Alembert.*) Cet ouvrage est le seul que les exhortations de Voltaire, et son concert avec les autres adeptes n'aient jamais produit. En revanche, la secte, à leur exemple, enfantoit chaque jour ceux où le Déisme, et souvent le grossier Athéisme distilloient contre la Religion tout le venin de la calomnie et de l'impiété. En Hollande sur-tout, il paroissoit chaque mois, chaque semaine, quelques-unes de ces productions sorties de la plume des plus hardis impies. On y faisoit paroître, entre autres, *le militaire philosophe*, *les doutes*, *l'imposture sacerdotale*, *le polissonisme dévoilé*, productions à peu près les plus monstrueuses de la secte. On eût dit que Voltaire présidoit seul à tout ce commerce de l'impiété, tant il mettoit de zèle pour en seconder le débit. Il étoit averti des éditions, il en avertissoit ses frères de Paris ; il leur recommandoit de se les procurer, de les faire circuler ; il leur reprochoit leur défaut d'ardeur à les répandre ; il les semoit lui-même dans tous ses environs. (*Voyez ses lettres au comte d'Argental, à Mad. du Deffant, à d'Alembert, et sur-tout* 2. *lett. an.* 1769.) Pour les encourager, il leur mandoit avec transport, que c'étoit dans ces sortes d'ouvrages que *toute la jeunesse Allemande apprenoit à lire ; qu'ils devenoient le catéchisme universel depuis Bade jusqu'à Moskow.* (Lettre au C. d'Argental, 26 Septembre 1766.)

Exhortations à les répandre.

Crainte que la Hollande ne suffît pas encore pour infecter la France, il choisissoit, il désignoit à d'Alembert celles précisément des productions les plus impies qu'il le chargeoit de faire réimprimer dans Paris et de distribuer par milliers d'exemplaires ; telles, par exemple, qu'un prétendu examen de la religion par Dumarsais.

« On m'a envoyé, ce sont les termes de » Voltaire à d'Alembert, on m'a envoyé l'ou- » vrage de Dumarsais attribué à St. Evremont. » *C'est un excellent ouvrage* (c'étoit précisément

» un des plus impies) ; je vous exhorte, mon très-» cher frère, à déterminer quelqu'un de nos » amés et féaux à faire réimprimer ce petit » ouvrage qui peut faire beaucoup de bien. » (122 *Lett.*) Mêmes exhortations et plus pressantes encore, pour reproduire et multiplier *le Testament de Jean Meslier*, de ce fameux curé d'Etrépigni, dont l'apostasie et les blasphêmes pouvoient faire encore bien plus d'impression sur la populace des esprits. Voltaire se plaignoit qu'il n'y eût pas au moins dans Paris autant d'exemplaires de cet impie Testament, qu'il avoit eu soin d'en répandre et faire circuler dans les cabanes des montagnes suisses. (*Lettre de d'Al.* 31 *Juillet*, *de Volt.* 15 *Sept.* 1762.)

Excuses de d'Alembert.

D'Alembert fut lui-même obligé de répondre à des reproches, comme s'il eût montré trop de tiédeur, trop peu d'empressement à seconder ce zèle, et spécialement pour n'avoir pas osé, sur les instances de Voltaire, *imprimer* dans Paris *et distribuer les quatre ou cinq mille exemplaires du Testament de Jean Meslier.* Son excuse fut celle d'un conjuré qui sait attendre l'occasion, prendre ses précautions, pour obtenir peu à peu un succès que la précipitation auroit fait perdre. (102 *Lett.*) La preuve qu'il savait, aussi bien que Voltaire, tout ce que peut produire dans l'esprit du peuple ce soin de multiplier et de rendre vulgaires les ouvrages les plus impies, la preuve qu'il savoit saisir le moment quand il étoit propice, c'est le conseil qu'il donne lui-même sur une de ces productions, chef-d'œuvre d'impiété sous le titre *de Bon sens.* « Cette production, » écrit-il à Voltaire, est un livre bien plus » terrible que le systême de la nature. » Elle l'est en effet, parce qu'avec plus d'art, plus de sang froid, elle n'en prêche pas moins le plus pur athéisme. Mais c'est pour cela même que d'Alembert fait sentir l'avantage que les conjurés en tireroient si on abrégeoit encore ce livre déjà

très-

très-portatif, et qu'on le mît au *point de ne coûter que dix sous, et de pouvoir être lu et acheté par les cuisinières.* (146 Lettre.)

Les moyens des conjurés pour inonder l'Europe de ces productions antichrétiennes, ne se réduisoient pas à leurs intrigues souterraines, et à l'art d'éluder la vigilance de la loi. Ils avoient à la Cour même des hommes puissans, des Ministres adeptes qui savoient faire taire la loi même, ou ne lui permettoient de parler quelquefois que pour favoriser sous main plus efficacement le commerce d'impiété et de corruption que les Magistrats proscrivoient. Le duc de Choiseul et Malesherbes furent encore les promoteurs de ce grand moyen d'arracher au peuple sa religion et de lui insinuer toutes les erreurs du philosophisme. Le premier, avec toute la confiance que lui donnoit le despotisme de son ministère, menaçoit la Sorbonne de son indignation, lorsque, par ses censures publiques, elle essayoit de prévenir les peuples contre ces productions du jour. C'étoit spécialement pour cet étrange usage de l'autorité que Voltaire s'écrioit, *vive le Ministère de France*, vive sur-tout M. le duc de Choiseul! (*Lettre de Voltaire à Marmontel*, 1767.)

Circulation de ces ouvrages aidée par les Ministres.

Malesherbes, que la surintendance de la librairie mettoit plus à portée d'éluder à chaque instant la loi, par l'introduction et la circulation de ces œuvres impies, étoit sur cet objet dans une parfaite intelligence avec d'Alembert. Ils eussent bien voulu l'un et l'autre que les défenseurs de la religion n'eussent pas la même liberté de faire imprimer leurs réponses à la légion d'impies qui s'élevoit en France. Ce moment n'étoit pas encore venu. Avec sa prétendue tolérance, Voltaire s'indigna que, sous le Ministre philosophe, les apologistes de l'Evangile jouissent encore du droit d'être entendus; et d'Alembert fut obligé d'écrire que si M. de Malesherbes laissoit im-

primer contre les philosophes, c'étoit à contre cœur et *par des ordres supérieurs* dont ce Ministre même n'avoit pas pu empêcher l'exécution. (*Lettre du* 28 *Janv.* 1757.) Voltaire n'étoit pas encore content de ces excuses; une simple connivence ne lui suffisoit pas; il lui falloit l'autorité des Rois pour seconder son zèle; il eut encore recours à Frédéric. Ce déluge de productions impies (1) devoit être le principal objet

---

Doctrine des ouvrages recommandés par les Conjurés.

(1) Si je connoissois moins une espèce très-nombreuse de Lecteurs, je pourrois regarder comme superflues les observations que je vais faire sur la doctrine des ouvrages que les chefs des conjurés, indépendamment de leurs productions propres, cherchoient plus spécialement à répandre et à faire circuler dans toutes les classes de la société; mais il n'est pas seulement des hommes difficiles à convaincre, il en est encore qui résistent à l'évidence même, à moins qu'elle ne les opprime. Malgré toutes les preuves que j'ai déjà fournies d'une conspiration formée et conduite par Voltaire, par d'Alembert, Frédéric, Diderot et leurs adeptes, contre l'existence même du christianisme, j'ai peur qu'on en revienne à dire encore que tous ces Sophistes n'en vouloient qu'aux abus et non pas à la religion même; que tout au plus ils en vouloient au catholicisme et nullement aux autres religions qui font partie du christianisme, telles que les diverses religions des Protestans de Genève, d'Allemagne, de Suède, d'Angleterre. Cette prétention, à force d'être fausse, devient de la plus grande absurdité, quand on réfléchit tant soit peu sur la nature des ouvrages que l'on a vu les conjurés s'étudier à répandre. Sans doute tout leur zèle, en faisant circuler ces productions, n'avoit pas d'autre objet que de répandre aussi les opinions prêchées dans ces ouvrages: consultons-les donc, et voyons s'il en est un seul qui se réduise à la réforme des abus, ou bien même à la destruction du Catholicisme.

Généralité de la conjuration, prouvée par les ouvrages que les chefs font circuler.

Ces ouvrages que l'on a vu si fort recommandés par Voltaire et d'Alembert, sont spécialement ceux de Fréret, de Boulanger, d'Helvétius, de Jean Meslier, de Dumarsais, de Maillet, ou du moins ceux qui portent le nom de ces Sophistes. Ce sont encore *le Militaire philosophe*, *le Bon sens*, *les Doutes ou le Pyrrhonisme du sage*, dont les

de sa colonie. Dans ces temps où il n'étoit pas encore consolé d'avoir vu son projet échoué, il écrivit à ce roi des sophistes : " Si j'étois moins „ vieux et si j'avois de la santé, je quitterois

Accord de Voltaire et de Frédéric sur le même objet.

---

auteurs sont restés inconnus. Je veux mettre sous les yeux du Lecteur les diverses opinions de ces auteurs chéris des conjurés, sur des objets que l'on ne peut attaquer sans renverser les premiers fondemens de tout christianisme. Que l'historien déduise de ces preuves s'il est vrai que la conjuration ne s'étendit jamais au-delà des abus ou de quelque branche du christianisme.

Toutes les branches du christianisme portent au moins sur l'existence même de la Divinité : quel est sur cet objet la doctrine de ces auteurs tant exaltés par les chefs des conjurés?

Doctrine de ces ouvrages sur Dieu.

Fréret nous dit expressément: « *la cause universelle, ce » Dieu des Philosophes, des Juifs et des Chrétiens n'est » qu'une chimère et un fantôme.* » - Ce même Auteur insiste pour nous dire: « L'imagination enfante tous les jours de » nouvelles chimères, qui excitent dans eux les mouve- » mens de la terreur, et tel est le *fantôme de la Divinité.* » (Lettre de Thrasibule à Leucipe, pag. 164 et 254.)

L'auteur *du Bon sens* ou de ce même ouvrage que d'Alembert voudroit voir abrégé, pour le vendre dix sous à la classe du peuple la moins instruite et la moins riche, n'est pas si expressif; mais qu'apprend-il au peuple? *Que les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence de Dieu qu'à quelques hommes prévenus*, c'est-à-dire remplis d'un faux préjugé...; que *les merveilles de la nature*, loin d'annoncer un Dieu, *ne sont que les effets nécessaires d'une matière prodigieusement diversifiée.* (N.° 36 et passim.)

Le *Militaire philosophe* ne nie point l'existence de Dieu; mais son premier chapitre est une monstrueuse comparaison de *Jupiter* et du *Dieu des Chrétiens;* et tout l'avantage de cette comparaison est pour le Dieu du Paganisme.

D'après le Christianisme dévoilé, paroissant sous le nom de Boulanger, *il est plus raisonnable* d'admettre avec Manès, *un double Dieu*, que le Dieu du Christianisme. (*Christianisme dévoilé, page* 101.)

L'auteur des *Doutes* ou du Pyrrhonisme, apprend aux peuples qu'ils ne peuvent savoir, ni s'il existe un Dieu, ni s'il existe la moindre différence *entre le bien et le mal, le vice et la vertu.* C'est à cela que se réduit tout cet ouvrage.

„ sans regret le château que j'ai bâti, les arbres „ que j'ai plantés, pour venir achever ma vie „ dans le pays de Clèves avec deux ou trois „ philosophes, et pour consacrer mes derniers

---

(*Voy. entre autres les N.°* 100 *et* 101.) Même opposition entre la doctrine de toute religion chrétienne et celles de ces mêmes auteurs, sur la spiritualité de l'ame.

Sur l'ame. Tout ce qu'on appelle *esprit* ou *ame*, *n'a pas plus de réalité* pour Fréret, *que les fantômes*, *les chimères*, *les sphinx*. (Lettre de Thrasibule.)

Le Sophiste du prétendu *Bon sens* accumule les argumens pour démontrer encore que c'est le corps qui sent, pense et juge, et que l'ame n'est qu'un être chimérique. (*Voyez* N.° 20 et 100.)

Helvétius nous débite que l'on a tort *de faire de l'ame un être spirituel; que rien n'est plus absurde; que cette ame n'est pas un être distinct du corps*. (Extrait de l'esprit, et de l'homme et de son éducation, N.° 4 et 5.)

Boulanger nous décide que *l'immortalité de l'ame*, loin d'être un motif de pratiquer la vertu, *n'est qu'un dogme barbare*, *funeste*, *désespérant et contraire à toute législation*. (Antiquité dévoilée, pag. 15.)

Sur la morale. Si de ces dogmes fondamentaux, essentiels à toute religion, comme au catholicisme, nous passons à la morale, il faudra entendre Fréret apprenant au peuple, que *les idées de justice et d'injustice*, *de vertu et de vice*, *de gloire et d'infamie*, *sont purement arbitraires et dépendantes de l'habitude*. (Lettre de Thrasibule.)

Helvétius nous dira tantôt que la seule règle, pour distinguer les actions *vertueuses* des actions *vicieuses*, c'est la loi des Princes et l'intérêt public; tantôt que *la vertu*, *la probité*, *par rapport au particulier*, *n'est que l'habitude des actions personnellement utiles; que l'intérêt personnel est l'unique et l'universel appréciateur du mérite des actions des hommes;* enfin que si un homme vertueux n'est pas dans ce monde un homme heureux, *c'est alors le cas de s'écrier : ô vertu ! tu n'es qu'un vain songe*. (Voyez Helvétius, de l'esprit, discours 2 et 4.)

Près du même Sophiste les peuples apprendront que *la sublime vertu*, *la sagesse éclairée*, *sont le fruit des passions qu'on appelle folie;* que l'on devient stupides dès que *l'on cesse d'être passionné*; que vouloir modérer les passions, *c'est la ruine des Etats* (idem, disc. 2 et 3, chap. 6, 7.

„ jours, sous votre protection, à l'impres-
„ sion de quelques livres utiles. Mais, Sire, *ne*
„ *pouvez-vous pas, sans vous compromettre, faire*
„ *encourager quelques libraires de Berlin à les im-*

---

8 et 10); que la conscience et *les remords ne sont que la prévoyance des peines physiques auxquelles le crime nous expose; qu'un homme au-dessus des lois commet sans repentir l'action malhonnête qui lui est utile* (Helvét. de l'homme, tome I, sect. 2, chap. 7.); *que peu importe que les hommes soient vicieux, c'en est assez s'ils sont éclairés*, (Idem, N.° 9, chap. 6.)

Les femmes apprendront spécialement de ce même auteur, que la *pudeur* n'est qu'une *invention de la volupté raffinée; qu'il n'y a rien à craindre pour les mœurs de la part de l'amour;* que cette passion *forme les génies et les gens vertueux* (de l'esprit, disc. 2, chap. 4 et 15, etc.): il dira aux enfans que *le commandement d'aimer ses père et mère, est plus l'ouvrage de l'éducation que de la nature* (de l'Homme, chap. 8.); il dira aux époux que la loi qui les condamne à vivre ensemble est *une loi barbare et cruelle, aussitôt qu'ils cessent de s'aimer.* (de l'Homme, sect. 8, etc.)

Dans les autres ouvrages que les chefs des conjurés cherchent à répandre parmi le peuple, on chercheroit en vain des principes d'une morale plus chrétienne. Dumarsais, ainsi qu'Helvétius, ne connoît de vertu que *ce qui est utile*, et de vice que *ce qui est nuisible à l'homme sur la terre.* (Essai sur les préjugés, chap. 8.) Le *Militaire philosophe* croit que, loin de pouvoir offenser Dieu, *les hommes sont forcés d'exécuter ses lois.* (Chap. 20.) L'auteur du *Bon sens* encore, cet auteur si précieux aux chefs des conjurés, leur diroit aussi que croire pouvoir offenser Dieu, *c'est se croire plus fort que Dieu.* (Sect. 67.) Il leur apprendroit même à nous répondre: « *Si votre Dieu laisse*
» *aux hommes la liberté de se damner, de quoi vous mêlez-*
» *vous! êtes-vous donc plus sage que ce Dieu dont vous*
» *voulez venger les droits!* » (Le Bon sens, sect 135.)

Boulanger, dans l'ouvrage tant exalté par Voltaire et Frédéric, nous apprend que *la crainte de Dieu*, loin d'être le commencement de la sagesse, *seroit plutôt le commencement de la folie.* (Christianisme dévoilé, page 163, en note.)

Il seroit inutile de pousser plus loin ces citations. Ceux

„ *primer et à les faire débiter dans l'Europe*, „ *à un bas prix, qui en rende la vente facile.* „ (Du 5 Avril 1767.)

Cette proposition, qui faisoit du roi de Prusse le colporteur en chef de toutes les brochures antichrétiennes, ne déplut point à sa majesté protectrice. " Vous pouvez, répondit Frédéric, „ *vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs*, „ ils jouissent d'une liberté entière; et comme „ ils sont liés avec ceux de Hollande, de France „ et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient „ des voies pour faire passer des livres où ils „ jugent à propos. „ (*Lett. du* 5 *Mai* 1767.)

Jusques à Pétersbourg, Voltaire avoit des hommes qui secondoient ce zèle pour inonder l'Europe de ces productions antichrétiennes. Sous la protection et sous l'influence du comte Schouvallow, la Russie faisoit demander à Diderot *la permission d'être honoré de l'impression de l'Encyclopédie.* Voltaire fut chargé d'annoncer ce triomphe à Diderot. (*Lett. de Voltaire à Diderot.*) Le plus impie et le plus séditieux ouvrage d'Helvétius se réimprimoit à la Haye, et c'étoit

---

qui voudront trouver ces textes et une foule d'autres du même genre cites plus au long, n'ont qu'à parcourir les *Lettres Helviennes :* mais certainement en voilà bien assez pour démontrer que des conjurés qui mettent tant de soin à répandre des productions de cette espèce, ne se bornent pas à vouloir détruire la Religion Catholique, bien moins encore à réformer quelques abus ; que leur complot s'étend évidemment à l'abolition de tout Protestantisme, de tout Calvinisme, de tout Anglicisme, de toute religion, en un mot, qui conserve encore le moindre respect pour Jesus-Christ et la Révélation.

Le projet seul de faire circuler, de distribuer quatre à cinq mille exemplaires du Testament de *Jean Meslier*, prouveroit le dessein bien formé d'anéantir jusqu'aux plus légers vestiges du Christianisme, puisque ce Testament est une déclamation des plus grossières contre tous les dogmes de l'Evangile.

le prince Gallizin qui osoit dédier cet ouvrage à l'impératrice de Russie. Pour le coup le zèle de Voltaire ne conçut pas lui-même ses succès. Il ne peut s'empêcher d'observer combien on seroit étonné de voir un pareil livre dédié à la puissance la plus despotique qui soit sur la terre ; mais tout en riant de l'imprudence et de la sottise du Prince adepte, il observoit au moins avec transport combien *le troupeau des sages croissoit à la sourdine*, puisque des princes même ne se montroient pas moins empressés que lui à faire circuler les productions les plus anti-chrétiennes. Au comble de sa joie, on le voit, dans ses lettres à d'Alembert, revenir jusqu'à trois fois sur cette nouvelle, tant il comptoit sur ce moyen d'anéantir enfin dans l'opinion publique, toute idée du Christianisme.

Je n'ai dit dans ce chapitre que les soins particuliers des Chefs pour faire circuler dans le public tout le venin de ces productions. Quand il en sera temps, nous verrons les moyens de la secte pour le faire arriver jusques dans les cabanes des pauvres, et pour empoisonner de son impiété jusqu'à cette partie de la vile populace, que Voltaire ne sembloit pas d'abord avoir envie de conquérir à son philosophisme.

CHAPITRE X.

Spoliations. Violences projetées par les Conjurés, et cachées sous le nom de Tolérance.

Ce que c'étoit que tolérance pour les conjurés.

DES moyens adoptés par les chefs de la conjuration antichrétienne, il n'en est point peut-être qui leur réussit mieux que leur affectation à répéter sans cesse dans leurs écrits, ces mots de *tolérance*, *raison*, *humanité*, dont Condorcet nous dit qu'ils avoient fait leur *cri de guerre*. (Esquisse du Tableau Historique, Epoque 9.) Il étoit en effet assez naturel que l'on crût devoir prêter l'oreille à des hommes qui sembloient pénétrés des sentimens exprimés par ces mots ; mais étoient-ils réels, ces sentimens ? Les conjurés Sophistes vouloient-ils avec le temps se contenter de cette vraie tolérance ? En la demandant pour eux, étoit-il dans leurs vœux de la laisser aux autres, si jamais ils étoient les plus forts ? L'historien qui voudra résoudre cette question n'en sera pas réduit à examiner ce que peuvent être l'humanité, la tolérance pour des hommes, qui admettant ce cri de guerre lorsqu'ils ont à parler en public, n'en ont pas moins entre eux d'autre formule que celle qui sans cesse leur rappelle le vœu d'anéantir et *d'écraser la Religion*. Il suffira de jeter un coup d'œil sur leur correspondance pour voir s'il n'en fut pas des premiers Conjurés de ce siècle comme des Jacobins leurs successeurs, et si les Péthion, les Condorcet, les Roberspierre parlant aussi beaucoup de tolérance, ont fait autre chose qu'adopter les vœux de leurs prédécesseurs et de les exécuter.

Spoliations méditées par Voltaire.

Les spoliations, les violences les plus outrées, la mort, telle a été la tolérance des Révolutionnaires. Ni les uns, ni les autres de ces moyens ne furent étrangers aux vœux des premiers conjurés dont ils avoient emprunté ce langage. Quant aux spoliations, d'abord j'ai déjà dit ce que Voltaire, dès l'année 1743, combinoit avec le roi de Prusse, pour priver de leurs possessions les Princes Ecclésiastiques et les corps religieux. On a vu qu'en 1764 il étendit ses projets sur les dixmes et envoya au duc de Praslin un mémoire tendant à leur abolition, pour ôter au Clergé sa subsistance. (*Lett. de Voltaire au Comte d'Argental, an 1764.*) En 1770 il n'avoit pas perdu de vue toutes ces spoliations ; on voit très-clairement combien elles lui tenoient au cœur, lorsqu'il écrivoit à Frédéric : " Plût à „ Dieu que Ganganelli eût quelque bon domaine „ dans votre voisinage et que vous ne fussiez „ pas si loin de Lorette. Il est beau de savoir „ railler ces arlequins faiseurs de bulles ; j'aime „ à les rendre ridicules, *j'aimerois mieux les* „ *dépouiller.* „ (Lett. du 8 Juin 1770.)

Ces diverses lettres apprennent à l'historien comment le chef des Conjurés prévenoit les décrets spoliateurs des Jacobins, et ces courses même que les armées des Révolutionnaires devoient pousser jusqu'à Lorette.

Tour-à-tour approuvées, rejetées par Frédéric.

Frédéric prenant le ton des Rois, parut un instant révolté de ces spoliations ; il sembla oublier qu'il avoit été le premier à les solliciter ; il répondit : " Lorette seroit à côté de ma vigne, „ je n'y toucherois pas. Ces trésors pourroient „ séduire des Mandrin, des Conflans, des Turpin, „ des Rich... et leurs pareils. Ce n'est pas que „ je respecte les dons que l'abrutissement a con- „ sacrés ; mais il faut épargner ce que le public „ vénère, il ne faut point donner de scandale ; „ et supposé qu'on se croie plus sage que les

„ autres, il faut par compassion, par commisé-
„ ration pour leurs foiblesses, ne point choquer
„ leurs préjugés. Il seroit à souhaiter que les
„ prétendus philosophes de nos jours pensassent
„ de même. „ (*Lett. du 7 Juillet 1770.*) Mais bientôt le Sophiste dominant les idées du monarque, Frédéric ne vit plus que les Mandrin dussent être les seuls à dépouiller l'Eglise. Dès l'année suivante, plus conformément aux vœux de Voltaire, il lui écrivit: " Si le nouveau Minis-
„ tre François est homme d'esprit, il n'aura
„ ni la foiblesse ni l'imbécillité de rendre Avignon
„ au Pape. „ (*Lett. du 29 Juin 1771.*) Il revint sur les moyens de *miner sourdement l'édifice*, de dépouiller d'abord les Religieux, en attendant qu'on pût dépouiller les Evêques. (*Voy. lett. du 13 Aout 1775.*)

Conseils de d'Alembert.

Avant que d'en venir à ces spoliations, d'Alem-lembert eût voulu que l'on commençât par ôter au Clergé la considération dont il jouissoit dans l'Etat. Envoyant à Voltaire son thème à peu près fait, pour lui faire dire ce qu'il n'osoit pas trop dire lui-même; " il ne faudroit pas
„ oublier, lui écrivoit-il, si cela pouvoit se faire
„ délicatement, de joindre à la première partie
„ un petit appendice ou postscript intéressant sur
„ le danger qu'il y a pour les Etats et les Rois,
„ de souffrir que les prêtres fassent dans la
„ Nation un corps distingué, et qui ait le pri-
„ vilége de s'assembler régulièrement. „ (*96 Lett. an 1772.*)

Ni les Rois ni l'Etat ne s'étoient encore apperçus de ce prétendu danger, qu'il y avoit à laisser le Clergé faire dans la nation un corps distingué comme les deux autres ordres de la noblesse et du tiers; mais c'est ainsi que les chefs préludoient dans leurs conseils aux vœux et aux décrets spoliateurs des adeptes Jacobins qui les ont suivis.

Quant aux décrets d'exil, de violence, de sang et de mort, on ne voit pas non plus qu'ils fussent absolument étrangers aux vœux et aux conseils des premiers chefs. Quelque souvent qu'on trouve chez Voltaire ces mots de tolérance, humanité, raison, on seroit dans une grande erreur si on croyoit que son vœu d'écraser la Religion chrétienne ne s'étendoit pas à celui d'employer d'autres armes pour y réussir. Quand il écrivoit au comte d'Argental : " Si j'avois „ cent mille hommes, je sais bien ce que je „ ferois. „ (16 *Fev.* 1761.) On le voit bien mieux encore quand il écrivoit à Frédéric : " Her„ cule alloit combattre les brigands, et Belléro„ phon les chimères, je ne serois pas fâché de „ voir des Hercules et des Bellérophons délivrer „ la terre des chimères catholiques. „ (3 *Mars* 1764.) Ce n'étoit pas sans doute la tolérance qui lui dictoit ces vœux, et l'on se sent porté à conclure qu'il ne lui manqua que l'occasion pour applaudir au massacre des prêtres par les Hercules et les Bellérophons septembriseurs. Lorsqu'il souhaite encore de voir précipiter *tous les Jésuites au fond des mers avec un Janséniste au cou*; lorsque pour venger Helvétius et le philosophisme, il ne rougit pas de demander : *Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier des Jésuites avec les boyaux du dernier des Jansénistes*, ne pourroit pas amener les choses à quelque conciliation? Lors, dis-je, qu'on entend Voltaire exprimer des vœux de cette espèce, on seroit au moins tenté de soupçonner que sa tolérance et son humanité n'auroient pas été bien révoltées de voir les prêtres catholiques amoncelés dans ces vaisseaux que Lebon faisoit percer pour les engloutir tous à la fois dans l'Océan.

Vœux de Voltaire pour les moyens violens.

Frédéric sembloit plus approcher de la simple tolérance, quand il répondoit à Voltaire : " Il „ n'est point réservé aux armes de détruire l'in„ fame (ou la Religion chrétienne), elle périra

Vœux de Frédéric pour la force majeure.

„ par les bras de la vérité. „ (25 *Mars* 1767.)
Frédéric cependant crut prévoir que le dernier coup ne seroit porté à la Religion que par une force majeure, et il ne paroît plus ennemi de cette force; on voit même que si l'occasion eût été favorable, il auroit bien su la mettre en usage, lorsqu'il écrit encore à Voltaire: "C'est à „ Bayle votre précurseur et à vous sans doute, „ que la gloire est due de cette révolution qui se „ fait dans les esprits. Mais disons la vérité, elle „ n'est pas complète; les dévots ont leur parti, „ *et jamais on ne l'achevera que par une force ma-* „ *jeure : c'est du Gouvernement que doit partir la* „ *sentence qui écrasera l'infame.* Des Ministres „ éclairés pourront y contribuer beaucoup, mais „ il faut *que la volonté du souverain s'y joigne.* „ Sans doute cela se fera avec le temps; mais ni „ vous ni moi ne serons spectateurs de ce mo- „ ment si désiré. „ (97 *Lett. an* 1775.)

On ne peut s'y méprendre, ce moment si désiré pour le Roi sophiste étoit celui où l'impiété, assise sur le trône, leveroit enfin ce masque de tolérance dont il est encore forcé de se couvrir lui-même. Si ce moment tant désiré fût arrivé, Frédéric, tout comme Julien, auroit eu recours *à la force majeure;* il eût porté cette sentence qui devoit écraser la religion de J. C. aux sophismes des adeptes, il eût joint la volonté du Souverain, il eût parlé en maître, et alors peut-être, sous peine d'être traité comme rebelle aux lois du Souverain, sous Frédéric tout comme sous Julien ou sous Domitien, il eût fallu choisir entre l'apostasie et la mort ou l'exil. Au moins est-il bien difficile d'accorder avec cette force majeure, avec cette sentence du Gouvernement qui écrase, le jugement que d'Alembert portoit du Roi sophiste, quand il écrivoit à Voltaire: "Je „ le crois aux abois, et c'est grand dommage. „ La philosophie ne trouvera pas aisément un „ Prince tolérant comme lui par indifférence,

„ ce qui est la bonne manière de l'être, et l'en-
„ nemi de la superstition et du fanatisme. „
(195 *Lett. an* 1762.)

Vœu frénétique de d'Alembert.

Mais pour d'Alembert même cette manière d'être tolérant par indifférence n'excluoit pas les persécutions sourdes. Elle n'étoit pas même incompatible avec le vœu de la rage même et de la frénésie, avec ce vœu qu'il exprime franchement dans ses lettres à Voltaire, de voir périr une Nation entière, précisément parce qu'elle a fait preuve de son attachement au Christianisme. L'homme tolérant par indifférence n'auroit pas écrit ces paroles : " A propos de ce roi de
„ Prusse, le voilà pourtant qui surnage, et je
„ pense bien comme vous, en qualité de François
„ et d'être pensant, que c'est un grand bonheur
„ pour la France et pour la philosophie. Ces
„ Autrichiens *sont des Capucins insolens qui nous*
„ *haïssent et nous méprisent, et que je voudrois voir*
„ *anéantir avec la superstition qu'ils protégent.* „
(12 Janv. 1763.)

Il n'est pas inutile d'observer ici que ces Autrichiens que d'Alembert voudroit voir anéantir, étoient précisément les alliés de la France, alors en guerre avec le roi de Prusse, aux victoires duquel il applaudit. Cette double circonstance sembleroit annoncer combien la philosophie l'emportoit dans le cœur des conjurés sur l'amour de la patrie. Elle sembleroit dire que la tolérance les eût peu empêché de trahir et leur Roi et l'Etat, si cette trahison leur eût fourni un nouveau moyen d'écraser l'infame.

Cependant tous ces vœux inhumains échappoient aux conjurés, plutôt qu'ils n'étoient le véritable objet de leur correspondance et de leurs délibérations. Ils préparoient les voies aux séditieux et aux ames féroces, qui devoient exécuter ce que les Sophistes ne pouvoient encore que méditer et projeter. Le temps des séditions et de l'atrocité n'étoit pas encore arrivé. Avec les

mêmes voeux, les circonstances n'offroient pas encore les mêmes rôles à jouer. Il me reste à exposer celui des premiers chefs, et par quels services chacun d'eux signalant son zèle pour la révolution antichrétienne, prépara le règne des nouveaux adeptes.

CHAPITRE XI.

Rôle, mission, services et moyens particuliers de chacun des chefs de la Conjuration antichrétienne.

Services de Voltaire.

POUR arriver au grand objet de leur conjuration, pour écraser enfin ce Christ dont la haine les tourmentoit, c'étoit peu encore que tous ces moyens généraux, concertés entre les conjurés pour l'extinction du Christianisme. Chacun d'eux devoit y concourir de plus en plus par ses moyens propres, par tous ceux que ses facultés respectives, sa situation personnelle ou sa mission particulière mettoient en sa puissance. Voltaire avoit reçu presque tous les talens qui peuvent distinguer un homme dans la carrière des écrivains; aussitôt que la partie fut liée contre le Christ, il les consacra tous à cette guerre. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il n'eut plus d'autre objet. Il le disoit lui-même : *Ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infame.* (Lett. à Damilaville, du 15 Mai 1761.) Jusqu'alors il avoit partagé son temps entre la carrière des Poëtes et celle des impies : à cette époque il ne fut plus qu'impie. On eût dit qu'il vouloit à lui seul livrer plus de combats, vomir contre le Christ plus de blasphêmes, plus de calomnies, que tous les Porphyres et les Celses de tous les âges. De la nombreuse collection de ses œuvres, plus de quarante volumes in-8.°, romans, dictionnaires,

Son ardeur.

histoires, lettres, mémoires, commentaires, coulèrent de sa plume, tous dictés par la rage, par le vœu d'écraser Jésus-Christ.

Il ne faut pas chercher dans cette immense collection le système spécial du Déiste, ou celui du Matérialiste, ou celui du Sceptique. On les y trouve tous. On l'a vu conjurant d'Alembert de concilier ces ennemis divers pour les réunir contre le Christ. Cette réunion s'est faite dans son cœur. De quelque main qu'il reçoive le trait, peu lui importe, pourvu qu'il puisse le lancer contre le Christ, ses Autels ou ses Prêtres. Les auteurs religieux et nous-mêmes, nous le représentâmes adoptant à chaque heure du jour une opinion nouvelle; ce tableau étoit pris de ses œuvres diverses. (*Voy. les Helviennes et sur-tout lett.* 34 *et* 42.) On y voyoit vingt hommes dans un seul; c'étoit dans tous la même haine. Le phénomène de ces contradictions s'explique par celui de sa rage. Celui même de son hypocrisie n'a point d'autre principe. Ce dernier phénomène n'est pas assez connu, il faut le consacrer dans l'histoire; mais c'est de Voltaire même qu'il faut en apprendre toute l'étendue et toute la cause.

Raison de ses contradictions.

Pendant toute cette inondation de livres antichrétiens, l'autorité en France sévissoit quelquefois, quoique bien mollement, contre leurs auteurs. Voltaire lui-même s'étoit vu sous les décrets pour ses premières productions impies. Quand il se vit le chef des chefs antichrétiens, il crut avoir besoin de plus de précautions pour éviter au moins toute preuve légale de son impiété. Pour combattre plus surement le Christ, pour l'écraser, il se cacha sous les livrées du Christ, il fréquentoit ses temples, il assistoit à ses mystères; il reçut dans sa bouche le Dieu qu'il blasphémoit; il ne le recevoit, il ne faisoit annuellement ses pâques que pour le blasphémer plus hardiment. Si l'accusation est monstrueuse, que la preuve en soit sans réplique.

De son hypocrisie et de ses communions.

Le 15 Janvier 1761, Voltaire envoie à l'une des adeptes femelles, à cette comtesse d'Argental qu'il appeloit son Ange, je ne sais quel ouvrage. Son éditeur conjecture que c'est l'épître à Clairon, fameuse actrice de ces jours. A coup sûr, c'est une de ses plus scandaleuses productions; car Voltaire n'ose encore la communiquer qu'aux élus des élus. Quel que soit l'objet de cet envoi, voici la lettre qui l'accompagne :

« Voulez-vous vous amuser à lire ce chiffon ? » Voulez-vous le lire à Mademoiselle Clairon ? » Il n'y a que vous et M. le duc de Choiseul » qui en ayez. Vous m'allez dire que je deviens » bien hardi et un peu méchant sur mes vieux » jours. Méchant ! Non, je deviens Minos. Je » juge les pervers. -- Mais prenez garde à vous. » Il y a des gens qui ne pardonnent pas. -- Je le » sais, et je suis comme eux. J'ai soixante-sept » ans ; je vais à la messe de paroisse ; j'édifie mon » peuple. Je bâtis une Eglise, je communie ; et je » m'y ferai enterrer, mordieu, malgré les hypo- » crites. Je crois en Jesus-Christ consubstantiel à » Dieu, en la Vierge Marie mère de Dieu. Lâches » persécuteurs, qu'avez-vous à me dire ? -- Mais » vous avez fait la Pucelle — Non je ne l'ai pas » faite ; c'est vous qui en êtes l'auteur, c'est vous » qui avez mis les oreilles à la monture de Jeanne. » Je suis bon Chrétien, bon serviteur du Roi, bon » Seigneur de paroisse, bon précepteur de filles. Je » fais trembler Jésuites et Curés ; je fais ce que je » veux de ma petite Province grande comme le plat » de la main (sa terre avoit deux lieues d'étendue); » je suis homme à avoir le Pape dans ma manche » quand je voudrai. Eh bien ! cuistres, qu'avez- » vous à me dire ? Voilà, mes chers Anges, ce » que je répondrois aux Fantins, aux Grisels, » aux Guyons, et au petit Singe noir, etc. »

Les adeptes femelles pouvoient rire du ton, de la tournure de cette lettre ; mais dans le fond, des lecteurs réfléchis y voient-ils autre chose qu'un

qu'un vieillard insolent, fort de ses protections, et qui n'en est pas moins déterminé à mentir impudemment, à faire la profession de foi la plus chrétienne, si des auteurs religieux l'accusent d'impiété ; à opposer aux lois ses désaveux mensongers, ses communions ? Et l'impie parle des hypocrites et des lâches !

Il paroît que le comte d'Argental fut lui-même révolté de ces odieux artifices. Car on voit Voltaire lui écrire le 16 Janvier suivant : « Mes anges, » si j'avois cent mille hommes, je sais bien ce » que je ferois ; mais comme je ne les ai pas, » *je communierai à pâques*, et vous m'appellerez » *hypocrite tant que vous voudrez*. Oui par Dieu, » je communierai avec Mad. Denis et Made» moiselle Corneille ; et si vous me fâchez, je » mettrai en rimes croisées le *Tantum ergo*. »

Il paroît que bien d'autres adeptes encore rougissoient de cette lâcheté de leur chef. Il se crut obligé d'en écrire à d'Alembert, et il lui dit : « Je sais qu'il y a des gens qui disent du mal de » mes pâques ; c'est une pénitence qu'il faut que » j'accepte pour racheter mes péchés. . . . . *Oui*, » *j'ai fait mes pâques, et qui plus est, j'ai rendu* » *le pain béni en personne*. . . . Après cela je dé» fierai hardiment les Jansénistes et les Moli» nistes. » (*Lett. du* 27 *Avril* 1768)

Si ces dernières paroles ne montrent pas assez clairement les motifs de cette hypocrisie, on les trouve encore plus indubitablement exprimés dans la lettre qui suivit celle-là de très-près. « A votre avis, disoit Voltaire à d'Alembert, » que doivent faire les sages quand ils sont » environnés d'insensés barbares ? Il y a des temps » où il *faut imiter leurs contorsions, parler leur* » *langage*. *Mutemus clypeos* (changeons nos bou» cliers). Au reste, ce que j'ai fait cette année, » *je l'ai déjà fait plusieurs fois*, et, s'il plaît à » Dieu, je le ferai encore. » (*Premier Mai* 1768.) C'est dans cette même lettre que Voltaire recom-

mande spécialement que les *mystères de Mithra ne soient pas divulgués ;* c'est encore cette même lettre qu'il termine par ces vœux contre le Christianisme : *Il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre, et qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés !*

Ses pressantes exhortations aux adeptes.

Avec cette profonde dissimulation (2) se combinoit dans Voltaire toute l'activité souterraine que pouvoit inspirer au chef des chefs antichrétiens, le serment et le vœu d'écraser le Dieu du Christianisme. Peu content de ce qu'il faisoit lui-même contre ce Dieu, il pressoit, il animoit et harceloit sans cesse les légions d'adeptes répandus de l'orient à l'occident, et faisant tous au Christ la même guerre. Présent à tous par sa

(1) Si j'en crois à des hommes qui avoient connu Voltaire dans les premières années de ses triomphes littéraires, cette profonde hypocrisie n'étoit pas dans sa conduite un artifice nouveau. Voici au moins un fait que j'ai appris de ces hommes qui l'avoient bien connu. Par une des plus étranges bizarreries, Voltaire avoit dans l'abbé Arouet un frère Janséniste zélé et mettant dans ses mœurs toute l'austérité qu'affectoit cette secte. L'abbé Arouet, héritior d'une fortune considérable, refusoit de voir un frère impie, et disoit hautement qu'il ne disposeroit jamais de rien en sa faveur. Mais il étoit d'une santé infirme et qui annonçoit une mort prochaine. Voltaire n'avoit pas renoncé à l'héritage ; il se fit Janséniste et joua le dévot personnage. Tout-à-coup on le vit arborer le rigoureux costume, le grand chapeau aux ailes rabattues ; il se mit à courir les églises. Il s'y rendoit sur-tout aux mêmes heures que l'abbé Arouet, et là, avec tout l'air contrit et humilié du diacre Pâris, à genoux au milieu de la nef ou bien debout, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés vers la terre ou sur l'autel, ou bien sur l'orateur chrétien, il écoutoit ou il prioit avec toute la componction d'un pécheur revenu de ses égaremens. L'abbé crut voir son frère converti ; il l'exhorta à la persévérance, lui donna tous ses biens et mourut. Voltaire ne garda de sa conversion que les écus du Janséniste.

correspondance, il écrivoit à l'un : « *Engagez tous*
» *les frères à poursuivre l'infame de vive voix et par*
» *écrit, sans lui donner un moment de relâche.* »
Il mandoit à l'autre : « *Faites tant que vous pourrez*
» *les plus sages efforts pour écraser l'infame.* » S'il trouvoit des adeptes moins ardens qu'il ne l'étoit lui-même, il étendoit ses reproches à tous : « *On oublie*, disoit-il alors, *que la principale occu-*
» *pation doit être d'écraser le monstre ;* » et dans sa bouche, le monstre comme l'infame, étoit toujours le Christ, la religion du Christ. (*Voy. lett. à Thiriot, à Saurin, à Damilaville, etc.*) Dans la guerre des enfers contre les Cieux, Satan ne put pas mettre plus d'ardeur à soulever ses légions contre le Verbe. Il ne put pas leur dire d'une voix plus pressante : il faut ou triompher du Verbe ou servir en esclaves. Il ne peut pas leur montrer plus de honte dans la défaite, que Voltaire criant à ses adeptes : « *Telle est notre situation, que nous*
» *sommes l'exécration du genre humain, si* (*dans*
» *cette guerre contre le Christ*) *nous n'avons pas*
» *pour nous les honnêtes gens. Il faut donc les*
» *avoir à quelque prix que ce soit : écrasez l'infame,*
» *écrasez l'infame, vous dis-je.* » (129 Lett. à d'Alembert.)

Tant de zèle avoit fait de lui l'idole du parti. Les adeptes accouroient de toutes parts pour le voir, et s'en retournoient remplis du même feu ou de la même rage pour écraser le Christ. Ceux qui ne pouvoient pas l'approcher, le consultoient, lui exposoient leurs doutes, lui demandoient s'il y avoit réellement un Dieu, ou s'ils avoient une ame. Voltaire qui ne savoit rien de tout cela, rioit lui-même de son empire, n'en répondoit pas moins qu'il falloit écraser le Dieu des Chrétiens. Tous les huit jours il recevoit de pareilles lettres. (*V. lett. à Mad. du Deffant*, 22 *Juillet* 1761.) Il en écrivoit lui-même un nombre prodigieux, toutes pleines de ces exhortations à écraser l'infame. Il faut en avoir vu la collection

Sa correspondance.

pour croire que le cœur et la haine d'un seul homme ait pu suffire à les dicter, ou que sa plume ait suffi à les écrire, quand même on n'y comprendroit pas tant d'autres volumes de blasphèmes. Dans l'antre de Ferney il falloit qu'il sût tout, qu'il vît tout et qu'il dirigeât tout ce qui avoit rapport à la conjuration. Rois, Princes, Ducs, Marquis, petits Auteurs, Bourgeois, pourvu qu'on fût impie, on pouvoit lui écrire; il répondoit à tous, les fortifioit et les animoit tous. Jusques à la dernière décrépitude, sa vie étoit celle de cent démons, tous occupés et toujours occupés du serment d'écraser le Christ et ses autels.

Services de Frédéric. L'adepte Frédéric sur le trône n'en étoit pas un chef moins actif et moins inconcevable dans son activité. Cet homme, qui faisoit à lui seul pour ses Etats tout ce que font les Rois, et plus que la plupart des Rois ne font par leurs Ministres, faisoit aussi lui seul contre le Christ tout ce que font les sophistes. En qualité de chef des conjurés, son rôle ou sa folie étoit de les voir tous, de les protéger tous, de les dédommager sur-tout de ce qu'ils appeloient les persécutions du fanatisme. De Prades est obligé de fuir les censures de la Sorbonne et les décrets du Parlement, le sophiste Roi le fait en récompense chanoine de Breslaw. (*Corr. de Volt. et de d'Al.* 2 *et* 3.) Un jeune écervelé échappe aux Magistrats qui avoient à punir ses outrages aux monumens publics de la religion, le sophiste Roi l'accueille, et le charge de porter ses enseignes. (*Ibid. lett.* 211.) Alors même que ses trésors semblent épuisés par ses armées, ils ne le seront pas pour les adeptes. Au plus fort de ses guerres, les pensions qu'il leur fait, celle sur-tout qu'il paye à d'Alembert, sont la plus sacrée de ses dettes.

Quelquefois on le vit se souvenir qu'un Monarque est peu fait pour se confondre avec de vils sophistes; alors il ne voyoit chez eux qu'un tas

de polissons, de fats, de visionnaires. (*V. ses dialogues des morts.*) C'étoient-là des caprices que les sophistes lui pardonnoient; et bientôt en effet tout son philosophisme revenoit, sa passion contre le Christ l'emportoit de nouveau; il revenoit à eux, il reprenoit alors sa guerre contre le Christ; et comme si Voltaire n'avoit pas eu assez de haine, assez d'activité, Frédéric le pressoit, il le sollicitoit, il attendoit avec impatience toutes ses œuvres antichrétiennes; et plus elles étoient impies, plus il applaudissoit. Alors, comme Voltaire même et d'Alembert, il s'abaissoit aux artifices; il approuvoit sur-tout cette main qui frappoit sans se montrer, et, pour me servir de ses expressions mêmes, *cette méthode de donner des nazardes à l'infame, en le comblant de politesses.* (Lett. du 16 Mars, an 1771.)

Alors lâche flatteur, il faisoit de Voltaire le Dieu de la philosophie. Il le voyoit « comblé, » rassasié de gloire, et vainqueur de l'infame, » monter l'Olympe, soutenu par les génies de » Lucrèce, de Sophocle, de Virgile et de Locke, » placé entre Newton et Epicure, sur un char » brillant de clarté. »(*Lett. du* 25 *Novembre* 1766.) Il lui faisoit hommage de la révolution antichrétienne qu'il voyoit se préparer. (154 *Lett. an* 1767.) Ne pouvant se promettre de triompher lui-même à tous ces titres, il essayoit du moins de mériter tous ceux d'un laborieux impie. Les volumes d'impiétés soit rimées, soit en prose, publiés sous son nom, ne sont pas en effet les seules productions du Roi sophiste. Il en est un bon nombre qu'il faisoit paroître secrètement, et qu'on n'eût jamais cru les productions d'un homme à qui le trône marquoit tant de devoirs à remplir. Tel cet extrait de Bayle, où, plus impie que Bayle même, il n'élague les articles inutiles que pour condenser le poison des autres; tels cet Akakia et ce discours pour servir à l'histoire de l'Eglise, discours et préface si souvent

exaltés par le coryphée des impies. Telles encore une foule d'autres productions où Voltaire ne trouve que le défaut des siennes, celui de répéter, de ressasser, de rabâcher sans cesse les mêmes argumens contre la religion. (*Voy. Corresp. du Roi de Prusse et de Volt. Lett.* 133, 151, 159, *etc. etc.*)

Ainsi pour Frédéric ce n'étoit pas assez de tous ces conseils que nous avons vu sa politique donner aux conjurés, ou de cet asile qu'il leur offroit à tous; il vouloit encore avoir et il eut en effet, par son application et sa constance à infecter l'Europe de ses impiétés, le rang et le mérite des chefs. S'il fit moins que Voltaire, ce ne fut pas la haine, ce fut le talent seul qui lui manqua; et il est vrai de dire que Voltaire auroit lui-même beaucoup moins fait s'il n'avoit pas eu Frédéric pour excitateur, pour appui, pour conseil, pour coopérateur. Avec tout le secret de la conspiration, Frédéric eût voulu initier tous les Rois à ses mystères; il fut celui de tous qui seconda le plus les conjurés. Sa protection et ses ouvrages les servirent encore moins que ses exemples. Il fut vraiment, tant qu'il régna, l'impie couronné.

Services de Diderot.

Placés dans une sphère plus obscure, Diderot et d'Alembert commencèrent leur mission et leur rôle par un jeu, dans lequel ils annonçoient l'un et l'autre le caractère de leur apostolat. Ils en avoient déjà tout le zèle, mais ni l'un ni l'autre n'avoient encore cette réputation qu'ils durent dans la suite à leur impiété bien plus qu'à leurs talens. Les cafés de Paris furent leur premier théâtre. Là, sans être connus, tantôt dans un café, tantôt dans un autre, ils amenoient la conversation sur des objets religieux. Diderot attaquoit, d'Alembert défendoit. L'objection étoit toujours pressante; l'action de Diderot et son ton triomphant la rendoit invincible; la réponse étoit foible, mais faite avec tout l'air d'un chré-

rien qui voudroit soutenir l'honneur et la vérité de sa religion. Les Parisiens oisifs, dont ces retraites étoient le rendez-vous ordinaire, écoutoient, admiroient, se mêloient de la partie ; Diderot insistoit, reprenoit et pressoit l'argument. D'Alembert finissoit par convenir que la difficulté lui paroissoit sans réplique. Puis il se retiroit comme un homme honteux, et désespéré que toute sa théologie et son amour pour la religion ne lui fournissent pas de réponse plus satisfaisante. Bientôt nos deux amis se retrouvoient et se félicitoient de l'impression que leur dispute simulée avoit faite sur une foule d'auditeurs ignorans et dupes de ce charlatanisme. Ils se donnoient un nouveau rendez-vous ; la dispute recommençoit ; l'avocat hypocrite de la religion montroit toujours le même zèle, et toujours se laissoit battre par l'avocat de l'athéisme. Quand la police, instruite de ce jeu, voulut y mettre fin, il n'en étoit déjà plus temps ; les sophismes étoient entrés dans les sociétés, ils n'en sortirent plus ; et c'est de là en grande partie que vinrent à la jeunesse Parisienne cette manie bientôt changée en mode, de disputer contre la religion, et cette folie de regarder comme invincibles des objections qui disparoissent quand on veut étudier sérieusement la vérité, et sur-tout quand on veut la connoître et la suivre, malgré tout ce qu'elle pourroit avoir de contraire aux passions.

Ce fut à l'occasion de ces disputes de café, que le Lieutenant de police reprochant à Diderot de prêcher l'athéisme, cet insensé répondit fièrement : *cela est vrai, je suis athée, et m'en fais gloire.* Eh ! monsieur, répliqua le Ministre, vous sauriez, à ma place, que si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

Quelque exalté que fût l'athée, il fallut renoncer à son apostolat dans les cafés, crainte de la Bastille. Le Ministre eût mieux fait de menacer Diderot des petites-maisons. On peut voir

dans l'ouvrage des *Helviennes* combien il y avoit de titres. (*Voy. les Helviennes, let.* 57 *et* 58.) Il fut vraiment le fou glorieux des conjurés. Il leur falloit un homme de cette espèce pour dire toutes les impiétés les plus absurdes, les plus contradictoires qui pussent lui passer par la tête. Il en remplit ses productions, telles que ses Pensées soi-disant philosophiques, tels que sa Lettre sur les aveugles, son Code et son Système de la nature.

Pour des raisons que nous ferons connoître, en parlant de la conspiration contre les Rois, ce dernier ouvrage révolta Frédéric qui crut devoir le réfuter. Aussi d'Alembert ne vouloit-il pas qu'on en connût l'auteur. Il fit toujours semblant de l'ignorer, même auprès de Voltaire, quoiqu'il le sût alors tout aussi bien que je l'ai su moi-même. Diderot n'avoit pas fait à lui tout seul ce fameux système. Pour bâtir ce chaos de la *nature*, qui sans *intelligence* a fait l'homme *intelligent*, il s'étoit associé deux autres sophistes, que je n'ose pas nommer, parce que dans le temps où je fus instruit de cette anecdote, je ne mettois pas assez d'importance dans le nom de ces vils coopérateurs, pour assurer que je m'en souviens bien. Quant à Diderot, j'en suis bien sûr, parce que je le connoissois déjà. Ce fut lui qui vendit le manuscrit pour être imprimé hors de France. Le prix fut de cent pistoles. Je le sais de l'homme même qui les avoit payées et qui m'en fit l'aveu, dans un temps où il avoit appris à mieux connoître toute cette société d'impies.

Malgré toutes ces folies Diderot n'en fut pas moins, aux yeux de Voltaire, *l'illustre philosophe, le brave Diderot*, et l'un des plus utiles *chevaliers* de la conjuration. (*Voy. lett. de Volt. à Diderot*, 25 *Décemb.* 1761, *à Damilaville*, 1765, *etc.*) Les conjurés le proclamoient comme un grand homme; ils le montroient, ils l'envoyoient dans les Cours étrangères comme l'homme admirable; ils en

étoient quittes pour le désavouer ou pour se taire, quand il avoit fait quelque grande sottise. C'est spécialement ce qui lui arriva auprès de l'impératrice de Russie.

Autrefois les Princes avoient des fous à leur Cour pour se désennuyer. La mode étoit venue dans le Nord d'avoir des philosophes François. On y avoit peu gagné du côté du bon sens. L'impératrice Catherine ne fut pas long-temps à voir ce qu'on pouvoit y perdre du côté de la tranquillité publique. Elle avoit fait venir Diderot; elle lui *trouva* d'abord *une imagination intarissable*; elle le *rangeoit parmi les hommes les plus extraordinaires qui eussent existé*. (Voy. sa corresp. avec Voltaire, 134 lett. an. 1774.) Elle le jugeoit bien. Diderot se montra si extraordinaire qu'il fallut le renvoyer bien vîte d'où il étoit venu. Il se consola de cette disgrace en jugeant que les Russes n'étoient pas assez mûrs pour la sublimité de sa philosophie. Il se remit en route pour Paris, voyageant le bonnet sur la tête et en robe de chambre. Son domestique marchoit devant lui quand il falloit traverser quelque ville ou village, et avoit soin de dire aux admirateurs: C'est le grand homme, M. Diderot, qui passe. (*Voy. son article, Dict. des hommes illustres par Feller, nouv. édit.*) Il arriva dans cet équipage de Saint-Pétersbourg à Paris. Là il fut encore l'homme extraordinaire, tantôt écrivant à son bureau, tantôt débitant dans les sociétés toutes ses absurdités philosophiques, toujours le grand ami de d'Alembert et l'admiration des autres sophistes. Il finit son apostolat par la *vie de Sénèque*, ouvrage dans lequel il ne trouvoit plus de différence que dans l'habit, entre lui et son chien; et par ses *nouvelles Pensées philosophiques*, où il faisoit de Dieu *l'animal prototype*, et des hommes autant de parcelles de ce grand animal, parcelles qui successivement se métamorphosent en toutes sortes d'animaux jusqu'à la fin des siècles,

et qui viendront se réunir à la substance Divine, comme elles en étoient émanées originairement. (*Voy. nouvelles Pensées philosoph. pages* 17 *et* 18, *et les Helviennes*, *lett.* 49.)

Diderot disoit en fou toutes les absurdités possibles, comme Voltaire les disoit en impie. On n'en croyoit pas une; mais on cessoit de croire aux vérités religieuses, contre lesquelles se dirigeoient ces absurdités décorées du verbiage et de l'appareil philosophique. On cessoit de croire à la Religion du Christ, toujours outragée dans ces sortes de productions, et c'étoit là tout ce que demandoient les conjurés. C'est par-là que le rôle de Diderot leur fut si précieux, tout absurde qu'il étoit.

Que l'on explique comme on pourra ce zèle antichrétien, ce zèle même toujours bouillant, et toujours emphatique de Diderot, quand son imagination se montoit; il n'en est pas moins vrai que cet homme avoit aussi des momens d'une franche admiration pour l'Evangile. J'en citerai ce que j'ai entendu raconter à l'académicien qui en fut témoin. M. Bauzée entre un jour chez Diderot et le trouve expliquant à sa fille un chapitre de l'Evangile, avec autant de sérieux et d'intérêt qu'auroit pu le faire un père vraiment chrétien. M. Bauzée témoigne sa surprise. J'entends ce que vous voulez dire, répond Diderot; mais au fond, quelles meilleures leçons pourrois-je lui donner; où trouverai-je mieux?

Services de d'Alembert

D'Alembert n'eût pas fait cet aveu. Constant ami de Diderot, il n'y eut pas moins toute leur vie, dans leur rôle philosophique, la même différence que dans les premiers essais de leur apostolat. Diderot disoit tout ce qu'il avoit pour le moment dans l'ame; d'Alembert ne dit jamais que ce qu'il vouloit dire. Je défie qu'on trouve son secret sur Dieu et sur l'ame autre part que dans ses intimes confidences aux conjurés. Ses ouvrages ont toute la ruse de l'impiété, mais

c'est le renard qui empeste et se tapit. On suivroit plutôt les replis tortueux de l'anguille ou du serpent qui se glisse sous l'herbe, que les tours et retours de sa plume dans les ouvrages qu'il avoue. (1)

Jamais personne n'observera mieux que lui ce précepte de Voltaire : Frappez et cachez votre main. L'aveu qu'il fait lui-même de ses *révérences* à la Religion, dans le moment même où il cherche le plus à la déchirer (151 *Lett. à Volt.*),

---

(1) D'après l'examen que j'ai fait de ses œuvres dans mes Lettres Helviennes, voici ce qui en résulte. D'Alembert ne dira jamais qu'il est sceptique, qu'il ne sait s'il y a un Dieu ou non. Il vous laisse même penser qu'il croit en Dieu ; mais il attaquera d'abord certaines preuves de la Divinité ; il vous dira que c'est par zèle même pour la Divinité qu'il faut savoir choisir parmi ces preuves ; il finira par les attaquer toutes ; et à force de *oui* sur un objet, de *non* ensuite sur le même objet, mais dans un autre endroit, il entortillera l'esprit de ses lecteurs, leur fera naître des doutes, et rira de les voir arriver, sans s'en appercevoir, au point où il veut les conduire. Jamais il ne vous dit de combattre la religion, mais il fait un faisceau de ses armes et les met dans vos mains pour la battre. (*Voy. ses élémens de Philosophie, et nos Helviennes, lett.* 37.) Il se gardera bien de déclamer contre la morale de l'Eglise et les commandemens de Dieu ; mais il vous dira qu'*il n'existe pas encore un seul catéchisme de morale à la portée de la jeunesse*, et qu'il est à souhaiter qu'un Philosophe vienne enfin nous faire ce cadeau. (*Elém. de philos.* N.° 12.) Il ne prétendra pas vous parler contre le bonheur de la vertu, mais il vous apprendra que « tous les Philosophes auroient mieux connu notre » nature s'ils s'étoient contentés de borner à l'exemption » de la douleur le souverain bien de la vie présente. » (*Préface de l'Encycl.*.) Il ne vous mettra pas sous les yeux des descriptions obscènes, mais il vous dira : « Les » hommes se réunissent sur la nature du bonheur ; ils » conviennent tous qu'il est le même que le plaisir, ou » du moins qu'il doit au plaisir tout ce qu'il a de plus » délicieux » (*Encycl. art. Bonheur*), et son élève se trouvera ainsi, sans le savoir, un petit Epicure.

dispense l'historien des preuves nombreuses qu'offriroient en ce genre les œuvres de ce sophiste. Pour se dédommager de la contrainte où le réduisoit cette dissimulation, dans ses propres ouvrages, il s'exprimoit par fois plus librement par la bouche des autres adeptes ou des jeunes élèves de la secte. En revoyant leurs œuvres, il savoit insinuer tantôt un article, tantôt une préface; et tant pis pour l'élève s'il subissoit la peine méritée par le maître. Morellet, jeune encore, quoique déjà théologal de l'Encyclopédie, venoit de publier son coup d'essai philosophique. C'étoit un Manuel qui enchantoit Voltaire. Il en estimoit sur-tout la préface; il y voyoit *un des meilleurs coups de dent qu'eût jamais donné Protagoras*. Le jeune adepte fut saisi et mis à la Bastille. Le vrai Protagoras, ou d'Alembert qui lui avoit si bien appris à mordre, se garda bien de dire que le coup de dent étoit de lui. (*Voyez Lett. de d'Alemb. à Volt. an* 1760, *et de Volt. à Thiriot*, 26 *Janvier* 1762.)

Sa mission spéciale pour la jeunesse.

Dans le fond d'Alembert n'eût rendu que peu de services aux conjurés, s'il s'en fût tenu à celui de sa plume. Malgré son style pointilleux et toutes ses épigrammes, le talent d'ennuyer laissoit à ses lecteurs au moins une espèce de contre-poison. Voltaire, en lui donnant une autre mission, attrapa mieux son genre. Il s'étoit chargé, lui, des Ministres, des Ducs, des Princes et des Rois, et de cette espèce d'adeptes qui se trouvoient déjà assez avancés pour entrer dans les profondeurs de la conjuration. Il chargea d'Alembert du soin de former les jeunes adeptes. « *Tâchez*, lui écrivoit-il formellement: *tâchez, de » votre côté, d'éclairer la jeunesse autant que vous » le pourrez.* » (15 Sept. 1762.)

Jamais mission ne fut remplie avec plus d'adresse, plus de zèle et plus d'activité. Il est même à observer que d'Alembert, quelque secret qu'il mît dans ses autres services rendus aux conju-

rés, ne fut pas fâché que cette partie de son zèle fût connue. Il s'établit le protecteur de tous les jeunes gens qui venoient à Paris avec quelques talens. A ceux qui arrivoient avec quelque fortune, il montroit les couronnes, les prix, les fauteuils académiques dont il disposoit à peu près souverainement, soit comme secrétaire perpétuel, soit par toutes ces petites intrigues dans lesquelles il excelloit. J'ai déjà dit comment c'étoit un coup de parti pour les conjurés, que de remplir ainsi de leurs adeptes cette espèce de tribunal de nos Mandarins lettrés européens. L'influence et les manœuvres de d'Alembert en ce genre s'étendirent bien plus loin que Paris. « Je » viens, écrivoit-il à Voltaire, de faire entrer » dans l'Académie de Berlin, Helvétius et le » chevalier de Jaucourt. »

Ceux des adeptes auxquels d'Alembert donnoit le plus de soins, étoient destinés à former d'autres adeptes, à remplir les fonctions de précepteurs, d'instituteurs, de professeurs, les uns dans les maisons d'éducation publique, les autres dans l'éducation particulière des enfans, de ceux-là sur-tout dont la naissance promettoit aux conjurés un protecteur, et dont l'opulence annonçoit à l'adepte instituteur une récompense plus généreuse. C'étoit le vrai moyen d'insinuer à l'enfance même tous les principes de la conjuration. D'Alembert sentit mieux que personne toute l'importance de ce service : il en fit si bien son affaire, qu'il réussit, disent nos Biographes, à répandre ces sortes de gouverneurs, d'instituteurs, dans toutes les provinces de l'Europe, et mérita par-là que le philosophisme le regardât comme un de ses plus heureux propagateurs.

Les preuves qu'il citoit lui-même de leurs progrès, suffisent pour donner une idée du choix qu'il avoit soin de faire. « Voilà, mon cher » philosophe, écrit-il à Voltaire, dans la joie » de son ame, voilà ce qui a été prononcé à

» Cassel, le 8 avril, en présence de Mgr. le
» Landgrave de Hesse-Cassel, de six Princes de
» l'Empire et de la plus nombreuse assemblée,
» par *un professeur d'histoire que j'ai donné à Mgr.*
» *le Landgrave.* » La pièce envoyée étoit un discours plein de grossières invectives contre l'Eglise et le Clergé. *Obscurs fanatiques*, *phraseurs crossés ou sans mitres*, *avec un capuchon ou sans capuchon*; c'étoit là le style du professeur donné par d'Alembert, c'étoit la preuve qu'il fournissoit lui-même de la victoire que ses protégés remportoient sur les idées religieuses, et des sentimens qu'ils inspiroient à la jeunesse. (78 *Lett. de d'Alemb. an* 1772.)

C'étoit sur-tout auprès des jeunes Princes, aux enfans destinés à gouverner les peuples qu'il importoit aux conjurés de placer des instituteurs initiés aux mystères. Leur attention à ne pas négliger un moyen si puissant, et tout ce que Voltaire et d'Alembert s'en promettoient, s'explique encore par leur correspondance.

La Cour de Parme cherchoit des hommes dignes de présider à l'éducation du jeune Infant. On crut y avoir réussi, en mettant à la tête de ses instituteurs l'abbé de Condillac et de Leire. En s'arrêtant à ces deux hommes, on ne pensoit rien moins qu'à remplir la tête du jeune Prince de toutes les idées antireligieuses des sophistes du jour. L'abbé de Condillac sur-tout ne passoit pas pour un de ces hommes dont la philosophie fût absolument celle des Encyclopédistes. Il étoit un peu tard quand on s'apperçut de l'erreur, quand, pour y remédier, il fallut renverser tout l'ouvrage des deux instituteurs. On l'auroit prévenu si l'on avoit été instruit que Condillac étoit précisément intime ami de d'Alembert, qui le regardoit comme un des hommes précieux au parti soi-disant philosophique; et si l'on avoit su que le choix de ces deux instituteurs n'étoit que le

fruit d'une intrigue dont Voltaire s'applaudissoit, en écrivant à d'Alembert : « Il me paroît que » l'enfant Parmesan sera bien entouré. Il aura un » Condillac, un de Leire. Si avec cela il est bigot, » il faudra que la grace soit forte. » (77 *Lett. de Volt. à d'Alemb. et* 151 *de d'Alemb.*)

Ces vœux et ces artifices de la secte se transmirent si bien aux conjurés, que malgré tout l'attachement de Louis XVI à la religion, ils n'oublièrent rien pour mettre auprès de l'héritier de sa couronne de nouveaux Condillacs. Sous divers prétextes ils réussirent à écarter tout évêque de l'éducation du jeune Dauphin ; ils eussent bien voulu en écarter aussi tout ecclésiastique. Ne pouvant s'en flatter, ils cherchèrent à faire tomber la fonction d'instituteur sur quelqu'un de ces prêtres disposés comme Condillac, à inspirer tous les principes des sophistes à son illustre élève. Je connois un des hommes qu'ils osèrent tenter. Ils lui proposèrent cette place d'instituteur du Dauphin, se disant assurés de la lui procurer et de faire par-là sa fortune, mais à condition qu'en apprenant son catéchisme au jeune prince, il auroit soin de lui insinuer que toute cette doctrine religieuse et tous les mystères du christianisme étoient des préjugés, des erreurs populaires qu'un prince doit connoître, mais qu'il ne doit pas croire, et qu'il lui donneroit pour vraie doctrine, dans ses leçons secrètes, tout leur philosophisme. Heureusement ce prêtre répondit qu'il ne savoit pas faire fortune au prix de son devoir. Plus heureusement encore Louis XVI n'étoit pas homme à vouloir seconder ces intrigues. M. le duc d'Harcourt, nommé pour présider à l'éducation du Dauphin, consulta des évêques ; et pour donner à son auguste élève des leçons religieuses, choisit un des prêtres qui pouvoit le mieux remplir ces fonctions, puisqu'il étoit alors principal du collége de la Flèche. Hélas ! pourquoi faut-il féliciter ce tendre enfant

d'une mort prématurée ? Les sophistes de l'incrédulité préparoient leurs poisons pour en faire un impie : quand la révolution arriva, plus que son jeune frère auroit-il échappé aux sophistes de la rebellion ?

Avec le même zèle pour mettre le philosophisme sur le trône, et préparer les voies à la révolution antichrétienne dans les diverses cours, d'autres adeptes montroient la même activité. Jusqu'à Saint-Pétersbourg ils obsédoient l'Impératrice ; ils avoient réussi à lui persuader que l'éducation de son fils devoit être confiée à un des conjurés de la première classe. D'Alembert fut nommé ; M. le comte de Schouvalow fut chargé de lui en faire la proposition de la part de sa souveraine. D'Alembert se contenta de voir dans ces offres la preuve que *Voltaire ne devoit pas être mécontent de sa mission* ; que *la philosophie commençoit déjà très-sensiblement à gagner les trônes.* (106 et 107 Lett. an. 1762.) Malgré ce qu'il pouvoit espérer d'une pareille commission, d'Alembert eut la prudence de ne point l'accepter ; le petit empire qu'il exerçoit dans Paris, comme chef des adeptes, lui parut préférable à la faveur variable des Cours, de celle-là sur-tout qui, en l'éloignant du centre des conjurés, ne lui eût plus permis de jouer parmi eux le même rôle.

Roi des jeunes adeptes, il ne concentroit pas son zèle pour leur protection à ceux qu'il formoit dans Paris. Jusqu'au fond de la Russie il suivoit leurs progrès, leur destin ; il essayoit, dans leurs revers, de leur faire sentir sa protection. Quand elle devenoit insuffisante, il recouroit au crédit de Voltaire ; alors il lui mandoit, par exemple : « Ce pauvre Bertrand n'est pas heureux, il avoit » demandé à la *belle Cateau* (l'impératrice de » Russie), de rendre la liberté à cinq ou six » pauvres étourdis de Welches ; il l'en avoit » conjurée au nom de la philosophie : il avoit » fait, au nom de cette philosophie, le plus

» éloquent

» éloquent plaidoyer que de mémoire de singe » on ait jamais fait, et Cateau fait semblant de » ne pas l'entendre. » (90 *Lett. an* 1773.) C'étoit dire à Voltaire : essayez à présent vous-même d'être plus heureux et de faire pour eux ce que vous avez fait pour tant d'autres adeptes dont je vous ai fait connaître les malheurs.

Comment il sert Voltaire par son espionnage.

Ce concert de Voltaire et de d'Alembert s'étendoit à tout ce qui avoit rapport au grand objet de la conjuration. Peu content de marquer les écrits à réfuter, ou de fournir le thême de quelque nouvelle impiété à composer, d'Alembert étoit vraiment dans Paris l'espion de tout auteur religieux. On est étonné de trouver dans Voltaire tant d'objets relatifs à l'état et à la vie privée des hommes qu'il prétend réfuter, tant d'anecdotes souvent calomnieuses, quelquefois ridicules, toujours étrangères à la question. C'étoit d'Alembert qui les lui fournissoit. Vraies ou fausses, il choisissoit toutes celles qui pouvoient rendre ridicule la personne de ces auteurs, parce qu'il savoit bien comment Voltaire les feroit servir de supplément à la raison, à la solidité des preuves. La preuve de ces soins officieux ou de ce vil espionnage est dans tout ce qu'il lui écrit sur des hommes du plus grand mérite, tel que le P. Bertier et l'abbé Guénée, que Voltaire lui-même ne pouvoit s'empêcher d'admirer ; elle est encore dans ce qu'il lui écrit sur M. le Franc, sur Caveyrac, Sabbatier, et bien d'autres auxquels Voltaire ne répond le plus souvent qu'avec les armes fournies par d'Alembert.

De son côté, Voltaire n'épargnoit rien pour donner de la considération à d'Alembert. Il le recommandoit à ses amis ; il n'est pas jusques aux coteries, jusques aux petits clubs philosophiques où il ne lui servît d'introducteur. Il se formoit déjà dans Paris de ces clubs domestiques, que devoit un jour absorber le grand club. Il existoit même de ceux que la révolution appel-

leroit aristocrates. C'étoit le rendez-vous hebdomadaire des Comtes, des Marquis, des Chevaliers, déjà trop importans personnages pour fléchir le genou devant l'autel. Là aussi on parloit préjugé, superstition et fanatisme. Là on rioit de Jésus-Christ, de ses prêtres, de la bonhomie du peuple adorateur; là on pensoit aussi à secouer le joug de la religion, et à n'en laisser subsister que ce qu'il en faudroit pour maintenir la canaille dans la soumission. Là présidoit entre autres une adepte femelle comtesse du Deffant, dirigée par Voltaire dans son cours philosophique, et par ses ordres étudiant Rabelais, Bolimbrocke, Hume, le conte du Tonneau, et autres romans de cette espèce. (*Voy. lett. de Voltaire à cette Dame, et sur-tout* 13 *Octobre* 1759.)

Ses clubs et coteries.

D'Alembert se trouvoit peu à l'aise dans ces clubs aristocrates; il n'aimoit pas cette adepte femelle. Voltaire qui savoit tout ce qu'on peut attendre de ces sortes d'assemblées, lui en ouvroit les portes par ses lettres; il vouloit qu'il y fût pour y tenir sa place. Il en coûta bien moins pour l'introduire dans quelques autres de ces clubs, et sur-tout chez la dame Necker, quand celle-ci vint arracher le sceptre de la philosophie à toutes les adeptes de son sexe. (*Voyez corresp. de d'Alembert, lett.* 77 *et suiv.*; *lettre de Voltaire à Mad. Fontaine*, 8 *Fév.* 1762; *du même à d'Alembert* 31, *an* 1770.)

Son projet pour rebâtir le temple de Jérusalem.

Nos deux chefs sur-tout s'aidoient mutuellement en se faisant part de leurs projets pour détacher enfin les peuples de leur religion. Parmi ces projets il en est un, entre autres, qui dévoile trop bien le caractère de celui qui le forme, toute l'étendue de ses vues et de celles des autres conjurés, pour ne pas être bien spécialement consigné dans ces mémoires. D'Alembert n'étoit pas le premier à le concevoir, mais il sen[tit] parfaitement le parti que pourroit en tirer [la] philosophie; quelque étrange qu'il fût, il se fla[tta] de l'exécution.

On sait toute la force que la religion chrétienne tire de l'accomplissement des prophéties, et surtout de celles de Daniel, de Jésus-Christ lui-même, sur le sort des Juifs et de leur temple. On sait que l'apostat Julien, pour donner le démenti à Jésus-Christ, à Daniel, essaya de rebâtir ce temple ; qu'il n'en fut empêché que par des flammes, qui à diverses fois dévorèrent les ouvriers employés à cette entreprise. D'Alembert savoit bien qu'une foule de témoins oculaires avaient constaté cette preuve des vengeances célestes ; il avoit lu sans doute ce fait et ces détails au moins dans Ammien Marcellin, auteur irrécusable, ami de Julien et païen comme lui, d'Alembert n'en écrivit pas moins à Voltaire la lettre suivante :

« Vous savez apparemment qu'il y a actuelle-» ment à Berlin un incirconcis, qui, en atten-» dant le paradis de Mahomet, est venu voir » votre ancien disciple, de la part du Sultan » Mustapha. J'écrivois l'autre jour dans ce pays-» là, que si le Roi vouloit seulement dire un » mot, ce seroit une belle occasion de faire » rebâtir le temple de Jérusalem. » (*Lett. du* 8 *Déc.* 1763).

Le mot de l'ancien disciple ne fut pas dit ; d'Alembert en apprit la raison à Voltaire, en ces mots : « Je ne doute pas que nous ne parvins-» sions à faire rebâtir le temple des Juifs, si votre » ancien disciple ne craignoit de perdre à cette » négociation quelques honnêtes circoncis, qui » emporteroient de chez lui trente ou quarante » millions. » (*Lett. du* 29 *Déc.* 1763.) Ainsi, malgré l'envie de donner un démenti au Dieu des chrétiens et à ses prophètes, tout, jusqu'à l'intérêt des conjurés, ne servit qu'à la confirmation de ses oracles.

Dix-huit ans plus tard, Voltaire n'avoit encore renoncé ni à ce projet ni à l'espoir de le remplir. Voyant que d'Alembert n'avoit pas reussi auprès

du roi de Prusse, il se tourna du côté de l'impératrice de Russie, et lui manda : « Si votre » Majesté a une correspondance suivie avec Aly » Bey, j'implore votre protection auprès de lui. » J'ai une petite grace à lui demander, ce seroit » de faire rebâtir le temple de Jérusalem, et d'y » rappeler tous les Juifs, qui lui payeroient un » gros tribut, et qui feroient de lui un grand » Seigneur. » (*Lett. du 6 Juillet* 1771.)

Voltaire étoit presque octogénaire, qu'il poursuivoit encore ce moyen de démontrer aux peuples que le Dieu des Chrétiens et leurs prophètes étaient des imposteurs. Frédéric et d'Alembert étoient aussi bien avancés dans leur carrière, le temps approchoit où ils devoient paroître devant le même Dieu, ce prétendu infame contre lequel ils conspiroient depuis tant d'années. J'ai dit par quels moyens et avec quelle constance ils s'étoient occupés d'anéantir son empire, sa foi, ses prêtres et ses autels; de faire succéder sa haine et son ignominie au culte de l'univers chrétien. Soit pour l'objet, soit pour l'étendue et les moyens de leur conjuration, ce n'est point aux bruits publics, à de simples imputations que je m'en suis tenu; mes preuves sont les leurs; je n'ai eu d'autre travail que celui de rapprocher leurs propres confidences. J'avois promis sur tous ces objets, moins une histoire qu'une vraie démonstration. Il me semble que j'ai tenu parole. Mes lecteurs désormais peuvent rapprocher d'avance cette conspiration et ses moyens, de toute cette révolution opérée par les Jacobins du jour. Ils peuvent déjà voir comment ceux-ci, en détruisant tous les autels du Christ, ne font qu'exécuter le grand projet des Sophistes leurs premiers maîtres.

Il n'est pas un temple à renverser, pas une seule spoliation à décréter contre l'Eglise par les Jacobins, dont nous n'ayons déjà trouvé le plan; il n'est pas jusques aux Roberspierre et aux Marat

que nous n'ayons vu appelés par les Hercule et les Bellérophon de Voltaire ; il n'est pas jusqu'à des nations entières à écraser, en haine du christianisme, dont nous n'ayons entendu le vœu exprimé par d'Alembert. Tout nous dit que la haine des pères se fortifiant dans les enfans, et les complots se propageant, d'une génération impie il devra naître une génération brutale et féroce, quand la force viendra aider l'impiété.

Mais cette force à acquérir par les conjurés suppose des progrès successifs. Il falloit, pour la voir éclater, que les succès de la conjuration ajoutassent au nombre des adeptes et leur assurassent les bras de la multitude. Je vais dire quels furent progressivement ces succès sous le règne de la corruption, du vivant de Voltaire et des autres chefs, dans les diverses classes de la société. L'histoire en concevra, en expliquera mieux dans la suite ce qu'ils furent sous le règne de la terreur et des désastres.

CHAPITRE XII.

Progrès de la conspiration sous Voltaire. Première classe. Disciples protecteurs. Adeptes couronnés.

Courage de vérité nécessaire à l'Historien.

LE grand objet de Voltaire avoit été d'ôter au Christ, d'entraîner dans la haine du Christ et de sa religion, toute cette classe d'hommes que les conjurés appeloient honnêtes gens, de ne laisser au Christ que la populace, supposé même qu'il fût impossible d'anéantir chez elle toute idée de l'Evangile. Cette classe d'honnêtes gens comprenoit d'abord tout ce qui brille dans le monde par la puissance, le rang et les richesses, et ensuite tout ce que l'on appelle gens instruits, honnêtes citoyens, élevés au-dessus de ce que Voltaire

appelle la canaille, les laquais, les cuisiniers, etc. Ce n'est point une observation à négliger dans l'histoire, que les progrès de la conjuration anti-chrétienne commencèrent par la plus haute de ces classes, par les Princes, les Rois, les Empereurs, les têtes couronnées, les Ministres, les Cours, et par ceux que nous pouvons comprendre sous le nom de grands Seigneurs. Si l'écrivain n'ose pas dire ces vérités, qu'il laisse là sa plume ? il est trop lâche, il n'est pas fait pour donner les leçons les plus importantes de l'histoire. Celui qui craint de dire aux Rois : C'est vous qui, les premiers, êtes entrés dans la conjuration contre le Christ ; et c'est le Christ qui a laissé les conjurés menacer, ébranler et miner sourdement vos trônes, et ensuite se jouer de votre autorité ; celui, dis-je, qui craint de tenir ce langage, laissera les puissances du monde dans un fatal aveuglement. Elles continueront à écouter l'impie, à protéger l'impiété, à la laisser dominer auprès d'eux, circuler et se répandre des palais dans les villes, des villes dans les campagnes, des maîtres aux valets, des seigneurs aux peuples ; et le ciel aura trop de crimes à venger sur les nations, pour ne pas envoyer le luxe, la discorde, l'ambition, les conspirations et tous les fléaux qui les perdent. Les Monarques, fussent-ils seuls à braver dans leur empire le Dieu qui fait les Rois, qui leur a dit qu'ils seroient seuls punis, que les crimes du chef ne retomberoient pas sur les membres, ceux du Prince sur le peuple ; encore une fois, que l'historien se taise, s'il n'ose pas dire ces vérités. Il cherchera les causes de la révolution dans ses agens ; il verra des Necker, des Brienne, des Philipppe d'Orléans, des Mirabeau, des Roberspierre ; il trouvera le désordre dans les finances, les factions parmi les grands, l'insubordination dans les armées, l'inquiétude, l'agitation, la séduction dans le peuple ; il ne verra pas ce qui a fait les Necker, les Brienne, les

Philippe d'Orléans, les Mirabeau, les Robers-pierre; celui qui a jeté le désordre dans les finances, l'esprit de faction, d'insubordination, de séduction dans les diverses classes de l'Etat et du peuple. Il sera au dernier fil de la trame; il croira l'avoir développée; il en sera à l'agonie des Empires, et se taira sur la fièvre lente qui les pourrit, les consume, et réserve la violence de ses accès pour ses dernières crises et leur dissolution. Il décrira le mal que tout le monde a vu, et il laissera ignorer le remède. S'il craint de dévoiler le secret des maîtres de la terre, qu'il les dévoile pour eux-mêmes, pour les sauver d'une conspiration qui retombe sur eux. Et quel secret d'ailleurs? Est-ce nous qui le violons? Je le prends où il repose publiquement depuis plus de dix années, dans leur corrrespondance avec le chef des conjurés. Il n'est plus temps de s'inscrire en faux contre nous. Ces lettres ont été imprimées pour le scandale des peuples, pour montrer l'impie jouissant de toute la faveur des Souverains. Quand nous montrons les Souverains punis de cette protection, ce n'est pas leur honte que nous cherchons à divulguer, c'est la vraie cause de leur malheur et de celui des peuples que nous cherchons à faire connoître, pour que le vrai moyen d'y remédier ou d'en prévenir de plus grands, se montre de lui-même; et ce motif vaut bien toutes les considérations qui pourroient nous porter au silence.

Premier Adepte, Joseph II.

Dans la correspondance des Conjurés, il est plus d'une lettre qui dépose, avec toute l'évidence possible dans ces sortes de témoignages, que l'empereur Joseph II avoit été admis et initié par Frédéric aux mystères de la conspiration antichrétienne.

Par la première de ces lettres, Voltaire annonçoit en ces termes sa conquête à d'Alembert: « Vous m'avez fait un vrai plaisir en réduisant » l'infini à sa juste valeur. Mais *voici une chose*

» *plus intéressante : Grimm assure que l'Empereur*
» *est des nôtres. Cela est heureux*, car la duchesse
» de Parme, sa sœur, est contre nous. » (*Lett. du* 28 *Octobre* 1769.)

Par une seconde lettre, Voltaire, en se félicitant d'une conquête de cette importance, écrit à Frédéric : « Un Bohémien qui a beaucoup
» d'esprit et de philosophie, nommé Grimm, m'a
» mandé que vous aviez initié l'Empereur à nos
» saints mystères. » Cette lettre est du mois de
» Novemb. 1769.» (162 *Lett.*) Enfin une troisième, datée du 21 du même mois 1770, dans laquelle Voltaire, après avoir fait l'énumération des Princes et Princesses qu'il compte parmi les adeptes, ajoute encore ces mots : « Vous m'avez
» flaté aussi que l'Empereur étoit dans la voie de
» perdition. » *Voilà une bonne récolte pour la philosophie.* (181 Lett.) Cette lettre fait allusion à celle que Voltaire avoit reçue peu de mois auparavant, et dans laquelle Frédéric lui disoit : « Je
» pars pour la Silésie, et vais trouver l'Empereur
» qui m'a invité à son camp de Moravie, non
» pas pour nous battre, comme autrefois, mais
» pour vivre en bons voisins. Ce Prince est très-
» aimable et plein de mérite ; *il aime vos ouvra-*
» *ges et les lit autant qu'il peut.* Il n'est *rien moins*
» *que superstitieux*. Enfin, c'est un Empereur
» comme de long-temps il n'y en a eu en Alle-
» magne : nous n'aimons ni l'un ni l'autre les
» ignorans et les barbares, mais ce n'est pas une
» raison pour les exterminer. » (18 *Août* 1770.)

Quand on sait ce que c'est pour Frédéric, qu'un Prince qui *n'est rien moins que superstitieux et qui lit Voltaire autant qu'il peut*, on entend aisément ce que signifient ces éloges. Ils désignent vraiment un Empereur tel qu'il n'y en avoit eu de long-temps en Allemagne, un Empereur précisément aussi irréligieux que Frédéric. La date et les dernières paroles de cette lettre : *Ce n'est pas une raison de les exterminer*, nous rappellent un

temps où Frédéric trouvant que les philosophes alloient trop vîte, essaya lui-même de réprimer une imprudence qui pouvoit renverser tout le systême des Gouvernemens politiques. Ce n'étoit pas encore le temps d'employer une *force majeure*, de porter la *dernière sentence*. La guerre résolue contre le Christ entre Joseph et Frédéric, ne fut donc point encore une guerre d'extermination; ce ne fut pas la guerre des Néron, des Dioclétien; ce fut une de ces guerres qui minent sourdement et peu à peu. Ce fut celle que Joseph commença aussitôt que la mort de Marie-Thérèse lui en laissa la liberté. Ce fut d'abord une guerre d'hypocrisie; car Joseph, tout aussi peu croyant que Frédéric, n'en continua pas moins à se donner pour un Prince religieux, à protester qu'il étoit bien éloigné de vouloir rien changer au véritable Christianisme. Il continua même, en parcourant l'Europe, à s'approcher des Sacremens avec un extérieur de piété qui ne sembloit pas dire qu'il faisoit ses pâques, et communioit à Vienne et à Naples précisément comme Voltaire le faisoit à Ferney. Il porta la dissimulation, en traversant la France, jusques à refuser de passer à Ferney, dont il étoit fort près, et où Voltaire croyoit le recevoir. On prétendit même qu'il affecta de dire en se détournant, *qu'il ne pouvoit voir un homme qui, en calomniant la religion, avoit porté le plus grand coup à l'humanité.* Je ne sais à quel point on peut ajouter foi à ces paroles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les philosophes ne s'en crurent pas moins assurés de Joseph. Ils lui pardonnèrent de n'avoir pas rendu son hommage à Voltaire, en répandant qu'il n'en conservoit pas moins son admiration pour ce coriphée de l'impiété; qu'il auroit bien voulu lui faire une visite, mais qu'il s'en étoit abstenu par égard pour sa mère qui, *à la sollicitation des prêtres, lui avoit fait promettre de ne pas le voir dans son voyage.* (Voyez note sur la lettre de

M. le comte de la Touraille, du 6 Août 1777, corresp. générale de Voltaire.)

Malgré toute cette réserve et toutes ces dissimulations, la guerre que Joseph faisoit à la religion, devint bientôt une guerre d'autorité, d'oppression même, de rapine et de violence ; et peu s'en fallut qu'elle ne devînt une guerre d'extermination pour ses propres sujets. Il commença par supprimer un grand nombre de monastères. (On a vu que c'étoit le plan de Frédéric, et la partie même la plus essentielle de son plan, pour arriver à l'anéantissement du Christianisme.) Il s'empara d'une grande partie des biens ecclésiastiques. (C'étoit-là encore le vœu que Voltaire exprimoit, en disant : j'aimerois bien mieux les dépouiller.) Joseph II chassa de leurs cellules jusqu'à ces Carmélites, dont la pauvreté ne laissoit pas le moindre prétexte de destruction à l'avarice, et dont la ferveur angélique en laissoit encore moins à la réforme. Il donna le premier à son siècle le spectacle de ces saintes filles réduites à errer dans les autres Empires, pour chercher, jusques en Portugal, un asile à leur piété. Changeant tout à son gré dans l'Eglise, il préluda à cette fameuse Constitution appelée Civile par des Législateurs Jacobins, et qui a fait en France tous les martyrs des Carmes. Le Souverain Pontife se crut obligé de quitter Rome, de se transporter en Autriche pour aller, en père commun des fidelles, représenter lui-même à cet Empereur, et la foi et les droits de l'Eglise. Joseph II le reçut avec respect, il lui laissa rendre tout cet hommage de vénération publique, que commandent également les vertus et la dignité de Pie VI ; mais il n'en continua pas moins sa guerre d'oppression. Il ne chassa pas les Evêques, mais il les tourmenta, en s'érigeant lui-même en quelque sorte, en Supérieur de Séminaire, en voulant forcer les ecclésiastiques à prendre leurs leçons des maîtres qu'il désignoit lui-même, et dont la

doctrine, comme celle de CAMUS, tendoit à préparer la grande apostasie. Ses persécutions sourdes et ses destructions firent éclater les murmures. Les Brabançons lassés se révoltèrent; on les vit dans la suite appeler les Jacobins François, qui leur annonçoient la liberté de leur religion; et qui, plus séducteurs encore que Joseph, consomment aujourd'hui son ouvrage. Moins tourmentés dans leur foi par l'adepte de Frédéric, ces Brabançons eussent bien moins cherché à secouer le joug de la maison d'Autriche; avec plus de zèle et un amour plus mérité pour l'Empereur Joseph, ils auroient mieux secondé son successeur, et ils auraient eu plus de confiance aux vertus de François II; ils auroient mis de plus grands obstacles à l'invasion que l'on a vu s'étendre jusques au Danube. Si l'Histoire s'en prend aux mânes de Joseph, qu'elle remonte jusqu'au temps où il fut initié aux mystères de Frédéric et de Voltaire; l'Empereur adepte ne sera pas innocent de la guerre d'extermination qui a pu menacer jusqu'à son trône.

Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, Joseph se repentir de la guerre qu'il avoit faite au Christ, en découvrant celle que la philosophie lui faisoit à lui-même et à son trône. Il essayera alors, mais trop tard, de réparer ses fautes; il en sera une triste victime.

La correspondance des Conjurés nous montre bien d'autres Souverains entrés avec la même imprudence dans tous ces complots contre le Christ. D'Alembert se plaignant à Voltaire des obstacles qu'il appeloit *persécutions*, et que l'autorité mettoit encore, de temps à autre, aux progrès de l'impiété, s'en consoloit en ajoutant: « Mais nous avons pour nous l'impératrice » Catherine, le roi de Prusse, le roi de Dane- » marck, la reine de Suède et son fils, beaucoup » de princes de l'Empire et toute l'Angleterre. » (*Lett. du* 23 *Nov.* 1770). Vers le même temps

Voltaire écrivoit à Frédéric : « Je ne sais pas ce » que pense Mustapha (sur l'immortalité de l'ame); » je pense qu'il ne pense pas : pour *l'impératrice* » *de Russie*, *la reine de Suède votre sœur*, *le roi* » *de Pologne*, *le prince Gustave*, fils de la reine » de Suède, j'imagine que je sais ce qu'ils pen» sent. » (*Lett. du* 21 *Novemb.* 1770.)

Voltaire le savoit en effet. Les lettres de ces Rois ne le lui avoient pas laissé ignorer; mais quand même nous n'aurions pas ces lettres à citer, voilà déjà un Empereur et une Impératrice, une Reine et quatre Rois que la secte des conjurés antichrétiens comptoit parmi ses adeptes.

Fausses conséquences à éviter dans l'énumération des adeptes couronnés.

En dévoilant cet horrible mystère, que l'historien ne s'abandonne pas à de fausses déclamations, et à des conséquences plus fausses encore. Qu'il ne dise point au peuple : vos Rois ont secoué le joug du Christ; il est juste pour vous de secouer celui de leur empire. Les conséquences blasphémeroient le Christ lui-même, et sa doctrine, et ses exemples. Pour le bonheur des peuples, pour le préserver des révolutions, des désastres de la rebellion, Dieu seul s'est réservé de frapper l'apostat sur le trône. Que les Chrétiens résistent à l'apostasie et qu'ils soient soumis au Prince. Ajouter à son impiété la révolte des peuples, ce n'est pas écarter le fléau religieux; c'est vouloir que les Nations y ajoutent le plus terrible des fléaux politiques, celui de l'anarchie. Ce n'est pas remédier à la conjuration des sophistes impies contre l'Autel, c'est consommer la conspiration des sophistes séditieux contre le trône, et contre toutes les lois de la société civile. C'est là précisément ce qu'éprouvèrent les Brabançons soulevés contre Joseph II. Ils crurent avoir droit de rejeter leur Souverain légitime, et ils sont aujourd'hui sous le joug des Jacobins. Ils appelèrent l'insurrection au secours de la Religion, et la Religion proscrit l'insurrection contre toute autorité légitime. Au moment où j'écris, des

rapports foudroyans à la Convention annoncent les décrets qui, en mettant le culte religieux, les priviléges, les églises des Brabançons au niveau de la révolution Françoise, vont les punir de leur erreur. Lors donc que l'historien dévoilera les noms des Souverains conjurés contre le Christ ou admis au secret de la conspiration, que son intention soit toute de ramener les Rois à la Religion ; mais qu'il évite avec soin les conséquences fausses et pernicieuses au repos des Nations. Alors, plus que jamais, qu'il insiste sur les devoirs du peuple même, sur les devoirs que cette Religion impose à tous, à l'égard des Césars et de toute autorité publique.

Catherine II, impératrice de Russie.

Parmi ces protecteurs couronnés de Voltaire, tous n'étoient pas d'ailleurs conjurés comme lui, ou comme Frédéric et Joseph. Ils avoient tous bu le poison dans la coupe de l'incrédulité ; mais tous ne vouloient pas également le verser à leur peuple.

Entre le roi de Prusse et cette impératrice de Russie, dans laquelle les conjurés mettoient tant de confiance, la différence étoit immense. Séduite par l'hommage et les talens du premier des impies, Catherine avoit pu trouver chez lui le premier moteur de son goût pour les lettres : elle avoit dévoré des livres qu'elle crut les chefs-d'œuvre de l'histoire et de la philosophie, qu'elle ne savoit pas être l'histoire travestie suivant toutes les vues de l'impiété ; sur l'éloge trompeur des faux sages, elle avoit imaginé que *tous les miracles du monde n'effaceroient pas la prétendue tache d'avoir empêché l'impression de l'Encyclopédie* (Voy. sa corresp. avec Volt. Lett. 1, 2, 3 et 8) ; mais on ne la vit pas, comme Frédéric, pour l'encens grossier des sophistes, rendre à l'impiété même un encens plus grossier encore. Catherine lisoit les œuvres des sophistes, Frédéric les faisoit circuler, en composoit lui-même, et vouloit les voir dévorées par le peuple. Frédéric proposoit des

moyens d'écraser la Religion chrétienne, Catherine rejetoit les plans de destruction que proposoit Voltaire. Elle étoit tolérante par caractère, Fréderic ne l'étoit que par nécessité. Il eût cessé de l'être, s'il avoit pu concilier sa haine avec sa politique, en appelant *la force majeure* pour écraser le christianisme (1).

Cependant Catherine est aussi l'adepte sur le trône; elle sait le secret de Voltaire; elle applaudit aux plus fameux de nos impies. (*Voy. ses Let. du 26 sept. 1773, et 134 Lett. an 1774.*) Elle va jusqu'au point de vouloir livrer l'héritier de son sceptre aux leçons de d'Alembert; son nom est mis constamment par les impies au rang des adeptes protectrices : il n'est pas donné à l'historien de l'effacer. Puisse-t-il lui être donné, à elle, de réparer l'erreur et ses ravages !

Christian VII, roi de Danemarck.

Les droits de Christian VII, roi de Danemarck, au titre d'adepte couronné, se trouvent également dans ses lettres à Voltaire. Parmi tous

(1) Ceux qui jugeront la correspondance de cette Impératrice, comme littérateurs, trouveront une bien grande différence entre ses lettres et celles du roi de Prusse. Les premières sont celles d'une femme d'esprit qui se joue quelquefois de Voltaire fort agréablement. Avec son style léger et plein de goût, elle n'en sait pas moins conserver de la noblesse et de la dignité. On ne la verra pas au moins s'abaisser au ton grossier des injures et des blasphêmes. Celles de Frédéric sont les lettres d'un Sophisme pédant et sans pudeur dans son impiété, comme sans dignité dans ses éloges. Quand Voltaire écrivoit à Catherine : *Nous sommes trois, Diderot, d'Alembert et moi, qui vous dressons des autels*, elle répondoit : *Laissez-moi s'il vous plaît sur la terre, j'y serai plus à portée d'y recevoir vos lettres et celles de vos amis.* (Lett. 8 et 9). On ne trouvera rien d'aussi François que cela chez Frédéric. On est seulement fâché que cette réponse s'adresse à des impies. Catherine écrit à merveille la langue de Voltaire; et Frédéric seroit un bien petit Héros, s'il n'avoit pas mieux su manier ses armes que sa plume.

les services de d'Alembert, j'aurois pu compter les soins qu'il prit pour faire souscrire les Puissances et les grands Seigneurs à l'érection d'une statue en l'honneur de Voltaire. J'aurois pu montrer le modeste sophiste de Ferney, pressant lui-même d'Alembert pour obtenir ces souscriptions, et sur-tout celle du roi de Prusse, qui n'attendit pas ces sollicitations. Ce triomphe de leur chef étoit trop cher aux conjurés. Christian VII s'empressa d'envoyer aussi son contingent. Une première lettre, et quelques complimens à Voltaire, ne nous suffiroient pas absolument pour montrer un adepte; mais Voltaire nommoit lui-même le roi de Danemarck; et d'ailleurs, parmi ces complimens adressés à Voltaire, nous avons observé celui-ci, tout à fait dans le goût et dans le style de Frédéric: « Vous vous occupez pré» sentement à délivrer un nombre considérable » d'hommes du *joug des Ecclésiastiques, le plus » dur de tous*, parce que les devoirs de la société » ne sont connus que de la tête de ces Messieurs, » *et jamais sentis dans leur cœur. Ceci vaut bien, » se venger des barbares.* » (Lett. à Volt. an 1770.) Infortunés Monarques! c'étoit là aussi le langage que vos corrupteurs tenoient à Marie-Antoinette, dans le temps de sa prospérité. Elle fut malheureuse: elle vit la sensibilité, la fidélité de ces prétendus *barbares*, et elle s'écrioit aux Thuileries: *Oh! que nous avons été trompés! nous voyons bien à présent combien les Prêtres se distinguent parmi les fidelles sujets du Roi.* (1) Puisse le Roi séduit par le philosophisme, n'être jamais réduit à la même expérience, et profiter au moins d'une

---

(1) Ces paroles de Marie-Antoinette me furent rapportées dans le fort de la Révolution, et j'avois besoin de les savoir pour croire qu'elle étoit revenue des préjugés qu'on lui avoit donnés contre le Clergé, et qui avoient semblé reboubler après le second voyage de l'Empereur son frère à Versailles.

Révolution qui nous démontre assez qu'il est un joug plus dur que celui de ces Prêtres, que son maître Voltaire lui a si bien appris à calomnier !

Au moins faut-il le dire ici, pour l'honneur de ce Prince et de tant d'autres qu'avoient séduits les conjurés ; les sophistes s'emparoient de leur jeunesse. A cet âge, Voltaire et ses productions faisoient aisément illusion à des hommes qui, pour être Rois, ne savent pas mieux que les autres ce qu'ils n'ont pas appris, et n'en sont pas plus en état de discerner l'erreur de la vérité, dans des objets sur-tout où le défaut d'études, propres à ces objets, est encore moins à craindre que les penchans et les passions.

Lors de son voyage en France, Christian n'avoit encore que dix-sept ans, et déjà il avoit ce que d'Alembert appelle *le courage de dire à Fontainebleau*, que Voltaire *lui avoit appris à penser*. (Lett. de d'Alembert, 12 Novembre 1768.) Des hommes qui pensoient différemment à la Cour de Louis XV, voulurent empêcher sa jeune Majesté d'apprendre encore à penser comme Voltaire, et d'en voir dans Paris les adeptes ou les plus fameux disciples. Ceux-ci surent se procurer des audiences. Pour juger comment ils surent en profiter, il ne faut qu'entendre d'Alembert écrivant à Voltaire : « J'avois vu ce Prince chez lui, » avec plusieurs autres de vos amis ; il me parla » beaucoup de vous, *des services que vos ouvrages* » *avoient rendus*, *des préjugés que vous avez dé-* » *truits*, des ennemis que votre *liberté de penser* » vous avoit faits ; *vous vous doutez bien de mes* » *réponses.* » (Ib. et lett. du 6 Décemb. 1768.) D'Alembert voit de nouveau le Prince ; de nouveau il écrit à Voltaire : « Le roi de Danemarck » ne m'a presque *parlé que de vous.—Je vous assure* » *qu'il auroit mieux aimé vous voir à Paris, que* » *toutes les fêtes dont on l'a accablé.* » Cette conversation avoit été courte ; d'Alembert y suppléa à l'Académie par un discours qu'il prononça sur

la

la philosophie, en présence du jeune Monarque. Tous les adeptes accourus en foule applaudissent, et le jeune Monarque applaudit aussi. (*Lett. du* 17 *Décemb.* 1778.) Enfin telle est l'idée qu'il emporte de cette prétendue philosophie, graces aux nouvelles leçons de d'Alembert, qu'à la première nouvelle d'une statue à ériger en l'honneur du héros des impies conjurés, il envoie *une belle souscription* que Voltaire reconnoît devoir aux leçons que le Prince a reçues de l'adepte Académicien. (*V. lett. de Volt. à d'Alemb.* 5 *Nov.* 1770.) Il ne m'est pas donné de dire à quel point ces leçons se trouvent aujourd'hui oubliées par Christian VII; mais assurément, depuis que sa majesté Danoise avoit appris *à penser* de Voltaire, il s'est passé bien des événemens qui lui auront appris à voir d'un œil bien différent les prétendus *services* que les *ouvrages* de son maître ont rendus aux Empires.

Gustave III, roi de Suède.

Les mêmes artifices et les mêmes erreurs firent aussi de Gustave III, roi de Suède, un adepte protecteur. Ce prince étoit aussi venu à Paris recevoir les hommages et les leçons des soi-disant philosophes. Il n'étoit encore que Prince royal, quand, déjà l'exaltant comme un de ces adeptes dont la protection étoit acquise à la secte, d'Alembert écrivoit à Voltaire: « Vous aimez » la raison et la liberté, mon cher confrère, » et on ne peut guères aimer l'un sans l'autre. » Eh bien! voilà *un digne Philososophe républicain* » que je vous présente, qui parlera avec vous » *philosophie et liberté.* C'est M. *Jennings*, cham- » bellan du roi de Suède. — Il a d'ailleurs des » complimens à vous faire *de la part de la reine de* » *Suède et du Prince royal, qui protégent dans le* » *Nord la philosophie* si mal accueillie par les » Princes du Midi. M. *Jennings* vous *dira combien* » *la raison fait de progrès en Suède sous ses heureux* » *auspices.* » (Lett. du 19 Janv. 1769.)

Lorsque d'Alembert écrivoit cette lettre, Gus-

tave, qui devoit bientôt rendre à la Monarchie des droits que sa couronne avoit perdus depuis long-temps, ignoroit sans doute que ses grands protégés fussent par excellence des *Philosophes républicains.* Il ignoroit également quel seroit un jour pour lui le dernier fruit de cette philosophie des conjurés, quand, arrivé au trône, il écrivit à leur coryphée : « Je prie tous les jours l'être » des êtres qu'il prolonge vos jours précieux à » l'humanité et si utiles aux progrès de la raison » et de la vraie philosophie. » (*Lett. du roi de Suède à Voltaire*, 10 *Janv.* 1772.)

La prière de Gustave fut exaucée ; les jours de Voltaire furent prolongés ; mais celui qui devoit subitement trancher les jours de Gustave lui-même, étoit déjà né, et il devoit bientôt sortir, avec tous ses poignards, de l'arrière-école de Voltaire. Pour l'instruction des Princes, que l'historien rapproche ici la généalogie philosophique de ce malheureux Roi et celle de l'adepte qui fut son assassin.

Ulrique de Brandebourg avoit été initiée aux mystères des sophistes conjurés par Voltaire lui-même. Bien loin de rejeter ses principes, elle ne s'étoit pas même sentie outragée par les voeux d'une passion que Voltaire avoit eu la hardiesse d'exprimer. (*) Devenue reine de Suède, elle pressa plus d'une fois l'impie de venir terminer ses jours auprès d'elle. (*Voy. ses lett. à Volt. ans* 1743 *et* 1751.) Elle ne crut pas pouvoir lui donner de plus grandes preuves de sa fidélité aux principes qu'elle en avoit reçus, lors du premier séjour de Voltaire à Berlin, qu'en les faisant sucer avec le lait au Roi son fils. Elle initia Gustave et voulut être la mère du Sophiste, comme elle l'étoit du Roi. Aussi voyons-nous constamment et la mère et le fils mis au rang

---

(*) C'est pour cette princesse que Voltaire avoit fait le Madrigal : *Souvent un peu de vérité, etc.*

des adeptes dont les conjurés se tenoient le plus assurés.

Telle étoit donc la généalogie philosophique de ce malheureux roi de Suède. Voltaire avoit initié la reine Ulrique, et Ulrique avoit initié Gustave.

Mais, d'un autre côté, Voltaire initioit Condorcet, et Condorcet siégeant au club des Jacobins initia Ankastrom. Elève de Voltaire, Ulrique apprenoit à son fils à se jouer des mystères et des autels du Christ; élève de Voltaire, Condorcet apprit à Ankastrom à se jouer du trône et de la vie des Rois.

Au moment où les nouvelles publiques annoncèrent que Gustave III devoit commander en chef les armées liguées contre la révolution Françoise, Condorcet et Ankastrom appartenaient au grand club; et ce grand club retentissoit du vœu de délivrer la terre de ses Rois. Gustave fut marqué pour en être la première victime, et Ankastrom s'offrit pour être le premier bourreau. Il part de Paris, et Gustave tombe sous ses coups. (*Voy. le journal de Fontenay.*)

Les Jacobins venoient de célébrer l'apothéose de Voltaire; ils célébrèrent aussi celle d'Ankastrom.

Voltaire avoit appris aux Jacobins *que le premier des Rois fut un soldat heureux*; les Jacobins apprirent à Ankastrom que le premier héros fut l'assassin des Rois; ils placèrent son buste à côté de celui de Brutus.

Les Rois avoient souscrit pour la statue de Voltaire, les Jacobins souscrivirent pour celle d'Ankastrom.

Poniatowski, roi de Pologne.

Enfin les confidences de Voltaire mettent encore Poniatowshi, roi de Pologne, au nombre des adeptes protecteurs. Il avoit en effet connu nos philosophes dans Paris, ce Roi dont la philosophie devoit faire tous les malheurs; il avoit sur-tout rendu son hommage à leur chef, il lui avoit écrit: « M. de Voltaire, tout contemporain

» d'un homme tel que vous, qui sait lire, qui
» a voyagé, et qui ne vous a pas connu, doit se
» trouver malheureux. Il vous seroit permis de
» dire : les nations feront des voeux pour que
» les Rois me lisent. » (*Lett. du* 21 *Fév.* 1767.)
Aujourd'hui que le roi Poniatowski a vu les hommes qui avoient lu Voltaire comme lui, qui le préconisoient de même, essayer en Pologne la révolution qu'ils avoient faite en France; aujourd'hui que victime lui-même de cette révolution, il a vu son sceptre se briser entre ses mains, par la suite de cette révolution, sans doute il fait des voeux biens différens ; sans doute il le voudrait, que les nations n'eussent jamais connu Voltaire, et que les Rois sur-tout l'eussent moins lu. Mais les temps que d'Alembert annonçoit et qu'il eût voulu voir, sont arrivés, sans que les Rois adeptes protecteurs aient su les prévoir. Quand les malheurs de la religion retombent sur eux, qu'ils relisent ces voeux que d'Alembert, dans son style souvent bas et ignoble, exprimoit à Voltaire : « Votre illustre et ancien protecteur
» (le roi de Prusse) a commencé le branle, le
» roi de Suède a continué, Catherine les imite
» tous deux et fera peut-être mieux encore. Je
» rirois bien si je voyois le chapelet se défiler de
» mon vivant. » (*Lett. du* 2 *Oct.* 1762.) Le chapelet se défile en effet; le roi Gustave est mort assassiné; le roi Louis XVI guillotiné; le roi Louis XVII empoisonné; le roi Poniatowski est détrôné; le Stathouder chassé, et les adeptes, enfans de d'Alembert, de son école, rient, comme il l'eût fait lui-même, des Rois qui protégeant la conspiration de l'impie contre l'autel, n'avoient pas su prévoir celle des enfans de l'impie contre le trône.

Ces réflexions préviennent malgré moi ce que j'aurai à révéler de cette seconde conspiration; mais telle devoit être l'union des Sophistes impies et des Sophistes séditieux, qu'à peine est-il

possible d'exposer les progrès des uns, sans avoir à parler des ravages et des forfaits des autres. Ce sont les faits eux-mêmes qui, dans l'intimité de cette union, nous forcent à montrer aux Monarques protecteurs une des leçons les plus importantes que l'histoire leur ait encore donnée jusqu'à nos jours.

Je ne finirai pas ce chapitre sans observer que parmi ces Rois du Nord, dont la protection rendoit les Sophistes si glorieux, on ne les voit pas une seule fois mentionner le roi d'Angleterre. Ce silence de la part des conjurés vaut bien tous leurs éloges. S'il ne leur eût fallu qu'un Prince chéri de ses sujets et méritant de l'être, qu'un Roi bon, juste, sensible, bienfaisant, jaloux de maintenir la liberté des lois et le bonheur de son empire, George III eût été aussi leur Antonin, leur Marc-Aurèle, leur Salomon du Nord. Ils le virent trop sage pour s'unir à de vils conjurés, qui ne connoissent de mérite que dans l'impiété, et voilà la vraie cause de leur silence. Il est beau pour un Prince d'avoir été si nul dans l'histoire de leurs complots, quand celle de la révolution le trouve si actif pour en arrêter les désastres; si grand, si généreux et si compatissant pour en soulager les victimes.

Quant aux Rois du Midi, c'est encore une justice à leur rendre dans l'histoire, que les Sophistes, au lieu de les compter parmi leurs adeptes, se plaignoient au contraire de les trouver encore si loin de leur philosophisme.

CHAPITRE XIII.

Seconde classe de Protecteurs. Adeptes Princes et Princesses.

DANS la seconde classe des adeptes protecteurs, je comprendrai ces hommes qui, sans être sur le trône, jouissent sur le peuple d'une puissance presque égale à celle des Rois, et dont l'autorité, l'exemple, ajoutant aux moyens des conjurés, leur faisoient espérer qu'ils n'auroient pas juré en vain d'écraser la religion chrétienne.

Frédéric, Landgr. de Hesse-Cassel.

La correspondance de Voltaire nous montre plus spécialement dans cette seconde classe de protecteurs, Mgr. le Landgrave de Hesse-Cassel. Le soin que d'Alembert avoit eu de choisir pour ce Prince le professeur d'histoire dont nous avons parlé, suffiroit pour nous dire à quel point les Sophistes du jour abusèrent de sa confiance. Elle fut bien spécialement trompée par celle que son Altesse Sérénissime avoit à la philosophie et aux lumières de Voltaire. Elle souffrit en quelque sorte que ce chef des Sophistes dirigeât ses études. Il étoit difficile de se livrer à un instituteur plus perfide. Une lettre du 25 Août 1766, suffit pour nous montrer à quelle source Voltaire envoyoit son auguste élève, puiser les leçons de la sagesse : « Votre Altesse Sérénissime, écrivoit ce maître » corrupteur, m'a paru avoir envie de voir les » livres nouveaux qui peuvent être dignes d'elle. » Il en paroît un intitulé : *le Recueil nécessaire.* » Il y a sur-tout dans ce recueil un ouvrage de » mylord Bolingbrock, qui m'a paru ce qu'on » n'a jamais écrit de plus fort contre la supersti- » tion. Je crois qu'on le trouve à Francfort ; » mais j'en ai un exemplaire broché que je lui » enverrai si elle le souhaite. »

Pour un Prince qui avoit réellement le désir de s'instruire, quelles leçons que celles qu'il devoit trouver dans ce recueil ! Le nom de Bolingbrock ne dit pas assez combien elles tendoient à pervertir sa religion, quand on sait que Voltaire lui-même publioit sous ce nom des ouvrages plus impies encore que ceux du philosophe Anglois, et qu'il étoit l'auteur de plusieurs de ceux qu'il recommandoit si spécialement dans ce recueil.

Réduit à lui-même pour résoudre les doutes fomentés par ces sortes de lectures, et prévenu trop malheureusement contre les hommes qui auroient pu l'aider à les résoudre, M. le Landgrave se livroit tout entier à des leçons qu'il prenoit pour celles de la vérité et de la plus haute philosophie. Quand il pouvoit les recevoir de la bouche même de Voltaire, l'illusion étoit au point que son Altesse s'en applaudissoit elle-même, et croyoit franchement avoir trouvé le vrai moyen de s'élever au-dessus du vulgaire. Elle regrettoit une absence qui la privoit des leçons de son maître, elle croyoit réellement lui avoir des obligations ; elle lui écrivoit : « J'ai » quitté Ferney avec bien de la peine — je suis » charmé que vous soyez content de ma façon de » penser ; je tâche autant qu'il m'est possible de » me défaire des préjugés, et si en cela je pense » différemment du vulgaire, c'est aux entretiens » que j'ai eus avec vous et à vos ouvrages que » j'en ai l'unique obligation. » (9 *Sept.* 1766.)

Pour donner quelques preuves de ses progrès à l'école de la philosophie, l'illustre adepte faisoit part à son maître des nouvelles découvertes qu'il regardoit comme des objections sérieuses contre l'authenticité des Livres saints. « J'ai fait, écrivoit-» il encore à son héros, j'ai fait depuis quelque » temps des réflexions sur Moyse et sur quelques » historiens du nouveau Testament, qui m'ont » paru être très-justes. Est-ce que Moyse ne » seroit pas un bâtard de la fille de Pharaon,

» que cette Princesse auroit fait élever? Il n'est » pas à croire qu'une fille de Roi ait eu tant de » soin d'un enfant Israélite, dont la nation étoit » en horreur aux Egyptiens. » (*Lett.* 66.) Voltaire eût aisément pu dissiper ce doute, en faisant observer à son élève que son Altesse calomnioit assez gratuitement un sexe bienfaisant, sensible, porté à s'attendrir sur le sort d'un enfant exposé à un pareil danger; plusieurs feroient encore très-naturellement ce qu'avait fait la fille de Pharaon, et le feroient précisément même avec plus de soins et plus d'attention encore, si des haines nationales ajoutoient au danger de cet enfant. Si Voltaire avoit eu l'intention d'éclairer son illustre élève et de lui donner les règles d'une saine critique, il auroit observé qu'au lieu d'un fait très-simple et très-naturel, son Altesse en imaginoit un véritablement incroyable. Une Princesse qui veut donner à son enfant une éducation brillante, et qui commence par le faire exposer à être submergé pour avoir le plaisir d'aller le chercher et de le trouver à point nommé sur les rives du Nil; une Princesse Egyptienne qui aime son enfant, qui sait toute l'horreur que les Egyptiens ont pour les Israélites, et qui faisant allaiter cet enfant par une mère Israélite, lui laisse croire à lui-même qu'il naquit de cette nation qu'elle déteste, et le persuade même dans la suite aux Egyptiens, pour leur rendre cet enfant odieux, détestable; et ce qui sembleroit un mystère bien plus étrange encore, un enfant qui devient l'homme le plus terrible aux Egyptiens, et dont personne ne découvre l'origine; un enfant que toute la cour de Pharaon s'obstine à croire un Israélite, dans un temps où il auroit suffi de dire que Moyse étoit Egyptien, pour lui ôter toute la confiance des Israélites et délivrer l'Egypte: voilà bien des choses que Voltaire auroit pu répondre à son Altesse, pour lui faire sentir qu'il n'est pas dans les règles de la critique d'opposer

à un fait très-naturel, très-simple, des suppositions véritablement incroyables. Mais ces suppositions servoient la haine de Voltaire contre Moyse, contre les livres des chrétiens : il aimoit bien mieux voir les progrès de ses disciples dans l'incrédulité, que leur exposer les règles d'une saine critique.

Voltaire applaudissoit encore à son adepte, quand il vit son Altesse prétendre que le *serpent d'airain*, isolé sur une montagne, *ne ressembloit pas mal au dieu Esculape*, tenant un bâton d'une main et un serpent de l'autre, avec un chien à ses pieds, dans le temple d'Epidaure ; que les *Chérubins* éployant leurs ailes au-dessus de l'arche, *ne ressembloient pas mal au Sphinx* à la tête de femme, aux quatre griffes, au corps et à la queue de lion ; que *les douze bœufs qui étoient sous la mer d'airain*, chargés de cette cuve large de douze coudées, haute de cinq et remplie d'eau, pour servir aux ablutions des Israélites, ressembloient encore assez bien *au dieu Apis* ou au bœuf érigé sur l'autel, et voyant à ses pieds toute l'Egypte. (*Ibid.*)

La conclusion de Monseigneur étoit que Moyse sembloit avoir donné aux Juifs beaucoup de cérémonies qu'il avoit prises des Egyptiens. (*Ibid.*) Celle de l'historien doit être qu'avec un peu plus de sincérité il eût été facile aux conjurés de désabuser un adepte qui, dans le fond, ne cherchoit qu'à s'instruire. En plaignant son Altesse d'avoir été dupe de pareils maîtres, nous devons au moins lui rendre la justice de reconnoître avec quelle franchise elle cherchoit la vérité, quand elle ajoutoit, en parlant toujours à Voltaire : « Pour ce qui est du nouveau Testament, il y „ a des histoires *dans lesquelles je voudrais être* „ *mieux instruit.* Le massacre des Innocens me „ paroît incompréhensible. Comment le roi Hé„ rode auroit-il pu faire égorger tous ces petits „ enfans, lui qui n'avoit point droit de vie et de

„ mort, comme nous le voyons par l'histoire de
„ la Passion, et que ce fut Ponce Pilate, gou-
„ verneur des Romains, qui condamna Jésus-
„ Christ à mort. » (*Ibid.*)

En recourant aux sources de l'histoire, en consultant tout autre historien que son professeur donné par d'Alembert, ou bien tout autre maître que ces vains Sophistes, le Prince qui vouloit être mieux instruit, qui méritoit de l'être, auroit vu cette légère difficulté s'évanouir. Il auroit appris qu'Hérode d'Ascalon, surnommé le Grand, et que l'on eût plus justement surnommé le Féroce, celui qui ordonna le massacre des Innocens, étoit roi de toute la Judée, roi de Jérusalem, et n'étoit pas le même que celui dont il est parlé dans l'histoire de la Passion. Il auroit appris que celui-ci, nommé Hérode Antipas, n'avoit pu obtenir des Romains que la troisième partie des Etats de son père, et qu'étant simplement tétrarque de Galilée, il n'avoit plus la même autorité à exercer sur les autres provinces; qu'ainsi il eût été peu surprenant qu'il n'eût pas exercé le droit de vie et de mort dans Jérusalem, où cependant Pilate lui-même l'invita à l'exercer en lui envoyant Jesus-Christ à juger, comme il avoit déjà jugé et fait décapiter St. Jean-Baptiste.

Quant au féroce Hérode d'Ascalon, Mgr. eût appris que ce Néron anticipé avoit fait mourir les enfans de Bethléem, comme il fit mourir Aristobule et Hyrcan, l'un frère et l'autre aïeul octogénaire de la Reine; comme il fit mourir Mariamne son épouse et deux de ses enfans; comme il fit mourir Sohème son confident et une foule de ses amis ou des grands de sa Cour, dès qu'ils commencèrent à lui déplaire. En apprenant tant de meurtres et tant de tyrannie, en apprenant sur-tout que ce même Hérode d'Ascalon, sur le point de mourir, et dans la crainte que le jour de sa mort ne fût un jour de réjouissance publique, avoit fait enfermer dans le cirque tous

les principaux des Juifs, et ordonné qu'ils fussent massacrés au moment où il expireroit lui-même; en apprenant, dis-je, tous ces faits incontestables, l'illustre adepte eût appris aussi comment cet Hérode exerçoit le droit de vie et de mort; il ne lui seroit pas venu dans l'esprit que les Evangélistes eussent pu imaginer eux-mêmes un fait pareil au massacre des Innocens, un fait assez récent pour que bien des Juifs encore vivans en eussent été témoins: il auroit réfléchi que les imposteurs ne s'exposent pas à un démenti si facile à donner publiquement, et toutes ses difficultés sur le massacre des Innocens n'auroient pas ébranlé sa foi à l'Evangile.

Mais il se nourrissoit des mêmes objections que son maître; il étudioit nos Livres saints dans le même esprit; et Voltaire qui avoit donné dans des milliers d'erreurs grossières sur ces Livres, se gardoit bien de renvoyer ses disciples aux réponses qu'il avoit reçues des auteurs religieux. (*Voyez sur-tout les Erreurs de Voltaire, les Lettres de quelques Juifs Portugais.*)

En mêlant ces légères discussions à nos Mémoires, nous n'ajouterons pas à l'amertume des reproches que se font aujourd'hui tant de Princes séduits par les chefs des impies; nous ne leur dirons pas: « De quel étrange aveuglement étiez-
» vous donc frappés? Votre devoir étoit d'étu-
» dier nos Livres religieux pour apprendre à
» devenir meilleurs, à rendre vos sujets plus
» heureux, et vous vous abaissez dans l'arène
» des Sophistes, à disputer comme eux contre
» le Christ et ses Prophètes. Si vous avez des
» doutes sur la religion, pourquoi vous adresser
» aux hommes qui ont juré sa perte? Un temps
» viendra aussi où le Dieu des chrétiens fera
» naître des doutes sur vos droits, et renverra
» vos peuples aux Jacobins pour les résoudre.
» Les voilà aujourd'hui dans vos Etats et vos
» palais, tout prêts à applaudir, comme Vol-

» taire, à vos objections contre le Christ. Répon-
» dez à leur glaive pour celles qu'ils opposent à
» vos lois. » Laissons là ces réflexions, et contentons-nous de dire avec l'histoire combien ils étoient malheureux ces Princes qui, cherchant à s'instruire, s'adressoient à des hommes dont tout l'objet étoit de les faire servir à renverser l'autel, en attendant que l'on vît arriver le moment de renverser les trônes.

Louis-Eugène, duc, et Louis, prince de Wirtemberg.

Au nombre des adeptes protecteurs, l'historien se trouvera forcé de mettre encore bien d'autres Princes, dont les Etats goûtent aussi en ce moment les fruits de la nouvelle philosophie. Dans le compte que d'Alembert rendoit à Voltaire des Princes étrangers qui ne visitoient point la France sans rendre leur hommage aux conjurés Sophistes, on le voit exalter le *duc de Brunswick*, comme *méritant d'être fêté*, et le méritant sur-tout par opposition au *Prince de Deux-Ponts*, qui ne protége que les *Fréron et autre canaille*, c'est-à-dire ici, que les auteurs religieux. (25 *Juin* 1766.) L'armée des Jacobins prouve aujourd'hui quel fut celui de ces deux Princes qui se trompoit le plus dans sa protection. Nous le verrons encore mieux dans ces Mémoires, lorsque nous en serons à la dernière et à la plus profonde conspiration du Jacobinisme.

A ce duc de Brunswick ajoutons Louis-Eugène, duc de Wirtemberg, et Louis, Prince de Wirtemberg. L'un et l'autre s'applaudissoient également des leçons de Voltaire. Le premier écrivoit à son maître : « Je me crois, lorsque je suis à
» Ferney, plus philosophe que Socrate. » (*Lett. du* 1.er *Fév.* 1763.) Le second ajoutoit aux éloges du philosophe, la demande du livre le plus licencieux, le plus impie que Voltaire eût écrit, du poëme de Jeanne d'Arc ou la Pucelle d'Orléans.

Charles Théodore, électeur Palatin.

Charles Théodore, électeur Palatin, tantôt sollicitoit auprès du même impie le même chef-d'œuvre d'obscénité, les mêmes leçons de phi-

lososophie ; et tantôt il pressoit, conjuroit leur auteur de venir à Manheim pour le mettre à portée d'en recevoir de nouvelles. (*Voyez lettre du* 1.er *Mai* 1754, *et* 38 *lett. an* 1762.)

Princesse d'Anhalt-Zerbst.

Il n'y avoit pas jusques à ces adeptes, dont les yeux auroient dû se fermer de pudeur au nom seul de cette production ; il n'y avoit pas jusqu'à la princesse d'Anhalt-Zerbst qui n'envoyât des remercîmens à l'auteur qui avoit eu l'impudence de lui faire un cadeau digne de l'Aretin. (9 *et* 39 *Lett. de la princesse de d'Anhalt à Volt.*)

L'empressement de ces grands adeptes pour une production de cette espèce, ne doit pas échapper à l'historien. Il y verra l'attrait que la corruption des mœurs donnoit aux leçons des conjurés. Il s'étonnera moins sur le nombre de ceux que les Sophistes séduisoient, quand il réfléchira combien ils ont de force sur l'esprit, ceux qui commencent par gâter et pervertir le cœur. C'est malgré nous que cette réflexion nous échappe ; mais elle tient de trop près à l'histoire du philosophisme, à celle de la conspiration antichrétienne et aux causes de ses progrès, pour que nous ayons pu la supprimer. Nous savons respecter les grands noms, mais nous ne savons pas leur sacrifier la vérité. Tant pis pour ceux qu'elle couvre de honte, quand la cacher encore seroit trahir leurs propres intérêts, ceux des peuples, ceux des trônes et de l'autel.

Wilhelmine, margrave de Bareith.

Son altesse Wilhelmine margrave de Bareith, dans le même rang des adeptes protectrices, fournit à l'historien une nouvelle cause à développer des progrès des Sophistes antichrétiens, et du crédit que leur donnoit toute la vanité de leur école, toute leur prétention à se distinguer du vulgaire par la supériorité des lumières.

Il s'en faut bien qu'il ait été donné à tous les hommes de raisonner avec un égal succès sur les objets religieux ou philosophiques. Sans manquer au respect que nous devons à la précieuse moitié

du genre humain, nous pouvons, je pense, observer qu'en général il est un peu moins donné aux femmes d'exercer leur esprit sur les mêmes objets que le philosophe, le métaphysicien ou le théologien. La nature a compensé chez elles la profondeur des recherches et des méditations par le don d'embellir la vertu, par la douceur et la vivacité du sentiment, guide souvent plus sûr que nos raisonnemens. Elles font mieux que nous le bien qui leur est propre. Leurs foyers, leurs enfans, c'est là leur véritable empire; celui de leurs leçons est dans le charme de l'exemple, et il vaut bien nos syllogismes. Mais une femme philosophe de la philosophie de l'homme est un prodige ou un monstre, et le prodige est rare. La fille de Necker, la femme de Roland, comme les dames du Deffant, les Despinasse, les Geofrin, et bien d'autres adeptes Parisiennes, malgré toutes leurs prétentions au bel esprit, sont restées sans droit à l'exception. Si le lecteur s'indigne de trouver sur la même ligne l'auguste Wilhelmine, margrave de Bareith, que la honte en retombe sur l'homme qui sut lui inspirer les mêmes prétentions! Qu'on juge de ses maîtres par le ton qu'elle prit avec eux, et qui lui assuroit leurs suffrages! Voici du style de cette illustre adepte, singeant et les principes et les plaisanteries de Voltaire, pour capter ses suffrages aux dépens de St. Paul:

« Sœur Guillemette à frère Voltaire, salut. » J'ai reçu votre consolante épître; je vous jure » mon grand juron qu'elle m'a infiniment plus » édifiée que celle de St. Paul à dame Elue. » Celle-ci me causoit un certain assoupissement » qui valoit l'opium et m'empêchoit d'en apper- » cevoir les beautés; la vôtre a fait un effet » contraire, elle m'a tiré de la léthargie, et a » remis en mouvement mes esprits vitaux. » (*Lett. du* 25 *Déc.* 1751.)

Nous ne connoissons point d'épître de St. Paul à

dame Elue; sœur Guillemette travestissant comme Voltaire ce qu'elle a lu et même ce qu'elle n'a pas lu, veut sans doute parler de l'épître de St. Jean à Electe. Celle-ci ne contient d'autre compliment que ceux d'un apôtre applaudissant à la piété d'une mère qui élève ses enfans dans les voies du salut, l'exhortant à la charité, l'avertissant de fuir les discours et l'école des séducteurs. Il est fâcheux que ces leçons ne soient que de l'opium pour l'illustre adepte. Voltaire en eût trouvé peut-être une dose dans la lettre suivante, si elle fût venue d'autre part que de sœur Guillemette. Nous la copierons cependant, comme faisant époque dans les annales philosophiques. On y verra une adepte femelle donnant des leçons de philosophie à Voltaire lui-même, prévenant Helvétius, et par la seule force de son génie, sans s'en appercevoir, copiant Epicure. Avant de les donner ces leçons, sœur Guillemette assurant Voltaire de l'amitié du *Margrave*, avoit eu soin de demander *l'esprit de Bayle*. (Lettre du 12 Juin 1752.) Elle crut un jour l'avoir trouvé tout entier; alors elle écrivit à *frère Voltaire* : « Dieu, dites-vous, » (poëme de la loi naturelle) a donné à tous » les hommes la justice et la conscience pour » les avertir, comme il leur a donné ce qui leur » est nécessaire. Dieu ayant donné à l'homme » la justice et la conscience, ces deux vertus » sont innées dans l'homme et deviennent un » attribut de son être. Il s'ensuit de toute néces- » sité que l'homme doit agir en conséquence, » et qu'il ne sauroit être ni juste ni injuste, ni » sans remords, ne pouvant combattre un ins- » tinct attaché à son essence. L'expérience prouve » le contraire. Si la justice étoit un attribut de » notre être, la chicane seroit bannie; vos » Conseillers au Parlement ne s'amuseroient pas, » comme ils le font, à troubler la France pour » un morceau de pain donné ou refusé. Les » Jésuites et les Jansénistes confesseroient leur

» ignorance en fait de doctrine. — Les vertus ne
» sont qu'accidentelles. — L'aversion des peines
» et l'amour du plaisir ont porté l'homme à
» devenir juste ; le trouble ne peut qu'enfanter
» la peine ; la tranquillité est la mère du plaisir.
» Je me suis fait une étude particulière du cœur
» humain ; je juge par ce que je vois de ce qui
» a été. » (*Lett. du* 1.er *Nov.* 1752.)

Il existe une comédie ayant pour titre : *la Théologie tombée en quenouille* ; cette lettre de son Altesse margrave de Bareith, métamorphosée en sœur Guillemette, fournira peut-être un jour la même idée pour la philosophie. Laissant aux Molières du jour le soin de s'égayer sur les Socrates femelles, l'historien tirera des erreurs de Wilhelmine de Bareith une leçon plus sérieuse sur les progrès d'une philosophie antichrétienne. Il en verra une nouvelle cause dans les mortifiantes limites de l'esprit humain, et dans la vanité de ces prétentions qui, dans certains adeptes, semble précisément s'étendre, autant que la nature leur avoit ménagé de raisons d'humilité et de modestie, dans la foiblesse de leur entendement.

Sœur Guillemette craint pour la liberté, s'il est vrai que Dieu ait mis dans l'homme la conscience, le sentiment nécessaire pour distinguer le juste de l'injuste. Elle ne sait pas que l'homme, avec les yeux que Dieu lui a donnés pour voir et distinguer sa route, n'en est pas moins libre d'aller où bon lui semble. Elle s'est fait une étude particulière du cœur humain, et elle n'a pas lu dans ce cœur, que l'homme voit souvent le mieux et fait le pire. Elle se croit à l'école des Socrates ; et avec Epicure, elle ne voit que *l'aversion des peines et l'amour des plaisirs* pour principe de la justice et des vertus. Elle nous dit sans le savoir, sans s'en appercevoir même, que si la chicane n'est pas encore bannie, c'est que nos procureurs n'ont pas

pas encore assez d'aversion pour l'indigence ; que si nos vestales ne sont pas toutes chastes, c'est qu'elles ont trop peu d'amour pour le plaisir ; et il faut devant elle que Parlemens, Jésuites, Jansénistes, et toute la Sorbonne sans doute, et toute la Théologie, confessent leur ignorance *en fait de doctrine*.

Avec moins de confiance en ses lumières, avec plus de raison de s'en tenir à celles qu'il pouvoit trouver dans son génie, Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse, nous montre une toute autre espèce d'adeptes. Infatigable aux champs de la victoire, celui-ci n'ose plus se répondre de lui-même ; il sait ce qu'il voudroit croire, il ne sait pas ce qu'il doit croire, il a peur de se perdre dans le raisonnement. Son ame toute entière lui crie qu'il doit être immortel ; il craint de se tromper sur cette voix, et il faut que Voltaire lui évite la peine d'une décision. Pour les lauriers de Mars, c'est toute la confiance, toute l'activité des Héros ; pour s'assurer du sort qui lui est réservé dans un autre univers, c'est toute la modestie, toute l'humilité d'un disciple, c'est presque toute la nonchalance d'un sceptique. Il faut au moins que l'autorité de son maître lui évite la peine des recherches ; et ce maître est encore Voltaire. « Puisque je » me suis permis de m'entretenir avec vous, » lui écrivoit-il respectueusement, souffrez que » je vous demande pour ma seule instruction, » si en avançant en âge vous ne trouvez rien à » changer à vos idées sur la nature de l'ame ? . . » Je n'aime pas à me perdre dans des raisonnemens métaphysiques. Mais je voudrois ne » pas mourir tout entier, et qu'un génie tel que » le vôtre ne fût pas anéanti. » (*Lett. du 12 Novembre 1770.*)

En homme qui sait prendre tous les tons, Voltaire répondit : « La famille du roi de Prusse » a grande raison de ne pas vouloir que son

» ame soit anéantie . . . Il est vrai qu'on ne
» sait pas trop bien ce que c'est qu'une ame.
» On n'en a jamais vu. Tout ce que nous savons,
» c'est que le maître éternel de la nature nous
» a donné la faculté de sentir et de connoître
» la vertu. Il n'est pas démontré que cette fa-
» culté vive après notre mort ; mais le contraire
» n'est pas démontré davantage ; il n'y a que
» les charlatans qui soient certains. Nous ne
» savons rien des premiers principes. -- Le doute
» n'est pas une chose bien agréable, mais l'as-
» surance est un état ridicule. ,, (28 *Novembre* 1770.)

Je ne sais pas l'impression que fit cette lettre sur le sérénissime et respectueux disciple ; mais on y voit au moins que le chef des conjurés fait varier l'empire qu'il exerce sur les princes adeptes comme sur les bourgeois d'Harlem. Quand le roi Frédéric lui écrit d'un ton si ferme, si précis que *l'homme mort, il n'y a plus rien*, il se garde bien de répondre que l'assurance est un *état ridicule*, qu'il n'y a que *les charlatans qui soient certains ;* Frédéric roi de Prusse est toujours le premier des Rois philosophes. (*Voy. leurs lett.* 30 *Oct. et* 21 *Novemb.* 1770.) Et quand huit jours après, Frédéric prince royal ne demande qu'à être rassuré sur l'immortalité de son ame, c'est alors que, malgré tous les troubles ; toutes les inquiétudes du scepticisme, les doutes du sceptique sont le seul état raisonnable pour les vrais philosophes. Cet état lui suffit pour savoir que son adepte n'appartient plus à la religion de Jésus-Christ, et c'est à cet état au moins qu'il veut le conduire pour s'assurer de sa conquête. Il domine, par l'admiration et par les éloges, le Roi matérialiste et ferme dans son opinion, malgré l'incertitude de son maître ; il se laisse admirer par Eugène de Wirtemberg qui pense en tout comme son maître ; il laisse disputer Wilhelmine de Bareith plus hardie que son

maître. Il s'élève et il tranche, il menace de ne voir plus qu'un ridicule, un charlatan dans l'humble adepte qui essaye d'adoucir, de ramener son maître. A ceux-là il donne des principes; avec ceux-ci il ordonne de croire que l'homme est condamné à ne rien savoir des *premiers principes*. Il n'est pas moins l'idole de ces princes admirateurs. Il ne s'en fait pas moins à lui, à son école, à tous ses conjurés des Princes protecteurs; et tel est le succès dont il se flatte, que dès l'année 1766 il écrivoit à son cher comte d'Argental: " *Il n'y a pas à présent un prince Allemand qui ne soit philosophe* — de la philosophie de l'incrédulité. " (*Lett. du 26 Sept.* 1766.) Il est sans doute des exceptions à faire à cette assertion, mais au moins prouve-t-elle à quel point les Coryphées de l'impiété croyoient pouvoir s'applaudir de leurs progrès auprès de tant de Princes, de tant de Souverains à qui l'impiété devoit un jour devenir si fatale.

CHAPITRE XIV.

Troisième classe des Adeptes protecteurs; Ministres, grands Seigneurs, Magistrats.

C'ÉTOIT en France que le philosophisme avoit pris toutes les formes d'une vraie conspiration. Ce fut en France aussi que ses succès, dans la classe des citoyens riches ou puissans, annoncèrent plus spécialement ses triomphes et ses ravages. Il ne fut point donné aux conjurés de le voir assis sur le trône des Bourbons, comme il l'étoit sur ceux du Nord; mais l'histoire voudroit en vain le dissimuler, Louis XV, sans être impie, sans pouvoir être compté au nombre des adeptes, n'en fut pas moins une des grandes causes des progrès de la conjuration antichré- Erreurs de Louis XV.

tienne. Il n'eut pas le malheur de perdre la Foi ; il est même vrai de dire qu'il aima la Religion ; mais pendant les trente-cinq dernières années de sa vie, cette Foi dans son cœur resta si morte, si peu active ; la dissolution de ses mœurs, la publicité de ses scandales, le triomphe de ses courtisanes, répondirent si mal au titre de Roi Très-Chrétien, qu'autant eût valu presque qu'il professât la religion de Mahomet.

Les Souverains ne savent pas assez tout le mal que leur fait l'apostasie des mœurs. Ils ne veulent pas perdre la Religion, qu'ils savent être un frein pour leurs sujets. Malheur à ceux qui ne la voient que sous ce jour ! Ils auroient beau en conserver les dogmes dans leur cœur, c'est l'exemple qui doit la maintenir. Après celui des Prêtres, c'est sur-tout l'exemple des Rois qu'il faut pour contenir les peuples. Quand la Religion n'est pour vous qu'une affaire de politique, la plus vile populace n'est pas long-temps à s'en appercevoir. Alors elle voit elle-même cette Religion comme une arme dont vous usez contre elle ; cette arme, elle la brise tôt ou tard, et vous n'êtes plus rien. Que si vous prétendez vainement croire à la Religion sans en avoir les mœurs, le peuple, comme vous, se croira aussi religieux sans mœurs ; et on vous l'a dit depuis si long-temps : que sont toutes vos lois sans les mœurs ? Il viendra un jour où le peuple, se croyant plus conséquent que vous, laissera là et les mœurs et le dogme ; et alors encore que serez-vous pour lui ?

Ces leçons furent souvent répétées à Louis XV par les orateurs Chrétiens ; elles le furent trop inutilement. Louis XV, sans mœurs, s'entoura de ministres sans foi, par lesquels il eût été bien moins facilement trompé, si son amour pour la Religion avoit été soutenu de la pratique. Même après la mort du cardinal de Fleuri, il en eut sans doute quelques-uns encore, tels que

le maréchal de Belle-Isle ou M. de Bertin, qui ne méritent pas d'être confondus dans la classe des adeptes; mais il eut successivement M. Amelot, ministre des affaires étrangères; le comte d'Argenson dans le même ministère; les ducs de Choiseul, de Praslin et Malesherbes. Il eut, tant qu'elle vécut, sa marquise de Pompadour; et tous ces gens-là eurent des rapports intimes avec Voltaire et sa conjuration. On l'a vu s'adresser à M. Amelot, pour faire admettre ses projets de ruiner le Clergé. Ce ministre avoit eu dans Voltaire assez de confiance pour le charger d'une commission importante auprès du roi de Prusse; Voltaire en avoit eu assez en lui pour ne pas lui cacher à quel point il savoit tourner la commission contre l'Eglise. Il n'en avoit pas moins en ce *duc de Praslin*, à qui il envoyoit ses mémoires tendans à priver le Clergé de la plus grande partie de sa subsistance, par l'abolition des dixmes. (*Lett. au comte d'Argental, an* 1764.) Toute cette confiance du chef des Conjurés indique assez l'accord de ses sentimens avec ceux des hommes à qui il s'adressoit pour remplir ses projets.

D'Argenson et Choiseul.

Un Ministre que l'assiduité de sa correspondance avec Voltaire nous montre encore plus d'accord avec tout son philosophisme, étoit ce marquis d'Argenson, que nous avons vu tracer le plan à suivre pour l'extinction des corps religieux. Il fut son premier protecteur à la Cour avec la marquise de Pompadour; il fut aussi un de ses disciples les plus impies. Aussi voit-on Voltaire lui écrire constamment comme à un des adeptes dont il se tient le plus assuré. Il paroît même par leur correspondance, que M. d'Argenson étoit plus décidé que Voltaire même dans ses opinions antireligieuses; que sa philosophie ressembloit davantage à celle du roi de Prusse, bien intimément convaincu qu'il n'étoit pas double, qu'il n'avoit rien à craindre ou à

espérer pour son ame, quand son corps se seroit endormi pour toujours. (*Voy. dans la Correspondance générale, les diverses lettres à M. d'Argenson.*)

Bien plus zélé, bien plus actif que d'Argenson même pour le règne de l'impiété, le duc de Choiseul connut et seconda bien mieux encore les secrets de Voltaire. On a vu à quel point celui-ci s'applaudissoit des victoires qu'un si grand protecteur l'aidoit à remporter sur la Sorbonne. On a vu pourquoi ce même Duc, hâtant tous les projets d'Argenson pour la destruction des corps religieux, commença par celle des Jésuites. Je n'insisterai pas sur ce Ministre; il est trop bien connu pour un des impies les plus déterminés qui aient jamais existé.

Malesherbes avant la Révolution.

De semblables Ministres se succédant les uns aux autres, et préparant de loin la ruine des Autels, laissoient chacun aux Jacobins qui devoient les suivre, quelque chose de moins à faire pour la Révolution de leur impiété. Celui de tous à qui elle dut davantage, à qui tous les impies et les chefs des impies payèrent aussi le plus assidument le tribut de leurs éloges, fut précisément celui qui devoit voir un jour de plus près toutes les horreurs de cette Révolution, et se trouver le moins étonné d'en être la victime. Ce protecteur de la conjuration contre le Christ fut Malesherbes. Je sais bien que le nom de cet homme rappelle quelques vertus morales; je sais que l'on pourra lui savoir gré de ce qu'il fit pour adoucir la rigueur des prisons, pour remédier aux abus des lettres de cachet; mais je sais que la France lui doit plus qu'à tout autre la perte de ses temples, et que jamais Ministre n'abusa davantage de son autorité pour établir en France le règne de l'impiété. D'Alembert qui le connoissoit bien, lui rend constamment ce témoignage, de n'exécuter que malgré lui des *ordres supérieurs* donnés en faveur de la Religion, et de faire pour son philosophisme

tout ce que les circonstances lui permettent. Et malheureusement combien ne sut-il pas profiter de ces circonstances? (*Voy. corr. de d'Al. lett.* 21, 24, 121, 128, *etc.*) Son ministère lui confioit l'observation des lois relatives à la librairie ; il les effaça toutes d'un seul mot, en prétendant que tout livre, soit impie, soit religieux, soit séditieux, n'étoit *qu'une affaire de commerce.*

Que les Politiques de quelques autres Nations raisonnent sur cet objet, conséquemment à ce que l'expérience peut leur avoir appris chez eux, il est au moins constant par le fait que c'est aux grands abus de la presse, à une véritable inondation de livres d'abord impies, et ensuite de livres impies et séditieux, que la France doit tous les malheurs de sa Révolution ; il est d'ailleurs bien des raisons particulières qui rendent en France les abus de la presse plus funestes qu'ailleurs.

Liberté de la presse plus spécialement dangereuse en France.

Sans prétendre élever nos écrivains au-dessus des autres, on peut observer, et je l'ai entendu dire aux étrangers, qu'il est un caractère de clarté, une certaine marche, un art plus méthodique qui, en mettant nos livres François plus à portée du commun des lecteurs, les rend en quelque sorte plus populaires, et dès-lors plus dangereux quand ils sont mauvais.

D'ailleurs, notre légèreté peut être un défaut ; mais ce défaut en France faisoit plus rechercher un livre que toute la profondeur des méditations angloises. Ni la vérité ni l'erreur cachées au fond du puits ne plaisent aux François. Il aime à y voir clair, il aime l'épigramme, le sarcasme et tout ce qu'il appelle un bon mot. Le blasphême même, paré des graces du langage, comme une prostituée entourée de ses charmes, cessera de déplaire à une Nation qui a le malheureux talent de rire sur les objets les plus sérieux, et qui pardonne tout à celui qui l'égaie. Ce fut là ce qui fit le succès des pro-

ductions impies sorties en si grand nombre de la plume de Voltaire.

Quelle qu'en soit la raison, les Anglois ont des livres contre la religion Chrétienne; ils ont leurs Collins, leurs Hobbes, leurs Woolston, et bien d'autres où se trouve en substance tout ce que nos sophistes François n'ont fait que répéter à leur manière, c'est-à-dire avec cet art qui sait presque tout mettre à la portée des esprits les plus vulgaires. Les Collins et les Hobbes sont très-peu lus en Angleterre même; ils y sont presque ignorés. A Londres, Bolingbrock et les auteurs de la même espèce, quoique avec plus de mérite comme littérateurs, ne sont guères connus d'un peuple qui sait s'occuper d'autres choses. Nos impies François, et Voltaire spécialement, sont lus en France par toutes les classes, depuis le Marquis et la Comtesse oisive jusques aux Clercs de procureurs ou au Commis marchand, et à nos petits bourgeois qui auroient bien autre chose à faire, mais qui veulent avoir aussi l'air de connoître le livre du jour et le plaisir de le juger. En France en général, le peuple est plus liseur. Le plus simple bourgeois y veut sa bibliothèque. Aussi dans Paris seulement tout libraire étoit-il sûr de vendre autant d'exemplaires de l'ouvrage le plus pitoyable, que l'on en vend à Londres pour toute l'Angleterre des ouvrages d'une bonté commune.

Le François se passionne pour ses auteurs comme pour toutes ses modes; l'Anglois qui daigne les lire, les juge et reste froid. Est-ce plus de bon sens? Ne seroit-ce que ce que l'on appelle indifférence? Est-ce tout à la fois l'un et l'autre, Malgré tous les bienfaits des Anglois, je ne prononce pas; je ne dois être ni flatteur, ni critique; mais le fait est réel, et ce fait auroit dû apprendre à Malesherbes qu'en France, plus que par-tout ailleurs, un livre impie ou séditieux ne peut pas être regardé comme un simple objet

de commerce. Plus ce peuple François est liseur, léger et raisonneur, plus le Ministre de la Librairie devoit faire observer les lois portées contre la licence de la presse. Il la favorisa au contraire de tout son pouvoir. Sa condamnation se trouve dans les éloges mêmes des Conjurés qui, sachant apprécier ce service, ne virent plus en lui que l'homme qui *avoit brisé les fers de la littérature*. (Correspondance de Voltaire et de d'Alembert, 128 lettre.)

Vainement diroit-on que le Ministre laissoit la même liberté aux Ecrivains religieux. D'abord cela ne fut pas toujours vrai; Malesherbes ne laissoit paroître que malgré lui les réfutations des impies; (*ibid. lett.* 22 *et* 24) et ce qu'un Ministre souffre malgré lui, il a bien des moyens de l'empêcher. Il n'est pas vrai sur-tout qu'un Ministre soit absous de laisser le poison devenir public, sous prétexte qu'il n'empêche pas de vendre le remède. De plus, quelque excellent que soit un livre religieux il n'a pas les passions pour lui, et il faut beaucoup plus de talent pour en faire aimer la lecture. Un sot peut persuader au peuple de courir aux spectacles, il faut des Chrysostomes pour l'en arracher. Avec le même talent, celui qui plaide pour la licence et pour l'impiété, séduit plus aisément que le plus sage et le plus éloquent des Orateurs ne convertit. Les Apologistes religieux demandent une lecture sérieuse, réfléchie, une volonté ferme de connoître le vrai. Cette étude fatigue, et on n'en a pas besoin pour se gâter. Enfin il est bien plus facile d'irriter, de soulever les peuples que de les appaiser.

Malesherbes pendant la révolution.

Malesherbes voyant la Révolution se consommer par la mort de Louis XVI, montra enfin une sensibilité tardive. Son zèle en ce moment n'empêcha pas des hommes, qui avoient profondément senti sa faute, de pouvoir lui dire: « Officieux défenseur, il n'est plus temps de plaider

» pour ce Roi que avez vous-même trahi.
» Cessez de vous en prendre à cette légion de
» régicides qui demandent sa tête. Ce n'est pas
» Roberspierre qui est son premier bourreau ;
» c'est vous, qui prépariez de loin son échafaud
» lorsque vous laissiez étaler, jusques sous le
» vestibule de son palais, toutes les productions qui invitoient le peuple à démolir et
» l'Autel et le Trône. Ce Prince malheureux
» vous avoit honoré de sa confiance ; il vous
» avoit donné une partie de son autorité pour
» réprimer les écrivains impies et séditieux; quand,
» au lieu de remplir ce devoir, vous laisssiez son
» peuple savourer le blasphême et la haine des
» Rois, dans les productions d'Helvétius, de
» Raynal et de Diderot, n'étoit-ce là aussi qu'une
» affaire de commerce? Aujourd'hui que ce même
» peuple enivré des poisons que vous faisiez vous-
» même circuler, demande en forcené la tête
» de Louis XVI, il n'est plus temps de vous
» faire honneur de sa défense et de vous en
» prendre aux Jacobins. »

Des hommes réfléchis prévirent dès long-temps ces reproches que l'Histoire feroit un jour à Malesherbes. Ils ne passoient jamais sous la galerie du Louvre, sans les lui faire d'avance, sans dire dans l'amertume de leur cœur : *Malheureux Louis XVI! Voilà donc comme on te vend à la porte de ton palais!*

Quand Malesherbes quitta le ministère, vaincus par les réclamations des ames religieuses, ses successeurs voulurent ou plutôt firent semblant de vouloir rappeler les lois anciennes ; mais bientôt, sous le titre *d'apologues*, les Sophistes essayèrent encore de distribuer leur poison au peuple ; et charmé du succès, d'Alembert écrivit à Voltaire : « Ce qu'il y a d'heureux,
» c'est que ces Apologues, bien meilleurs que
» ceux d'Esope, se vendent ici (à Paris) assez
» librement. Je commence à croire que la librairie

» n'aura rien perdu à la retraite de M. de Malesherbes. » (121 *Lett.*) Elle y perdit si peu en effet, que bientôt les défenseurs du Trône et de l'Autel se trouvèrent les seuls contrariés, pour faire paroître leurs ouvrages. (1)

Cependant les conjurés calculoient avec soin leurs succès auprès du ministère. Au moment où Louis XVI monta sur le trône, ils étoient déjà tels, que Voltaire écrivant à Frédéric, lui marquoit en ces termes tout son espoir : « Je ne » sais pas si notre jeune Roi marchera sur vos » traces ; *mais je sais qu'il a pris pour ses ministres des philosophes*, à un seul près, qui a le » malheur d'être dévot. Il y a sur-tout M. Turgot, » qui seroit digne de parler à votre Majesté. » Les prêtres sont au désespoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. » (*Lett. du* 3 *Août* 1775.) Ministres de Louis XVI.

Ce que disoit ici Voltaire, étoit vrai dans toute la force du terme. Il me souvient d'avoir vu en ce temps des prêtres vénérables pleurer sur la

(1) Nous connoissons de très-bons livres, tels, par exemple, que le *Catéchisme philosophique* de M. Feller, qui jamais ne purent obtenir une entrée libre en France, par cela seul qu'on y trouvoit une excellente réfutation des systêmes du jour. Nous connoissons d'autres auteurs religieux, et nous pourrions nous citer nous-même, pour qui l'on étoit plus sévère que la loi même, tandis qu'on la violoit ouvertement pour des livres impies. Le censeur de nos *Lettres Helviennes* eut besoin de toute sa fermeté pour maintenir ses droits et les nôtres, en faisant paroître cet ouvrage que les sophistes voulurent supprimer, avant que le premier volume ne fût à moitié imprimé ; et le même censeur, M. Lourdet, professeur au Collége Royal, réclama en vain toutes les lois pour empêcher la publication des œuvres de Raynal. Cet Auteur séditieux avoit eu l'impudence de soumettre à la censure son *Histoire* prétendue *philosophique ;* au lieu d'approbation, il ne reçut que les reproches de la plus juste indignation. En dépit du censeur et des lois, l'ouvrage de Raynal parut le lendemain et se vendit publiquement.

mort de Louis XV, tandis que toute la France; tandis que nous-mêmes nous nous flattions de voir des jours meilleurs. Ils nous disoient, ces prêtres : Celui que nous perdons avoit sans doute bien des fautes à expier, mais celui qui prend sa place est bien jeune et a bien des dangers à courir. Ils prévoyoient cette même Révolution que Voltaire annonçoit à Frédéric : ils versoient d'avance sur elle des larmes bien amères. Mais que l'historien ne s'en prenne pas à ce jeune prince du malheureux choix dont Voltaire s'applaudissoit. Louis XVI avoit fait, pour y mieux réussir, tout ce que la défiance de ses propres lumières, tout ce qu'un véritable amour de ses sujets et de la Religion pouvoient lui suggérer. La preuve en est dans cette déférence qu'il eut pour les derniers avis de son père, de ce Louis Dauphin, dont toutes les vertus avoient fait l'admiration de la France, et dont la mort avoit été le deuil de tous les gens de bien. La preuve en est encore dans cet empressement avec lequel Louis XVI se hâta d'appeler au ministère ce même homme dont Voltaire nous dit qu'il avoit le malheur d'être dévot. Cet homme étoit M. le maréchal de Muy. Quand l'historien verra autour du trône tant d'autres perfides agens de l'autorité, que sa plume se délasse à venger la piété, la généreuse charité, la ferveur du chrétien, le courage, la fidélité et toutes les vertus du citoyen, dans la mémoire de ce Maréchal. Monsieur de Muy fut le compagnon, l'ami de cœur de ce même Dauphin, père de Louis XVI; cette amitié vaut bien les mépris, les outrages de Voltaire. Le maréchal de Saxe sollicitoit pour un de ses protégés la place de menin auprès du jeune Prince; il sut qu'elle étoit destinée à M. de Muy; il répondit : *je ne veux pas faire à M. le Dauphin le tort de le priver de la société d'un homme aussi vertueux que le chevalier de Muy, et qui peut devenir très-utile à la France.* Que la pos-

Maréchal de Muy à excepter.

térité apprécie ce suffrage, et que les manes du Sophiste en rougissent.

M. de Muy étoit l'homme qui ressembloit le mieux au Dauphin son ami ; c'étoit la même régularité de mœurs, la même humanité, la même bienfaisance, le même dévouement au bien public, le même zèle pour la Religion. Il fut l'œil de son Prince, qui ne pouvant voir par lui-même, l'envoyoit visiter les provinces, examiner les plaintes et les malheurs du peuple, pour lui en rendre compte et préparer ensemble les moyens d'y remédier dans un temps, hélas! qu'une mort prématurée devoit prévenir. Quand la guerre appeloit M. de Muy à donner d'autres preuves de sa fidélité à Crevelt et à Warbourg, le Dauphin chaque jour prononçoit à genoux cette prière : « Mon Dieu, défendez de votre » épée, protégez de votre bouclier le comte » Félix de Muy, afin que si jamais vous me faites » porter le pesant fardeau de la Couronne, il » puisse me soutenir par sa vertu, ses leçons » et ses exemples. »

Quand le Dieu qui vouloit se venger de la France, pour son premier fléau étendit le voile de la mort sur le Dauphin, M. de Muy versoit auprès de Louis mourant les larmes de l'amitié. Le Prince, d'une voix qui déchire les entrailles, lui adresse ces dernières paroles : « Ne vous » abandonnez pas à la douleur; conservez-vous » pour servir mes enfans. Ils auront besoin de » vos lumières, de vos vertus ; soyez pour eux » ce que vous auriez été pour moi ; donnez à » ma mémoire cette marque de tendresse, et » sur-tout que leur jeunesse, dans laquelle » j'espère que Dieu les protégera, ne vous éloigne » pas d'eux. »

Louis XVI en montant sur le trône rappela ces paroles à M. de Muy, en le conjurant d'accepter le ministère. M. de Muy qui l'avoit refusé sous le règne précédent, ne put résister aux

prières du fils de son ami. Au milieu d'une Cour assiégée par l'impiété, il lui apprit que le héros chrétien ne sait pas ce que c'est que rougir de son Dieu. Commandant de la Flandre, il avoit eu l'honneur de recevoir le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, dans un temps où l'Eglise prescrit l'abstinence des viandes. Fidelle à son devoir, il conduit à sa table le Prince, en lui disant : « Ma loi s'observe exactement dans » ma maison. Si j'avois le malheur d'y manquer » quelquefois, je l'observerois plus particulièrement » aujourd'hui, que j'ai l'honneur d'avoir » un illustre Prince pour témoin et pour censeur » de ma conduite. Les Anglois suivent fidellement » leur loi ; par respect pour vous-même je ne » donnerois pas le scandale d'un mauvais catho- » lique qui ose violer la sienne jusqu'en votre » présence. »

Si le philosophisme n'appelle tant de religion que le malheur d'être dévot, qu'il interroge les milliers d'infortunés que cette même religion soulageoit par les mains de M. de Muy ; les soldats qu'il commandoit par l'exemple bien plus encore que par le précepte du courage et de la discipline ; la Province qu'il gouverna, et dont la Révolution même, qui semble avoir été assez généralement l'école de l'ingratitude, n'a pas effacé la reconnoissance et les bénédictions. (*Voy. les Œuvres de M. le Tourneur, de Tressol, sur ce Maréchal, et son art. Dict. de Feller.*)

Maurepas. Un des grands malheurs de Louis XVI fut de perdre bientôt ce vertueux Ministre. Maurepas n'étoit nullement fait pour le remplacer dans la confiance du jeune Roi. Celle de son père même qui le lui désignoit dans son testament, comme pouvant l'aider de ses conseils, avoit été trompée par l'aversion que cet ancien Ministre avoit montrée pour la dame de Pompadour. Les années d'un long exil n'avoient pas produit sur le vieillard les effets que monsieur le Dauphin supposoit.

La docilité du jeune Roi aux conseils de son père montra au moins combien il désiroit s'entourer de Ministres capables de seconder ses vœux pour son peuple. Mais il eût été mieux servi, s'il avoit pu savoir ce qui avoit trompé le Dauphin même. Maurepas n'étoit plus qu'un vieillard décrépit, avec tous les défauts de la jeunesse. Voltaire en fait aussi un philosophe; Maurepas ne le fut que par légèreté et par indolence. Il étoit incroyant, mais sans haine pour l'autel comme sans amour pour les Sophistes. Il eût dit un bon mot fort indifféremment contre un Evêque ou contre d'Alembert. Il avoit trouvé le plan de d'Argenson pour la destruction des corps religieux, et il le suivit; mais il se fût débarrassé du Ministre haineux qu'il eût connu conspirateur contre la Religion de l'Etat. Ennemi des secousses violentes, sans avoir de principes fixes sur le christianisme, il étoit de ceux qui regardent au moins comme impolitique le vœu de le détruire. Ce n'étoit pas sans doute un de ces hommes capables d'arrêter les révolutions, mais au moins il ne les hâtoit pas; il faisoit moins le mal qu'il ne le laissoit faire, mais par malheur, ce mal qu'il laissoit faire étoit grand. Le philosophisme, sous son ministère, ne laissa pas de faire d'horribles progrès. Rien ne le prouve mieux que le choix de ce Turgot, dont Voltaire nous donne l'appel au ministère comme *le commencement d'une grande révolution.* Turgot.

On a beaucoup parlé de la philantropie de cet homme, elle fut celle d'un hypocrite; il ne faut, pour en juger, qu'écouter d'Alembert même écrivant à Voltaire : « Vous aurez bientôt une » autre visite dont je vous préviens, c'est celle » de M. Turgot, maître des requêtes, plein de » philosophie, de lumières, de connoissances, » et fort de mes amis, qui veut vous voir en » bonne fortune. Je dis en bonne fortune, » car, *propter metum Judæorum*, il ne faut pas

» qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. » (164 *Lett. an* 1760.)

Si l'on ne conçoit pas d'abord ce que signifie cette crainte des Juifs, d'Alembert va lui-même l'expliquer par le nouveau portrait de son ami : « Ce M. Turgot, écrit-il encore à Voltaire, » est un homme d'esprit, très-instruit et très- » vertueux ; en un mot c'est un très-honnête » Cacouac, mais qui a de bonnes raisons pour » ne le pas trop paroître ; car je suis payé pour » savoir que la cacouaquerie (la philosophie » du jour) ne conduit pas à la fortune, et il » mérite de faire la sienne. » (76 *Lett.*)

Voltaire vit Turgot, et le jugea si bien qu'il répondit : « Si vous avez plusieurs maîtres de » cette espèce dans votre secte, je tremble pour » *l'infame* (c'est-à-dire toujours pour la Reli- » gion) ; elle est perdue pour la bonne com- » pagnie. » (77 *Lett.*)

Pour l'homme qui sait lire et entendre ces éloges de d'Alembert et de Voltaire, autant eût valu dire : Turgot est un adepte secret, ambitieux, hypocrite, parjure, traître tout à la fois à la Religion, au Roi et à l'Etat ; mais il n'en est pas moins un de ces hommes que nous appelons nous très-vertueux, et un des Conjurés tels qu'il nous les faut pour nous flatter d'anéantir bientôt le christianisme. Si Voltaire et d'Alembert avoient eu à tracer le portrait d'un prêtre ou d'un auteur religieux, avec toutes ces vertus de Turgot, ils en auroient fait un monstre. Que l'historien plus impartial réforme ces réputations usurpées, et qu'il dise : Turgot, riche au-dessus de la plus grande partie des citoyens, et tendant encore à la fortune, aux dignités, n'est certainement pas un de ces hommes que l'on puisse appeler philosophes. Turgot, adepte des Sophistes conjurés et maître des requêtes, est déjà un parjure ; il le sera encore en arrivant au ministère. Car d'après les lois alors existantes, il

il n'a pu arriver à ces dignités qu'en attestant et faisant attester de sa fidélité au Roi et à la Religion de l'Etat. Il a trahi la Religion, les lois; il va trahir encore le Roi. Il appartient à cette secte d'économistes qui, détestant la monarchie Françoise, ne veut encore d'un Roi que pour en faire précisément ce qu'en ont fait les premiers rebelles de la Révolution.

Arrivé au ministère par toutes les intrigues de la secte, il profite de son crédit pour inspirer au jeune Monarque ses propres dégoûts pour la monarchie, et ses principes contre l'autorité d'un trône qu'il a juré de maintenir comme Ministre. Autant qu'il est en lui, il fait du jeune Roi un Jacobin. Il le prépare, il le dispose à toutes ces erreurs qui vont mettre le sceptre entre les mains de la multitude, et renverser, sous peu d'années, et l'autel et le trône. Si ce sont là les vertus d'un Ministre, ce sont celles d'un traître; si ce sont des erreurs de l'esprit, ce sont celles d'un sot. Turgot ne fut jamais que l'un et l'autre. La nature lui avoit donné quelque penchant à soulager ses frères. Il entendit tous les Sophistes déclamer contre les restes de l'ancienne féodalité qui pesoient sur le peuple; il prit pour sensibilité sur le sort du peuple, ce qui n'étoit chez les Sophistes que la haine des Rois. Il vit ce que tout le monde voyoit, sur les corvées spécialement. Il ne vit pas ce que toute l'histoire lui disoit, que les Monarques n'avoient jusques alors réussi à délivrer le peuple de tant d'autres vestiges de féodalité que par la sagesse et la maturité des conseils, qu'en prévoyant les inconvéniens, et en ne supprimant qu'avec tous les moyens de remplacer. Il voulut tout hâter, il gâta tout. Les Sophistes le dirent renvoyé trop tôt, il le fut trop tard. Il avoit apporté auprès du trône toutes les sottises des clubs sur le peuple souverain. Il n'avoit pas senti que donner la souveraineté au peuple, c'étoit la

faire en tout dépendre de ses caprices. Il prétendoit rendre ce peuple heureux, en lui donnant des armes qu'il ne sait manier que pour se tuer lui-même. Il croyoit rendre aux lois leur vrai principe, il n'apprenoit au peuple qu'à secouer leur joug. Il abusa de l'esprit d'un Monarque trop jeune pour débrouiller les sophismes de la secte. La bonté de son cœur aida Louis XVI à se laisser tromper. Dans les prétendus droits du peuple, il ne vit que les siens à sacrifier; et c'est des leçons de Turgot qu'il faut dater l'erreur qui fit à ce malheureux Prince un devoir de sa facilité, de ses perpétuelles condescendances, de son inaltérable patience pour une populace dont la souveraineté le conduisoit, lui, sa femme, sa sœur, à l'échafaud.

Turgot fut le premier qui porta au ministère le double esprit de cette révolution antichrétienne à la fois et antimonarchique. Choiseul et Malesherbes furent aussi impies que Turgot; et le premier sur-tout fut peut-être plus méchant; mais il n'avoit pas encore existé de Ministre assez sot pour chercher à détruire dans l'esprit du Roi lui-même les principes de l'autorité qu'ils en recevoient. On a dit que Turgot se repentit, quand il vit une émeute du peuple souverain toute dirigée contre lui; quand il vit ce peuple souverain se plaindre de la famine et fondre sur les marchés et sur les magasins, pour jeter et le pain et le blé dans la rivière; on a dit qu'à ce moment enfin il avoit conçu sa sottise et dévoilé à Louis XVI les projets des Sophistes, et qu'alors les Sophistes avoient agi pour abattre celui qu'ils avoient élevé. Cette anecdote, pour l'honneur de Turgot, est malheureusement fausse. Il avoit été l'idole des Sophistes avant son élévation au ministère, il le fut jusqu'à sa mort. Il mérita d'avoir pour historien et pour panégyriste Condorcet, qui très-certainement n'auroit point pardonné un tel repentir à ses adeptes.

Les fléaux se succèdent sur la France pendant la Révolution ; ils se succédoient sous Louis XVI dans le ministère avant la Révolution. Necker parut après Turgot, et Necker reparut après Brienne. Les Sophistes parloient aussi beaucoup de ses vertus, presque autant qu'il le faisoit lui-même. C'est encore une de ces réputations que l'historien jugera par les faits, non pas pour se donner le plaisir malin d'humilier des tartufes conspirateurs, mais parce que toutes ces réputations n'ont été qu'un moyen de faire réussir leur conspiration. Necker.

Necker n'étoit encore que le petit commis d'un banquier, des spéculateurs le prirent pour leur confident et leur agent, dans une affaire qui dans un instant devoit beaucoup accroître leur fortune. Ils avoient le secret d'une paix très-prochaine, qui alloit redonner leur valeur aux billets du Canada ; une des conditions de cette paix étant le paiement de ceux qui étoient restés en Angleterre, ils confièrent leur secret à Necker, et convinrent que pour leur gain commun il écriroit à Londres, et feroit acheter tous ces billets au très-vil prix où la guerre les réduisoit encore. Necker consentit à l'association, se servit à Londres du crédit de son maître ; les billets furent accaparés. Les associés revinrent pour savoir où en étoit la commission ; Necker leur répondit que la spéculation lui paroissant mauvaise, il s'en étoit désisté et avoit contremandé l'achat. La paix arrivée, les billets se trouvèrent dans la caisse de Necker, qui ne les avoit achetés que pour son compte, et se trouva dès-lors riche de trois millions. (Voy. les détails de cette fraude chez M. Meulan, Causes de la Révolution.) — Telle fut la vertu de Necker encore simple commis.

La table du Mylord impromptu s'ouvrit aux philosophes ; elle devint pour eux un de ces clubs hebdomadaires, dont le Mécène étoit abon-

damment payé de ses dîners par les éloges des convives. D'Alembert et les principaux Sophistes de Paris ne manquoient pas de se rendre à ces assemblées tous les vendredis. (*Voy. Correspond. de Voltaire et d'Alemb.* 31 *lett. an* 1770.) Necker, en entendant parler philosophie, se trouva philosophe presque aussi promptement qu'il s'étoit fait mylord. L'intrigue et les éloges du parti en firent un Sully protecteur. A force d'entendre parler des talens de cet homme pour les hautes finances, Louis XVI l'appela au contrôle général. Parmi tous les moyens de hâter la Révolution méditée par les Conjurés, un des plus infaillibles étoit de ruiner le trésor public; Necker y réussit par des emprunts dont les excès auroient annoncé tout l'objet, sans l'aveugle confiance que les éloges affectés de cet homme inspiroient au public. Soit que Necker n'agît par l'impulsion des Conjurés qu'en Ministre imbécille qui ne sait pas où on le pousse, soit qu'il creusât l'abyme en homme qui en sait toute la profondeur, ce n'est pas au moins sa prétendue vertu que l'on doit opposer a la noirceur du projet. Celui qui, rappelé au ministère, imagina d'affamer la France au milieu de l'abondance même, pour la forcer à la Révolution, pouvoit bien d'abord n'avoir voulu la ruiner que pour appeler cette même Révolution. Sa vertu doit s'accorder avec les manœuvres de la plus profonde scélératesse.

Dans le temps où Necker, rappelé au ministère pour remplacer Brienne, publioit et faisoit publier ses efforts prétendus et ses prétendues générosités pour donner du pain au peuple, dans ce temps-là même Necker étoit plus que d'intelligence avec Philippe d'Orléans pour réduire ce peuple à toutes les extrémités de la famine, et l'entraîner ainsi à l'insurrection contre le Roi, les Nobles et le Clergé. L'assassin vertueux accaparoit les blés, les tenoit renfermés dans des magasins ou les faisoit promener de

côté et d'autre sur des bateaux, et défense étoit faite aux Intendans de laisser vendre ces grains jusqu'au moment que Necker marqueroit. Les magasins restoient fermés, les bateaux continuoient à errer d'un port à l'autre. Le peuple demandoit du pain à grands cris, mais en vain. Le Parlement de Rouen, touché de l'extrémité où se trouvoit la Normandie, chargea son Président d'écrire au ministre Necker pour obtenir la vente d'une grande quantité de blés que l'on savoit être dans la Province. Necker laissa la lettre sans réponse. Le premier Président reçut de sa compagnie ordre de revenir à la charge, d'écrire de nouveau et d'insister sur les besoins du peuple. Necker répond enfin qu'il fait passer à l'Intendant les ordres demandés. Les ordres de Necker s'exécutent; pour sa propre justification, l'Intendant est forcé de les produire au Parlement. Loin de porter que le blé sera vendu, on n'y voit qu'une exhortation à différer la vente, à trouver des moyens dilatoires, des excuses, des prétextes pour éluder les sollicitations des Magistrats, et délivrer Necker de leurs instances.

Cependant les vaisseaux chargés de grains se promenoient de l'Océan sur les rivières, et des rivières sur l'Océan, ou même simplement dans l'intérieur des Provinces. Au moment où Necker fut renvoyé pour la seconde fois, le peuple étoit encore sans pain. Le Parlement avoit acquis des preuves que les mêmes bateaux chargés des mêmes blés, avoient été de Rouen à Paris, et de Paris à Rouen, rembarqués à Rouen pour le Havre, et du Havre rapportés à Rouen à moitié pourris. M. le Procureur général profita du renvoi de Necker pour écrire à tous ses substituts dans la Province d'arrêter ces manœuvres, ces exportations, et de donner au peuple la liberté d'acheter ces grains. Sur le renvoi de son vertueux ministre, la populace stupide souveraine de Paris, courut aux armes, redemandant Necker, portant

son buste dans les rues et celui de Philippe d'Orléans. Jamais deux assassins n'avoient mieux mérité d'être accouplés dans leur triomphe. Il fallut rendre à cette populace son bourreau qu'elle appeloit son père, et Necker de retour se hâta de la tuer encore par la famine. A peine eut-il appris les ordres donnés par le Procureur général du parlement de Normandie, que des brigands partirent pour Rouen, ameutèrent le peuple contre ce Magistrat, pillèrent ou brisèrent tout dans son hôtel, et mirent sa tête à prix.

Telles furent les vertus de Necker adepte, devenu protecteur et Ministre.

L'historien citera pour témoins de ces faits, tous les Magistrats du Parlement de Rouen. Si, pour faire connoître leur auteur, je me suis encore trouvé forcé de prévenir l'ordre des temps, c'est que Necker étoit de ces adeptes dont la conspiration embrassoit à la fois le trône et l'autel. Il étoit ce qu'il falloit aux Sophistes conjurés, pour ajouter à leur parti celui des Calvinistes. Laissant croire à ceux-ci qu'il pensoit en enfant de Genève, Necker n'avoit réellement d'autre foi que celle d'un Déiste. S'ils n'avoient bien voulu s'aveugler sur cet homme, les Calvinistes auroient aisément pu s'en appercevoir, non-seulement par ses liaisons avec tous les impies, mais par ses productions. Car cet être, ballon enflé de vent, voulut tout faire. Il fut Commis, Contrôleur, Sophiste; il se crut Théologien. Il publia un livre sur les *opinions religieuses*, et ce livre n'étoit que le Déisme; encore est-ce là lui faire grace: car on pouvoit y voir que Necker ne regardoit pas l'existence de Dieu comme démontrée. Et qu'est-ce que la religion d'un homme qui vous laisse douter si Dieu existe? Aussi Necker, auteur, fut-il couronné par le sanhédrin académique, comme ayant donné dans cette production le meilleur ouvrage du jour, c'est-à-dire, celui qui laissant le moins voir l'impiété, l'insinuoit le mieux.

Après ce que j'ai dit du ministre Brienne, de cet intime confident de d'Alembert, après ce que tout le monde sait aujourd'hui de sa scélératesse, je n'en parlerois plus, si je n'avois à dévoiler une intrigue dont, pour l'honneur de la nature humaine, on ne trouvera pas un exemple autre part que dans les annales des Sophistes modernes. Sous le nom d'économistes réunis dans une société secrète, que je ferai bientôt connoître, les philosophes conjurés attendoient avec impatience la mort de M. de Beaumont, archevêque de Paris, pour lui donner un successeur capable d'entrer dans leurs vues. Le successeur devoit, sous prétexte d'humanité, de bonté, de tolérance, se montrer aussi patient et aussi doux pour le philosophisme, le jansénisme, et toutes les sectes, que M. de Beaumont s'étoit montré plein de zèle et d'ardeur pour le maintien de la Religion. Ce successeur devoit sur-tout se montrer assez indulgent pour laisser les prêtres de paroisse se relâcher sur la discipline, au point de la laisser périr en peu d'années. Il ne devoit pas être plus sévère pour le dogme. Il devoit réprimer ceux dont le zèle paroîtroit trop actif, les interdire, les priver de leur place comme des hommes trop ardens, et comme de vrais perturbateurs. Il devoit se prêter à toutes les accusations de cette espèce, donner ces mêmes places à des hommes qu'on auroit soin de disposer et de lui recommander, sur-tout pour les premières dignités. Sur ce plan, les Paroisses de Paris, administrées par les prêtres les plus édifians, devoient bientôt se remplir de scandales; les catéchismes, les prônes, les sermons, toutes les instructions religieuses devenant plus rares, ne roulant bientôt plus que sur une espèce de morale philosophique, les livres des impies se multipliant sans opposition, le peuple ne voyant bientôt en fonction que des prêtres méprisables par leurs mœurs et peu

Brienne.

zélés pour la doctrine, devoit naturellement s'en détacher, laisser là de lui-même ses églises et sa Religion. L'apostasie de la Capitale entraînoit celle du Diocèse le plus essentiel; il étoit naturel qu'elle s'étendît plus loin. Ainsi, sans violence et sans secousse, la Religion se trouvoit écrasée, au moins dans Paris, par la seule connivence de son premier pasteur, qui, dans l'occasion, auroit pu cependant donner quelques preuves extérieures de zèle, si les circonstances l'avoient quelquefois obligé d'agir contre son gré. (*Voyez ci-après la Déclaration de M. Le Roy.*)

Il falloit toute l'ambition de Brienne, il falloit toute la scélératesse et tout le judaïsme de son ame pour se faire archevêque de Paris à ces conditions. Il se seroit fait Pape, pour trahir J. C. et son Eglise. Il accepta le pacte; les Sophistes mirent toutes leurs protections en mouvement. La Cour fut obsédée: un Renard, sous le nom de Vermon, que Brienne avoit donné à Choiseul pour en faire le lecteur de la Reine, saisit l'occasion de payer son premier protecteur. La Reine crut bien faire en recommandant le protecteur de Vermon, le Roi lui-même crut faire encore mieux, en nommant archevêque de Paris un homme dont il entendoit vanter par bien des gens la prudence, la modération, le génie. Brienne fut un jour archevêque de Paris; le bruit s'en répandit: tout ce qu'il y avoit d'ames chrétiennes à la Cour et dans Paris frémit à cette nouvelle. Mesdames de France, Madame la Princesse de Marsan sur-tout, sentirent toute l'immensité du scandale que cette nomination alloit donner à la France. Le Roi, vaincu par leurs prières, en crut assez pour rétracter ce qu'il venoit de faire. L'Archevêché fut donné à l'homme dont la piété franche, la modestie, le zèle, le désintéressement contrastoient le mieux avec les vices de Brienne. Mais, pour le malheur de la France, ni le Roi,

ni la Reine sur-tout, n'en crurent point assez pour perdre toute confiance aux prétendues vertus de ce dernier. Les Conjurés ne perdirent pas tout espoir de le faire arriver plus haut.

Pareil à la foudre qui attend les tempêtes pour éclater, Brienne se cacha jusqu'à l'orage dont il sortit premier Ministre, au milieu des troubles de la première assemblée des Notables, convoquée par M. de Calonne. Pour hâter les services qu'il avoit promis aux Conjurés, il commença par le fameux édit que Voltaire sollicitoit vingt ans auparavant en faveur des Huguenots, tout en les regardant comme des *fous* et des *fous à lier.* (Lett. à Marmontel, 2 Décemb. 1767.) Par cet édit que d'Alembert attendoit, pour voir les Protestans dupés et tout Christianisme *écrasé sans qu'on s'en apperçût.* (100 Lett. du 4 Mai 1762.) Enfant de la tempête, il souleva contre lui-même toutes celles qui firent rappeler Necker, et que Necker termina en livrant la Noblesse, le Clergé et le Roi à toute l'impiété des Sophistes, à toutes les fureurs des Démagogues.

Brienne est mort consumé d'infamie, mais sans remords; il s'est tué d'ennui de ne pouvoir plus nuire.

Lamoignon.

Avec lui, les Sophistes avoient poussé au ministère un homme dont le nom avoit été dans ses ancêtres l'honneur de la Magistrature. M. de Lamoignon devint Garde des Sceaux quand Brienne fut fait premier Ministre. Ce Lamoignon n'étoit pas simplement un incrédule, comme tant d'autres Seigneurs l'étoient alors, il étoit un des impies conjurés. Nous trouverons son nom dans un de leurs plus secrets comités. Ce Lamoignon se tua en philosophe, après sa disgrace qui suivit de très-près celle de Brienne. Deux hommes de cette espèce aux deux premières places du ministère ! Par quelles combinaisons infernales ne pouvoient-ils pas seconder celles des Conjurés antichrétiens ?

Pourquoi tant de Ministres impies.

Il sera difficile à la postérité de concevoir comment un Prince aussi religieux que Louis XVI fut cependant toujours entouré de ces Ministres appelés philosophes, et qui n'étoient qu'impies. Cette énigme cessera d'en être une, quand l'historien réfléchira que le grand objet des Conjurés avoit d'abord été plus spécialement de détruire la Religion dans les premières classes de la société; que dès la première date de leurs complots, leurs efforts s'étoient toujours dirigés vers ces hommes les plus distingués dans l'ordre des richesses ou des dignités, c'est-à-dire, vers ceux qui approchent ordinairement la personne des Rois. (*Lett. de Volt. à Diderot*, 25 *Décembre* 1762; *à d'Alemb. et Damilav. passim.*) Qu'on réunisse avec toutes les passions propres à cette classe, tous les moyens, tout le désir qu'elle a de les satisfaire, et il sera aisé de concevoir avec quelle facilité elle apprit de Voltaire à se jouer d'une Religion qui les mortifie toutes. Il y avait sans doute encore de grandes vertus, des personnes d'une piété édifiante dans la Noblesse et parmi les grands Seigneurs, à la Cour même; je pourrois dire: à la Cour sur-tout il y avoit des vertus éminentes. Madame Elisabeth, sœur du Roi, Mesdames de France ses tantes, les princesses de Conti et Louise de Condé, le duc de Penthièvre, la princesse de Marsan, le maréchal de Mouchi, le maréchal de Broglie, et divers autres étoient de ces personnages qui, dans les plus beaux siècles du Christianisme, auroient honoré la Religion. Parmi les Ministres eux-mêmes, l'historien aura des exceptions à faire. M. de Vergennes, M. de St-Germain, et peut-être quelques autres encore, ne sont pas de ces hommes que l'impiété puisse revendiquer. Dans toutes les classes des nobles et des riches, ces exceptions seroient peut-être plus nombreuses qu'on ne pense; mais avec tout cela il est malheureusement vrai de dire que Voltaire avoit grandement lieu de s'applaudir des

progrès de son philosophisme parmi les Grands du monde, et ces progrès expliquent aisément les plus malheureux choix de Louis XVI. Les vertus aiment à se cacher; la piété est peu jalouse des grands postes. Louis XVI, regardant autour de lui, voyoit des ambitieux empressés à le servir pour dominer. Parmi ces ambitieux, les Sophistes avoient soin de désigner eux-mêmes ceux qu'ils savoient plus propres à seconder leurs vues, ceux dont ils avoient la politique de faire des adeptes. Quand leur choix étoit fait, ils dirigeoient l'opinion publique, ils embouchoient toutes les trompettes de la Renommée en faveur de l'adepte qu'ils poussoient près du trône. Ils y avoient eux-mêmes leurs agens et leurs intrigues plus secrètes que celles des Courtisans; il étoit difficile avec tous ces moyens, avec tant d'influence sur la voix publique, sur la Cour elle-même, qu'ils n'en eussent pas aussi une bien grande sur l'opinion d'un Roi qui avoit lui-même trop peu de confiance en ses lumières. Ce furent ces intrigues du philosophisme, bien plus encore que celles de l'ambition, qui donnèrent successivement à Louis XVI les Turgot, les Necker, les Lamoignon et les Brienne, sans parler des Ministres subalternes, des Commis importans, dont les Sophistes conjurés s'assuroient les services.

Meaupou.

Avec ces protections, les lois contre l'impiété étoient réduites à se taire, ou ne parloient que foiblement. Le Clergé sollicitoit en vain l'autorité; elle étoit de connivence avec les Conjurés. Leurs ouvrages circuloient, leur personne étoit en sureté. Lorque Voltaire écrit à d'Alembert, que graces à un prêtre de Cour, *il étoit perdu sans M. le Chancelier, qui, dans tous les temps, avoit eu pour lui une extrême bienveillance.* (133 Lett.) On voit facilement comment toutes les réclamations du Clergé devenoient inutiles contre le chef même des Conjurés. Cette lettre est de l'année 1774. C'est encore un nouveau Ministre, c'est Meaupou

à compter parmi les protecteurs. C'est celui-là même dont l'ambition et les liaisons avec le chef des Sophistes s'étoient cachées sous le masque de tant de zèle pour la Religion.

Les importans services que Voltaire retiroit de ces protections, non-seulement pour lui, mais pour les adeptes conjurés comme lui, se voient encore par ce qu'il écrivoit au même confident sur le compte de Choiseul. « Je lui ai, disoit-il, les » plus grandes obligations. C'est à lui seul que je » dois les priviléges de ma terre. Toutes les graces » que je lui ai demandées *pour mes amis*, il me » les a accordées. » (110 *Lett. an* 1762.)

Quelques-uns de ces grands protecteurs vouloient aussi avoir la gloire d'être auteurs ; s'ils n'avoient pas les talens de Voltaire, ils essayoient par fois de donner au peuple les mêmes leçons.

Duc d'Usez. De ce nombre je trouve un duc d'Usez, fort connu par l'importance de son nom. Il s'étoit mis à écrire aussi en faveur de la liberté, de la raison et de l'égalité des droits à croire tout ce que chacun pense en fait de Religion, sans consulter ni docteurs ni Eglise. L'ouvrage paroissoit admirable à Voltaire, qui ne demandoit qu'à le voir perfectionné, pour le croire aussi utile aux autres qu'à M. le Duc même. (*Lettre de Voltaire au duc d'Usez, du* 19 *Novemb.* 1760.) Mais cet ouvrage étant resté sans titre et inconnu, on ne sait à quel point il auroit fait honneur au génie du Duc Théologien.

Autres Seigneurs. En parcourant les lettres de Voltaire, nous avons vu la liste des adeptes protecteurs s'enrichir de bien d'autres noms qui avoient droit jadis à une célébrité fondée sur d'autres titres. Nous avons trouvé un descendant de *Crillon* à côté d'un prince de *Salm*, jugés l'un et l'autre par Voltaire *dignes d'un autre siècle* ; mais l'on se tromperoit en croyant que Voltaire entend par-là, dignes du siècle des Bayards et des preux Chevaliers : non, c'est un siècle digne *de leur modestie*

et de leur science philosophique. On peut y voir encore un prince de Ligne, en qui Voltaire a placé son espoir pour la propagation des lumières philosophiques dans le Brabant, et un duc de Bragance tout aussi exalté par Voltaire, comme pensant de même.

Quant aux Marquis, aux Comtes et Chevaliers; c'est un marquis d'Argence de Dirac, brigadier des armées, fort zélé pour déchristianiser sa province d'Angoumois, et pour faire de ses compatriotes autant de Philosophes à la moderne. C'est M. le marquis de Rochefort, colonel d'un régiment, et devenu, par son philosophisme, le grand ami de d'Alembert et de Voltaire. C'est M. le chevalier de Chatellux, hardi, mais plus adroit dans la guerre qu'il fait au Christianisme. En un mot, s'il falloit en croire Voltaire, ce seroit à peu près tout ce qu'il connoissoit de cette classe qu'il appeloit par excellence les honnêtes gens, lorsque, dès l'année 1763, il écrivoit à Helvétius : « Soyez sûr que l'Europe est remplie » d'hommes raisonnables et qui ouvrent les yeux » à la lumière. En vérité le nombre en est prodigieux, et je n'ai pas vu depuis dix ans *un* » *seul honnête homme, de quelque pays et de quel-* » *que religion qu'il fût, qui ne pensât absolument* » *comme vous;* » mais il est vraisemblable que Voltaire s'exagéroit à lui-même ses succès. On ne sauroit penser que de cette multitude de Seigneurs qui alloient à Ferney contempler le lama des Sophistes; il n'y en eût plusieurs d'attirés par la curiosité bien plus que par l'impiété. Une règle plus sûre pour distinguer les vrais adeptes, c'est de voir le plus ou moins de confiance avec laquelle il s'exprime auprès d'eux, ou leur envoie tantôt ses productions, tantôt celles des autres impies. La liste des adeptes, en suivant cette règle, seroit encore bien longue. On y trouveroit des Duchesses, des Marquises protectrices, tout aussi philosophes que la sœur Guillemette. Lais-

sons-les dans l'oubli que méritent des adeptes plus dupes que méchantes ; elles n'en sont que plus à plaindre lorsqu'elles se croient moins dignes de pitié.

Un des protecteurs à distinguer plus spécialement, est ce comte d'Argental, Conseiller honoraire au Parlement, aussi vieux que Voltaire, et toujours son ami de cœur. Tout ce que dit M. de la Harpe de cet aimable Comte, peut être très-vrai ; mais il n'est que trop vrai aussi qu'avec toutes ces aimables qualités, le comte et la comtesse d'Argental n'en furent que plus dupes de leur admiration et de leur amitié pour Voltaire. Sa correspondance avec ces deux adeptes étoit aussi suivie qu'avec d'Alembert. Il les exhortoit avec la même confiance à écraser l'infame. Il les appeloit ses deux anges : il avoit fait du Comte, en quelque sorte, son agent pour tout ce qui demandoit de grandes protections. Il en eut peu de plus empressés, de plus fidelles, c'est-à-dire, de plus impies. (*Voy. la Corresp. générale.*)

Un nom plus important qu'il faut encore placer sur la liste de ces adeptes protecteurs, est celui de M. le duc de la Rochefoucault. Quand on sait à quel point ce malheureux Duc se trompa, s'il se crut de l'esprit, on est peu étonné de le voir presque nul dans la correspondance de Voltaire ; mais la publicité des faits supplée ici aux preuves écrites. M. le duc de la Rochefoucault avoit eu la bonhomie de se laisser persuader que, pour être quelque chose, il falloit être impie, et se donner au moins un nom parmi les Philosophes. Il les protégea et les dota même dans la personne de Condorcet. Heureux si, pour connoître ce que c'est que leur philosophie, il n'avoit pas attendu que ses assassins envoyés par Condorcet vinssent le lui apprendre !

Dans les Cours étrangères, aussi bien que dans Paris, les hauts et puissans Seigneurs s'imaginoient aussi que leur zèle pour le philosophisme

devoit les distinguer du commun des hommes. Voltaire étoit dans l'admiration de celui que témoignoit le prince Gallitzin ; en faisant imprimer la production la plus impie d'Helvétius, et en osant dédier cette édition à l'impératrice de Russie. (*117 Lettre à d'Alembert.*) Il savoit encore plus de gré au comte de *Schouwallow*, protecteur si puissant des Sophistes à la même Cour, et tous ceux qui étoient venus à bout de faire nommer d'Alembert pour instituteur de l'héritier de cette Couronne.

La Suède, d'où étoit parti ce chambellan Jennings, qui alloit annoncer à Ferney les progrès que la pholosophie faisoit dans son pays sous les auspices de la Reine et du Prince Royal, (*Lett. de d'Alemb. du* 19 *Janv.* 1769) avoit produit un adepte bien plus précieux encore aux Conjurés. C'étoit M. le comte de Creutz, d'abord Ambassadeur en France, et ensuite en Espagne. Le comte de Creutz avoit si bien uni à son ambassade la mission d'un apôtre du philosophisme, et Voltaire étoit si enchanté de son zèle, qu'il ne se consoloit pas de le voir quitter Paris. Aussi écrivoit-il à la dame Geofrin, reine des Philosophes : « S'il y » avoit un empereur Julien au monde, c'étoit » chez lui que M. le comte de Creutz devoit aller » en ambassade, et non chez des gens qui font » des auto-da-fé ; il faut que la tête ait tourné » au Sénat de Suède, pour ne pas laisser un tel » homme en France ; il y auroit fait du bien, » et il est impossible d'en faire en Espagne. » (*Lett. à Mad. Geofrin*, *du* 21 *Mai* 1764.)

Cependant cette Espagne, tant dédaignée par Voltaire, avoit aussi son d'Aranda, qu'il appeloit le *favori de la philosophie*, et qui, chaque soir, alloit réchauffer son zèle avec d'Alembert, Marmontel et autres adeptes majeurs, chez la demoiselle d'Espinace, la plus chérie des adeptes femelles, et dont le club valoit presque l'Académie Françoise.

L'Espagne comptoit même d'autres Ducs, Chevaliers ou Marquis, grands admirateurs des Sophistes François. Elle avoit sur-tout le marquis de Mora, et le duc de Villa Hermosa. (*Lett. de Volt. du* 1.er *Mai* 1768.) Dans cette même contrée, que les Conjurés regardoient comme si peu mûre pour leur philosophie, d'Alembert distinguoit plus spécialement le duc d'Albe. C'est de lui qu'il écrivoit à Voltaire : « Un des plus grands Seigneurs d'Es-» pagne, homme de beaucoup d'esprit, et le » même qui a été ambassadeur en France sous » le nom de duc d'Huescar, vient de m'envoyer » vingt louis pour votre statue. Condamné, me » dit-il, à cultiver en secret ma raison, je sai-» sirai avec transport cette occasion de donner » un témoignage public de ma reconnoissance » au grand homme qui le premier montra le » chemin. » (108 *Lett. an* 1773.)

C'est en voyant tous ces noms sur la liste de ses disciples, que Voltaire écrivoit : « La vic-» toire se déclare pour nous de tous côtés ; je » vous assure que dans peu il n'y aura que la » canaille sous les étendards de nos ennemis. » (*Lett. à Damilaville.*) Il ne prévoyoit pas assez loin encore. Cette canaille elle-même devoit aussi un jour se laisser fasciner comme les grands Seigneurs ; mais les premiers adeptes devoient en ce jour être punis par les derniers.

Quant à d'Alembert, il ne contenoit plus ni sa joie ni son style, quand, instruit du concours de ces admirateurs auprès de Voltaire, il pouvoit lui écrire : « Comment diable ! quarante convives » à votre table, dont deux maîtres des Requêtes » et un Conseiller de grand'chambre, sans » compter les duc de Villars et compagnie. » (76 *Lett. an* 1760.) Ce n'étoit pas une preuve infaillible sans doute du philosophisme de chacun des convives, que l'empressement d'assister à cette table ; mais ce concours n'en désignoit pas moins en général des hommes qui alloient admirer le

Coryphée

Coryphée d'une impiété qui devoit tous les perdre.

Ce n'est pas sans raison que d'Alembert fait une mention spéciale de ce conseiller de la grand'chambre. Il savoit combien il importoit aux Conjurés d'avoir des protecteurs ou des admirateurs jusques dans le sein de la première Magistrature. Voltaire le savoit aussi bien que lui, quand il lui écrivoit : « Heureusement on a fait » dans ce Parlement (de Toulouse) depuis » environ dix ans, des recrues de jeunes gens qui » ont beaucoup d'esprit, qui ont bien lu, et qui » pensent comme vous. » (11 *lett. an* 1769.) Cette lettre expliqueroit seule la mollesse des premiers tribunaux, dans les années qui ont précédé la Révolution. Ils avoient toute l'autorité requise pour sévir contre les auteurs et les distributeurs des œuvres de l'impiété et de la sédition, et ils avoient laissé cette autorité s'avilir, au point qu'un arrêt du Parlement, publié par manière d'acquit contre ces productions, n'étoit plus en quelque sorte qu'un avertissement de leur publication et un nouveau titre pour les vendre plus chères.

Cependant ces conquêtes du philosophisme dans les premiers tribunaux du royaume, ne répondoient pas à beaucoup près au désir de Voltaire. On le voit très-souvent se plaindre de ces corps respectables, comme étant encore composés de bien des magistrats attachés à la Religion. En revanche, on le voit applaudir plus spécialement à ceux dont le zèle philosophique s'étoit manifesté dans les Parlemens du Midi. « Là, » écrivoit-il à d'Alembert, vous allez d'un » M. *Duché* à un M. de *Castillon*. Grenoble se » vante de M. *Servan*. *Il est impossible que la raison* » *et la tolérance ne fassent de très-grands progrès* » *sous de pareils maîtres.* » (Lettre du 5 Nov. 1770.) Cet espoir paroissoit d'autant mieux fondé, que les trois magistrats que nomme ici

Voltaire, étoient précisément ceux à qui leurs fonctions de procureurs ou d'avocats-généraux auroient fait un devoir plus spécial de s'opposer aux progrès de cette prétendue raison, toujours confondue par Voltaire avec l'impiété, et d'en dénoncer les productions journalières, de requérir l'exécution des lois contre leurs auteurs.

De tous ces avocats généraux, celui qui semble avoir été le plus d'intelligence avec Voltaire, est M. la Chalotais, du parlement de Bretagne. C'est sur-tout par les lettres du philosophe de Ferney à ce magistrat, que l'on pourra voir et l'obligation et la reconnoissance que les Conjurés lui témoignoient de son zèle contre les Jésuites, et combien la destruction de cette société se trouvoit liée, dans leurs projets, à celle de tous les autres corps religieux, pour arriver à celle de toute autorité ecclésiastique. (*Voyez sur-tout lettre de Volt. à M. la Chalotais*, 17 *Mai* 1762.

Malgré tous ces progrès du philosophisme dans le corps même de la Magistrature, il restoit dans ces corps des hommes vénérables, dont les vertus étoient l'honneur des premiers tribunaux. La grand'chambre sur-tout du parlement de Paris, sembloit à Voltaire un corps si étranger à son impiété, qu'il désespéroit de la voir jamais philosophe. Il lui faisoit l'honneur de la mettre sur la même ligne que *cette populace* et *ces assemblées du Clergé*, qu'il ne se flattoit pas de rendre *raisonnables*, c'est-à-dire d'entraîner dans son impiété. (*Lett. à d'Alembert*, 13 *Déc.* 1763.)

Il fut même un temps où l'indignation de Voltaire contre les Parlemens s'exprimoit en ces termes dans ses lettres à Helvétius : « Je crois » que les François descendent des Centaures, » qui étoient moitié hommes et *moitié chevaux* » *de bât*; ces deux moitiés-là se sont séparées, » il est resté des hommes comme vous, par » exemple, et quelques autres, *et il est resté des* » *chevaux qui ont acheté des charges de Conseiller*,

» (au Parlement) ou qui se sont fait docteurs
» en Sorbonne. » (22 *Juillet* 1761.)

Je me fais un devoir de citer ces preuves du dépit des Sophistes contre le premier corps de la Magistrature Françoise ; elles font au moins voir que ce corps ne fut pas une conquête aisée pour l'impiété. Il est constant qu'aux approches même de la Révolution, il étoit dans les Parlemens de France bien des magistrats, qui, mieux instruits des artifices des Conjurés, auroient donné aux lois plus de vigueur pour maintenir la Religion. Mais jusque sur les siéges de la grand'-chambre il étoit des intrus de l'impiété. Elle y avoit jusques à ce Terrai déjà assez infame comme Ministre, mais pas assez connu comme Sophiste.

Trait de l'abbé Terrai.

Quelques exemples que ces Mémoires aient déjà fourni de l'atroce dissimulation des Conjurés, il en est peu dont la noirceur approche du trait que j'ai à consigner ici sur cet adepte.

Le Libraire nommé Léger, vendoit publiquement dans Paris un de ces ouvrages dont l'impie hardiesse forçoit quelquefois le Parlement à les proscrire. Celui qui se vendoit dans la boutique de Léger fut condamné à être brûlé, avec ordre de faire des recherches sur l'auteur et les vendeurs. Terrai s'offrit et fut nommé pour ces recherches dont il devoit faire le rapport au Parlement. Il manda le libraire Léger, dont je vais rapporter les expressions, telles que je les ai entendues de sa bouche même, la seule fois que j'ai vu cet homme. Ou il ne me dit pas, ou bien j'ai oublié le nom de l'ouvrage en question ; mais ce qu'il me dit bien surement, le voici :
« Mandé d'autorité par M. Terrai, conseiller au
» Parlement, je me rendis chez lui ; il me reçut
» prenant un air de gravité, s'assit sur un sofa
» et puis m'interrogea : Est-ce vous qui vendez
» cet ouvrage condamné par un arrêt du Parle-
» ment? Je répondis ; oui, Monseigneur.—Com-

» Comment pouvez-vous vendre des livres si
» mauvais, si dangereux? —Comme on en vend
» tant d'autres. —En avez-vous déjà beaucoup
» vendu? —Oui, Monseigneur. —Vous en reste-
» t-il encore beaucoup? —Environ six cents
» exemplaires. —Connoissez-vous l'auteur d'un
» si mauvais ouvrage? —Oui, Monseigneur.
» —Quel est-il? —Vous, Monseigneur. — Quoi,
» moi! Comment osez-vous le dire, et comment
» le savez-vous? —Je le sais, Monseigneur, de
» celui-là même de qui j'ai acheté votre manus-
» crit. —Puisque vous le savez, tout est dit;
» retirez-vous et soyez prudent. »

On devine aisément que le procès-verbal de cet interrogatoire ne fut pas rendu au Parlement. L'historien sentira de même quels progrès la conspiration antichrétienne devoit faire, dans un royaume où elle avoit de semblables adeptes, jusques dans le sanctuaire des lois.

CHAPITRE XV.

Classe des Gens de Lettres.

LES passions et la facilité de les satisfaire, quand on a secoué le joug de la Religion, avoient donné aux Conjurés presque tous ces hommes qui dominent dans la société par les distinctions de puissance, de titres, de richesses. La fumée des réputations leur donna bientôt ceux qui ne prétendent pas à des distinctions moins flatteuses par la supériorité des lumières, de l'esprit et du génie. Les talens de Voltaire, et des succès peut-être encore supérieurs à ses talens, lui donnoient un empire que personne n'osoit lui contester dans la classe des gens de lettres. Il les vit se traîner à sa suite avec une docilité que l'on ne devoit pas attendre de ces hommes qui,

bien plus que les autres, se flattent de penser par eux-mêmes. Il n'eut presque besoin que de donner le ton. Comme on voit chez des nations frivoles, les reines des Laïs, par la seule force de l'exemple, faire passer en mode jusques aux costumes de la lubricité, à peine se fut-il montré impie, que l'empire des lettres se remplit d'écrivains revêtus des livrées de l'irreligion.

Dans la foule de ces auteurs adeptes, il en est un qui put lui disputer la gloire du génie, qui l'emporta peut-être, qui n'avoit pas au moins besoin de celui des impies pour arriver à la célébrité : c'est Jean-Jacques Rousseau. Ce fameux citoyen de Genève, sublime quand il veut, dans sa prose, comme Milton ou Corneille dans leurs vers, pouvoit donner au christianisme un nouveau Bossuet. Malheureusement pour sa gloire il fut connu par d'Alembert, Diderot et Voltaire. Il entra pour un temps dans les complots de ces premiers conspirateurs ; il concerta aussi avec eux les moyens de détruire la religion du Christ. Dans cette synagogue des impies, comme dans celle des Juifs, les témoignages ne s'accordèrent pas, les cœurs se divisèrent : mais ce fut de part et d'autre sans se rapprocher davantage du Christ, contre qui leurs conseils se tenoient. Les preuves de ce fait se trouvent dans une lettre de Voltaire disant à d'Alembert : « C'est » bien dommage que Jean-Jacques, Diderot, » Helvétius et vous, avec d'autres hommes de » votre sorte, ne vous soyez pas entendus pour » écraser l'infame. Le plus grand de mes chagrins » est de voir les imposteurs unis et les amis du » vrai divisés. » (156 *Lettre à d'Alembert*, *an* 1765.) Rousseau.

En quittant le conseil des Sophistes, Rousseau ne quitta ni leurs erreurs ni les siennes. Il fit sa guerre à part. L'admiration des adeptes fut partagée ; mais aux deux écoles l'impiété ne fit que varier l'usage de ses armes, les opinions ne

furent ni moins inconstantes ni plus religieuses.

Voltaire avoit pour lui l'agilité ; les disciples de Jean-Jacques lui trouvoient plus de force. Avec celle d'Hercule il en eut aussi tout le délire. Voltaire se jouoit des contradictions, et sa plume voloit au gré des vents ; Jean Jacques insistoit sur ses paradoxes au gré de son génie, sa massue agitée dans les airs frappoit également la vérité et le mensonge. L'un fut la girouette de l'opinion, et l'autre le protée du sophisme. L'un et l'autre furent nuls à l'école de la sagesse. L'un et l'autre voulurent poser les bases et les premiers principes de la philosophie; l'un et l'autre embrassèrent alternativement le oui, le non, et se virent condamnés à l'inconstance de l'esprit la plus humiliante.

Voltaire ne sachant à quoi s'en tenir ni sur Dieu, ni sur un destin à venir, s'adresse à des Sophistes incertains, égarés comme lui, et reste dans ses inquiétudes. Jean-Jacques, encore dans l'âge des *puérilités*, se dit à lui-même : « *Je m'en* » *vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à* » *vis de moi, si je le touche, signe de salut; si je* » *le manque, signe de damnation.* » Jean-Jacques touche l'arbre, il est assuré du Ciel; et longtemps après l'âge des *puérilités*, cette preuve suffit au Philosophe. Il étoit déjà vieux, quand il ajoutoit : *depuis lors je n'ai point douté de mon salut.* (Voyez ses Confessions, liv. 6.)

Voltaire crut un jour démontrer l'existence de l'auteur de l'univers, il crut alors à un Dieu Tout-Puissant et Rémunérateur de la vertu. (*Volt. de l'Athéisme.*) Le lendemain toute cette démonstration se réduisit pour Voltaire à des probabilités et à des doutes qu'il est ridicule de vouloir résoudre. (*V. suprà et de l'ame par Soranus.*)

La même vérité fut un jour démontrée pour Jean-Jacques, et il n'en doutoit pas le jour où, après l'avoir démontrée lui-même, il voyoit Dieu autour de lui et le sentoit dans lui-même, dans toute la nature, le jour où il s'écrioit : Je suis

très-certain que ce Dieu existe par lui-même. (*Emile et Lettre à l'archevêque de Paris.*) Le lendemain toute cette démonstration lui étoit échappée, et il écrivoit à Voltaire : « J'avoue » naïvement que (sur l'existence de Dieu) ni » le pour ni le contre ne me paroissent démon» trés. » Pour Jean-Jacques comme pour Voltaire, le *Théiste* et l'*Athée* ne *fondoient* alors *leur sentiment* que *sur des probabilités.* (Lett. à Volt. tom. 12, édit. in-4.° de Genève.)

Et Voltaire et Jean-Jacques crurent aussi un jour à un seul principe ou *seul moteur.* (Volt. Principe d'action ; Jean-Jacques, Emile, tom. 3, pag. 115, et Lettre à l'archevêque de Paris.) Et Jean-Jacques et Voltaire crurent un autre jour, qu'il pouvoit bien y avoir deux principes, deux causes. (*Volt. Quest. encyclopédiques, tom. 9. —Jean-Jacques, Emile, tom. 3, pag. 61, et Lett. à l'archevêque de Paris.*)

Voltaire, après avoir écrit un jour que l'athéisme peupleroit la terre de brigands, de scélérats, de monstres (*passim. de l'Athéisme*), absolvoit l'athéisme dans Spinosa, le permettoit au philosophe (*axiome 3*) ; il en venoit au point de le professer lui-même en écrivant : « Je ne connois » que Spinosa qui ait bien raisonné ; » (*Lett. de d'Alembert, 16 Juin 1773.*) c'est-à-dire je ne connois de vrai philosophe que celui qui n'a point d'autre Dieu que ce monde et toute la matière. Après avoir ainsi goûté de tous les partis, il pressoit d'Alembert de ne faire contre le Christ qu'une même légion des Athées et des Déistes. (*suprà*). Jean-Jacques avoit écrit que les Athées méritoient châtiment ; qu'ils étoient *perturbateurs du repos public*, et devoient être punis de mort. (*Emile, tom. 4, pag.* 68. *Contrat social, ch.* 8.) Et Jean-Jacques, pensant avoir rempli le vœu de Voltaire, écrivoit au ministre Vernier : « Je dé» clare que mon objet étoit, dans la Nouvelle » Héloïse, de rapprocher les deux partis opposés

» (les Athées et les Déistes) par une estime
» réciproque, et d'apprendre aux philosophes
» qu'on peut croire en Dieu sans être hypocrite,
» et qu'on peut être incrédule (ou ne pas y
» croire) sans être un coquin. » (*Lettre à M. Vernier.*) Et le même Jean-Jacques écrivoit à Voltaire, « que l'Athée ne peut être coupable
» devant Dieu; que si la loi portoit peine de
» mort contre les Athées, il faudroit commencer
» par faire brûler comme tel quiconque en vien-
» droit dénoncer un autre. » (*Lettre à Voltaire, tom.* 12, *et Nouvelle Héloïse.*)

Voltaire blasphémoit la loi du Christ, se rétractoit, communioit, et se hâtoit d'écrire aux Conjurés pour les exhorter à écraser l'infame dans le Christ; (*V. suprà*) Jean-Jacques quittoit et reprenoit le christianisme de Calvin, revenoit à sa table, à sa cène (1), faisoit du Christ le plus sublime éloge que l'éloquence humaine en eût tracé, et finissoit l'éloge par le blasphème qui fait du Christ un visionnaire. (*Ses Confessions et Prof. de foi du vicaire Savoyard.*) Si la Révolution antichrétienne devoit porter Voltaire au Panthéon, Jean-Jacques avoit acquis les mêmes droits à l'inauguration des Sophistes impies;

---

(1) D'Alembert écrivoit à Voltaire en parlant de Jean-Jacques Rousseau : « Je le plains; mais s'il a besoin
» pour être heureux d'approcher de la sainte Table, et
» d'appeler sainte, comme il le fait, une Religion qu'il
» a vilipendée, j'avoue que je rabats beaucoup de l'in-
» térêt. » (105 *lett. an* 1762.) Il eût pu certainement dire la même chose sur les communions de Voltaire, mais il n'osa jamais. On voit bien qu'il cherchoit à lui sauver le blâme de cette atroce hypocrisie; mais c'est en ajoutant, « peut-être ai-je tort : car enfin vous savez mieux
» que moi les raisons qui vous ont déterminé. » Il se garde bien de lui dire que cela diminue son estime, et Voltaire n'en reste pas moins *son cher et illustre maître.* (Lett. du 31 Mai 1768.)

nous le verrons en acquérir un jour de plus grands encore à celle des Sophistes séditieux. Si l'un faisoit solliciter sous main les souscriptions des Rois pour sa statue, l'autre écrivoit publiquement qu'à Spartes il auroit eu la sienne.

Avec ces traits communs, ces deux héros des Conjurés eurent aussi leur caractère propre. Voltaire détestoit le Dieu des chrétiens; Jean-Jacques l'admiroit en le blasphémant. Tout l'orgueil de l'esprit fit dans lui ce que la jalousie et la haine faisoient dans Voltaire, et il sera long-temps douteux lequel fit plus de mal au christianisme; l'un par l'atrocité des sarcasmes ou par le sel empoisonné du ridicule ou de la satire, et l'autre par le glaive des sophismes avec tout l'appareil de la raison.

Après leurs divisions, Voltaire détesta Jean-Jacques, le bafoua, voulut qu'il fut lié comme un vil insensé. (*Lettre à Damilav.* 8 *Mai* 1761, *et Guerre de Genève.*) Mais il s'applaudissoit que toute la jeunesse apprît à lire dans le Symbole de ce même insensé, dans sa profession de foi du vicaire Savoyard. (*Lettre au comte d'Argental*, 26 *Sept.* 1766.) A la même époque Jean-Jacques détesta les chefs des Conjurés, les dévoila et en fut détesté; il conserva tous leurs principes, rechercha de nouveau leur affection, leur estime, et sur-tout celle de leur héros. (*Voyez ses lettres et la vie de Sénèque par Diderot.*)

S'il étoit difficile de définir le Sophiste de Ferney, il n'est pas plus aisé de crayonner le portrait de celui de Genève. Jean-Jacques aima les sciences et remporta le prix de ceux qui en médisent; il écrivit contre les spectacles et fit des opéra; il chercha des amis et fut fameux par les ruptures de l'amitié; il célébra les charmes de la pudeur et plaça sur l'autel la prostituée de Varens; il se crut et se dit le plus vertueux des hommes, et sous le titre modeste de confessions, il se plut à savourer dans sa vieillesse le souvenir

de ses impudiques conquêtes ; il donna aux mères tendres les plus touchans conseils de la nature, et il étouffa lui-même la voix de la nature ; pour oublier qu'il étoit père, il relégua ses enfans à l'hôpital de ceux que la honte de leur naissance condamne à ignorer celui qui leur donna le jour. La crainte de les voir le rendit inexorable aux ames sensibles qui voulurent pourvoir à leur éducation et adoucir leur sort. (*Voyez ses confessions.*) Prodige continuel d'inconséquences jusqu'à ses derniers momens, il avoit écrit contre le suicide, et c'est peut-être lui faire grace que de douter s'il ne prépara pas lui-même le poison qui lui donna la mort. (*Voyez sa vie par le comte Barruel de Beauvert.*

Malgré ces monstrueuses inconséquences, l'erreur, chez le Sophiste de Genève, prit l'essor et le nerf du génie. Il enleva au Christ des adorateurs qui eussent résisté à d'autres armes. Il ne falloit qu'aimer ses passions pour écouter Voltaire ; il falloit décomposer le sophisme pour n'être pas séduit par Jean-Jacques. L'un plaisoit davantage à la jeunesse, l'autre faisoit plus de dupes dans l'âge mur. Un nombre prodigieux d'adeptes durent à l'un et à l'autre leur apostasie.

Buffon. Les mânes de M. de Buffon se révolteroient peut-être de voir son nom inscrit à la suite de Jean-Jacques, dans la liste de ces adeptes conjurés. Cependant il est bien difficile à l'historien de parler de ces hommes qu'avoit séduits le ton de Voltaire dans l'empire des lettres, sans gémir au moins sur le Pline François. Sans doute il fut bien moins l'associé des ennemis du christianisme qu'il ne fut leur victime ; mais comment se cacher l'influence qu'eut le philosophisme sur ses productions ? La nature lui avait donné son pinceau ; il ne fut pas assez heureux pour borner ses travaux aux objets qu'elle mit elle-même sous ses yeux, il voulut remonter à ces temps mystérieux dont la révélation seule peut déchirer le voile ;

en croyant ajouter à sa propre gloire, il se traîna, tantôt sous les pas de Maillet et tantôt sous ceux de Boulanger. Traçant à leur école l'origine des choses, pour nous donner l'histoire de la nature, il déchira l'histoire de la religion. Il se fit le héros de ces hommes que d'Alembert envoyoit fouiller dans les montagnes ou dans les entrailles de la terre, des démentis à donner à Moyse et aux premières pages des Livres saints. Il put se consoler auprès des Sophistes, des censures de la Sorbonne ; sa punition fut dans sa faute même. Il ne donna de démenti qu'à sa renommée, à l'idée que le public avoit conçue de ses connoissances sur les lois de la nature. Il sembla les avoir oubliées toutes pour sa terre formée par les eaux, sa terre formée par le feu, dans ses éternelles époques. Pour contredire les livres saints, il fit de la nature, comme de lui-même, le jouet des contradictions. Son style toujours élégant et noble fut toujours admiré ; mais n'empêcha pas ses opinions d'être la risée des Physiciens. Une grande partie de sa gloire s'évanouit comme sa comète, dans les rêves de l'incrédulité. Heureux si, rétractant ses erreurs, il avoit pu détruire la manie des adeptes qui apprirent de lui à ne plus étudier la nature que dans l'esprit de d'Alembert. (*)

(*) D'Alembert lui-même rioit avec Voltaire de tous les vains systêmes de Buffon et de Bailli sur la prétendue ancienneté du monde et de ses peuples. Il appeloit tous ces systêmes des sottises, des pauvretés, supplément du génie, des idées creuses, de vains et ridicules efforts de charlatans. (*Voy. lett. à Volt. du 6 Mars 1777.*) Mais il se gardoit bien de publier sa façon de penser sur ces objets. En décréditant ces systêmes, il auroit eu peur de décourager les adeptes qu'il envoyoit lui-même en forger de nouveaux, et chercher aussi dans les taupinières Apennines des démentis à donner à Moyse pour déchirer les premières pages de la Bible et écraser la Religion.

Fréret. Après ces deux hommes justement distingués pour la noblesse de leur style, tout le reste des adeptes n'eut guères d'autres titres à la célébrité, que des talens médiocres relevés par l'audace de l'impiété. Il en est pourtant deux dont l'érudition mieux dirigée eût fait honneur aux sciences. L'un est Fréret, dont la mémoire prodigieuse s'étoit tellement exercée à l'étude de Bayle, qu'il en savoit par cœur presque tout le dictionnaire. Ses lettres à Trasibule, fruit de son athéisme, prouvent que cet excès de mémoire fut plus qu'abondamment compensé par le défaut de jugement.

Boulanger. L'autre fut Boulanger, jeune homme dont la tête surchargée de latin, d'hébreu, de grec, de syriaque et d'arabe, donna aussi dans les extravagances de l'athéisme, qu'il rétracta pourtant dans ses derniers jours, en détestant la secte qui l'avoit égaré.

Nous verrons bientôt qu'aucun des ouvrages posthumes attribués à ces deux érudits de l'impiété, n'étoit sorti de leur plume.

Le marquis d'Argens. Le Marquis d'Argens voulut paroître aussi faire nombre parmi les Sophistes érudits. Bayle faisoit les frais de la science dont il crut donner les preuves dans *ses Lettres Chinoises et Cabalistiques*, et dans sa *Philosophie du bon sens*. Il fut longtemps l'ami de Frédéric, et il le mérita comme tous les impies. C'est de la bouche même du président d'Eguille son frère, que nous avons appris, qu'après de longues discussions avec des hommes plus instruits que Frédéric sur la Religion, ce marquis d'Argens se rendit à la lumière de l'Evangile, et finit par conjurer le prêtre qu'il avoit appelé, de l'aider sur-tout à réparer son incrédulité passée, par des actes de foi.

La Métrie. Quant au médecin la Métrie, il ne parut le plus fou des Athées, que parce qu'il étoit le plus sincère. *Son homme machine* et *son homme plante* ont fait rougir la secte, par cela seul qu'il

y dévoile ce qu'elle n'ose pas toujours dire, mais ce que l'on trouve quelquefois exprimé par bien d'autres tout aussi crument que par la Métrie.

Jusqu'au moment de la Révolution françoise les Sophistes armés contre le Christ crurent pouvoir se glorifier du nom et des talens de Marmontel : n'ajoutons pas à la douleur d'un homme, qui semble n'avoir eu besoin que des premiers jours de cette révolution pour rougir des erreurs et des conspirations dont elle étoit la suite. De tous les Sophistes qui ont survécu à Voltaire, M. Marmontel est peut-être celui qui a le plus cherché à se mettre à l'écart et à faire oublier ses liaisons avec les premiers Conjurés. Cependant c'est à ces liaisons bien plus encore qu'à ses Incas et à son Bélisaire ou à ses contes saupoudrés de philosophisme, qu'il doit toute sa célébrité. Nous voudrions en vain le taire ; les lettres de Voltaire rappellent au public qu'il fut au moins un temps et un long temps, où l'adepte honteux joua un autre rôle parmi les Conjurés. Voltaire dans ce temps connoissoit si bien le zèle de M. Marmontel, que se croyant sur le point de mourir, il lui légua la Harpe. Le Testament étoit conçu en ces termes : « Je vous recommande la Harpe quand je ne » serai plus. *Il sera un des piliers de notre Eglise.* » Il faudra le faire de l'Académie. Après avoir » eu tant de prix, il est bien juste qu'il en donne. » (*Lett. de Volt. à Marmontel*, 21 *Août* 1767.) Marmontel.

Avec le goût des lettres, et ces talens qui, malgré ses critiques, lui donnent un rang distingué parmi les écrivains du jour, M. la Harpe auroit pu rendre ses travaux utiles ; mais dès sa jeunesse il fut l'enfant gâté de Voltaire. A cet âge on se croit aisément philosophe, lorsqu'on ne croît pas à son catéchisme. Le jeune la Harpe suivit aveuglément la carrière que lui traçoit son maître ; s'il ne fut pas le pilier, au moins devint-il La Harpe.

le trompette de la nouvelle église, de celle des Conjurés et de l'impiété. Il la servit plus spécialement par le Mercure, Journal fameux en France, et dont les éloges ou les critiques hebdomadaires décidoient à peu près du sort des productions littéraires. (*)

Les éloges que faisoit Voltaire de ce journal depuis que M. la Harpe en étoit devenu le principal rédacteur (*Voy. Let. à d'Al.*) prouvent que les Gouvernemens n'ont pas assez conçu l'influence que ces sortes de journaux exercent sur l'opinion publique. Le Mercure avoit plus de dix mille souscripteurs et un bien plus grand nombre de lecteurs qui, recevant toutes les impressions du Journaliste, se trouvoient peu à peu aussi philosophes, c'est-à-dire aussi impies que le Sophiste hebdomadaire. Les Conjurés antichrétiens virent tout le parti qu'ils pouvoient tirer de cet empire. La Harpe en tint le sceptre pendant bien des années. Marmontel et Champfort le partagèrent. Rémi, qui ne valoit guères mieux, l'avoit eu avant eux. Je demandois un jour à celui-ci comment il pouvoit insérer dans son journal le compte le plus méchant, le plus perfide, le plus faux qu'on pût rendre d'un ouvrage de simple littérature, dont je l'avois entendu lui-même faire de grands éloges; il me répondit: Cet article a été fait par un ami de d'Alembert;

(*) Les Journaux nous apprennent aujourd'hui que M. la Harpe a été converti dans sa prison par M. l'évêque de Saint-Brieux : j'en serois peu surpris. Les exemples de ce Prélat, et les fruits du philosophisme dans la révolution, doivent faire impression sur un homme qui, avec l'esprit juste, saura les rapprocher des leçons et des promesses de ses anciens maîtres. Si la nouvelle de cette conversion est vraie, j'aurai peint M. la Harpe consacrant ses talens à l'erreur. Personne plus volontiers que moi n'applaudiroit à l'usage qu'il peut désormais en faire pour la vérité.

et je dois mon journal ou ma fortune même, à la protection de d'Alembert. L'écrivain outragé auroit voulu faire insérer sa défense dans le même Journal, il n'y eut pas moyen. — Que l'on juge par-là du parti que ces mêmes Sophistes tiroient de leurs feuilles périodiques. C'est par eux surtout qu'ils dirigeoient l'opinion publique vers le grand objet de leur conjuration.

C'étoit par l'art de ménager l'éloge et la critique suivant ses intérêts, que la secte disposoit des réputations. Ses Journaux lui donnoient le double avantage d'annoncer aux écrivains affamés (*) de gloire ou de pain, le parti qu'il falloit embrasser pour arriver à leur objet par la trompette littéraire, et de n'offrir à la curioriosité du public d'autres livres à rechercher, que ceux dont la secte favorisoit ou ne redoutoit pas la circulation.

Avec cet artifice, les la Harpe du jour hâtoient la conjuration, autant et plus encore que les Sophistes les plus actifs, et leurs écrivains les plus impies. L'adepte auteur broyoit et condensoit le poison dans son livre; l'adepte journaliste le proclamoit, le distribuoit dans tous les coins de la Capitale, et jusqu'aux extrémités des Provinces. Tel qui eût ignoré l'existence d'un livre irréligieux ou séditieux, tel autre qui eût craint d'y consacrer son temps ou son argent, en avaloit tout le venin dans le perfide extrait des adeptes journalistes.

(*) Les Sophistes connoissoient si bien le pouvoir des Journaux, que leur conjuration s'étendoit jusqu'à mettre en mouvement les plus hautes protections contre les auteurs religieux qui le leur disputoient. Quand Voltaire fut instruit que M. Clément devoit succéder à Fréron, dont les feuilles avoient été long-temps consacrées à la défense de la vérité, il ne rougit pas de porter d'Alembert à recourir au Chancelier pour empêcher M. Clément de continuer le Journal de Fréron. (*Lett. du 12 Fév.* 1773.)

Condorcet. Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire même, un démon appelé Condorcet haïssoit Jésus-Christ. Au seul nom de la Divinité, ce monstre frémissoit. On eût dit qu'il vouloit se venger contre les Cieux, du cœur qu'ils lui avoient donné. Dur, ingrat, insensible, froid assassin de l'amitié et de ses bienfaiteurs, il auroit traité Dieu s'il l'avoit pu, comme il traita la Rochefoucault. L'athéisme dans la Métrie étoit sottise, il fut folie dans Diderot; dans Condorcet, il fut tout à la fois la fièvre habituelle de la haine et le fruit de l'orgueil. Pour toute chose au monde on n'auroit pas fait croire à Condorcet qu'un homme qui croyoit en Dieu, n'étoit pas une bête. Voltaire qui l'avoit vu jeune encore ne devinoit pas la moitié des services que les Conjurés devoient en recevoir, lors même qu'il écrivoit à d'Alembert : « Ma grande consolation en mourant, est que » vous soutenez l'honneur de nos pauvres Wel- » ches, en quoi vous serez bien secondé par Con- » dorcet. » (*Lett.* 101, *an* 1773.)

Ce n'étoit pas sur les talens de cet homme que le chef de la conjuration pouvoit avoir fondé cet espoir. Condorcet avoit pris de la Géométrie ce que d'Alembert pouvoit lui en apprendre dans l'empire des Belles-Lettres, il n'étoit pas seulement fait pour arriver au second rang. Il avoit dans son style les défauts d'un homme qui ne sait pas même sa langue, et dont les phrases ressemblent au sophisme qu'il faut étudier pour en débrouiller le sens. La haine fit pour lui ce que la nature fait pour les autres. A force de cacher le blasphême, il s'habitua enfin à l'exprimer plus clairement. C'est la seule manière d'expliquer la différence remarquable qui se trouve entre ses premiers et ses derniers ouvrages; différence encore plus sensible dans son Essai posthume sur les progrès de l'esprit humain. Sa plume ne se reconnoît plus dans cet ouvrage, si ce n'est dans un certain nombre de pages;

pages ; mais son esprit y est par-tout. On le voit là, comme pendant sa vie, dans ses études, dans ses écrits, dans ses conversations, dirigeant tout vers l'athéisme, n'ayant pas d'autre objet que de faire servir toute l'histoire à inspirer à ses lecteurs toute sa haine, toute sa frénésie contre Dieu. Depuis long-temps il attendoit la chute des Autels, comme le seul spectacle dont son cœur pût jouir ; il la vit et la suivit de près. Mais il tomba comme l'impie errant et vagabond, succombant aux angoisses, à la misère et aux terreurs de Roberspierre. S'il ne reconnut pas la main qui le frappoit, s'il expira tel qu'il avoit vécu, le moment où il vit les démons eux-mêmes confesser ce Dieu qu'il blasphémoit, fut le premier instant de ses remords ; il eût voulu les vaincre, et au milieu des flammes vengeresses, il crieroit encore s'il le pouvoit : non, il n'y a point de Dieu ; mais il ne le peut plus, et pour lui ce supplice vaut tous ceux de l'enfer.

Dans sa haine de Dieu portée jusqu'à l'aberration pendant qu'il a vécu, ce Condorcet, pour délivrer les hommes de la crainte d'un Être immortel dans les Cieux, n'avoit pas hésité à espérer que sa philosophie rendroit un jour l'homme lui-même immortel sur la terre. Pour démentir Moyse et les Prophètes, il s'étoit fait lui-même le prophète de la démence. Moyse nous montroit les jours de l'homme s'abrégeant insensiblement jusqu'au terme que Dieu leur a fixé ; le Prophète avoit dit : les jours de l'homme sont de soixante et dix ans, et les plus longs de quatre-vingts ; au-delà il n'est plus que travail et douleur. A cet oracle de l'Esprit Saint Condercet a opposé les siens. En calculant les fruits de sa révolution philosophique, de cette même révolution qui commence au moins par envoyer tant d'hommes au tombeau, il ajoute au symbole de son impiété, celui de son extravagance ; il prononce sans hésiter : « *Nous devons croire que cette durée de la vie*

» *de l'homme doit croître sans cesse*, si des révolu-
» tions physiques ne s'y opposent pas ; mais nous
» ignorons quel est le terme qu'elle ne doit jamais
» passer ; nous ignorons même *si les lois générales*
» *de la nature en ont déterminé un au-delà duquel elle*
» *ne puisse plus s'étendre.* » Ainsi dans son *Esquisse d'un tableau* prétendu *philosophique des progrès de l'esprit humain* (époque 10, p. 382) ; ainsi, après avoir bâti l'histoire à sa façon, pour entasser toutes les calomnies de la haine contre la Religion, pour ne montrer aux hommes de salut que dans son athéisme, de Sophiste menteur s'érigeant en prophète, il a vu tous les fruits à venir de sa philosophie triomphante. Le moment où elle a renversé les autels de la Divinité, est celui qu'il choisit pour nous dire : Désormais l'homme heureux verra ses jours croître sans cesse, et s'accroître au point même de ne pouvoir plus dire si la nature y a prescrit un terme ; si au lieu de son Dieu éternel dans les cieux, il ne deviendra pas lui-même enfin immortel sur la terre. Ainsi, au moment même où le philosophisme célébroit ses triomphes, tout l'orgueil de la secte devoit être humilié par l'aberration, l'extravagance du plus impie et du plus cher de ses adeptes. La vie de Condorcet n'avoit été qu'une suite de blasphêmes ; elle devoit finir par le délire.

Ce nom de Condorcet reparoîtra dans ces Mémoires ; nous le verrons haïr les Rois presque autant qu'il haïssoit le Christ. Avant lui Helvétius et bien d'autres avoient déjà éprouvé avec quel art la secte conduisoit à cette double haine ceux-mêmes dont le cœur ne sembloit fait ni pour l'un ni pour l'autre.

Le malheureux Helvétius, enfant d'un père vertueux, en conservoit encore les principes après sa première jeunesse ; le fruit de son éducation étoit encore une piété exemplaire lorsqu'il connut Voltaire. Il ne le vit d'abord que comme un maître pour lequel son admiration venoit de son penchant

pour la poésie. Ce fut là le principe de leurs liaisons. Jamais il n'y en eut de plus perfides ; au lieu de leçons de poésie, Voltaire n'en donna à son élève que d'incrédulité. Il en fit dans un an un parfait impie, un Athée plus décidé qu'il ne l'étoit lui-même. Helvétius étoit riche ; il fut le mylord de la secte, tout à la fois acteur et protecteur. En cessant de croire à l'Evangile, il fit comme la plupart des Sophistes, esprits prétendus forts qui, pour ne pas ajouter foi au mystère de la Révélation, croient non-seulement aux mystères absurdes de l'athéisme, mais sont le jouet d'une crédulité puérile sur tout ce qui peut se tourner contre la Religion. Le livre de *l'Esprit*, que Voltaire lui-même appeloit de la *matière*, est farci de contes ridicules ou de fables qu'Helvétius donne pour des histoires, et qui ne supportent pas l'ombre de la critique. Cet ouvrage est d'ailleurs celui d'un homme qui prétend réformer l'univers, et qui révolte plus par la licence et l'obscénité de sa morale, que par l'absurdité de son matérialisme.

Helvétius écrivit aussi sur le bonheur, et ne parut guères l'avoir trouvé. Toute sa philosophie le laissa si sensible à la censure la mieux méritée, qu'il en perdit le repos, se mit à voyager et ne revint que pour couver sa haine contre les Prêtres et les Rois. Il étoit naturellement honnête et avoit les mœurs douces. Son ouvrage de *l'Homme et de son éducation* prouve que le philosophisme avoit changé son caractère. Il s'y livre aux injures les plus grossières, et à la calomnie portée au-delà de toute vraisemblance ; il dément jusqu'aux faits journaliers et de notoriété publique. (*)

(*) Je voulois décharger Helvétius de cette œuvre posthume, en disant qu'elle pourroit bien être sortie du Comité, auteur de tant d'autres impiétés attribuées aux morts. Mais Voltaire, en ce cas, n'en auroit pas parlé

J'ai parlé de Raynal ; je ne crois pas devoir ressusciter Delisle aussi profondément oublié que sa *Philosophie de la nature* ; encore moins ce Robinet et son livre *De la nature*, dont on ne se souvient que pour rire de son entendement expliqué par des *fibres ovales* ; de sa mémoire, par des *fibres ondulées ou spirales* ; et de sa volonté, par des *fibres guillochées* ; et de son plaisir, de sa douleur, par des *faisceaux de sensibilité* ; et de son érudition, par des *protubérances d'entendement* ; et de mille inepties pires encore s'il est possible. (*De la nature*, *Voy. tome* 1, *livre* 4, *chap.* 11, *etc. etc.*) Je dirai un mot de Toussaint, parce que le sort de cet adepte démontre à quel point l'athéisme étoit devenu commun parmi les Conjurés. Toussaint avoit pris pour sa partie de corrompre les mœurs. Sous son air de modération il y réussissoit, en apprenant aux jeunes gens qu'ils n'ont *rien à craindre de l'amour* ; que cette passion *ne peut que les perfectionner* ; qu'elle suffit

---

aux frères de Paris comme d'un livre qu'ils pouvoient ne pas connoître. Dans trois de ses lettres consécutives il l'attribue constamment à Helvétius ; il lui fait sur l'histoire les mêmes reproches que nous, et d'Alembert qui devoit être encore mieux instruit ne le détrompe pas. Je me vois donc forcé de laisser à Helvétius toute la honte de cette production. Or cet Helvétius écrivoit dans une ville dont l'Archevêque et les pasteurs étoient bien spécialement remarquables par leurs soins et leur charité envers les pauvres ; et c'est dans cette ville où les Curés étoient continuellement environnés de pauvres, et occupés à leur distribuer des secours ; c'est à Paris qu'il a osé écrire que les prêtres avoient le cœur si dur, qu'on ne voyoit jamais les pauvres leur demander l'aumône. (*Voy. de l'homme et de son éducation.*) Je ne crois pas que la haine du Christ et de ses prêtres ait jamais inspiré une calomnie plus atroce et plus journellement démentie par les faits, soit à Paris, soit dans toute la France. Il eût dit avec plus de vérité que bien des pauvres s'adressoient aux prêtres ou aux maisons religieuses, et n'avoient pas la même confiance pour demander l'aumône aux autres.

pour suppléer au titre d'époux, dans le commerce de l'homme et de la femme (*Les Mœurs, part.* 2 *et* 3); que *les enfans ne doivent pas plus de reconnaissance à leur père pour le bienfait de la naissance, que pour le Champagne qu'il a bu, ou pour les menuets qu'il a bien voulu danser* (Id. part. 3, art. 4); que Dieu ne pouvant pas se permettre la vengeance, les plus méchans n'ont rien à craindre de tout ce que l'on dit des châtimens d'un autre monde. (*Id. part.* 2, *sect.* 2.) Avec cette doctrine, Toussaint ne fut pour ses confrères qu'un adepte timide, parce qu'il admettoit encore un Dieu dans le Ciel et une ame dans l'homme. Les Sophistes l'en punirent en lui donnant le nom de *Philosophe Capucin.* Il s'y prit mieux heureusement lui-même pour les punir, car il leur dit adieu en rétractant ses erreurs. (*Voyez ses éclaircissemens sur le livre des Mœurs.*)

Je nommerois en vain une foule d'autres écrivains de la secte. Voltaire avoit tellement mis en vogue leurs productions antichrétiennes, que ce genre de littérature étoit une ressource, un supplément à la fortune pour de misérables écrivailleurs, qui ne se nourrissoient que du commerce de leurs blasphêmes. La Hollande sur-tout, et ces marais fangeux où le démon de l'avarice, sous le nom de quelques libraires, auroit vendu pour une obole toutes les ames, toutes les religions au démon de l'impiété, étoit devenu l'asile de ces impies affamés. Parmi les libraires qui leur donnoient du pain pour leurs blasphêmes, le plus remarquable étoit un nommé Marc-Michel Ray; il avoit à sa solde un Mathurin Laurent, réfugié à Amsterdam, auteur de *cette Théologie portative*, et de tant d'autres livres souvent recommandés par Voltaire, et auteur même du *Compère Mathieu.* Ce Mathurin avoit lui-même d'autres associés, dont Marc-Michel payoit les infamies à tant la feuille. C'est Voltaire lui-même qui nous l'apprend; et c'étoient ces productions

infames qu'il ne cessoit de recommander aux frères de répandre comme les œuvres de la philosophie, portant une nouvelle lumière à l'univers. (*V. lett. au comte d'Argental*, 26 *Sept.* 1761; *à d'Alemb.* 15 *Janv.* 1768; *à M. Desb.* 4 *Avr.* 1768.)

Nous verrons bientôt les Conjurés ajouter aux presses de Hollande celles de leur confrérie secrète pour inonder l'Europe de toutes les productions de cette espèce. A force de les multiplier, ils les accréditèrent tellement, que plusieurs années avant la Révolution il n'y avoit pas, jusqu'au plus petit poëte ou romancier, qui ne voulût aussi payer son tribut au philosophisme de l'impiété. On eût dit que l'art d'écrire et de se faire lire, n'étoit plus que celui des sarcasmes ou des épigrammes contre la Religion. On eût dit que les sciences les plus indépendantes des opinions religieuses, avoient toutes également conspiré contre Dieu et son Christ.

L'histoire des hommes n'étoit plus que l'art de contourner les faits, et de les diriger contre le Christianisme ou contre la première des Révélations. La Physique ou l'histoire de la nature avoient leurs systêmes antimosaïques. La Médecine avoit son athéisme; Petit le professoit aux écoles de Chirurgie; Lalande le portoit avec Dupuis dans celles de l'Astronomie; d'autres jusques dans celles de Grammaire. Condorcet annonçant ces progrès du philosophisme, s'applaudissoit de le voir *descendu des trônes du Nord jusques dans les Universités.* (Voy. son artificieuse édition de Pascal, avertissement, page 5.) Les jeunes gens de la nouvelle éducation suivoient leurs maîtres et portoient ensuite dans le barreau tous les principes que le bavardage des Avocats devoit développer dans l'assemblée Constituante. Au sortir des colléges, les clercs de Procureurs et de Notaires, les commis de marchands et des Fermes sembloient n'avoir appris à lire que pour balbutier ou Voltaire ou Jean-Jacques Rousseau.

De là cette nouvelle génération, qui, depuis le succès des Sophistes dans l'expulsion des anciens maîtres de la jeunesse, devoit se trouver prête au moment de la grande Révolution. De là les Mirabeau, les Brissot, les Cara, les Garat, les Mercier, les Chenier; de là enfin toute cette classe de littérateurs François que l'on a vu donner presque universellement dans les travers et l'enthousiasme de la Révolution.

Une apostasie si générale ne prouve pas sans doute que les sciences et les lettres soient nuisibles par elles-mêmes; mais elle a démontré que les gens de lettres sans religion sont la classe des citoyens la plus perverse et la plus dangereuse. Cette classe, il est vrai, ne tire pas de son sein même les Jourdan et les Roberspierre; mais elle a aussi ses Péthion et ses Marat; mais elle a ses principes, ses mœurs et ses sophismes, qui finissent par faire les Jourdan, les Roberspierre; et quand ceux-ci dévorent les Bailly, enchaînent les la Harpe, effrayent les Marmontel, ils n'effrayent, ils n'enchaînent et ne dévorent que leurs pères.

CHAPITRE XVI.

Conduite du Clergé envers les Conjurés antichrétiens.

PENDANT que les palais des grands, les lycées des sciences humaines s'ouvroient à l'apostasie, et que toutes les classes supérieures de la bourgeoisie même, animées par l'exemple des uns, séduites par les sophismes des autres, se détachoient successivement du culte, les devoirs du Clergé n'étoient pas équivoques. C'étoit à lui à former la barrière qui devoit arrêter le torrent de l'impiété débordée, et l'empêcher au moins

d'entraîner la multitude, le peuple entier, dans les voies de l'erreur et de la corruption. Bien plus que son honneur et ses intérêts, son nom seul annonçoit la plus stricte obligation de conscience à repousser de tous ses moyens et de toutes ses forces la conjuration contre l'Autel. La moindre lâcheté de la part des Pasteurs dans ces sortes de combats eût été trahison autant qu'apostasie. Que l'historien vrai sur les Rois ne craigne pas davantage de l'être sur un corps même auquel il peut appartenir. Soit que la vérité tourne à la gloire de ses frères, soit qu'elle puisse les humilier, qu'il la dise toute entière; elle sera toujours utile aux pasteurs qui nous succéderont. Ils verront ce qui fut fait, ce qu'ils auront de mieux à faire; car la conspiration contre le Christ n'est pas éteinte, elle se cachera, elle se montrera encore; il faut bien que nos successeurs sachent ce qui peut réprimer comme ce qui peut hâter ses succès.

Distinction à faire dans le Clergé.

Si l'on pouvoit comprendre sous le nom de Clergé, tout ce qui portoit en France la demi-livrée ecclésiastique, tous ceux que l'on appeloit Abbés dans Paris et dans quelques autres grandes villes, l'historien pourroit dire : dès le commencement de la conjuration le Clergé eut des traîtres et des conjurés. Il eut cet abbé de Prades, premier apostat, heureusement aussi le premier repentant. Il eut cet abbé Morellet, dont la honte est dans les éloges répétés de d'Alembert et de Voltaire. (65 *lett. de d'Alemb. an* 1760; *de Volt. à Thiriot*, 26 *Janv. an* 1762.) Il eut cet abbé de Condillac, qui s'étoit chargé de faire de son Prince un Sophiste. Il eut sur-tout cet abbé Raynal, dont le nom équivaut à celui de vingt énergumènes de la secte.

Des Sophistes sous le nom d'Abbés.

Il eut encore dans Paris une foule de ces hommes qu'on appeloit abbés, comme l'on dit encore aujourd'hui l'abbé Barthelemi, l'abbé Beaudeau; comme l'on dit même encore l'abbé

Noël, l'abbé Sieyes. Mais dans le fond, le peuple même ne confondoit pas ces abbés avec le Clergé. Il savoit que tous ces abbés-là n'étoient que les intrus de l'avarice; les uns cherchant les bénéfices simples de l'Eglise et laissant de côté ses fonctions; les autres adoptant, par simple économie, le costume ecclésiastique, et le déshonorant par la licence de leurs mœurs et de leurs écrits. Une des grandes fautes du Clergé, fut de laisser ces êtres amphibies se multiplier, surtout dans la capitale. Quelque distinction que l'on fît entre eux et le Clergé en fonction, il est constant néanmoins que leurs scandales favorisèrent la conspiration des Sophistes, en prêtant le flanc à des satyres qui retomboient sur le corps même, et décréditoient les vrais ministres de l'Autel. Plusieurs de ces Abbés ne croyant pas même en Dieu, étoient poussés dans l'Eglise par les Sophistes mêmes, sollicitant pour leurs adeptes des bénéfices pour déshonorer le Clergé par leurs mœurs, et introduire parmi nous leurs principes. C'est la peste qu'ils envoyoient dans le camp ennemi; ne pouvant nous combattre, ils nous empoisonnoient ou cherchoient à le faire.

Conduite du vrai Clergé; quels reproches on peut lui faire.

En ne comprenant dans le Clergé que ce qui appartient véritablement au service de l'Autel, le fait est qu'ils n'y réussirent pas. J'ai fouillé dans leurs archives; j'ai cherché à découvrir s'ils comptoient aussi parmi les Evêques, les Curés, et tous les Ecclésiastiques en fonction, quelques-uns de ces adeptes que l'on puisse appeler des impies, des conjurés sophistes; avant le temps des Périgord d'Autun, avant l'apostasie des Gobet, des Grégoire et autres constitutionnels; je n'en ai trouvé qu'un; c'étoit Brienne (1),

(1) Dans la Correspondance de Voltaire il se trouve bien quelques lettres où il se flatte aussi d'avoir pour lui le cardinal de Bernis; mais ce Cardinal n'étoit encore que le jeune favori de la Pompadour, ou le petit Poëte

et c'étoit bien assez de ce Judas pendant trente ans mêlé au collége des Apôtres. On pourroit y joindre ce Meslier, curé d'Etrepigni en Champagne, s'il étoit bien constant que les Sophistes n'avoient pas forgé eux-mêmes le testament impie qu'ils lui attribuoient après sa mort.

Dans les temps les plus voisins de la révolution Françoise, le Philosophisme commençoit à s'introduire jusques dans les communautés des moines, et il y eut alors des dom Gerle ; mais ils furent l'ouvrage d'une autre espèce de Conjurés que je dévoilerai dans la suite de ces Mémoires. Dans tous les temps le corps du Clergé conserva la Foi ; on pouvoit le distinguer sans doute en Prêtres zélés, édifians, et en Prêtres relâchés ou même scandaleux ; mais on ne put jamais le distinguer en Evêques ou Prêtres

---

des Graces. Ces écarts d'un jeune homme ne suffisent pas pour le mettre d'intelligence avec des Conjurés auxquels on ne voit pas qu'il ait rendu dans la suite le moindre service, si ce n'est en se prêtant à la destruction des Jésuites. Mais on pouvoit dire alors de lui ce que d'Alembert disoit des Parlemens : Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font, et de qui ils reçoivent les ordres. Les lettres de d'Alembert sur Brienne sont d'une toute autre nature. Elles supposent la plus entière connivence de la part d'un vrai traître, qui fait tout ce qu'il peut faire pour les Conjurés, en cherchant simplement à n'être pas connu du Clergé. (*Voyez sur-tout lett. de d'Alembert à Voltaire*, 4 *et* 21 *Décembre* 1770.)

J'ai trouvé aussi quelques lettres où d'Alembert s'applaudit que le prince Louis de Rohan, secondant ses intrigues pour faire recevoir Marmontel de l'Académie, ait bien voulu, en cette occasion, de coadjuteur d'une Eglise catholique, se faire *coadjuteur de la Philosophie* (*Lettre de d'Alembert*, 8 *Décemb.* 1763) ; mais si cette erreur d'un Prince naturellement noble et généreux prouve qu'il se trompa, en croyant protéger simplement les Lettres, dans la personne d'un adepte, elle ne prouve pas qu'il connût le secret de ceux qui abusoient de sa protection, et finissoient par se jouer de sa personne.

croyans, et en Evêques ou Curés, Prêtres sophistes, incrédules, impies. Cette dernière classe ne fut jamais assez nombreuse, pour que les Conjurés antichrétiens s'en applaudissent. S'ils avoient vu la Foi se perdre aussi dans le Clergé, ils n'auroient pas manqué de s'en autoriser, comme ils firent pour les Ministres de Genève. (*Voyez Encyclop. art. Genève, et lettre de Voltaire à M. Vernes.*) On ne voit au contraire chez eux, que des déclamations contre le zèle du Clergé à maintenir les dogmes; leurs satires en ce genre sont l'éloge des Pasteurs.

Mais quoique le Clergé se soit maintenu dans la Foi, il ne restera pas sans reproches sur les progrès des Sophistes et de leur conjuration. Ce n'étoit pas assez pour les Apôtres de conserver intact le dépôt des vérités religieuses; c'est à l'exemple bien plus qu'à nos leçons, à repousser l'impiété. Cet exemple assurément le peuple le voyoit dans une grande partie de ses Pasteurs; mais ici l'exemple de la pluralité ne suffit pas. Ceux qui observent la différence des impressions, savent qu'un mauvais Prêtre fait plus de mal que cent des plus vertueux Ecclésiastiques ne peuvent faire de bien. Tous devoient être bons, et beaucoup furent relâchés. Il y eut même dans les ministres qui servoient l'Autel, des hommes dont les mœurs n'étoient pas dignes du Sanctuaire. Il y eut des ambitieux; il y eut de ces hommes qui, devant l'exemple à leurs ouailles, aimoient mieux se livrer à l'intrigue et à la pompe de la capitale qu'aux fonctions de leurs Diocèses. Leurs vices n'étoient pas de ceux qu'on eût cherché à relever dans des laïques; mais ce qui est léger dans le siècle est souvent monstrueux dans l'Eglise. Les impies sur-tout avec leurs mœurs n'avoient pas droit de reprocher au Clergé celles qu'il condamnoit lui-même dans quelques-uns de ses membres; et le Clergé pouvoit dire aux mondains: Comment n'y

auroit-il pas dans le Sanctuaire des hommes sur lesquels nous gémissons, quand des ennemis de l'Eglise s'emparent de toutes les protections auprès du Trône, pour trafiquer impunément des dignités du Sanctuaire, et pour en écarter ceux dont ils redoutent la sainteté et les lumières ? Comment n'y en auroit-il pas eu, quand des Evêques cherchant à repousser un indigne confrère, Choiseul leur répondit : C'est de ces hommes-là que nous voulons et qu'il nous faut ; quand des Seigneurs irréligieux n'en regardoient pas moins les richesses de l'Eglise comme le patrimoine de leurs enfans, dans qui souvent l'Eglise ne trouvoit que les vices des pères à corriger ?

Il est très-vrai que le Clergé pouvoit faire cette réponse à ses ennemis ; il est très-vrai que si quelque chose doit étonner l'histoire, ce n'est pas qu'avec toutes les intrigues de l'ambition, de l'avarice et de l'impiété, il y eût dans l'Eglise de mauvais Pasteurs ; c'est plutôt que, malgré tout cela, il en restât encore tant de bons et de vraiment dignes de leur titre. Mais le crime de ceux qui poussoient le scandale dans le Clergé, n'excusoit pas le crime de ceux qui le donnoient. Le Clergé doit trouver cet aveu consigné dans l'histoire, parce que toutes les causes d'une révolution antichrétienne doivent être connues par ceux dont le devoir le plus spécial est de la repousser, et de ne pas laisser aux Conjurés le moindre prétexte pour la séduction des peuples.

Sa résistance à l'impiété.

Mais il faut aussi que l'histoire le dise ; s'il y avoit quelques Pasteurs dont le relâchement favorisoit les progrès de la conjuration, le grand nombre des Pasteurs lutta avec constance contre les Conjurés. Si le corps du Clergé avoit ses taches, il avoit aussi son éclat dans les vertus solides, dans la science et le zèle de la religion, dans un inviolable attachement aux principes de la Foi. L'ensemble de ce corps resta bon à

et par les bienfaits du Dieu qu'il annonçoit au peuple, il sut le démontrer quand il vit l'impiété forte de ses progrès lever enfin le masque. Alors il se trouva encore plus fort qu'elle ; il sut mourir ou voir sans crainte approcher les rigueurs d'un long exil ; et alors les Sophistes apprirent à rougir eux-mêmes de cette calomnie, qui ne voyoit dans les Prélats et les Pasteurs, que des hommes attachés aux richesses plus qu'à la Foi de l'Eglise. Les richesses restèrent aux brigands ; la Foi suivit aux Carmes, les Archevêques, les Evêques, les Curés et les Ecclésiastiques de tous les ordres sous le glaive des bourreaux, et elle suit encore le Clergé de tous les ordres, accueilli en Angleterre, errant et fugitif en Allemagne, poussé et repoussé en Hollande, en Italie, en Suisse, par les armées ou les décrets des Carmagnoles. Ils sont pauvres par-tout, et n'ont d'autres ressources que la bienfaisance des nations étrangères ; ils sont riches par-tout du trésor de leur Foi, du témoignage de leur conscience.

Le Clergé n'avoit pas attendu les jours de cette grande épreuve pour annoncer son opposition aux principes des Conjurés. La lutte commença avec la conjuration même. Dès que l'impiété se fit entendre, les assemblées du Clergé parlèrent pour la confondre. L'Encyclopédie n'étoit pas à moitié imprimée, qu'elle étoit déjà proscrite par ces assemblées. Il ne s'en est pas tenu une seule depuis cinquante ans, qui n'ait averti le trône et la magistrature des progrès du philosophisme. (*Voy. les Actes du Clergé*, *sur-tout depuis* 1750.)

A la tête des Prélats opposans, se montra plus spécialement M. de Baumont, cet archevêque de Paris, dont l'histoire ne peut taire le nom sans injustice. Généreux comme les Ambroise, il eut leur zèle et leur fermeté contre les ennemis de la foi. Les Jansénistes l'envoyoient en exil, les conjurés Voltairiens eussent voulu sa

mort. S'ils l'eussent essayé, il les auroit bravé sur l'échafaud, comme il bravoit les Jansénistes dans son exil, d'où il ne revenoit que pour tonner de nouveau contre les uns et contre les autres.

A son exemple, plusieurs autres Evêques ajoutèrent à des mœurs pastorales, des instructions savantes et pieuses. M. de Pompignan, alors évêque du Puy, combattit les erreurs de Jean-Jacques et de Voltaire; le cardinal de Luynes prémunit ses ouailles contre le systême de la nature. Les évêques de Boulogne, d'Amiens, d'Auch et bien d'autres, édifioient leurs Diocèses plus encore par leurs vertus que par leurs écrits. Peu d'années où l'on ne vît paroître, de la part des Evêques, quelques-unes de ces Lettres pastorales toutes dirigées contre l'impiété des philosophes conjurés.

Ce ne fut ni leur faute, ni celle des écrivains ecclésiastiques, si les sophismes de la secte continuèrent à faire illusion. La Sorbonne les dévoiloit dans ses censures; l'abbé Bergier poursuivoit le Déisme dans ses derniers retranchemens, et le faisoit rougir de ses contradictions. A l'érudition masquée des Sophistes, il opposoit une étude plus franche, des connoissances plus réelles de l'antiquité et des armes qu'elle fournit à la Religion. (*Voy. le Déisme réfuté par lui-même, et la Réponse à Fréret.*) L'abbé Guénée, avec toute l'urbanité et tout le sel attique, forçoit Voltaire même à s'humilier de son impéritie et de sa critique des Livres saints. (*Lett. de quelques Juifs Portugais.*) L'abbé Gérard sanctifioit les romans mêmes, et sous les formes les plus aimables rappeloit la jeunesse de ses égaremens et des voies du mensonge; il lui donnoit ensuite les leçons de l'histoire rétablie dans sa vérité primitive. L'abbé Pey rappeloit toute la science des monumens ecclésiasiques, pour rendre à l'Eglise ses véritables droits. Sous la simple forme

d'un catéchisme, l'abbé du Feller ou Flexier Dureval, réunissoit toutes les forces de la raison, et les ressources de la science contre toute l'école des sophistes.

Avant tous ces athlètes, l'abbé Duguet avoit mis sous le jour de l'évidence même les Principes de la Foi chrétienne; l'abbé Houteville en avoit démontré la vérité par les faits de l'histoire. Dès le commencement de la conspiration, le Journal de Trévoux rédigé par le père Berthier et ses confrères, avoit été plus spécialement dirigé contre toutes les erreurs des Encyclopédistes. En un mot, si les Celse et les Porphyre abondoient, la Religion avoit aussi ses Justin, ses Origène et ses Athénagore. Dans ces derniers temps, comme dans les premiers siècles de l'Eglise, celui qui auroit cherché franchement la vérité, n'auroit pas tardé à la reconnoître dans la solidité des raisons que les écrivains religieux opposoient aux sophismes des auteurs conjurés. On pourroit même dire que bien des vérités furent mises par les nouveaux apologistes de la Religion, sous un plus grand jour qu'elles ne l'avoient été jusqu'à eux.

Les orateurs évangéliques, secondant les efforts des Evêques et des écrivains ecclésiastiques depuis les premiers jours de la conjuration, ne cessèrent d'en avertir les peuples. La réfutation des Sophistes étoit devenue le plus fréquent objet de leurs instructions publiques. Le père de Neuville, et après lui M. de Senez, le père Beauregard sur-tout, se distinguèrent en ce genre par une sainte hardiesse. On se souvient encore de l'espèce d'inspiration dont ce dernier, prêchant à la cathédrale de Paris, se sentit tout à coup saisi, lorsque, treize ans avant la Révolution, dévoilant les projets de la philosophie moderne sur le ton des prophètes, il fit retentir les voûtes du temple de ces paroles si honteusement vérifiées par la Révolution :

« Oui, c'est au Roi, — au Roi et à la Religion

» que les philosophes en veulent ; la hache et » le marteau sont dans leurs mains ; ils n'attendent que l'instant favorable pour renverser le » trône et l'autel ! Oui, vos temples, Seigneur, » seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, » votre nom blasphémé, votre culte proscrit ! » — Mais qu'entends-je, grand Dieu ! Que » vois-je ! Aux Cantiques inspirés qui faisoient » retentir ces voûtes sacrées en votre honneur, » succèdent des chants lubriques et profanes ! Et » toi, divinité infame du paganisme, impudique » Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le » trône du Saint des Saints, et y recevoir l'en» cens coupable de tes nouveaux adorateurs ! »

Ce discours fut entendu par un peuple nombreux qu'attiroient la piété et l'éloquence de l'orateur ; il le fut par des adeptes mêmes, que l'envie de surprendre l'orateur dans ses paroles y avoit amené ; il le fut par des Docteurs de la loi que nous avons connus, et qui nous les avoient fidellement répétées avant que nous les eussions vues rapportées par différens auteurs. Les adeptes crièrent à la sédition, au fanatisme ; les Docteurs de la loi ne se sont rétractés qu'après l'événement des reproches qu'ils firent à l'orateur d'un zèle exagéré.

Ces avertissemens et toute cette lutte du Clergé retardoient les progrès des Sophistes, mais ne triomphoient pas de la conjuration. Elle étoit trop profonde ; l'art de séduire les Nations, de propager la haine du Christ et de ses prêtres, depuis le palais des Grands jusqu'à l'humble retraite de l'artisan, depuis les capitales des Empires jusqu'aux villages et aux chaumières des campagnes, s'étoit perfectionné dans les antres secrets des Conjurés. Leurs moyens ténébreux supposoient des mystères qui me restent à développer. Quand j'aurai dévoilé ces dernières voies de corruption mises en œuvre par les Sophistes, au lieu de demander

demander comment la France, avec le zèle et les lumières de ses Pontifes, de ses Pasteurs, a vu pourtant ses temples et ses autels renversés, peut-être les lecteurs nous demanderont-ils comment la chute de ces temples et de ces autels a pu être si long-temps retardée ?

CHAPITRE XVII.

Nouveaux et plus profonds moyens des Conjurés pour séduire jusqu'aux dernières classes des Citoyens.

QUAND Voltaire jura d'anéantir la Religion Chrétienne, il ne se flattoit pas d'entraîner dans son apostasie la généralité des Nations. Son orgueil se trouvoit même quelquefois pleinement satisfait des progrès que son philosophisme avoit fait parmi les hommes *qui gouvernent ou qui sont faits pour gouverner, et parmi les gens de Lettres.* (Voy. Lett. à d'Alemb. du 13 Décemb. 1763.) Pendant long-temps au moins il sembla peu jaloux d'enlever au christianisme toutes les classes inférieures de la société, qu'il ne comprenoit pas sous le nom d'*honnêtes gens.* Les faits que nous allons rapporter démontrent tout à la fois la nouvelle étendue que ces adeptes conjurés donnèrent à leur zèle, et les artifices qu'ils mirent en usage pour ne plus laisser au Christ un seul adorateur, dans les conditions même les plus obscures.

Origine des Economistes.

Un médecin, connu en France sous le nom de Quesnay, s'étoit si bien insinué dans les bonnes graces et l'estime de Louis XV, que ce Prince l'appeloit son *Penseur.* Quesnay en effet sembloit avoir profondément médité sur tout ce qui peut faire le bonheur des peuples ; il put le désirer franchement ; mais il ne fut avec tout cela qu'un homme à vains systêmes et le fondateur de

cette espèce de sophistes appelés économistes, parce qu'ils s'occupoient beaucoup, parloient au moins beaucoup de l'économie, de l'ordre à mettre dans l'administration, et des autres moyens de soulager le peuple. Si quelques-uns de ces économistes n'étendirent pas plus loin leurs spéculations, au moins est-il certain que leurs écrivains cachèrent mal leur haine pour le christianisme. Leurs ouvrages sont remplis de ces traits qui annoncent la résolution de faire succéder la Religion purement naturelle à la Religion de la Révélation. *(Voyez l'Analyse de ces ouvrages par M. le Gros, Prévôt de St. Louis du Louvre.)*

Le ton qu'ils avoient pris de parler continuellement agriculture, administration, économie, les rendoit moins suspects que les autres Sophistes, uniquement occupés de leur impiété.

Leur projet d'école pour le peuple.

Quesnay et ses adeptes avoient plus spécialement pris à cœur de répandre que le peuple des campagnes, les artisans des villes manquoient de l'instruction nécessaire à leur profession; que les hommes de cette classe, hors d'état de puiser leurs leçons dans les livres, croupissoient dans une ignorance fatale à leur bonheur et à l'Etat; qu'il falloit établir et multiplier, sur-tout dans les campagnes, des écoles gratuites, où les enfans seroient formés à différens métiers, principalement aux principes de l'agriculture. D'Alembert et les autres adeptes Voltairiens ne tardèrent pas à sentir tout le parti qu'ils pouvoient tirer de ces écoles. Joints aux économistes, ils firent parvenir à Louis XV différens mémoires dans lesquels ils exaltoient les avantages, soit temporels, soit même spirituels qu'un pareil établissement devoit procurer à la classe indigente de son royaume. Le Prince, qui aimoit réellement le peuple, saisit le projet avec ardeur: il étoit prêt à faire sur ses revenus propres, la plus grande partie des frais qu'exigeroient ces écoles gratuites d'agriculture. Il s'en ouvrit à M. Bertin, honoré de sa confiance,

Union des Conjurés pour ces écoles.

Louis XV

et chargé de l'administration de sa cassette. C'est sur les conversations de ce Ministre qu'a été rédigé le mémoire dont je tire ces particularités ; c'est lui-même que je vais laisser dévoiler toute cette manoeuvre des Conjurés.

détrompé par M. Bertin.

« Louis XV, disoit ce Ministre, m'ayant con» fié la direction de sa cassette, il étoit naturel » qu'il me parlât d'un établissement dont elle » devoit supporter la dépense. Il y avoit long» temps que j'observois les diverses sectes de nos » philosophes ; quoique j'eusse bien des repro» ches à me faire sur la pratique des devoirs reli» gieux, j'avois au moins conservé les principes » de la Religion ; je ne doutois pas des efforts » que faisoient les philosophes pour la détruire. » Je sentis que leur objet étoit d'avoir eux-mêmes » la direction de ces écoles, de s'emparer par-là » de l'éducation du peuple, sous prétexte que les » Evêques et les Prêtres, chargés jusques alors » de l'inspection des maîtres, ne pourroient pas » entrer dans des détails peu faits pour des Ecclé» siastiques. Je conçus qu'il s'agissoit bien moins » de donner aux enfans du laboureur et de l'arti» san des leçons d'agriculture, que de les empê» cher de recevoir des leçons habituelles de leur » catéchisme ou de la Religion.

» Je n'hésitai pas à déclarer au Roi que les » intentions des philosophes étoient bien diffé» rentes des siennes. Je connois ces conspira» teurs, lui dis-je ; gardez-vous, Sire, de les » seconder. Votre Royaume ne manque pas » d'écoles gratuites ou presque gratuites ; il en » est dans les plus petits bourgs et presque dans » tous les villages ; peut-être même ne sont-elles » déjà que trop multipliées. Ce ne sont pas les » livres qui font les artisans et les laboureurs, » c'est la pratique. Les livres et les maîtres en» voyés par ces philosophes rendront le paysan » moins laborieux que systématique. J'ai peur » qu'ils ne le rendent paresseux, vain, jaloux,

» et bientôt raisonneur, séditieux, et enfin rebelle.
» J'ai peur que tout le fruit de la dépense que l'on
» cherche à vous faire supporter à vous-même
» ne soit d'effacer peu à peu, dans le cœur du
» peuple, l'amour de sa Religion et de ses
» Rois.

» J'ajoutai à ces raisons tout ce qui me vint
» dans l'esprit pour dissuader sa Majesté. Au lieu
» de maîtres envoyés et choisis par des philo-
» sophes, je lui conseillai d'employer les mêmes
» sommes à multiplier les catéchistes, à recher-
» cher des hommes sages et biens patiens que sa
» Majesté entretiendroit de concert avec les Evê-
» ques, pour enseigner aux pauvres paysans les
» principes de la Religion, et les leur enseigner
» par cœur, comme le faisoient les Curés et les
» Vicaires pour les enfans qui ne savoient pas
» lire.

» Louis XV paroissoit goûter mes raisons;
» mais les philosophes revinrent à la charge. Ils
» avoient auprès du Roi des hommes qui ne ces-
» soient de le presser; le Roi ne pouvoit pas
» d'ailleurs se persuader que son penseur Quesnay
» et les autres philosophes eussent des vues si
» détestables. Il fut si constamment obsédé par
» ces hommes-là, que pendant les vingt dernières
» années de son règne, dans les conversations
» journalières dont il m'honoroit, je fus presque
» toujours occupé à combattre la fausse opinion
» qu'on lui donnoit de ses économistes et de leurs
» associés.

Découverte de ce Ministre sur les moyens des Conjurés pour séduire le peuple des campagnes.

» Résolu enfin de donner au Roi une preuve
» certaine qu'on le trompoit, je cherchai à ga-
» gner la confiance de ces marchands forains qui
» courent les campagnes, et vont étalant leurs
» marchandises dans les villages et aux portes des
» châteaux. Je soupçonnois sur-tout ceux qui ven-
» dent des livres, de n'être que les agens du phi-
» losophisme auprès de ce bon peuple. Dans mes
» voyages à la campagne, je m'attachai sur-tout

» à ces derniers. Lorsqu'ils m'offroient des livres
» à acheter, je leur disois : quels livres pouvez-
» vous donc avoir ? Des catéchismes sans doute,
» ou des livres de prières ? On n'en lit pas d'au-
» tres dans les villages. A ces mots j'en vis plu-
» sieurs sourire. Non, me répondirent-ils, ce ne
» sont guères-là nos livres ; nous faisons bien
» mieux fortune avec ceux de Voltaire, Diderot
» et autres Philosophes. — Je reprenois : com-
» ment ! des paysans acheter Voltaire et Diderot !
» Mais où prennent-ils donc de l'argent pour des
» livres si chers ? La réponse à cette observation
» fut constamment : nous en avons à meilleur
» compte que les livres de prières. Nous pouvons
» donner le volume à dix sous, et nous y gagnons
» encore joliment. Sur de nouvelles questions, plu-
» sieurs m'avouèrent que ces livres ne leur coû-
» toient rien à eux-mêmes ; qu'ils en recevoient
» des ballots entiers, sans savoir d'où ils leur
» arrivoient, avertis seulement de les vendre
» dans leurs courses au prix le plus modique. »

Tel étoit le récit que faisoit souvent M. Bertin, sur-tout dans sa retraite à Aix-la-Chapelle. Tout ce qu'il racontoit de ces marchands forains se trouve exactement conforme à ce que j'en ai entendu dire à plusieurs Curés des petites villes et villages. Ils regardoient en général ces libraires, coureurs de campagne, comme la peste de leurs paroisses, comme les colporteurs dont les soi-disant Philosophes se servoient pour faire circuler de côté et d'autre le poison de leur impiété.

Louis XV, averti par le compte que le Ministre lui rendit de sa découverte, conçut enfin que l'établissement des écoles si ardemment sollicitées par la secte, ne seroit pour elle qu'un moyen de plus pour séduire le peuple. Il abandonna le projet ; mais toujours harcelé par les amis et les protecteurs des Conjurés, il ne remonta point à la source du mal, et ne prit que de foibles mesures pour en arrêter les progrès. Les Conjurés

continuèrent à se servir de leurs colporteurs forains. Ce n'étoit même là qu'un premier moyen de suppléer à leurs prétendues écoles d'agriculture, dont ils supportoient le délai avec la plus grande impatience. De nouveaux faits apprirent qu'ils savoient y suppléer par des moyens plus artificieux encore et bien plus funestes.

Moyen des maîtres d'école dans les villages.

Plusieurs années avant la révolution Françoise, un Curé du diocèse d'Embrun avoit de fréquentes contestations avec le maître d'école de son village, l'accusant d'être un vil corrupteur de l'enfance même, à qui il distribuoit les livres les plus opposés aux mœurs et à la Religion. Le Seigneur du village, adepte protecteur de la secte, étoit l'appui du magister; le bon Pasteur porta ses plaintes à l'Archevêché; M. Salabert d'Anguin, Vicaire-général, chargé de vérifier les faits, demanda à voir la bibliothèque du magister; il la trouva remplie de ces sortes de livres. Loin de nier l'usage qu'il en faisoit, le magister affecta un ton de bonne foi, et répondit qu'il avoit entendu faire de grands éloges de ces livres; qu'il ne croyoit pas pouvoir en donner de meilleurs à ses écoliers. Il ajouta même, comme les colporteurs forains, qu'au reste il n'avoit pas la peine de les acheter; qu'il en recevoit souvent des envois considérables, sans savoir même de quelle part ils lui arrivoient.

A une lieue de Liége et dans les villages circonvoisins, des maîtres plus perfides encore avoient reçu des instructions qui renchérissent sur ces moyens de corruption. Ceux-ci réunissoient, à des heures et à des jours marqués, un certain nombre de ces artisans ou pauvres paysans qui n'avoient pas appris à lire. Dans ces conventicules, un des élèves du magister faisoit à haute voix la lecture des livres qui l'avoient déjà gâté lui-même. C'étoient d'abord quelques-uns des romans de Voltaire; c'étoient ensuite le Sermon des cinquante, le prétendu Bon sens, et autres œuvres de la secte

que le magister avoit soin de fournir. C'étoient sûr-tout les livres qui abondent en déclamations et calomnies contre les Prêtres. Ces conventicules qui préludoient si bien à la révolution de Liége, restèrent inconnus jusqu'à ce qu'enfin un menuisier honnête et religieux s'ouvrit à un tréfoncier de Liége pour qui il travailloit, sur la douleur qu'il avoit eu de surprendre ses propres enfans, dans un pareil conventicule, occupés à faire ces lectures à une douzaine de paysans. Sur cette nouvelle, des recherches furent faites dans les environs; plusieurs maîtres d'école furent trouvés coupables de la même infamie, et l'on observa que ces perfides maîtres étoient précisément ceux que l'affectation à remplir les devoirs extérieurs de la Religion auroit le moins fait suspecter de ces manœuvres infernales. Les recherches furent poussées plus loin, les traces conduisirent jusques à d'Alembert; et voici les nouvelles connoissances qui en résultèrent. Je les tiens de la personne même à qui l'honnête menuisier s'étoit ouvert, et qui mit à ces recherches toute la constance et tout l'intérêt que méritoit un objet de cette importance.

Comité de d'Alembert pour l'éducation.

En recherchant quels hommes avoient recommandé ces corrupteurs de la jeunesse, on les vit protégés sous main par des hommes connus par leurs liaisons avec les impies du jour; on arriva jusqu'à d'Alembert et à son bureau d'instituteurs. C'étoit à ce bureau que s'adressoient tous ceux dont j'ai parlé, et qui avoient besoin de la recommandation des Sophistes pour se procurer des places de précepteurs ou de gouverneurs dans les maisons des riches et des grands Seigneurs. Au temps où nous en sommes, d'Alembert ne bornoit plus son zèle à ces institutions particulières; il avoit établi ses correspondances dans les Provinces et même hors du Royaume. Lorsque quelque place de professeur, ou même de simple maître d'école, venoit à vaquer dans les colléges ou dans

les villages, les adeptes répandus de côté et d'autre avoient soin d'informer d'Alembert et ses coadjuteurs, des places vacantes, des sujets qui se présentoient pour les remplir, de ceux qu'il falloit écarter ou recommander, des personnes auxquelles il falloit recourir pour faire arriver à ces sortes de places les adeptes concourans, ou bien ceux que le bureau même enverroit de Paris, et enfin des règles de conduite à donner, du plus ou du moins de précaution à prescrire aux élus, suivant les circonstances locales, et le plus ou moins de progrès que le philosophisme avoit fait autour d'eux. De là cette impudence dans le magister du diocèse d'Embrun, et cette hypocrite dissimulation dans ceux du pays de Liége, où l'on avoit à redouter un gouvernement tout ecclésiastique, et où l'impiété n'avoit pas encore fait les mêmes progrès qu'en France.

C'est ainsi que d'Alembert, fidelle à la mission que lui avoit donné Voltaire, en le chargeant *d'éclairer la jeunesse autant qu'il le pourroit*, (Lett. du 15 Sept. 1762) avoit perfectionné les manœuvres qui tendoient à la séduire. Voltaire en ce temps-là n'avait pas même à regretter sa colonie de Clèves. La manufacture de toute impiété à laquelle il la destinoit, *la confrérie* philosophique, pareille à *celle des Maçons*, enfin *l'académie secrète*, plus occupée à écraser le Christ et sa Religion, que toutes les académies publiques ne le furent jamais à étendre l'empire des arts et des sciences, s'étoient réalisées dans Paris. Cette association, la plus ténébreuse des Conjurés antichrétiens, existoit dans le centre même d'un Empire très-chrétien; et par des moyens que la rage contre le Christ pouvoit seule inspirer, appeloit la révolution qui devoit détruire en France, et si elle l'eût pu, dans l'univers entier, tous les autels et tous les dogmes du Christianisme. C'est ici le dernier *mystère de Mytra*; c'est ici la profonde manœuvre des Conjurés. Elle n'a point été dévoilée, que je

sache, par aucun écrivain, on n'en découvre pas même les moindres traces dans la partie des lettres de Voltaire, que les adeptes éditeurs ont jugé à propos de rendre publique. Ils eurent leurs raisons pour supprimer ces lettres. Au premier moment de la Révolution, elles auroient encore suffi pour exciter l'indignation d'un peuple qui auroit pu y voir toute l'atrocité des moyens employés pour l'arracher à sa Religion. Infailliblement même, satisfaits du plaisir des démons, du plaisir d'avoir fait le mal dans les ténèbres, jamais les Conjurés n'auroient violé ce mystère de leur iniquité, si la Providence n'avoit réduit, à force de remords, le malheureux adepte dont nous allons parler, à laisser échapper son secret.

Découverte de l'académie secrète des Conjurés, et de leurs moyens.

Avant que de le publier moi-même, je dois compte à mes lecteurs des précautions que j'ai prises pour constater la vérité des faits. La scène que je vais raconter m'étoit rapportée par un homme dont la probité m'étoit assez connue, pour n'avoir pas moi-même le moindre doute sur sa relation; je l'exigeai cependant signée de sa main, je crus devoir faire quelque chose de plus. Le Seigneur que je voyois cité comme témoin, et même comme le second acteur dans cette scène, étoit un homme connu par son courage, ses vertus et ses services, revêtu par Louis XVI de la première distinction de la noblesse Françoise. Il étoit alors à Londres, et il y est encore au moment où j'écris. Je n'hésitai pas à m'adresser à lui. J'écoutai avec toute l'attention possible le récit qu'il voulut bien me faire; je le trouvai parfaitement conforme au mémoire signé dont j'avois eu soin de me munir. Si l'on ne trouve pas ici le nom de ce Seigneur, ce n'est pas qu'il craignît d'être cité, c'est uniquement qu'il n'aime pas à l'être dans un fait qui l'attriste sur le sort d'un ami dont l'erreur étoit due à la séduction des Sophistes bien plus qu'à son cœur, et dont

le repentir, en quelque sorte au moins, a expié le crime ou le délire.

Ces éclaircissemens donnés, voici le fait qui m'a paru les rendre nécessaires, pour suppléer aux preuves que l'on m'a vu jusques à ce chapitre tirer presque toutes des lettres mêmes des Conjurés.

Vers le milieu du mois de Sept. année 1789, c'est-à-dire, environ quinze jours avant les atrocités des 5 et 6 Octobre, dans un temps où il étoit déjà visible que l'assemblée appelée Nationale, ayant lancé le peuple dans les horreurs de la Révolution, ne mettroit plus de bornes à ses prétentions, M. Leroy, lieutenant des chasses de sa Majesté, et académicien (*), se trouvoit à dîner chez M. d'Angevilliers, intendant des bâtimens du Roi. La conversation roula, suivant les circonstances du moment, sur les désastres que la Révolution avoit déjà entraînés, et sur ceux qu'il étoit trop facile de prévoir. Le repas terminé, le même Seigneur de qui je tiens le fait, ami de ce M. Leroy, mais fâché de l'avoir vu longtemps plein d'estime pour les Sophistes du jour, crut devoir lui en faire des reproches en ces termes si expressifs : *Eh bien, voilà pourtant l'ouvrage de la philosophie !* Aterré par ces mots, hélas ! répond l'académicien, *à qui le dites-vous ? Je ne le sais que trop ; mais j'en mourrai de douleur et de remords.* Sur ce mot de *remords*, qu'il répète en terminant presque toutes ses phrases, le même Seigneur lui demande s'il auroit contribué à cette Révolution, de manière à s'en faire à lui-même

Aveux et repentir du secrétaire de cette académie secrète.

(*) Le Seigneur de qui je tiens cette anecdote ne put pas m'assurer positivement de quelle Académie étoit ce M. Leroy. Comme il y avoit dans Paris plusieurs hommes du même nom, et même assez connus dans les Académies, je désigne plus spécialement celui-ci comme ce Seigneur le désignoit lui-même par sa qualité de lieutenant des Chasses, qui le distinguera des autres Leroy.

de si vifs reproches? « Oui, répond encore l'aca-
„ démicien, j'y ai contribué, et beaucoup plus
„ que je ne le voudrois. J'étois le secrétaire du
„ comité à qui vous la devez; mais j'atteste les
„ Cieux que jamais je n'ai cru qu'on en vînt à ce
„ point. Vous m'avez vu au service du Roi; vous
„ savez que j'aime sa personne. Ce n'est pas là
„ que je croyois conduire ses sujets : *j'en mourrai*
„ *de douleur et de remords.* „

Pressé de s'expliquer sur ce comité, sur cette société secrète, dont toute la compagnie ignoroit l'existence, l'académicien reprit : « Cette société
„ étoit une espèce de club que nous avions formé
„ entre nous philosophes, et dans lequel nous
„ n'admettions que ceux dont nous étions bien
„ sûrs. Nos assemblées se tenoient régulièrement
„ à l'hôtel du baron d'Holbach. De peur que l'on
„ n'en soupçonnât l'objet, nous nous donnâmes
„ le nom d'économistes; nous créâmes Voltaire,
„ quoique absent, président honoraire et perpé-
„ tuel de la société. Nos principaux membres
„ étoient d'Alembert, Turgot, Condorcet, Di-
„ derot, la Harpe, et ce Lamoignon, Garde
„ des Sceaux, qui lors de sa disgrace s'est tué
„ dans son parc. „

Toute cette declaration étoit interrompue par des soupirs et des sanglots; l'adepte, profondément pénitent, ajouta : « Voici quelles étoient Objet de cette Académie.
„ nos occupations : la plupart de ces livres que
„ vous avez vu paroître depuis long-temps contre
„ la Religion, les mœurs et le gouvernement,
„ étoient notre ouvrage ou celui de quelques
„ auteurs affidés. Tous étoient composés par les
„ membres ou par les ordres de la société. Avant
„ d'être livrés à l'impression, tous étoient en-
„ voyés à notre bureau. Là, nous les revisions,
„ nous ajoutions, nous retranchions, nous cor-
„ rigions, suivant que les circonstances l'exi-
„ geoient. Quand notre philosophie se montroit
„ trop à découvert pour le moment ou pour

„ l'objet du livre, nous y mettions un voile ;
„ quand nous croyions pouvoir aller plus loin,
„ que l'auteur, nous parlions aussi plus claire-
„ ment ; enfin nous faisions dire à ces écrivains
„ tout ce que nous voulions. L'ouvrage parois-
„ soit ensuite sous un titre, et un nom que
„ nous choisissions pour cacher la main d'où il
„ partoit. Ceux que vous avez cru des œuvres
„ posthumes, *tels que le Christianisme dévoilé*
„ et divers autres attribués à Fréret, à Boulanger
„ après leur mort, n'étoient pas sortis d'ailleurs
„ que de notre société.

„ Quand nous avions approuvé tous ces livres,
„ nous en faisions tirer, d'abord sur papier fin
„ ou ordinaire, un nombre suffisant pour rem-
„ bourser les frais d'impression, et ensuite une
„ quantité immense d'exemplaires sur le papier
„ le moins cher. Nous envoyions ceux-ci à des
„ libraires ou à des colporteurs, qui, les recevant
„ pour rien ou presque rien, étoient chargés de
„ les répandre ou de les vendre au peuple au
„ plus bas prix. Voilà ce qui a changé ce peuple
„ et l'a conduit au point où vous le voyez aujour-
„ d'hui. Je ne le verrai pas long-temps ; j'en
„ mourrai de douleur et de remords. „

Ce récit avoit fait frémir d'indignation, mais on étoit encore touché du repentir et de l'état réellement cruel où se trouvoit celui qui le faisoit. Ce qui accrut encore l'horreur d'une philosophie qui avoit pu trouver et méditer avec tant de constance ces moyens d'arracher au peuple sa Religion, ses mœurs, ce fut ce qu'ajouta encore M. Leroy, en dévoilant le sens de ces demi-mots, *écr. l'inf.* (*écrasez l'infame*), par lesquels Voltaire terminoit un si grand nombre de ses lettres. Il en donna cette même explication que nous en avons donnée dans ces Mémoires, et que le texte même de ces diverses lettres rend d'ailleurs si évident. Il dit précisément comme nous, que ces mots signifioient : écrasez Jésus-Christ, écrasez la Religion de Jésus-

Christ. Il dit aussi, ce que nous n'aurions pas voulu assurer de nous-mêmes, ce qui étoit pourtant si vraisemblable, que toutes les personnes qui recevoient de Voltaire des lettres terminées par l'horrible formule, étoient ou membres du comité secret, ou initiées à ses mystères. Il dévoila aussi ce que j'ai déjà raconté du projet des Conjurés pour faire de l'infame Brienne un archevêque de Paris et de leur intention dans ce projet. Il entra dans bien d'autres détails qui seroient précieux à l'histoire, mais que la mémoire des assistans a laissé échapper.

Je n'ai pu, par exemple, constater en quelle année cette académie secrète des Conjurés avoit été établie. Ce qui paroît certain par le rapport du ministre Bertin, c'est qu'elle existoit déjà plusieurs années avant la mort de Louis XV, puisque dès-lors on voit leur principal objet se poursuivre si efficacement par la circulation de toutes ces productions impies, que les marchands forains recevoient d'une main inconnue pour les distribuer au plus bas prix dans les campagnes.

Je crois, à cette occasion, devoir citer une lettre de Voltaire à Helvétius, datée du mois de Mars, année 1763 : « Pourquoi, dit Voltaire à
» son zélé confrère, les adorateurs de la raison
» restent-ils dans le silence et dans la crainte ? Ils
» ne connoissent pas assez leurs forces. *Qui les*
» *empêcheroit d'avoir chez eux une petite imprime-*
» *rie, et de donner des ouvrages utiles et courts,*
» *dont leurs amis seroient les seuls dépositaires ?*
» C'est ainsi qu'en ont usé ceux qui ont imprimé
» les dernières volontés de ce bon et honnête
» Curé (le Testament de Jean Meslier.) Il est
» certain que son témoignage est d'un grand
» poids ; *il est encore certain que vous et vos amis,*
» *vous pourriez faire de meilleurs ouvrages, avec*
» *la plus grande facilité, et les faire débiter sans*
» *vous compromettre.* »

Il est une autre lettre dans laquelle Voltaire,

sur le ton de l'ironie, et sous le nom de Jean Patourel, ci-devant Jésuite, faisant semblant de féliciter Helvétius de sa prétendue conversion, décrit en ces termes la manière dont on s'y prenoit pour faire circuler les ouvrages qu'il étoit le plus jaloux de répandre dans la classe la moins instruite. « On oppose, dit-il, au *Pédagogue* » *chrétien* et au *Pensez-y-bien*, livres qui faisoient » autrefois tant de conversions, de petits livres » philosophiques qu'on a soin de répandre *par-* » *tout adroitement*. Ces petits livres se succèdent » rapidement les uns aux autres. *On ne les vend* » *point, on les donne à des personnes affidées, qui* » *les distribuent à de jeunes gens et à des femmes.* » Tantôt c'est le Sermon des cinquante qu'on » attribue au roi de Prusse; tantôt c'est un extrait » du Testament de ce malheureux curé Jean » Meslier, qui demanda pardon à Dieu en mou- » rant, d'avoir enseigné le christianisme; tantôt » c'est je ne sais quel *Catéchisme de l'honnête* » *homme*, fait par un certain abbé Durand, » (*lisez, par Voltaire même*,) etc. (*Lettre à Helvétius*, 25 *Auguste* 1763.)

Ces deux lettres nous disent bien des choses. D'abord elles nous montrent Voltaire donnant le plan d'une société secrète, ayant précisément le même objet que celle dont l'adepte Leroy dévoiloit les mystères. Ensuite on y voit une société parfaitement semblable à celle-là, occupée du même objet, usant des mêmes artifices, alors existante à Ferney. Enfin, elles nous disent que cette académie secrète n'existoit pas encore dans Paris à la date de ces lettres, puisque l'on voit Voltaire en solliciter l'établissement. Mais, d'un autre côté, les prétendues œuvres posthumes de Fréret et de Boulanger, que l'adepte Leroy déclare être sorties de l'académie secrète séante à Paris, hôtel d'Holbach, parurent en 1766 et 1767. (*Voyez l'Antiquité dévoilée, édition d'Amsterdam, an* 1766, *et l'Examen des apologistes du*

christianisme, an 1767.) Il semble donc constant que cette académie secrète fut établie à Paris entre l'année 1763 et l'année 1766, c'est-à-dire, qu'au moment de la révolution Françoise elle travailloit, au moins depuis vingt-trois ans, à séduire les peuples par tous les artifices dont la honte et le repentir arrachèrent l'aveu à celui-là même qui faisait les fonctions de secrétaire dans cette académie manufacturière de tant d'impiétés.

Date de l'académie secrète de Paris.

Au reste, ce malheureux adepte avoit dit vrai, en répétant qu'il en mourroit de douleur et de remords. A peine survécut-il trois mois à cette confession. En indiquant les noms des principaux membres de sa monstrueuse académie, il avoit ajouté qu'il falloit y comprendre tous ces adeptes favoris, auprès de qui Voltaire, dans ses lettres, avoit fait usage de l'atroce formule, *écrasez l'infame.* Conformément à cette règle, le premier de ces adeptes sera sans contredit ce Damilaville, si content de s'entendre dire qu'il n'y avoit *plus que la canaille* à croire en Jésus-Christ. Car ce sont sur-tout les lettres adressées à cet adepte que Voltaire finissoit par ces mots, *écrasez l'infame.* Or, ce Damilaville n'étoit pas lui-même d'un rang fort élevé au-dessus de cette canaille; il avoit fait une espèce de fortune en devenant commis au bureau des vingtièmes, à trois ou quatre mille livres tournois d'appointement. Sa philosophie ne lui avoit point appris à se contenter de ce médiocre revenu, puisque l'on voit Voltaire réduit à s'excuser de ne pouvoir lui procurer un emploi plus lucratif. (*Correspondance générale, lettre à Damilaville, 14 Décemb.* 1767.)

Autres adeptes de cette académie.

Damilaville.

Le caractère spécial que Voltaire lui donne dans une de ses lettres à d'Alembert, est de *haïr Dieu.* Seroit-ce pour cela qu'il lui écrit beaucoup plus fréquemment et avec plus d'intimité qu'à tous les autres adeptes? Il se servoit spécialement de lui pour faire arriver ses plus intimes secrets ou ses productions les plus impies aux Conjurés.

Nous ignorerions encore quels étoient ses talens littéraires, sans une lettre de Voltaire au marquis de Villevielle, lettre qui nous dépeint à merveille la lâcheté des conjurés, et combien peu toute leur philosophie ressembloit à celle d'un vrai sage, prêt à tout sacrifier pour faire triompher la vérité. « Non, mon cher ami, non, » dit Voltaire à son Marquis, les Socrates mo- » dernes ne boiront point la ciguë. Le Socrate » d'Athènes étoit, entre nous, un homme très- » imprudent, un ergoteur impitoyable, qui » s'étoit fait mille ennemis et qui brava ses juges » très-mal à propos.

» Nos philosophes d'aujourd'hui sont plus » adroits. Ils n'ont point la sotte et dangereuse » vanité de mettre leurs noms à leurs ouvrages; » ce sont des mains invisibles qui percent le fana- » tisme d'un bout de l'Europe à l'autre, avec » les flèches de la vérité. *Damilaville* vient de » mourir. Il étoit auteur du *Christianisme dévoilé* » (publié sous le nom de Boulanger), et de » beaucoup d'autres écrits. *On ne l'a jamais su;* » *ses amis lui ont gardé le secret avec une fidélité* » *digne de la philosophie.* » (20 Déc. 1768.)

Tel étoit donc l'auteur de ce fameux ouvrage, que les conjurés affectoient de nous donner pour la production d'un de leurs savans. Le prétendu Boulanger étoit ce Damilaville, devenu le grand homme de la philosophie moderne, à son bureau de publicain; et tel étoit aussi le courage de ce grand philosophe : tout comme ses confrères, il eût craint que sa philosophie ne lui coutât trop cher, s'il avoit fallu la soutenir devant les tribunaux. Il eût craint sans doute aussi de boire, non pas dans la coupe de la ciguë, mais dans celle de la honte et de l'infamie, s'il eût été connu pour auteur de toutes les calomnies et de toutes les erreurs qu'il consignoit dans cet ouvrage, l'un des plus atroces que les conjurés aient publié contre le christianisme.

Cet

Cet adepte, si digne de toute la tendresse de d'Alembert et de Voltaire, mourut *banqueroutier*, commis de bureau, séparé de sa femme depuis douze ans. Son panégyrique se trouve encore dans ces mots de Voltaire à d'Alembert : « Je regrette- » rai toute ma vie Damilaville. J'aimois l'*intré-* » *pidité de son ame*; il avoit l'*enthousiasme de* » *St. Paul*, (c'est-à-dire autant de zèle pour » détruire la religion que St. Paul en avoit pour » l'établir.) *C'étoit un homme nécessaire.* » (Lett. 23 Déc. 1769 et 13 Janv., etc.) La décence ne nous permet pas de répéter le reste de l'éloge.

Après ce vil Sophiste, dont tout le mérite semble avoir été celui d'un athée exalté, l'un des membres les plus zélés étoit le comte d'Argental. J'ai déjà parlé de ce Comte si cher à Voltaire, je n'en rappelle ici le souvenir que parce qu'il étoit aussi un des correspondans avec qui Voltaire s'exprimoit très-librement sur le voeu d'écraser Jésus-Christ, et que pour observer ses droits à l'académie secrète. (*Voyez une foule de lettres dans la Correspondance générale.*) Comte d'Argental.

Avec le même droit il faut donner la même place à je ne sais quel littérateur appelé Thiriot. Ni plus riche, ni d'un rang plus élevé que Damilaville, celui-ci subsista plus long-temps des bienfaits de Voltaire, qui en fit d'abord son disciple et ensuite son agent. Frère Thiriot devenu bien impie, fut aussi bien ingrat. Voltaire s'en plaignoit amèrement; mais Thiriot, malgré toute son ingratitude, étoit resté impie : cette constance le réconcilia avec Voltaire et conserva ses titres auprès des conjurés. (*Voyez Correspondance et lettre à d'Alembert, et lettre de la marquise du Châtelet au roi de Prusse.*) Thiriot.

Un homme qu'on regrette de voir associé à tous ces Sophistes, est M. Saurin de l'académie Françoise. Ce ne sont pas sans doute ses œuvres qui inspirent ce sentiment; car sans la tragédie de Spartacus on ne parleroit guères ni de ses vers Saurin.

ni de sa prose ; mais on nous dit qu'avec une ame honnête, il dut au défaut de fortune, bien plus qu'à son goût et à son penchant, ses liaisons avec les conjurés. On nous dit qu'il fut homme d'une probité reconnue, mais qu'il fut entraîné dans leur société par une pension de mille écus que lui faisoit Helvétius. Je ne souscrirai point à cette excuse. Qu'est-ce que la probité d'un homme qui sacrifie la vérité à l'or, et qu'une pension suffit pour entraîner et retenir dans des conspirations contre l'autel ? Je vois Voltaire écrivant à Saurin même, le mettre sur la même ligne qu'Helvétius et tout frère initié, lui confier les mêmes secrets, l'exhorter à la même guerre contre Jésus-Christ. (*Lettre de Voltaire à Saurin, Octob.* 1761, *et à Damilaville*, 28 *Novemb.* 1762.) Il faut bien qu'il subisse la honte de l'initiation, puisqu'on ne l'a pas vu y renoncer.

Grim. Il faut bien ajouter à la liste M. Grim, ce baron Suisse, le digne ami, le digne coopérateur de Diderot, courant tout comme lui de Paris à Pétersbourg pour s'y faire des adeptes, revenant comme lui à Paris pour s'associer encore à ses absurdités, prêchant tout comme lui, qu'entre *l'homme et son chien il n'y a de différence que dans l'habit*, et se glorifiant de pouvoir annoncer à Voltaire que l'empereur Joseph étoit initié à ses mystères.

Baron d'Holbach. Il faut bien y ajouter aussi cet Allemand baron d'Holbach, qui ne pouvant mieux faire, leur prêtoit sa maison. Cet homme-là passoit dans Paris pour un amateur et protecteur des arts. Les conjurés avoient grand soin de lui donner cette réputation. C'étoit encore pour eux un nouveau titre de s'assembler chez lui sans paroître suspects.

Ne pouvant être auteur comme les autres conjurés, il se fit leur Mécène. Il ne fut pas le seul de ces hommes qui doivent à leur or et à l'usage qu'ils en font en faveur des impies, toute la

renommée que leur donne la secte. Malgré tous les prétextes que ce Baron pouvoit donner aux fréquentes assemblées qui se tenoient chez lui, la réputation des hommes qui les fréquentoient rejaillissoit si bien sur lui, qu'on disoit assez publiquement, qu'il falloit entrer dans sa maison comme au Japon, c'est-à-dire en foulant aux pieds un crucifix.

Tels étoient donc les membres de cette académie secrète, toute consacrée à inventer des moyens de corruption pour entraîner le peuple dans une apostasie générale, sous prétexte de s'occuper tantôt de son bonheur ou de l'économie publique, et tantôt de la gloire des arts. En voilà au moins quinze que nous pouvons nommer: Voltaire, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Turgot, Condorcet, la Harpe, le garde des sceaux Lamoignon, Damilaville, Thiriot, Saurin, le comte d'Argental, Grim, le baron d'Holbach, et ce triste Leroy, qui meurt de douleur et de remords d'avoir pu être adepte et secrétaire d'une académie si monstrueuse.

Si l'on veut à présent remonter au véritable auteur de cette académie, à la lettre de Voltaire à Helvétius, que j'ai citée plus haut, que l'on ajoute ce que Voltaire encore écrivoit à d'Alembert: « Que les philosophes fassent une *confrérie* » *comme les Francs-Maçons*; qu'ils s'assemblent, » qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidelles à la » confrérie, et alors je me fais brûler pour eux. » *Cette académie secrète* vaudra mieux que l'acadé- » mie d'Athènes et toutes celles de Paris; mais cha- » cun ne songe qu'à soi, et on oublie que le premier » devoir est d'anéantir l'infame. » Cette lettre est datée du 20 Avril 1761. En la rapprochant de la déclaration de l'adepte Leroy, il est aisé de voir combien fidellement les adeptes Parisiens avoient suivi les leçons de leur premier maître. Long-temps il regretta de ne pouvoir présider que de loin à leurs travaux; long-temps même

il pensa que la capitale d'un empire très-chrétien n'étoit pas un siége assez favorable à leurs succès, qu'ils n'y jouissoient pas de toute la liberté qu'il auroit désirée. C'est pour cela que même quelques années après l'etablissement de son académie secrète, on le voit encore poursuivre le projet de la colonie philosophique à établir dans les états de Frédéric ou de quelque autre prince protecteur. Mais les temps arrivèrent enfin où les succès de cette académie secrète le consolèrent de ceux qu'il avoit espéré de sa colonie. Triomphant dans Paris au milieu des adeptes, il devoit recueillir tous lès fruits de sa constance dans la guerre qu'il faisoit au Christ depuis un demi-siècle.

CHAPITRE XVIII.

Progrès généraux de la conjuration dans toute l'Europe. Triomphe et mort des chefs de la conjuration.

Espoir des Conjurés.

A mesure que les Sophistes de l'impiété perfectionnoient leurs moyens de séduction, de funestes succès ajoutoient chaque jour à leur espoir. Il étoit déjà tel, peu d'années après la première apparition de l'Encyclopédie, que dès-lors d'Alembert écrivoit avec confiance à Voltaire : « Laissez faire la philosophie, et dans vingt ans » la Sorbonne, toute Sorbonne qu'elle est, enché- » rira sur Lausanne. » Lè sens de ces paroles écrites le 21 Juillet 1757, étoit que la Sorbonne même, dans vingt ans se trouveroit tout aussi incrédule et tout aussi antichrétienne qu'un certain ministre de Lausanne, qui envoyoit exactement par Voltaire les articles les plus impies, pour être consignés dans l'Encyclopédie.

Très-peu de temps plus tard, Voltaire enché-

rissant sur la prophétie de d'Alembert, ne faisoit pas difficulté de lui mander, encore vingt ans et *Dieu aura beau jeu.* (Lett. du 25 Fév. 1758.) C'est-à-dire, encore vingt ans et vous verrez s'il reste un seul autel au Dieu des chrétiens.

Leurs progrès en Suisse.

Tout sembloit annoncer en effet dans chaque partie de l'Europe, que le regne de l'impiété n'étoit pas éloigné. La mission plus spécialement confiée à Voltaire, faisoit des progrès si sensibles, que les vingt années de sa prophétie ne s'étoient pas encore écoulées, et déjà il mandoit qu'*il ne se trouvoit pas un seul chrétien depuis Genève jusqu'à Berne.* (Lett. à d'Alembert, 8 Février 1766.) Par-tout ailleurs, suivant ses expressions, *le monde se déniaisoit* si bien, *qu'une grande révolution dans les esprits s'annonçoit de tous côtés.* (Lett. du 2 Fév. 1765.) L'Allemagne sur-tout favorisoit cet espoir. (*Ibid.*) Frédéric, qui l'observoit aussi bien que Voltaire observoit les Suisses ses voisins, écrivoit que « la philosophie perçoit jusques dans » la superstitieuse Bohême, et en Autriche, l'an- » cien séjour de la superstition. » (143 *Lettre à Voltaire, an* 1766.)

En Allemagne

En Russie.

En Russie, les adeptes donnoient encore plus d'espérance. C'étoit même dans ces contrées que la protection des *Scythes* consoloit spécialement Voltaire des orages qui s'élevoient encore ailleurs contre la secte. (*Lett. à Diderot*, 25 *Déc.* 1762.) Il ne se possédoit plus de joie quand il pouvoit mander à d'Alembert à quel point les frères étoient favorisés à Pétersbourg, et lui apprendre que dans un long voyage de leur cour, ces protecteurs Scythes s'étoient avisés de se distribuer, pour passe-temps, les différens chapitres de *Bélisaire* à traduire en leur langue; que l'Impératrice s'étoit chargée de son chapitre comme les autres; qu'elle avoit même pris la peine de rédiger toute la traduction d'un ouvrage qui avoit éprouvé en France toutes les censures de la Sorbonne. (*Lett. de Volt. à d'Alemb. Juillet* 1767.)

Espagne. En Espagne même, le philosophisme, écrivoit d'Alembert, *perçoit sourdement* autour de l'Inquisition. (*3 Mai 1773.*) Et suivant Voltaire, dès l'année 1768 il s'y faisoit une *très-grande révolution*

Italie. *dans les esprits* aussi bien qu'en *Italie.* (Lettre à M. le Riche, 1 mars 1768.) Quelques années plus tard cette Italie, toujours suivant les comptes que se rendoient les conjurés, étoit pleine de gens qui pensoient comme Voltaire et d'Alembert, et que l'intérêt seul empêchoit de se déclarer ouvertement impies. (*Lett. de Volt. à d'Alemb. 16 Juin 1773.*)

Angleterre Quant à l'Angleterre, c'étoit une conquête sur laquelle ils ne se permettoient pas la moindre sollicitude. A les entendre, elle regorgeoit de ces Sociniens qui bafouent, qui haïssent ou méprisent le Christ; tout comme Julien l'apostat le méprisoit, le haïssoit, et qui ne diffèrent que par le nom de la secte philosophique. (*Lett. au roi de Prusse, 8 Novembre 1773.*)

Pologne, Prusse, etc. Enfin, d'après tous les calculs des conjurés, *la Bavière et la maison d'Autriche*, (tandis que Marie-Thérèse vivoit encore) étoient les seules Puissances qui soutinssent encore les Théologiens, les défenseurs de la religion. L'impératrice de *Russie les menoit grand train; leur dernier jour approchoit en Pologne*, graces au roi Poniatowski; *il étoit déjà arrivé en Prusse*, graces à Frédéric, *et se fortifioit dans l'Allemagne septentrionale*, graces aux soins des Landgraves, Margraves, Ducs et Princes adeptes protecteurs. (*Lett. de Volt. à d'Alemb. 4 Sept. 1767.*)

France. Il n'en fut pas de même en France. On voit souvent Voltaire et d'Alembert se plaindre amèrement des obstacles qu'ils éprouvoient dans cet Empire, l'objet cependant et le théâtre favori de leur conjuration.

Les réclamations perpétuelles du Clergé, les arrêts des parlemens, les coups d'autorité que les Ministres mêmes, amis secrets des conjurés,

se trouvoient par fois obligés de porter à l'impiété, pour ne pas avoir l'air de la favoriser, n'étoient pas absolument sans effet. Le corps de la Nation conservoit encore son attachement à la foi. Cette classe de citoyens, que l'on appelle peuple, malgré les artifices de l'académie secrète, remplissoit encore les temples dans les jours de solennités religieuses. Il y avoit dans Paris même d'honorables exceptions à faire dans les classes supérieures. Indigné de ces obstacles et de tant de lenteurs, Voltaire ne cessoit de harceler ses compatriotes, que par mépris il appeloit alors ses *pauvres Welches*. Quelquefois cependant il sembloit assez content de ces Welches. Alors il écrivoit à son cher marquis de Villevielle : « *Le peuple est bien sot, et cependant la philosophie* » *pénètre jusqu'à lui*. Soyez bien sûr, par exem- » ple, qu'il n'y a pas vingt personnes dans Genève » qui n'abjurent Calvin autant que le Pape, *et* » *qu'il y a des philosophes jusques dans les boutiques* » *de Paris*. » (Lettre du 20 Décembre 1768.) Mais à parler en général, ses plaintes sur la France dominoient dans sa correspondance avec les conjurés. Quelquefois même il sembloit entièrement désespérer de la voir jamais sous l'empire de la philosophie. D'Alembert qui voyoit les choses de plus près en auguroit différemment. Quoique tout n'allât pas au gré de ses voeux, il ne s'en crut pas moins autorisé enfin à rassurer Voltaire, en lui écrivant que *la philosophie pourroit bien encore être battue, mais qu'elle ne seroit jamais vaincue*. (5 nov. 1776.)

Lorsque d'Alembert écrivoit ces paroles, c'est-à dire vers le commencement de l'année 1776, il n'étoit que trop vrai que le philosophisme pouvoit désormais se flatter de triompher enfin de tout l'attachement de la nation Françoise à la Religion chrétienne. Depuis dix à douze ans l'impiété avoit redoublé ses progrès, une nouvelle génération formée par les nouveaux maîtres

étoit entrée des colléges dans la société, presque sans connoissance, sur-tout sans sentiment de religion, de piété. C'étoit vraiment le temps où, suivant l'expression de Condorcet, le philosophisme *étoit descendu des trônes du Nord jusques dans les universités.* (Voyez préface à son édition des Pensées de Paschal.) La génération religieuse s'éteignoit; les mots raison, philosophie, préjugés, prenoient la place des vérités révélées. Les exceptions à faire à la Cour et dans les tribunaux, et dans toutes les classes supérieures, devenoient tous les jours plus rares. L'impiété passoit de la capitale aux provinces, des seigneurs et des nobles aux bourgeois, des maîtres aux valets. Sous le nom de philosophe, l'impiété seule étoit honorée; on ne vouloit plus que des ministres philosophes, que des magistrats, des seigneurs, des militaires, des littérateurs philosophes. Pour remplir ses devoirs religieux, il falloit s'exposer aux sarcasmes, à la dérision d'une foule de ces soi-disant philosophes répandus dans tous les rangs. Parmi les Grands sur-tout, il falloit, pour se dire Chrétien, presque autant de courage qu'il auroit fallu d'audace et de témérité, avant la conjuration, pour se dire hautement Athée ou Apostat.

Triomphe de Voltaire.

Voltaire étoit alors dans sa quatre-vingt-quatrième année. Depuis sa longue absence de Paris, sous le décret des lois, il auroit dû ne reparoître publiquement dans cette ville qu'en se présentant pour se justifier des impiétés qui avoient anciennement attiré sur lui l'arrêt du Parlement. D'Alembert et son académie secrète résolurent de vaincre cet obstacle. Malgré quelques restes d'égards pour l'ancienne Religion, il leur en coûta peu pour obtenir que le premier auteur de leurs complots vînt enfin au milieu d'eux jouir des succès dont ils lui devoient tous le premier hommage. Des Ministres, pour la plupart adeptes, entouroient le trône de Louis XVI. Ce Monarque toujours

religieux, mais toujours prêt à décider pour la clémence, se laissa persuader qu'un long exil avoit suffisamment puni Voltaire. Dans ce chef des impies il consentit à ne plus voir qu'un vieillard octogénaire, dont on pouvoit oublier les écarts en faveur de ses anciens trophées littéraires. Il fut convenu qu'à son approche les lois se tairoient en sa faveur; que l'arrêt du Parlement seroit passé sous silence. Les magistrats semblèrent ne plus se souvenir de l'avoir porté. C'étoit là ce que demandoient les conjurés. L'arrivée de Voltaire dans Paris fut leur triomphe à tous.

Cet homme, dont la longue carrière n'avoit été qu'une guerre tout à la fois publique et souterraine contre le christianisme, fut reçu dans la capitale d'un Roi très-chrétien, avec toutes les acclamations accordées aux héros, de retour de leurs victoires contre les ennemis de la patrie.

Par-tout où l'on savoit que Voltaire se montreroit, une foule innombrable d'adeptes et de curieux accouroient sous ses pas. Toutes les académies célébrèrent son arrivée; elles la célébrèrent dans le Louvre, dans ce palais des Rois, où bientôt Louis XVI devoit se trouver prisonnier et victime de l'arrière conjuration des impies. Les théâtres décernèrent leurs couronnes au chef des conjurés. Les fêtes se succédèrent en son honneur. Enivré de l'encens des adeptes, son orgueil même craignit d'y succomber. Au milieu de ces acclamations et de ces couronnemens, il s'écria: *Vous voulez donc me faire mourir de gloire!* La religion seule étoit en deuil pendant tous ces triomphes. Son Dieu sut la venger. L'impie qui avoit eu peur de mourir de gloire, devoit mourir de rage et de désespoir, plus encore que de vieillesse. Au milieu de ces triomphes, une violente hémorragie fit craindre pour ses jours. D'Alembert, Diderot, Marmontel accoururent pour soutenir sa constance dans ses derniers momens; ils ne furent témoins que de son ignominie et de la leur. Sa mort.

Que l'historien ne craigne pas ici d'exagérer. Quelque tableau qu'il trace des fureurs, des remords, des reproches, des cris, des blasphêmes, qui pendant une longue agonie se succèdent sur le lit de l'impie mourant; qu'il ne craigne pas d'être démenti par les compagnons même de son impiété. Leur silence forcé n'équivaut pas aux nombreux témoignages et aux monumens que l'histoire peut citer sur cette mort, la plus effroyable de toutes celles dont jamais impie se soit jamais senti frappé. Ou plutôt, ce silence même de la part de ces hommes si intéressés à démentir tous nos témoignages, en sera la confirmation authentique. Pas un seul des Sophistes n'a encore osé parler du chef de leur conspiration, comme montrant la moindre fermeté, comme ayant joui d'un seul instant de tranquillité, pendant l'intervalle de plus de trois mois qui s'écoulèrent depuis son couronnement au théâtre François jusqu'à sa mort. Ce silence seul dit combien cette mort les humilioit.

Ce fut au retour du théâtre, et dans les travaux qu'il reprenoit pour mériter de nouveaux applaudissemens, que Voltaire se sentit averti que la longue carrière de son impiété alloit se terminer.

Malgré tous les impies accourus pour le fortifier dans les premiers jours de ses douleurs, il sembla d'abord vouloir se rendre au Dieu qui le frappoit. Il appela les prêtres de ce Christ, de ce même prétendu *infame* qu'il avoit si souvent juré *d'écraser*. Ses dangers augmentant, il écrivit à l'abbé Gaultier le billet suivant : « Vous m'aviez » promis, Monsieur, de venir pour m'entendre; » je vous prie de vouloir bien vous donner la » peine de venir le plutôt que vous pourrez. *Signé* » *Voltaire*. A Paris, le 26 Février 1778. »

Peu de jours après il écrivit encore, en présence du même Ecclésiastique, de M. l'abbé Mignot, et en présence du marquis de Villevielle,

la déclaration suivante, copiée sur le procès-verbal déposé chez M. Momet, notaire à Paris :

« Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis
» quatre jours d'un vomissement de sang, à l'âge
» de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me
» traîner à l'Eglise, M. le curé de St-Sulpice
» ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres
» celle de m'envoyer M. Gaultier, prêtre ; je
» me suis confessé à lui ; et que si Dieu dispose
» de moi, je meurs dans la *Ste. Eglise Catho-*
» *lique* où je suis né, espérant de la miséricorde
» Divine, qu'elle daignera pardonner toutes mes
» fautes ; si j'avois jamais scandalisé l'Eglise,
» j'en demande pardon à Dieu et à elle, 2 Mars
» 1778. *Signé Voltaire*, en présence de M. l'abbé
» Mignot mon neveu, et de M. le marquis de
» Villevielle mon ami. »

Ces deux témoins ayant signé la même déclaration, Voltaire ajouta ces paroles copiées sur le même procès-verbal :

« M. l'abbé Gaultier, mon confesseur, m'ayant
» averti qu'on disoit dans un certain monde que
» je protesterois contre tout ce que je ferois à la
» mort, je déclare que je n'ai jamais tenu ce
» propos ; et que c'est une ancienne plaisanterie
» attribuée dès long-temps très-faussement à plu-
» sieurs savans plus éclairés que moi. »

Etoit-ce encore un jeu de son antique hypocrisie que cette déclaration ? C'est malheureusement ce que nous ne pouvons que trop soupçonner, d'après ce que nous avons vu de ses communions et de ses autres actes extérieurs de Religion expliqués par lui-même. Quoi qu'il en soit, c'étoit au moins un hommage public rendu à cette même Religion, dans laquelle il déclaroit vouloir mourir, et contre laquelle il avoit si constamment conspiré pendant sa vie.

Le marquis de Villevielle réduit à signer la rétractation de son maître, étoit ce même adepte conjuré à qui Voltaire écrivoit onze ans aupa-

ravant, pour l'exhorter à *cacher sa marche aux ennemis* dans ses efforts pour écraser l'infame. (*Lett. du 27 Avril* 1767.)

Voltaire avoit permis que sa déclaration fût portée au curé de St-Sulpice et à l'archevêque de Paris, pour savoir si elle seroit suffisante ; au moment où M. Gaultier rapportoit la réponse, il lui fut impossible d'approcher du malade ; les conjurés avoient redoublé leurs efforts pour empêcher leur chef de consommer sa rétractation, et ils y réussirent. Toutes les portes se trouvèrent fermées au prêtre que Voltaire avoit fait appeler. Les démons désormais eurent seuls un accès libre auprès de lui, et bientôt commencèrent ces scènes de fureur et de rage qui se succédèrent jusqu'à ses derniers jours. Alors d'Alembert, Diderot et vingt autres conjurés qui assiégeoient son antichambre, ne l'approchèrent plus que pour être témoins de leur humiliation dans celle de leur maître, souvent même pour se voir repoussés par ses malédictions et ses reproches.

« Retirez-vous, leur disoit-il alors, c'est vous » qui êtes cause de l'état où je suis. Retirez-vous. » Je pouvois me passer de tous vous autres ; c'est » vous qui ne pouviez pas vous passer de moi ; » et quelle malheureuse gloire m'avez-vous donc » valu ? »

Ces malédictions données à ses adeptes étoient suivies du cruel souvenir de sa conjuration. Alors ils l'entendoient eux-mêmes, au milieu de ses troubles et de ses frayeurs, appeler, invoquer et blasphémer alternativement ce Dieu, l'ancien objet de ses complots et de sa haine. Avec les accens prolongés du remords, tantôt il s'écrioit : *Jésus-Christ ! Jésus-Christ !* Tantôt il se plaignoit de se voir abandonné et de Dieu et des hommes. La main qui avoit jadis tracé la sentence d'un roi impie au milieu de ses fêtes, sembloit avoir écrit sous les yeux de Voltaire mourant, cette antique formule de ses blasphêmes : *Ecrase donc l'infame.*

Il cherchoit vainement à chasser cet affreux souvenir, c'étoit le temps de se voir écrasé lui-même sous la main de l'infame qui alloit le juger. Ses médecins, M. Tronchin sur-tout, arrivoient pour le calmer; ils en sortoient pour confesser qu'ils avoient vu la plus terrible image de l'impie mourant. L'orgueil des conjurés voulut en vain supprimer ces aveux; M. Tronchin continuoit à dire que les fureurs d'Oreste ne donnent qu'une idée bien foible de celles de Voltaire. Le maréchal de Richelieu, témoin de ce spectacle, s'enfuyoit en disant: en vérité, cela est trop fort, on ne peut y tenir. (*Voy. Circonstances de la vie et de la mort de Voltaire, et Lettres Helviennes.*)

Ainsi mourut, le 30 Mai 1778, consumé par ses propres fureurs, plus encore qu'affoibli par le poids des années, le conspirateur le plus acharné qui se fût élevé depuis les Apôtres contre tous les autels du Christianisme. Ses persécutions plus longues, plus perfides que celles des Néron et des Dioclétien, n'avoient fait encore que des apostats; mais il en avoit fait à lui seul plus que tous les anciens persécuteurs n'avoient fait de martyrs.

D'Alembert lui succède et meurt.

Les conjurés perdirent tout avec Voltaire du côté des talens; mais ses armes leur restoient dans ses volumineuses impiétés. Les ruses et les artifices de d'Alembert faisoient d'ailleurs plus que suppléer le génie du fondateur de la secte. Les honneurs de premier chef lui furent déférés. Le comité secret Parisien pour l'éducation et les conventicules des campagnes, la correspondance avec les magisters villageois, lui devoient leur origine; pour la propagation de l'impiété il continua à diriger l'académie secrète, jusqu'à ce qu'il fallût aller comparoître aussi lui-même devant le même Dieu que Voltaire. Il mourut à Paris cinq ans après Voltaire, c'est-à-dire en Novembre 1783. Crainte que le remords ne vînt aussi dans ses derniers momens donner à ses

adeptes le spectacle humiliant de ses rétractations ; Condorcet se chargea de le rendre inaccessible, sinon au repentir, du moins à tout homme qui auroit pu se prévaloir de son hommage à la Religion.

Quand M. le curé de St. Germain se présenta en qualité de pasteur, Condorcet courut à la porte, refusa de le laisser pénétrer dans la chambre du malade. C'étoit le démon même qui veilloit sur sa proie. A peine fut-elle dévorée que l'orgueil de Condorcet trahit son secret. D'Alembert avoit réellement senti tous les remords qui devoient le tourmenter autant que Voltaire, il étoit même prêt à se rendre, à recourir au seul moyen de salut qui lui restoit en appelant les ministres de Jésus-Christ ; Condorcet eut la férocité de combattre ce dernier repentir du mourant. Il se glorifia d'avoir su forcer d'Alembert à expirer dans l'impénitence. Toute l'histoire de cet affreux combat entre d'Alembert qui veut céder à ses remords, et Condorcet qui le presse de mourir en impie malgré tous ses remords, est comprise dans ces mots que Condorcet laisse échapper sur son affreux triomphe. En annonçant la mort de d'Alembert, en rapportant ses circonstances, il ne craignit pas de s'applaudir lui-même et d'ajouter : *Si je ne m'étois pas trouvé là il faisoit le plongeon.* (Dict. hist. art. d'Alembert.) (1)

---

(1) Il est vrai que Condorcet, fâché d'avoir révélé sans s'en appercevoir le secret des remords de son confrère, essaya d'en détruire l'effet ; il est vrai qu'interrogé une autre fois sur les circonstances de cette mort de d'Alembert, il répondit dans son jargon philosophique : Il n'est pas mort en lâche ; il est vrai enfin que dans sa première lettre au roi de Prusse, 22 Novemb. 1783, il représente d'Alembert mourant avec un courage tranquille, avec autant de force et de présence d'esprit qu'il en eût jamais eu ; mais il n'étoit plus temps de tromper

Excepté Frédéric qui avoit enfin réussi ou qui disoit au moins avoir réussi à se bien convaincre que la mort ne seroit pour lui qu'un sommeil éternel, (*Voy. suprà*) il étoit dit que le jour où les premiers chefs de la conjuration contre le Christ se verroient appelés à paroître devant lui, seroit aussi le jour où leur mépris de *l'infame* feroit place à la terreur de ses jugemens.

Mort de Diderot.

Diderot lui-même, ce héros des Athées, ce conjuré qui depuis si long-temps portoit le courage contre Dieu et son Christ jusques à la folie, Diderot fut de tous le plus près d'une véritable expiation de ses blasphêmes et de la longue guerre qu'il avoit faite à Jésus-Christ. C'est encore ici un de ces mystères d'iniquité qu'il faut tirer des profondes ténèbres où les Conjurés antichrétiens se plaisent à les ensevelir.

L'impératrice de Russie en achetant la bibliothèque de Diderot, lui en avoit laissé l'usage pendant sa vie. Les générosités de la même Impératrice l'avoient mis en état d'avoir auprès de lui, en qualité de bibliothécaire, un jeune homme bien éloigné de partager l'impiété de ses opinions. Ce jeune homme étoit cher à Diderot; il avoit sur-tout mérité son attachement par les services assidus qu'il lui rendoit dans sa dernière maladie. C'étoit lui qui pansoit ordinairement les plaies de ses jambes. Effrayé des symptômes qu'il apperçut, le jeune homme courut en avertir un digne Ecclésiastique, M. l'abbé Lemoine, résidant alors à la maison appelée des Missions étrangères, rue du Bac, fauxbourg St. Germain. Sur les avis de cet Ecclésiastique, le jeune homme passe une demi-heure dans l'Eglise, priant Dieu instamment de lui inspirer ce qu'il doit dire, ce qu'il doit faire

---

là-dessus Frédéric même, à qui l'adepte Grim avoit déjà écrit, *que la maladie avoit affoibli dans ses derniers temps l'esprit de d'Alembert.* (Voy. lett. du roi de Prusse à Grim, 11 Novemb. 1783.)

pour le salut d'un homme dont il déteste les principes irréligieux, mais qu'il ne peut s'empêcher de regarder comme son bienfaiteur. Cette prière faite, il revient chez Diderot; et le même jour, à l'instant où il panse ses plaies, voici le langage qu'il lui tient : « M. Diderot, vous me » voyez aujourd'hui plus ému que jamais sur » votre sort, n'en soyez pas surpris; je sais tout » ce que je vous dois; c'est par vos bienfaits » que je subsiste; vous daignez m'honorer d'une » confiance à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre; il m'est dur d'être ingrat, et je m'accuserois de l'être si je vous laissois ignorer le » danger que l'état de vos plaies m'annonce. » M. Diderot, vous avez des dispositions à faire, » vous avez sur-tout des précautions à prendre » pour le monde où vous allez entrer. Je ne suis » qu'un jeune homme, je le sais; mais êtes-vous » bien sûr que votre philosophie ne vous laisse » pas une ame à sauver? Je n'en doute pas, moi; » et il m'est impossible de penser au sort qui » attend mon bienfaiteur et de ne pas l'avertir » d'éviter un malheur éternel. Voyez, Monsieur, » il en est temps encore. Pardonnez un avis que » je dois à la reconnoissance et à toute votre » amitié pour moi. »

Diderot écoutoit ce langage avec attendrissement, il laissa même échapper quelques larmes; il remercia ensuite son jeune bibliothécaire de sa franchise, de l'intérêt qu'il prenoit à son sort. Il lui promit de bien peser ce qu'il venoit d'entendre, et de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre dans une situation dont après tout il reconnoissoit l'importance.

Le jeune homme attendoit avec impatience l'effet de ses délibérations; le premier résultat fut conforme à ses désirs. Il courut avertir M. Lemoine, que Diderot demandoit à voir un prêtre pour se mettre en état de paroître devant Dieu. M. Lemoine indiqua M. de Tersac, curé de Saint-

Saint-Sulpice. Diderot vit en effet M. de Tersac; il le vit plusieurs fois; il se préparoit à rédiger une rétractation publique de ses erreurs, malheureusement les adeptes surveilloient leur ancien Coryphée. L'entrée d'un prêtre chez Diderot les effraya; ils crurent toute la secte déshonorée, si un chef de cette importance leur échappoit. Ils coururent chez lui, ils lui représentèrent qu'on le trompoit; qu'il n'étoit pas aussi malade qu'on le lui avoit dit, et qu'il n'avoit besoin que de prendre l'air de la campagne pour rétablir sa santé. Diderot résista quelque temps à ces impressions, à tout ce que l'on ajoutoit pour le rappeler à son philosophisme. Mais enfin il se laissa persuader d'essayer au moins l'air de la campagne. On eut soin de tenir son départ très-secret. Les malheureux qui l'entraînèrent savoient bien qu'il n'avoit pas long-temps à vivre. Les Sophistes qui étoient dans la confidence faisoient semblant de le croire encore chez lui; tout Paris le croyoit en effet, sur les nouvelles que l'on faisoit courir de son état. Ceux qui l'avoient suivi à la campagne le gardèrent étroitement, ne le quittèrent pas qu'ils ne l'eussent vu mort. Il expira entre leurs mains le 2 Juillet 1784. Alors même, continuant à tromper le public, les adeptes géoliers ramenèrent secrètement son cadavre à Paris, firent courir le bruit que la mort l'avoit surpris à table, et allèrent par-tout publiant que leur plus fameux Athée étoit mort tranquillement et sans remords dans tout son athéisme. Le public le crut encore; et ce jeu de la scélératesse poursuivant jusques aux portes de l'enfer sa malheureuse proie, y poussant Diderot malgré lui, servit à fortifier l'impiété de ceux que l'exemple de son repentir auroit pu ramener à la vérité.

Ainsi dans cette conspiration, depuis son origine jusqu'à la mort de ses grands chefs, tout fut le jeu de la ruse, de l'artifice, de la séduction, des moyens ténébreux, mensongers, et les plus

révoltans dans l'art affreux de séduire les peuples. C'étoit sur cet art seul que Voltaire, d'Alembert et Diderot avoient fondé leur espoir d'entraîner l'univers dans l'apostasie générale ; le Dieu qui se vengeoit sur eux-mêmes de leurs complots, permit que leurs disciples tournassent contre eux les mêmes ruses. Dans cet instant où il n'est plus de gloire pour les chefs de parti, où la fumée des réputations acquises par le mensonge s'évanouit, il laissa les disciples séduits dominer leurs maîtres séducteurs. Dans cet instant où toute la raison leur crioit d'user eux-mêmes, pour revenir au Christ, de la liberté qu'ils avoient prêchée contre le Christ, ils sacrifièrent jusques à leurs remords au servile respect pour leur école. Ils frémissoient du mal qu'ils avoient fait par leur courage contre Dieu ; ils auroient tout donné pour le courage de revenir à lui ; ils n'eurent que la peur et la foiblesse de l'esclave. Domptés par leurs adeptes, ils moururent dans une impiété que leur cœur maudissoit, et garrottés des chaînes qu'ils avoient forgées eux-mêmes.

Le jour qu'ils descendirent au tombeau, la conjuration contre l'autel, la haine qu'ils avoient jurée au Christ n'étoit plus le seul héritage qu'ils laissoient à leur école. Voltaire s'étoit fait le père des Sophistes impies ; il n'avoit pas encore quitté la terre qu'il se trouvoit déjà le père des Sophistes rebelles. Il avoit dit à ses premiers adeptes : écrasons les Autels, et qu'il ne reste pas au Dieu des chrétiens un seul temple, un seul adorateur ; son école ne tarda pas à dire : écrasons tous les sceptres, et qu'il ne reste pas aux Rois de la terre un seul sujet ou un seul trône. De leurs succès communs devoit bientôt naître cette double révolution, qui de la même hache alloit abattre en France les autels de la Religion, la tête des Pontifes, le trône du Monarque, la tête de Louis XVI, et menacer du même sort tous les Autels de la terre et tous les Rois. J'ai dit et les complots et les

moyens des Sophistes de l'impiété ; avant que d'en venir à la conspiration des Sophistes de la rebellion, qu'il me soit permis de réfléchir sur l'étrange illusion que leur philosophisme avoit faite aux Nations, et qui fit elle-même la plus grande partie des succès de la secte et de ses complots.

CHAPITRE XIX.

De la grande illusion qui a fait le succès des Sophistes de l'impiété dans leur conjuration contre l'Autel.

DANS cette première partie des Mémoires sur le Jacobinisme, j'avois à démontrer l'existence et à dévoiler les auteurs, les moyens, les progrès d'une conjuration formée par des hommes appelés philosophes, contre la Religion chrétienne, sans distinction des Protestans ou des Catholiques, sans exception même de ces sectes si nombreuses qui, soit en Angleterre, soit en Allemagne ou dans toute autre partie de l'univers, ont conservé la foi au Dieu du Christianisme. — Pour dévoiler ce mystère d'impiété, j'avois à recueillir plus spécialement mes preuves dans les archives mêmes des Conjurés, c'est-à-dire, dans leurs confidences intimes, leurs lettres, leurs productions ou leurs aveux. Je crois avoir tenu ma parole au-delà de ce que le lecteur le plus difficile à persuader pouvoit exiger pour tout ce qu'on appelle une véritable démonstration historique. Je crois avoir porté mes preuves à l'évidence. Qu'il me soit à présent permis de revenir sur les auteurs mêmes de cette conjuration de l'impiété, d'examiner leurs titres et leurs droits au nom de *philosophes*, sous lequel nous les avons vu former tous leurs complots contre le Christ.

Ce ne fut pas le moins dangereux de leurs

artifices, que cette affectation d'un nom qui les faisoit passer pour les maîtres de la sagesse et les docteurs de la raison. Le commun des hommes se laisse prendre par les mots bien plus que par les choses. En se donnant le titre d'incrédules et d'ennemis du Christianisme, Voltaire et d'Alembert auroient révolté les esprits. Ils se donnèrent le nom de *philosophes*, et l'on crut qu'ils l'étoient. La vénération attachée à ce titre passa à leur école; aujourd'hui encore, malgré tous les forfaits et tous les désastres de la Révolution qui a suivi, qui devoit naturellement suivre leur conjuration; aujourd'hui encore, le siècle de leur impiété, de leurs complots est appelé le siècle de la philosophie; et tout homme qui pense comme eux en fait de Religion, s'appelle Philosophe. Cette illusion seule leur a donné, leur donne encore peut-être plus d'adeptes que tous les autres artifices de la secte. Il importe, plus qu'on ne pense, que ce prestige soit dissipé. Tant que l'école des Conjurés antichrétiens sera regardée comme celle de la raison, il y aura toujours une multitude d'insensés qui se croiront des sages en pensant comme Voltaire, Frédéric, d'Alembert, Diderot et Condorcet sur la Religion Chrétienne, et qui conspireront comme eux pour des révolutions contre le Christ. Les révolutions contre le Christ entraîneront encore les désastres et les forfaits contre les trônes et la société. Après avoir dévoilé les sermens, les complots, les autres artifices des Conjurés, qu'il nous soit donc permis, sans quitter les fonctions d'historien, de déchirer encore le masque de leur prétendue sagesse, de détromper cette foule d'adeptes qui, aujourd'hui encore, prétendent s'élever au-dessus du vulgaire par leur admiration pour cette prétendue école de philosophie. Avec tout le mépris, avec toute la haine de Voltaire pour la Religion du Christ, ils se sont crus des sages; il est temps qu'ils le sachent, ils n'ont été que

Illusion et duperie sur ce mot Philosophie.

des dupes. Il est temps qu'ils le sachent, et qu'ils voient et qu'ils confessent à quel point l'illusion de ces mots *raison*, *philosophie*, *sagesse*, leur a donné le change. Qu'ils daignent un instant prêter l'oreille ; nos démonstrations ne nous ont que trop donné le droit d'être entendu lorsque nous leur disons : « à l'école de tous ces Conjurés contre le Christ, vous avez cru entendre les oracles de la raison, vous n'avez entendu que les leçons de la haine en délire ; vous avez été dupes de la folie et de l'extravagance couvertes du manteau de la sagesse ; vous avez été dupes de l'ignorance qui se disoit la science ; vous avez été dupes de la corruption et de l'école de tous les vices sous le nom de vertu, et vous l'êtes encore de tous les artifices de la scélératesse sous le masque du zèle pour la philosophie. » Pour avoir droit de tenir ce langage aux adeptes, je ne disputerai pas ses talens à leur maître. Seulement, s'ils m'opposent le génie du poëte, je répondrai : que sur le Pinde ou sur les rives du Permesse il se livre aux fictions, mais qu'il cesse de donner les transports et les chimères de l'imagination pour la réalité ! Plus ses erreurs sont celles du génie, moins je suis étonné de le voir s'enfoncer et se perdre quand il s'est égaré. La stupidité reste en deçà de la raison ; le génie qui la dépasse n'en est pas moins dans les régions du délire ; il peut y conserver tous ses talens. Dans les accès d'une fièvre brûlante le géant redoublera ses forces plus que jamais, alors il pourra briser les chênes, soulever les rochers ; ses fureurs n'en seront pas moins le spectacle le plus humiliant pour la raison. Dans ses conspirations contre le Christ, je n'ai point d'autre excuse, point d'autre hommage pour Voltaire.

Que les adeptes, jusques dans ses momens de frénésie, croyant encore voir un philosophe dans leur maître, se rendent compte à eux-mêmes, s'ils le peuvent, de leur admiration ; mais qu'ils

commencent par nous dire ce qui lui reste encore de droits à l'école de la raison.

Dupes du délire de la haine pris pour philosophie.

Dans Voltaire se disant philosophe, qu'est-ce d'abord que cette étrange haine qu'il a conçue contre le Dieu du Christianisme ? Qu'un Néron ait pu faire le serment d'écraser les Chrétiens et leur Dieu, on conçoit aisément que ce vœu peut entrer dans le cœur d'un monstre, précisément parce que c'est le vœu d'un forcené. Qu'un Dioclétien même ait pu jurer au Christ la même guerre, je concevrai encore, avec l'idée qu'il avoit de ses Dieux, qu'un tyran idolâtre a cru devoir venger leur gloire, appaiser leur courroux. Qu'un Julien, assez fou pour ressusciter le culte des idoles, jure encore d'anéantir le Dieu du Christianisme, c'est un premier délire qui peut expliquer le second. Mais qu'un prétendu sage, qui ne croit ni aux Dieux des Payens, ni au Dieu des Chrétiens, qui ne sait à quel Dieu il doit croire, choisisse Jésus-Christ pour en faire l'objet de toute sa haine, de toute sa rage et de tous ses complots ! explique qui pourra ce phénomène de la philosophie moderne ; j'avoue qu'il n'est pour moi que le vœu de l'impie en délire.

Je ne prétendrai pas que ses droits à l'école de la raison soient perdus pour tout homme qui n'a pas le bonheur de croire à la Religion Chrétienne. En le plaignant d'avoir trop peu connu les preuves qui démontrent la vérité de cette Religion, et la plénitude de la Divinité dans son Auteur, je consens qu'il soit encore pour lui une place auprès d'un Epictète ou d'un Sénèque, comme il en étoit une, avant le Christianisme, auprès de Socrates ou de Platon. Mais à l'école même de cette philosophie de la raison, je vois ses vrais disciples soupirer après ce que Voltaire a juré d'écraser. Je vois le plus grand des disciples de Socrates demander qu'il paroisse

Vœu des vrais philosophes.

enfin, l'homme juste qui pourra dissiper les ténèbres et les doutes des sages. Je l'entends s'écrier :

« Qu'il vienne donc celui qui pourra nous apprendre comment nous devons nous comporter envers les Dieux et envers les hommes. » Qu'il vienne incessamment ; je suis disposé à » faire tout ce qu'il me prescrira, et j'espère » qu'il me rendra meilleur. » (*Platon, dans son second d'Alcibiade.*) A ces vœux je reconnois le philosophe de la raison. Je crois le voir encore, quand je l'entends prévoir, dans l'amertume de son cœur, que si ce juste paroissoit sur la terre il seroit bafoué par les méchans, frappé, battu de verges, traité comme le dernier des hommes (*Ibid.*). Mais il a paru, ce juste que la philosophie des Païens mêmes appeloit si ardemment ; c'est Voltaire, c'est d'Alembert qui le bafouent, qui conspirent contre lui, qui le détestent, qui ont juré de l'écraser ; et dans Voltaire et d'Alembert je pourrois encore reconnoître les hommes de la raison et de la philosophie ! Qu'ils se présentent les adeptes de ces prétendus philosophes, et qu'ils répondent pour leur maître. Nous nous contenterons de leur dire à eux et à Voltaire : Si le fils de Marie n'est point pour vous le fils de l'Eternel, reconnoissez au moins en lui le juste de Platon, et combinez ensuite, si vous le pouvez, vos conspirations avec la voix de la raison. Si Voltaire refuse de voir le soleil qui s'obscurcit, les morts qui ressuscitent, le voile du Temple qui se déchire, qu'il vienne au moins, et qu'il voie le plus saint, le plus juste des hommes, le prodige de la douceur, de la bonté, de la bienfaisance, l'Apôtre de toutes les vertus, la merveille de l'innocence opprimée, priant pour ses bourreaux ; et s'il lui reste encore une ombre de philosophie, qu'il nous dise d'où viennent ses complots contre le fils de l'homme. Eh bien ! oui, Voltaire est philosophe, je le veux ; mais il ne l'est pas même comme Judas ; il ne dira pas même que le sang de cet homme est le sang du Juste. Il est philo- Vœu de Voltaire.

sophe comme la synagogue des Juifs et comme toute leur vile populace, puisqu'il crie avec elle sur le Christ : Qu'il soit crucifié ; qu'on écrase l'infame. Oui, il est philosophe comme toute cette nation proscrite et dispersée, puisqu'au bout de dix-sept siècles il s'acharne comme elle contre le Saint des Saints ; il poursuit sa mémoire ; il ajoute ses sifflemens aux sifflemens des Juifs, ses sarcasmes à leurs sarcasmes, ses outrages à leurs outrages, sa conjuration à leur conjuration, et sa rage à leur rage. Et qu'on ne dise pas que cette haine de Voltaire tombe sur la Religion du Christ, non pas sur le Christ même. Car c'est sur la personne du Christ que tombent ses sarcasmes et ses blasphêmes ; c'est sa mémoire qu'il poursuit et qu'il veut rendre infame ; c'est de lui qu'il veut faire un objet de mépris, de dérision et d'infamie. Quand il a l'impudeur de s'appeler lui-même et de signer ses lettres *Christ-moque*, comme il signoit *écrasez l'infame* (Lett. au Marquis d'Argens, 2 Mars 1763); de qui se moque-t-il, de qui se joue-t-il, l'insensé, si ce n'est de ce Christ, le Dieu au moins de toute vertu, de toute sagesse, de toute bonté, quand même les Sophistes refuseroient de voir en lui le Dieu de toute puissance ?

Et d'ailleurs, à quel titre la raison et la philosophie seroient-elles de la Religion du Christ, plus que de sa personne, l'objet de leur conspiration ? Avant, après le Christ, est-il venu au philosophe l'idée d'une vertu dont cette Religion ne donne le précepte ou ne fournisse le modèle ? Est-il un crime, est-il un vice que cette Religion ne condamne ? Et le monde a-t-il encore vu un sage nous donner des préceptes plus saints avec des motifs plus puissans ? Avant, après le Christ, a-t-il existé quelque part des lois plus propres à faire le bonheur des familles et des Empires ? En est-il où les hommes apprennent davantage à

s'aimer ? En est-il qui leur fassent un devoir plus rigoureux de s'entre-aider par des bienfaits mutuels ? Qu'il se présente le philosophe qui prétend ajouter à la perfection de cette Religion, nous pourrons l'écouter et le juger. Mais s'il ne veut que la détruire, il est déjà jugé comme Voltaire et ses adeptes, et il ne doit être pour nous que le philosophe en délire ou l'ennemi du genre humain.

Vous ne l'excusez pas ce délire, quand vous faites semblant de croire que Voltaire et ses adeptes, conspirant contre cette Religion, n'en veulent qu'à ses autels, à ses mystères, et non à sa morale. Il n'est pas vrai d'abord qu'ils se bornassent à détruire ses autels et à blasphémer sa mémoire ; nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore, qu'ils en vouloient aux vertus et à la morale même de l'Evangile, comme à nos autels et à nos mystères. Mais Voltaire n'eût-il haï que nos mystères, quels sont donc ces mystères qui méritent à la Religion Chrétienne la haine et les complots du philosophe, de l'homme qui raisonne ? Parmi tous ces mystères, en est-il bien un seul qui favorise les crimes ou les fautes de l'homme, qui le rende moins bon pour ses semblables, moins attentif sur lui-même, moins fidelle à l'amitié, à la reconnoissance, à la patrie et à tous ses devoirs ? De ces mystères, en est-il bien un seul au contraire dont la Religion ne fasse pour le Chrétien un nouveau motif d'admiration pour son Dieu, d'intérêt pour son propre bonheur, ou bien d'affection pour ses frères ? Ce Fils de Dieu qui meurt pour ouvrir le Ciel à l'homme, pour lui apprendre ce qu'il doit redouter, si ses crimes le lui ferment encore ; ce pain des Anges, qui n'est offert qu'à l'homme purifié de toutes ses souillures ; ces paroles de bénédiction, qui ne se prononcent que sur l'homme repentant de ses fautes, prêt à mourir plutôt que de commettre un nouveau crime ; cet appareil d'un Dieu qui vient juger les hommes,

et qui appelle à lui tous ceux qui ont aimé, nourri, vêtu ou secouru leurs frères, et qui livre à des flammes éternelles l'ambitieux, le traître, le tyran, le mauvais riche, le mauvais serviteur, l'époux infidelle, et tout homme qui n'a pas aimé, secouru son semblable; sont-ce là des mystères qui méritent la haine du philosophe, et qui, aux yeux de la raison, justifient des complots contre la Religion de Jésus-Christ?

Si Voltaire d'ailleurs, si ses adeptes refusent de croire à ces mystères, que leur importe que le reste de l'univers y croie? En suis-je plus à craindre pour eux, parce que celui qui me défend de nuire à mon frère, est le Dieu même qui doit un jour être mon juge et celui de mon frère? Le Dieu que je révère en est-il moins terrible pour le méchant et moins propice au juste, parce que je crois sur sa parole, à l'unité de son essence et à la trinité des personnes? C'est donc encore un vrai délire de la haine que ce prétexte de Voltaire et de ses adeptes. Ils détestent ce qui, dans sa fausseté même, ne pourroit pas être pour l'incrédule un objet raisonnable de haine. Mais ce qui est dans eux le comble du délire; d'une part, ils exaltent sans cesse la philosophie tolérante des anciens, qui, sans croire aux mystères du paganisme, se gardoient bien d'ôter au peuple sa religion; et de l'autre, ils ne cessent de conspirer contre le Christianisme, sous prétexte que cette Religion a ses mystères. Que leur philosophie soit donc d'accord avec elle-même, si elle veut être pour nous l'école de la raison.

Autre prétexte encore, et en même temps autre preuve du délire et de l'extravagance qui président à leurs complots. C'est la Révélation, c'est Dieu même, nous disent-ils, que la Religion Chrétienne fait parler; et quand la Révélation s'est fait entendre, il n'est plus de liberté pour l'homme dans ses opinions religieuses. Le Phi-

losophe qui doit prêcher aux hommes la liberté, l'égalité, est donc autorisé, par toute la raison, à s'armer contre cette Religion du Christ et ses mystères. Voilà leurs argumens ; voici notre réponse : Qu'on ouvre à d'Alembert, à Diderot et à Voltaire toutes les portes des petites maisons, chaque fois qu'au nom de cette liberté et de cette égalité on les entend appeler leurs adeptes pour écraser le Christ et sa Religion. Quoi ! vous craignez d'avoir trop d'ellébore pour des hommes qui vous parlent sans cesse de liberté, de tolérance religieuse, et qui en même temps jurent d'écraser la Religion, les autels et les temples, et le Dieu du Catholique, du Luthérien, du Calviniste, du Romain, de l'Anglois, de l'Espagnol, de l'Allemand, du Russe, du Suédois et de l'Europe entière ! Vous croiriez qu'il leur reste encore quelque vestige de raison, lorsque tout à la fois ils exaltent la liberté des cultes, et sont tout occupés de complots pour écraser le culte des Nations le plus universel ! Vous aurez entendu Voltaire appeler des Bellérophons et des Hercules pour écraser le Dieu des Chrétiens ; d'Alembert exprimer le vœu formel de voir une Nation entière *anéantie*, parce qu'elle persiste dans son attachement à ce Dieu, à son culte ; pendant un demi-siècle vous aurez vu ces mêmes hommes et leurs adeptes s'épuiser en embûches, en artifices pour ôter à l'univers sa Religion ; et quand ils parlent liberté, égalité, tolérance, vous croirez encore entendre des philosophes ! Qu'on change donc le nom des choses désormais, et que *philosophie* ne signifie plus à l'avenir que folie, extravagance, absurdité ; que le mot de *raison* ne signifie plus que démence et délire, et alors je croirai à la raison, à la philosophie de Voltaire et de d'Alembert, conjurant pour détruire la Religion de Jésus-Christ.

Je voudrois bien ne pas avoir à revenir ici

sur Frédéric. Je pense qu'il fut Roi, mais il fut Roi sophiste. Eh bien ! qu'on sache donc aussi tout ce que cette prétendue philosophie fait du sophiste Roi, et qu'on dise si elle lui laissoit plus de sagesse qu'au dernier des adeptes.

Frédéric écrivoit ; pourquoi écrivoit-il ? Je n'en sais rien. Pour tromper le public ou bien pour se tromper lui-même ? Le décide qui pourra. Je croirois qu'il voulut l'un et l'autre, et il y réussit. Frédéric écrivoit aussi quelquefois publiquement en faveur de la tolérance, on le crut tolérant. J'ai sous les yeux un Journal Anglois, le *Monthly Review*, Octobre 1794, pag. 154 ; et là je vois ce Frédéric donné pour un modèle de tolérance ; là on cite ce trait de ses ouvrages : « Jamais je ne gênerai les opinions en matière » de Religion ; je redoute par-dessus tout les » guerres religieuses : j'ai été assez heureux pour » qu'aucune des sectes qui sont dans mes états » n'aient jamais troublé l'ordre civil. Il faut laisser » au peuple les objets de sa foi, les formes de son » culte et même ses préjugés ; *c'est pour cette » raison que j'ai toléré les prêtres et les moines » en dépit de Voltaire et de d'Alembert, qui m'ont » fait bien des plaintes sur cet objet. J'ai le plus » grand respect pour nos philosophes modernes ; mais » dans le vrai je suis forcé de reconnoître qu'une » tolérance générale n'est pas la vertu dominante de » ces Messieurs.* » Là-dessus MM. les Journalistes Anglois font d'excellentes réflexions, en opposant cette doctrine et la sagesse de Frédéric à l'atroce intolérance, à la férocité des Sophistes de la Révolution Françoise. Mais nous, qui avons eu à citer tant d'exhortations de Frédéric à écraser l'infame, à écraser la Religion Chrétienne ; nous encore, qui nous sommes trouvés obligés de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce projet tracé par Frédéric, recommandé par Frédéric comme le seul moyen d'anéantir et cette Religion et les prêtres, et les moines et les évêques ; ce

projet sur-tout de commencer par détruire les religieux, les moines, pour détruire plus aisément tout le reste. *(Voyez ci-devant chap. VI.)* Nous qui avons vu Frédéric décider que jamais la révolution antichrétienne, après laquelle il soupiroit, ne s'achèveroit que *par une force majeure*; que c'étoit ultérieurement par *la sentence du gouvernement* que la Religion devoit être *écrasée*; nous enfin qui l'avons vu se plaindre de ne pouvoir pas être *spectateur de ce moment si désiré*. (Lett. du 24 Mars 1767, 13 Août 1775.) Nous, dis-je, qui avons vu toutes ces preuves de son intolérance applaudies par Voltaire comme les idées d'un *grand capitaine*, que devons-nous penser de cette prétendue sagesse et tolérance du Roi sophiste ? Ce que le Journaliste Anglois dit des sophistes Carmagnoles, le dirons-nous aussi du roi sophiste ? *Lorsqu'on voit des hommes de cette espèce nous donner leurs actions ou leur pratique pour la perfection même de la théorie, on ne sait quel sentiment doit dominer, — du dégoût ou de l'indignation.* Non, révérons le Roi même sophiste. Que toute notre indignation, que tout notre mépris se tourne contre cette philosophie insensée qui traite les adeptes couronnés sur leur trône, comme leurs maîtres mêmes dans leurs clubs ou dans leurs sanhédrins ou leurs académies, sans laisser nulle part les vestiges de l'homme qui raisonne.

Si quelque chose encore peut ajouter à la folie des maîtres, c'est l'imbécille orgueil des adeptes au moment où ils croient enfin le grand objet de leurs complots rempli. Tous les autels du Christ sont renversés en France ; en exaltant le triomphe de Voltaire, c'est alors que Condorcet nous crie : « Ici il est enfin permis de proclamer hautement le » droit si long-temps méconnu de soumettre toutes » les opinions à *notre propre raison*, c'est-à-dire » d'employer, pour saisir la vérité, *le seul instru-* » *ment* qui nous ait été donné pour le reconnoître.

» Chaque homme apprend avec une sorte d'orgueil que la nature ne l'avoit pas absolument destiné à croire sur la parole d'autrui ; et la superstition de l'antiquité, l'abaissement de la raison dans le délire d'une foi surnaturelle, disparurent de la société comme de la philosophie. » (*Esquisse sur les progrès de l'esprit*, etc. *époque* 9.)

Condorcet écrivant ces paroles, croyoit certainement décrire le triomphe de la raison sur la Révélation, sur toute la Religion Chrétienne. Les adeptes applaudirent, et crurent comme lui au prétendu triomphe de la vraie philosophie. Elle n'avoit pas moins à gémir sur leurs victoires que la Religion même. Est-ce bien en effet pour rendre à l'homme le droit de soumettre toutes *ses opinions* à *sa raison*, que les Sophistes poursuivirent pendant si long-temps leur conspiration contre la Religion du Christ? Qu'entend-il donc ici, le vain Sophiste, par soumettre ses opinions à sa raison? S'il veut dire le droit de ne rien croire que ce que ma raison satisfaite m'invite elle-même à croire, il peut se dispenser de ses complots. La Religion du Christ ne dit jamais à l'homme de croire ce que sa raison éclairée lui dit encore de ne pas croire. C'est pour cette raison que le Christianisme se présente avec tout l'appareil de ses preuves et de ses démonstrations. C'est pour la raison seule que le Christ et ses Apôtres opèrent leurs prodiges ; c'est afin qu'elle voie, qu'elle juge tout ce qu'il lui convient de croire ; c'est pour qu'elle distingue tout ce qui est prouvé de ce qui ne l'est pas, que la Religion conserve ses annales, que ses Docteurs vous pressent, vous invitent à étudier ses monumens. C'est pour que votre foi soit celle de la raison, et non pas celle de la paresse ou de l'ignorance, que leurs productions et leurs leçons vous mettent chaque jour sous les yeux les grandes preuves de cette Religion. En un mot, le précepte formel de ses Apôtres est que *votre foi*, *votre soumission soit raisonnable* ;

qu'elle soit appuyée de toutes les recherches que la raison exige pour sa conviction, *rationabile obsequium vestrum*; et vous croyez avoir besoin de vos complots pour que la raison conserve tous ses droits quand elle croit à la Religion ! Etudiez-la vous-même cette Religion, et vous apprendrez que son Dieu n'est pas un autre Dieu que celui de la raison ; qu'il n'est pas un seul dogme, un seul précepte de cette raison que la Religion ne commence par confirmer ; et que si elle ajoute à ses connoissances, elle sait mieux que vous le droit du sage, le droit de ne rien croire sur des prestiges ou des sophismes ; mais aussi le devoir de croire sur les preuves multipliées de la puissance, de la sainteté, de la sagesse, de la sublimité du Dieu qui vous parle, et de l'authenticité de sa parole.

Par ce droit de soumettre toutes ses opinions à sa propre raison, si le Sophiste entend le droit de ne rien croire que ce que sa raison conçoit et ce qui a cessé d'être mystérieux pour elle, l'objet de la conspiration est encore plus voisin du délire. Avec ce nouveau droit, l'homme commence donc par ne croire ni au jour qui l'éclaire, ni à la nuit qui le plonge dans les ténèbres, jusqu'à ce que la lumière elle-même, et son action sur l'homme et son esprit cessent d'être un mystère ? Il ne croira donc pas à l'arbre qui végète, à la fleur qui s'épanouit et se colore, à l'être qui se meut, se reproduit, se perpétue de générations en générations ; il ne croit donc à rien dans la nature ; il ne croit pas à sa propre existence tant que cette nature et sa propre existence, et son corps, son ame ne sont pour lui qu'un abyme de mystères ? Pour avoir le plaisir et la gloire de se faire incrédule, il commence par se faire imbécille.

Depuis quand la mesure de notre intelligence est-elle devenue celle des choses, de leur nature, de leur possibilité ou de leur réalité ? La raison

du vrai sage me tient un langage bien différent. Elle me dit que l'existence des objets une fois prouvée, quelque mystérieux qu'ils soient, je dois les croire, sous peine de devenir absurde; car alors je croirois qu'ils existent parce que leur existence est démontrée; et je ne croirois pas à leur existence, parce que je ne puis concevoir leur nature.

Mais quel droit bien étrange encore que celui dont triomphe Condorcet! Le droit d'être réduit *pour saisir la vérité au seul instrument qui nous ait été donné pour la reconnoître!* Si la nature m'a laissé dans les ténèbres ou dans l'incertitude sur les objets les plus intéressans pour moi, sur mon sort à venir, sur ce que je dois faire pour éviter un destin que je redoute, pour obtenir un sort que je désire, celui-là blessera donc mes droits, qui viendra dissiper mes ténèbres et mon incertitude? Que ne disoit-il donc, l'imbécille Sophiste, que le droit de l'aveugle est aussi de s'en tenir au seul instrument que la nature lui a donné, et de n'être jamais conduit par celui qui a des yeux? Que ne concluoit-il que l'aveugle avoit aussi appris, *avec une sorte d'orgueil*, que la nature ne le destinoit pas à croire à la lumière sur la parole d'autrui? Qu'il est donc philophique encore cet orgueil du Sophiste! Il a cru *sa raison abaissée par une foi surnaturelle!* Il a cru que le Christianisme ravaloit sa raison, en l'élevant au-dessus de ce monde! Il a cru que le Dieu du Chrétien abaissoit et avilissoit l'homme, en lui parlant de ses destinées éternelles, et en lui laissant la mémoire de ses merveilles pour preuve de sa parole! Cette prétention a été le grand motif de ses complots contre le Christianisme, et il osoit parler au nom de la raison! Et on a pu le croire philosophe! Et il se trouve encore des hommes dupes de ce délire! Revenons à ses maîtres, à Voltaire, à d'Alembert, à Diderot; il faut encore montrer dans leurs adeptes les tristes dupes

dupes de l'ignorance la plus absolue, décorée du titre de philosophie. Ici, je n'ai besoin que de m'en tenir aux aveux les plus formels et aux confidences les plus intimes de ces prétendus philosophes.

Dupes de l'ignorance.

Est-il un Dieu ? N'en est-il point ? Ai-je une ame à sauver ? N'en ai-je point ? Cette vie doit-elle être toute consacrée à l'intérêt présent ? Dois-je penser à un sort à venir ? Et ce Dieu, et cette ame, et ce destin sont-ils ce que je m'entends dire ? Ou bien faut-il que j'en croie toute autre chose ? Voilà assurément les questions élémentaires de la vraie science, de la philosophie la plus intéressante pour le genre humain, et par elle-même et par ses conséquences. Et que répondent à toutes ces grandes questions tous nos prétendus sages, à l'instant même où ils agitent leur conspiration contre le Christ ? Que se répondent-ils entre eux, ces hommes qui se donnent pour les maîtres de la sagesse, de la raison, de la lumière ? Nous avons lu leurs lettres, nous avons mis sous les yeux du lecteur leurs propres expressions. (*Voy. suprà.*) Qu'y a-t-il vu ? Des hommes qui régentent l'univers, se faire entre eux l'aveu formel et répété, qu'ils n'ont pas pu venir à bout de se former une seule opinion fixe sur aucun de ces objets. Voltaire consulté par des Princes, consulté par des Bourgeois, consulte lui-même d'Alembert pour savoir s'il doit croire à son ame, à son Dieu. L'un et l'autre finissent toujours par avouer qu'ils sont réduits à mettre par-tout le *non liquet*, je n'en sais rien. Mais que savent-ils donc en philosophie, ces maîtres si étranges, s'ils ne peuvent pas même résoudre entre eux les questions élémentaires de la philosophie ? De quel droit se donnent-ils pour les maîtres de l'univers, pour les oracles de la raison, si leur raison n'est pas encore arrivée aux portes de la science dont dépendent les mœurs, les principes, les bases de la société,

les devoirs de l'homme, du père de famille, du citoyen, du prince, du sujet, et la conduite et le bonheur de tous ? Quelle est donc leur science sur l'homme, s'ils ne savent pas même ce que c'est que l'homme ? Et quelles seront leurs leçons sur ses devoirs, sur ses grands intérêts, s'ils ne savent pas même sa destinée? Qu'est-ce enfin que leur philosophie, si elle se réduit à m'apprendre que je ne peux savoir ce qu'il m'importe le plus que je sache, et que tous ceux-là sachent avec lesquels j'aurai à vivre ?

Pour me cacher la honte de son ignorance absolue sur ces premiers objets des recherches du sage, nous avons vu d'Alembert nous répondre que peu importe à l'homme de ne pouvoir résoudre toutes ces questions sur son ame et son Dieu, et sur sa propre destinée. (*Lett. à Volt. du* 25 *Juillet et* 4 *Août* 1770.) Voltaire, en me disant que l'on ne savoit rien de ces premiers principes, est convenu que son incertitude n'étoit pas une chose bien agréable ; mais il s'est retranché dans cette incertitude même en ajoutant que l'assurance est un état ridicule ou celui d'un charlatan. (*Lett. à Frédéric-Guil. P. roi de Prusse, du* 28 *Novembre* 1770.) Voilà donc à quoi se réduisoit toute la science de ces prétendus maîtres de la raison et de la philosophie ! L'un avoue son ignorance et l'excuse par l'absurdité même ; l'autre prétend que ce qu'il ne sait pas le charlatan seul prétendra le savoir ; qu'il est absurde et risible dans moi de ne pas me contenter de cette incertitude qui le tourmente lui-même !

Parce que d'Alembert ne sait pas s'il est un Dieu ou non, s'il a lui-même une ame ou s'il n'en a point, il faudra croire que peu importe à l'homme de savoir si tous ses intérêts se bornent à quelques jours de cette vie mortelle, ou bien s'il doit pourvoir à un sort à venir qui durera autant que l'éternité même ! Et parce que Voltaire tourmenté de son ignorance ne sait quel parti

prendre, il faudra que je méprise et que j'évite même celui qui prétendra me délivrer de ce tourment, de cette inquiétude habituelle! il faudra que j'écrase et le Christ et l'Apôtre qui viendront dissiper cette inquiétude, et me délivrer de mes doutes sur mes grands intérêts! Ce n'est pas là simplement l'ignorance de ces prétendus maîtres; c'est tout l'orgueil et toute la folie de l'ignorance qui veut me retenir dans les ténèbres, parce qu'elle jalouse la lumière.

Dupes de la corruption prise pour la vertu.

On ne veut pas le voir; rien n'est pourtant plus vrai: haïr et détester, jalouser, détruire et écraser; voilà toute la science de ces prétendus sages. Haïssez l'Evangile, calomniez son Auteur, renversez ses autels; vous en savez assez pour être philosophe. Soyez Déiste, Athée, Sceptique, Spinosiste, soyez tout ce que vous voudrez; niez ou affirmez, ayez un corps de doctrine et un culte quelconque à opposer à la Doctrine, à la Religion du Christ, ou bien n'en ayez point, ce n'est pas là ce que la secte vous demande, ce n'est pas là ce dont Voltaire prétendoit lui-même avoir besoin pour se glorifier du nom de philosophe. Quand on lui demandoit ce qu'il substituoit à la religion du Christ, il appeloit les prêtres de cette religion autant de médecins; puis il croyoit avoir droit de répondre: que veulent-ils de moi? Je leur ai ôté les médecins, quels services demandent-ils encore? *(Voy. sa vie par Condorcet, édit. de Kell.)* Nous répondons en vain: Vous leur avez ôté leurs médecins, mais vous les laissez avec toutes leurs passions; vous leur donnez la peste, quel remède leur laissez-vous pour la guérir? Nous objectons en vain; ni Voltaire, ni son panégyriste Condorcet ne se mettent en peine de nous répondre. Faites comme eux; appelez toutes les vérités religieuses, erreurs, mensonges, préjugés populaires, superstition, fanatisme, et vantez-vous ensuite d'avoir détruit; souciez-vous fort peu de substituer la

science à l'ignorance, la vérité au mensonge; contentez-vous d'avoir bouleversé; vous n'en serez pas moins décoré du beau nom de philosophe.

A ce prix, je ne suis pas surpris de trouver tant de ces philosophes de tous les rangs, de tous les âges, de tous les sexes; mais à ce prix aussi, qu'il est stupide et qu'il est dupe, l'orgueil qui se trouve si flatté de ce nom! Que Voltaire et que tous ses adeptes cessent de s'en glorifier. La science réduite à détester et à détruire, ou même à se jouer, à rire des objets religieux, à les blasphémer, s'acquiert facilement. Je ne sais pas pourquoi Voltaire sembla d'abord se contenter d'en donner les préceptes aux rois, aux nobles et aux riches; pourquoi il crut d'abord devoir en exclure *les gredins et la canaille*. Sur un simple blasphême auquel il voit les convives sourire, ce valet se trouvera bientôt aussi philosophe que son maître. Il saura, comme lui, se moquer de son Pasteur et des Pontifes, des Autels et de l'Evangile. Ce brigand Marseillois bientôt se vantera aussi comme Condorcet, de secouer le préjugé vulgaire en brisant les autels, en massacrant les prêtres; et il appellera aussi comme Voltaire la Révolution, le triomphe de la raison, des lumières et de la philosophie. Haranguez la plus vile populace; dites-lui que ses prêtres la trompent, que l'enfer n'est qu'une invention de leur part; dites-lui qu'il est temps de secouer le joug de la superstition, du fanatisme, de recouvrer la liberté de sa raison; en deux ou trois minutes ces rustres paysans seront tout aussi philosophes que vos premiers adeptes. Le langage variera, mais la science sera la même. Ils haïront ce que vous haïssez, ils briseront ce que vous écrasez. Plus ils sont ignorans et barbares, plus ils adopteront facilement votre haine ou toute votre science.

S'il vous faut des adeptes d'une autre espèce,

il est facile encore d'ajouter au nombre de vos sages. Sans ajouter à la science, la fille de Necker n'a qu'à voir d'Alembert prendre pour un bon mot quelque saillie impertinente contre l'Evangile ; la voilà philosophe comme lui, et secouant aussi le préjugé religieux comme sœur Guillemette. On ne concevoit pas d'où venoient à nos sages modernes tant d'adeptes femelles, tant de jeunes faquins philosophes aussi, avant même d'avoir eu le temps de rien lire, si ce n'est deux ou trois brochures bien impies. Ce siècle de lumières philosophiques s'explique désormais.

Mais quoi ! toutes nos jeunes et vieilles laïs sont aussi philosophes ! Tout époux, toute femme se jouant de la fidélité conjugale ; tout enfant que fatiguent déjà le respect filial, la soumission aux lois d'un père ; tout courtisan sans mœurs, et tous ces hommes brisant effrontément le frein des passions ; tout cela est aussi philosophe ! Tout cela se glorifie aussi de ce beau nom ; et Voltaire n'en rejette pas un seul de son école, pourvu qu'à tous leurs vices, à tous leurs crimes ils aient ajouté la gloire de secouer aussi le préjugé religieux, de rire des mystères, d'insulter au sacerdoce et d'écraser le Dieu de l'Evangile ! Certes, ce ne sont plus ici les simples dupes de l'ignorance prise pour la science, des ténèbres prises pour la lumière, et du délire de la haine pris pour la sagesse de la raison ; ce sont les dupes de la corruption prise pour l'école de la vertu. J'excuse la folie, la manie, la fièvre et les accès de cette haine extravagante de Voltaire tramant ses conjurations contre le Christ. Je ne vois qu'un frénétique plus à plaindre peut-être qu'à blamer dans Voltaire défiant les Cieux même, écrivant à d'Alembert : *Encore vingt ans et Dieu aura beau jeu*, ou répétant et assénant les blasphêmes de sa rage, et écrivant à Damilaville : *Ecrasez, écrasez, écrasez donc l'infame.* Oui, j'excuse Voltaire dompté par cette fièvre de la rage ; j'excuserai

jusques à ses adeptes et cette multitude de Nobles, de Bourgeois, de Ministres qui, n'ayant pas l'idée de la philosophie, se croient philosophes, parce qu'une troupe de Conjurés impies leur disent qu'ils le sont; je veux bien même ne pas leur demander depuis quand le titre seul de philosophe suffit à Frédéric, à Voltaire pour croire voir en eux les maîtres d'une science qu'ils firent profession de mépriser et d'ignorer. Je ne leur dirai pas que si Frédéric a pu être leur maître au champ de Mars et former des guerriers; que si Voltaire a pu juger Corneille et donner des leçons aux Poëtes, l'un et l'autre n'en sont pas pour cela des oracles en fait de religion; que cette science n'est pas plus que les autres, une science où l'on excelle sans en avoir fait une étude spéciale; qu'il est absurde en fait de religion, comme en toute autre science, de prendre pour ses guides et ses maîtres des hommes qui blasphêment ce qu'ils n'ont jamais su, ce qu'ils n'ont pas même voulu savoir; des hommes dès-lors même, pareils plus d'une fois à l'enfant qui balbutie de petits sophismes, croyant faire des difficultés insolubles, et qui brise la montre, parce qu'il ne peut pas en découvrir le ressort. Oui, je veux laisser là toutes ces réflexions du sens commun, qui auroit dû suffire aux adeptes pour leur rendre l'école de leurs sages au moins suspecte, sinon absurde et risible dans ces combats de Frédéric contre la Sorbonne, de Voltaire contre St. Thomas, de d'Alembert contre S. Augustin, de la sœur Guillemette contre S. Paul.

Je veux croire que tous ces grands maîtres, parlant théologie et religion ou dogme, ont pu leur paroître de vrais docteurs; mais quand ces mêmes hommes, quand toute cette école leur parlant aussi des vertus et de morale, prétendoit leur donner des règles de conduite appuyées sur la loi naturelle, comment ont-ils bien pu s'imaginer n'entendre encore que les leçons de la philosophie? Ici l'illusion perdoit jusques à l'ombre

du prétexte. Ils n'avoient qu'à jeter un coup-d'œil sur leur école même, et à se demander si parmi les adeptes il en étoit un seul qui parût n'avoir renoncé à la Religion, que pour devenir sous la conduite de Voltaire ou d'Alembert, meilleur fils, meilleur père, meilleur époux, plus honnête homme, enfin plus vertueux. Ici il suffisoit de réfléchir comment il se faisoit que cette prétendue philosophie de la vertu devînt habituellement le refuge, le dernier asile et la dernière excuse de tout homme connu pour se jouer effrontément de tout ce qu'on appelle devoir, moralité; comment il se faisoit, lorsque nous reprochions à ces adeptes la perversité de leurs mœurs, que leur grande réponse fût habituellement dans ce sourire qui nous disoit : ces reproches sont bons pour l'homme qui n'a pas encore secoué les préjugés de votre Évangile; nous sommes philosophes, nous, et nous savons à quoi nous en tenir.

On ne peut pas se le cacher, les faits sont trop publics. L'épouse qui rioit de la fidélité conjugale, l'adolescent qui ne connoissoit plus de frein à ses passions, l'homme qui saisissoit également et sans distinction tous les moyens licites et illicites pour arriver à son objet; jusqu'aux roués de Cour, jusqu'aux femmes les plus hautement décriées, tout cela vous disoit : nous sommes philosophes. C'étoit là leur excuse. Pas un seul n'eût osé justifier la moindre faute en nous disant : je suis Chrétien; je crois encore à l'Evangile. Et que les maîtres n'accusent pas ici l'erreur ou l'ignorance des disciples. L'adepte savoit bien que le nom de vertu restoit encore à son école; mais il savoit aussi à quoi ses maîtres réduisoient la vertu. Plus il étoit instruit dans leur science, plus il devoit s'approprier leurs principes en bravant les reproches de l'homme vertueux, les remords de sa propre conscience. Il savoit que ses maîtres ne jugeoient pas à propos de porter l'impudeur jusqu'à blasphémer ouvertement la morale

évangélique ; mais il les avoit vu effacer de leur code tout ce que l'Evangile appelle des vertus, *toutes celles que la Religion fait descendre des Cieux.* Il avoit entendu à leur école la liste des vertus qu'elle appelle *stériles*, *imaginaires*, *vertus de préjugé ;* et de la liste des véritables vertus il effaçoit, comme ses maîtres, la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, l'amour *filial*, *la tendresse paternelle*, *la reconnoissance*, *le mépris des injures*, *le désintéressement* et jusqu'à *la probité*. (Voy. les textes mêmes de philosophes dans les Helviennes, tom. V.) A la place de toutes ces vertus, il avoit entendu mettre l'ambition, l'orgueil, l'honneur de la gloire et celui des plaisirs, et toutes les passions. Dans la morale de ses maîtres il savoit que la vertu n'est pas autre chose que *ce qui est utile ;* et le vice autre chose que *ce qui est nuisible dans* ce monde ; que la vertu n'est plus *qu'un songe* si l'homme vertueux est malheureux. *(Voy. Helvét. de l'Esprit et de l'Homme. —— Essai sur les préjugés, Système de la nature, Morale univ. etc.)* On ne cessoit de leur répéter que l'*intérêt personnel* étoit le seul principe de toutes les vertus philosophiques. Il savoit que ses maîtres parloient beaucoup de *bienfaisance ;* mais il savoit aussi que cette bienfaisance ne conservoit chez eux le nom de vertu que pour en faire un titre pour se dispenser de toutes les autres. *Ami, fais-nous du bien, nous te tenons quitte de tout le reste :* c'étoit la leçon expresse de Voltaire *(Fragm. sur divers sujets, art. Vertu) ;* mais ce n'étoit pas la dernière. Il falloit amener les adeptes à ne savoir pas même s'il pouvoit exister des vertus ; s'il y avoit un bien moral qui diffère du mal, et c'étoit encore là une de ces questions à laquelle Voltaire s'étoit chargé de répondre qu'on n'en sait rien, *non liquet ;* (*Dict. philos. art. Tout est bien*) il falloit faire plus encore et décider que tout ce que l'on *appeloit perfections*, *imperfections*, *justice*, *méchanceté*, *bonté*, *fausseté*, *sagesse*, *folie*, *ne diffèrent que par les sensa-*

tions de plaisir ou de douleur; (Lett. de Trasyb.) *que plus le philosophe examine les choses, et moins il ose dire qu'il dépende davantage de l'homme d'être pusillanime, colère, voluptueux, vicieux; en un mot, qu'il ne dépende d'eux d'être louches, bossus, boiteux*. (Encyclop. art. Vice, édit. de Genève.) C'étoient là les leçons des Sophistes conjurés ; et en les recevant vous pouviez vous croire encore à l'école de la vertu, de la philosophie.

L'adepte philosophe eût-il été plus sûr qu'il existe des vertus et des vices ; que devenoit pour lui cette distinction, quand ses maîtres lui apprenoient qu'il étoit né pour le bonheur, et que tout son bonheur étoit dans *le plaisir ou l'exemption de la douleur* (Encyclopéd. art. Bonheur et Préface) ; quand, laissant de côté toute sollicitude pour son ame, ils lui disoient que la *devise du sage doit être de veiller sur son corps*, (d'Alemb. Eclaircis. sur les élémens du philos. N.° 5.) ou quand ils lui crioient que c'est par *le plaisir* que Dieu l'*appelle à la vertu?* (Volt. Disc. sur le bonheur.) C'étoient là cependant les leçons de d'Alembert, de Diderot, de Voltaire, les chefs des Conjurés.

Quels motifs de vertu ces mêmes héros de la philosophie laissoient-ils encore à leur adepte, quand ils lui apprenoient qu'un Dieu ne *s'embarrasse ni de ses vertus ni de ses vices*; que la crainte de ce Dieu n'est *qu'une vraie folie*; quand, pour dénaturer jusques à ses remords, ils lui disoient que tout homme *sans crainte est au-dessus des lois*; que *toute action malhonnête, mais utile, se commet sans remords*; *que le remords enfin ne doit être que la crainte des hommes et de leurs lois*; quand, poussant leur doctrine au-delà de toute absurdité, d'un côté ils exaltoient sans cesse la liberté des opinions, pour laisser l'homme libre de choisir toujours la plus fausse ; quand d'un autre côté ils ne laissoient pas une seule de ses actions au pouvoir de sa liberté, pour lui ôter jusqu'au remords des plus coupables ? (*Voy. les textes de Voltaire*,

d'Alembert, Diderot, dans les Helviennes, tom. III.)

C'étoit là la doctrine de tous ces Conjurés, il n'est plus temps de le nier; elle est consignée dans presque toutes les productions de la secte, dans celles-là sur-tout qu'elle vantoit, qu'elle recommandoit comme ses principaux chefs-d'œuvre. Qu'auroient donc fait tous ces grands philosophes, comment s'y seroient-ils donc pris, s'il n'avoit fallu faire de toute leur morale qu'un code de corruption et de scélératesse? Et que falloit-il donc à l'univers, pour démontrer que ce prétendu siècle de philosophe et de vertu étoit précisément le siècle de tous les vices et de tous les forfaits érigés en principes et en préceptes même pour le méchant auquel ils sont utiles?

Dupes de la scélératesse.

La seule chose qui puisse au moins diminuer le crime de cette illusion faite à la multitude des adeptes soi-disant philosophes, c'est ce qu'il en coûta aux Conjurés de constance et d'artifices pour la propagation de leurs principes, et pour le succès de leur conjuration.

Mais, avec ces artifices et ces machinations, qu'est-ce que leur philosophie? Supposons que l'univers eût pu en être instruit du vivant de Voltaire, de Frédéric, de d'Alembert, et avant que les cœurs ne fussent gâtés au point de s'applaudir de leur propre corruption; supposons qu'on eût vu ces avis si souvent répétés que se donnoient les Conjurés, de *frapper* et de *cacher leur main*; que les peuples eussent été instruits de toutes ces manœuvres ténébreuses, employées sourdement pour les séduire; étoit-ce bien la marche de la philosophie qu'on eût cru reconnoître dans cette hypocrisie, dans cette dissimulation perpétuelle, dans ces embûches, qui firent seules tout le succès des Conjurés?

Quand d'Alembert et Condorcet, Diderot, Helvétius et Turgot alloient se réunir à cet hôtel d'Holbach, sous le nom d'Economistes,

et sous prétexte d'aviser aux intérêts du peuple; si ce peuple avoit su qu'ils alloient combiner entre eux les moyens de l'abuser, et de le rendre impie comme eux, de lui ôter ses prêtres, ses Autels, et d'écraser sa Religion; si ce même peuple avoit pu savoir que ces prétendus maîtres, envoyés pour instruire ses enfans, n'étoient que les hypocrites émissaires de d'Alembert, envoyés pour corrompre l'enfance et la jeunesse; que tous ces colporteurs de la secte, qui vendoient ses productions à si bas prix, n'étoient que les corrupteurs soudoyés par l'académie secrète pour faire circuler ses poisons des villes aux campagnes, et jusques aux chaumières; étoit-ce encore à ces moyens que la secte auroit dû ce respect, cette espèce de vénération qu'elle avoit usurpé? et la scélératesse de leurs complots connue, les Conjurés n'eussent-ils encore été que des sages faits pour donner au temps où ils vécurent le nom de *siècle philosophique?* Non sans doute, la plus juste horreur eût succédé à l'admiration: et quand les lois auroient voulu se taire, l'indignation publique auroit suffi pour venger la philosophie même, de l'infamie et des complots auxquels on la faisoit servir.

Qu'il soit donc humilié ce siècle d'une prétendue philosophie; qu'il rougisse, qu'il se repente et sur-tout qu'il revienne de l'illusion que les impies ont pu lui faire; de l'illusion qu'il doit à ses vices, à sa corruption et au désir d'être trompé, peut-être plus encore qu'aux ruses employées pour le tromper. J'excuserai ce peuple, cette multitude grossière qui confesse du moins son inexpérience dans les voies des Sophistes, et que l'instinct de la vertu rendit au moins la dernière à se laisser séduire; mais ces milliers d'adeptes, dans les Cours, dans les palais des Grands, dans les lycées des Lettres, qu'ils consentent à rentrer dans eux-mêmes. En se faisant impies ils ont cru se faire philosophes. En re-

nonçant aux lois de l'Evangile, à ses vertus bien plus encore qu'à ses mystères, ils ont pris pour des raisons profondes ces mots de préjugés, de superstition, que des Sophistes faisoient sans cesse sonner à leurs oreilles. Ils ne savoient pas même qu'un préjugé n'est qu'une opinion dénuée de preuves, et ils sont devenus esclaves du préjugé en rejetant une Religion dont ils se glorifioient d'avoir peu étudié les démonstrations, tandis qu'ils dévoroient les productions, les calomnies de tous ses ennemis. Si ce ne sont pas là tous leurs titres à la philosophie, qu'ils en cherchent quelqu'autre dans leur cœur; qu'ils s'interrogent franchement; qu'ils se demandent à eux-mêmes si ce n'est pas la flétrissante lassitude des vertus évangéliques, qui a valu leur admiration aux Sophistes conjurés contre l'Evangile? Qu'ils voient si ce n'est pas l'amour de leurs passions qui a fait auprès d'eux toute la force de l'incrédulité, bien plus encore que les sophismes, les complots et les embûches de son école? J'ai peur que celui-là ne fût déjà méchant, qui crut voir tant de bonheur et tant de gloire à suivre les méchans. A coup sûr au moins il fut peu philosophe, celui qui crut ne voir que des philosophes où la réalité lui montroit tant de fourbes, tant de lâches, tant de conspirateurs.

Quelles qu'en soient les causes, il étoit dit qu'un siècle, dupe des artifices et des conjurations d'une école toute d'impiété, mettroit toute sa gloire à s'appeler le siècle de la philossophie. Il étoit dit aussi que ce même siècle, dupe d'un vrai délire et de toute la rage de l'impiété prise pour la raison, et dupe du serment de la haine et du vœu d'écraser la Religion, pris pour le vœu de tolérance, d'égalité, de liberté religieuse; dupe encore des ténèbres prises pour la lumière, de l'ignorance même prise pour la science, et dupe d'une école de toute corruption

prise pour l'école de toutes les vertus; dupe des artifices et de toutes les machinations, de toutes les trames de la scélératesse, prises pour les conseils et les moyens de la sagesse : oui, il étoit dit que ce même siècle seroit encore dupe des complots de la rebellion, prise pour l'amour même de la société et pour la base de la félicité publique.

La conjuration contre l'Autel, la haine que les chefs des Conjurés avoient vouée à Jesus-Christ, n'étoient pas le seul héritage que les héros de cette prétendue Philosophie laissoient à leur école. Voltaire s'étoit fait le père des Sophistes de l'impiété; il n'avoit pas encore quitté la terre, qu'il se trouva le père des Sophistes de la rebellion. Il avoit dit à ses premiers adeptes : Écrasons les autels, et qu'il ne reste pas au Dieu des Chrétiens un seul temple, un seul adorateur; son école ne tarda pas à dire : Écrasons tous les sceptres, et qu'il ne reste pas aux Rois de la terre un seul trône, un seul sujet. De leurs succès communs devoit bientôt naître cette double Révolution, qui de la même hache alloit abattre en France, les autels du vrai Dieu, la tête des Pontifes, le trône du Monarque, la tête de LOUIS XVI, et menacer du même sort tous les autels du Christianisme, tous les Rois de la terre. Aux complots enfantés sous le voile d'égalité, de liberté, de tolérance religieuse, devoient succéder les complots enfantés sous le voile d'égalité, de liberté politique. Les mystères de cette seconde conspiration à dévoiler, et ces nouvelles branches des Sophistes de la rebellion, entées sur les Sophistes de l'impiété, dans la généalogie des Jacobins modernes, seront l'objet de la partie suivante de nos Mémoires.

Fin du Tome premier.

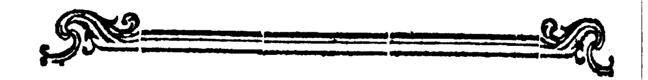


TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome premier.

Fin de la Table du Tome premier.